



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600027752T

1872

1872





10.



11.



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA
FRANCE,

Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent.

Par Monsieur D'AUVIGNY,

TOME DIXIÈME.

LES GRANDS CAPITAINES.



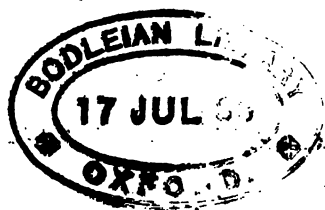
A AMSTERDAM,

Et se vend

**A PARIS, chez KNAPPEN, au bas du
Pont S. Michel, au Bon Protecteur.**

M. DCC. LXX.

200.0.413





LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome dixième

L'AMIRAL DE BONIVET,
Capitaine de cent hommes d'ar-
mes, Chevalier de l'Ordre du Roi,
Gouverneur de Provence, sous Fran-
çois I. page 1.

CHARLES, DUC DE BOURBON,
Premier Prince du Sang, Pair &
Grand Chambellan de France, sous
François I. 6

CLAUDE DE LORRAINE,
Duc de Guise & d'Aumale, Prince
de Joinville, &c. sous Louis XII. &
François I, 252

FRANÇOIS DUC DE GUISE,
sous François I. Henri II. François
II. & Charles IX. 308



LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

L'AMIRAL DE BONIVET.

*Capitaine de cent hommes d'Armes ,
Chevalier de l'Ordre du Roi , Gou-
verneur de Provence , sous Fran-
çois I.*

Na vû dans quelques-unes
des vies précédentes que l'A-
miral de Bonivet avoit com-
mis de grandes fautes dans le
Conseil , dont la faveur du Roi l'a-
voit rendu l'ame , & à la tête des Ar-
mées que ce Monarque avoit confiées
à sa conduite. Cependant l'inclination
qu'il ressentoit pour ce Seigneur , n'é-
toit pas seulement l'ouvrage de la pré-
vention ; il étoit moins nécessaire d'a-
jouter que de retrancher du caractère

de Bonivet, pour en former un grand homme ; sa présomption seule causa son malheur & ses fautes. Les disgrâces de la fortune n'étant point suivies de celles du Prince, il en fut moins humilié, & moins en état de faire les réflexions dont certains esprits ne sont capables que dans l'abbatement. Le succès du siège de Fontarabie, où il montra des talens pour la guerre, acheva de le gâter. On a vû que de tous les Favoris de François I. Anne de Montmorenci, seul corrigé par de grands accidens, mérita le nom de grand Capitaine. Chabot, Seigneur de Brion, l'un de ceux qui partageoient les bonnes grâces du Roi, pour avoir assisté à la défense de Marseille, & à la levée de ce siège formé par le Connétable, se crut le modèle des Généraux, & commit depuis beaucoup de fautes. Les hommes qui n'ont rien à désirer, méritent rarement un pareil bonheur. L'estime du grand nombre s'accorde trop aisément à la faveur, pour que ceux qui la possèdent prennent les moyens nécessaires de se rendre véritablement utiles & estimables. L'Histoire n'offre en aucun pays de la terre un Favori réel,

ment grand homme ; il ne faut que du bonheur & de l'esprit pour gagner l'ame d'un Prince ; mais l'autre titre ne s'acquiert qu'à l'aide de la crainte , de l'espérance & de la contradiction. Je n'appelle point Favoris , des hommes tels que les Cardinaux de Volfey & de Richelieu ; ces puissans génies domptoient leur Maître & leur Nation , sans être animés , & sans espérer d'être excusés dans leur disgrâce lorsqu'elle arriveroit. Bonivet fut donc malheureux dans ses entreprises militaires , & infiniment dangereux à l'Etat , parce qu'il fut trop assuré de l'inclination du Roi ; non de celle qui vient de la connoissance des talens , & qui doit être la récompense de la fidélité & des services , mais de ce goût du cœur qui se déclare souvent sans motif , & dont on ne manque presque jamais d'abuser. Bonivet fut long-tems attaché à la Régente , Mere du Roi , qui se servoit de lui pour faire passer à son fils les idées qu'elle ne vouloit pas lui présenter elle même. Il ne la servit que trop bien. Et que pouvoit-on attendre d'un Gouvernement soumis à une femme haustaine & capricieuse , soutenue dans

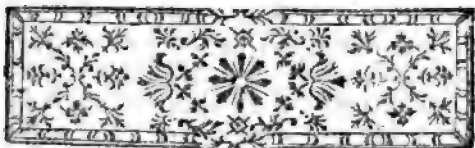
tous ses desseins, & que ses passions seules dirigeoient ? Bonivet fut plus heureux dans ses négociations en Allemagne où le Roi l'envoya au commencement de son regne , & c'est assez l'esprit des Cours de juger un homme capable de tout , parce qu'il a réussi dans un genre. Son commandement en Italie, lors de la retraite du Connétable , & ses succès fâcheux dont cette expédition fut suivie , ne détromperent point le Roi sur l'idée qu'il avoit de ses talens. Il préféra ses conseils à ceux des plus grands Capitaines de son Royaume , & son aveugle confiance en un homme aveuglé lui-même par sa présomption le perdit l'un & l'autre. Le Roi fut pris , & Bonivet devenu éclairé sur le bord du précipice , connut toutes ses fautes dans l'instant qu'elles produisoient leur plus malheureux effet ; enfin n'écouterant plus que son désespoir , il se fit tuer à la bataille de Pavie les armes à la main , ne voulant point survivre à la perte du Roi , & à sa réputation, Ainsi le désespoir finit les jours d'un homme à qui rien n'avoit osé faire ombrage pendant le cours de sa vie , dont la faveur avoit été conti-

DE BONIVET.

5.

nuelle , que toutes ses fautes n'avoient point rendu coupable aux yeux de celui qui auroit pû l'en punir , & à qui son Roi prévenu de la plus forte inclination auroit peut-être pardonné sa propre perte ; s'il avoit pu se résoudre à se la pardonner lui-même.





CHARLES
DUC DE BOURBON,
Premier Prince du Sang,

*Pair & Grand Chambellan de France ,
sous François I.*

LA nature fit naître Charles de Bourbon parmi les François ; il fut de son temps le premier de leurs Princes : élevé parmi eux , Soldat , Général & Vainqueur avec eux , né sujet fidele , citoyen paisible , avec du génie & de grands talens , il perdit à leurs yeux le mérite de tant d'avantages & de tous ses importans services , par sa funeste défection chez les ennemis de sa patrie : ouvrage malheureux d'une femme hautaine , que le génie ennemi de la France fit la mere de son Roi. La même fureur qui persécuta Charles de Bourbon fit sentir ses effets à ce Roi même , peut-

être justement puni de n'en avoir point arrêté les transports. Elle coûta la vie à plusieurs milliers d'hommes, épuisa toutes les finances, détruisit les Villes, ruina les campagnes, & changea en fléau de son Souverain & de sa patrie un Prince né pour en être le défenseur & la gloire. Un des plus célèbres Héros de notre Histoire, devint ainsi la triste victime d'un amour méprisé, & d'une vengeance injuste.

Mais avant d'expliquer les funestes circonstances d'un événement dont l'Histoire voudroit dérober le souvenir, si la vérité n'étoit son principal objet, & si le récit des fautes n'étoit pas toujours une utile leçon, je dirai les qualités & les vertus que posséda le Duc de Bourbon, les services qu'il rendit à son pays, les victoires qu'il remporta, les désagréments qui en furent les injustes suites, les prérogatives de sa charge diminuées, sa dignité avilie, ses biens envahis, sa personne persécutée, non pour justifier le crime de sa révolte, mais pour la proposer d'autant plus pour exemple, qu'étant plus fondée elle ne l'a pas sauvé des reproches de son temps & de ceux de la postérité.

8 LE CONNÉTABLE

Son Ori-
gine.

Ce Prince étoit l'aîné des descendants de Robert Comte de Clermont, cinquième fils de Saint Louis, & n'avoit des biens propres de ces ancêtres que le Comté de ce nom, appanage de Robert, & qui pour cette raison jouit encore aujourd'hui de la plûpart des privileges attachés à cette espèce de possession. Le Bourbonnois & ses riches dépendances lui vinrent dans la suite (ainsi que je l'expliquerai dans peu au sujet du procès) en vertu de l'alliance du même Prince Robert avec Béatrix de Bourbon, fille & unique héritière d'Archambauld de Bourbon, dont le nom porté, suivant la première condition du mariage de sa fille par le cinquième fils de S. Louis, se voit aujourd'hui sur trois grands trônes de l'Europe, la France, l'Espagne & les deux Siciles.

Les Princes descendants de Robert montrèrent des dispositions d'esprit différentes, mais tous un courage égal. Jean de Bourbon, premier du nom, se distingua sous le regne de Charles V. & Jean II. après avoir long-temps combattu contre les Anglois, fut le Chef d'une ligue contre les Hussites qui désoloient l'Alle-

DE B O U R B O N .

magne, & mourut Connétable de France.

Charles, dont j'écris l'Histoire, étoit le second fils de Gilbert de Bourbon Comte de Montpensier, mort dans le Royaume de Naples, dont il étoit Viceroi sous Charles VIII. Louis de Montpensier, frere aîné de Charles mourut sur le cadavre de son pere, ainsi qu'on l'a vû dans la vie d'Yve d'Alegre, & laissa Charles Monsieur (c'est ainsi qu'on le nommoit en ce tems-là) principal héritier des biens considérables de sa branche, mais qui ne pouvoient entrer en comparaison avec ce qu'il attendoit des immenses richesses de la branche aînée de la Maison de Bourbon. Il fut élevé dans ses terres jusqu'à l'âge de quinze à seize ans. Les Princes & les grands Seigneurs ne se hâtoient point en ce tems-là de venir en la Cour, & lui préféroient leurs Châteaux où ils avoient eux mêmes une espece de cour. Aussi l'on voyoit régner parmi eux cet air de grandeur, convenable à la Noblesse de la Nation, propre à ses Chefs, & à l'esprit de liberté qui se soumet à la justice & aux loix, & qui contribue à les faire respecter des peuples.

A V *

160 LE CONNÉTABLE

ples. Après la mort de son frere aîné, Charles Monsieur avoit pris le titre de Comte de Montpensier : suivant les conseils de ses amis, il se mit en état de regagner par la douceur & la complaisance l'amitié de ceux que l'excessive fierté du Comte Louis son frere avoit irrité contre lui. Le Duc Pierre de Bourbon étoit alors l'aîné de toute la Maison de ce nom, & l'unique qui restoit de sa branche : son frere le Comte de Bourbon, marié avec Jeanne de France fille du Roi Charles VII. étoit mort sans postérité. La politique de Louis XI. dont l'objet étoit de marier avantageusement sa fille Anne de France, sans la donner à aucun Prince étranger, lui fit choisir contre toute apparence Pierre de Bourbon pour son gendre. On s'étonna d'une pareille préférence en faveur d'un Prince, qui n'avoit à la lettre que son nom pour tout avantage. Son frere, à l'exemple de Charles leur aîné, Prince avare pour lui-même & sordide pour les autres, ne lui avoit laissé que 8000 l. de rente pour soutenir sa dignité de Prince du Sang, en sorte que dans le tems que Louis XI. jettoit les yeux sur lui il étoit accablé de dettes & tout son bien saisi

portant seulement le titre de Sire de Beaujeu ; mais Louis XI. trouvoit en ce Prince dénué des biens de la fortune, ce qu'il souhaitoit dans un gendre, une nécessité d'être dans la dépendance, peu de puissance pour le présent, & de grandes espérances pour l'avenir. Jean aîné de Pierre, marié depuis dix-neuf ans, n'avoit point encore de postérité, & Jeanne de France sa femme jouissoit de trop de santé, & se trouvoit assez âgée pour qu'on n'eût à craindre ni sa mort ni sa fécondité. Il étoit donc vraisemblable que le Sire de Beaujeu demeureroit pendant toute la vie du Roi dans l'obligation d'une étroite dépendance, qui y soumettroit en quelque sorte toute sa Maison, & que ses grandes richesses lui venant ensuite par la mort de Charles, il seroit en état après celle du Roi, de soutenir avec dignité sa naissance & le rang d'Anne de France sous le regne de Charles VII son frere, contre lequel Louis XI étoit prévenu, & qui lui supposoit de l'éloignement pour sa sœur. Le mariage fut donc conclu, & Anne de France devenue Dame de Beaujeu, joignit aux biens de la Maison de Bourbon qui lui tombèrent en

12 LE CONNÉTABLE

effet , les richesses immenses qu'elle reçut de Charles VIII son frere, dont elle gouverna la personne & le Royaume. Après la mort de ce Monarque , elle fut maintenue dans sa place au Conseil par Louis XII son successeur, quoique cette Princesse l'eût constamment persécuté du temps qu'il n'étoit que Duc d'Orléans ; mais si Louis XII sacrifia par générosité ce qu'il pouvoit avoir de ressentiment particulier , il ne pût s'empêcher d'être plus foible qu'il ne l'eût été sans ce motif aux sollicitations de la Duchesse d'Angoulême , ennemie déclarée de la Maison de Bourbon , du jeune Comte de Montpensier , d'Anne de France & de tous ceux avec qui cette Princesse avoit quelque liaison.

Naissance
de la Duchesse
d'Angoulême.

La Duchesse d'Angoulême étoit fille de Philippe Duc de Savoye & de Marguerite de Bourbon née de Jean II de Bourbon , fils de Charles de Bourbon, qui l'étoit de Jean de Bourbon I, & de Marie de Berry ; en sorte que la Duchesse d'Angoulême se trouvoit plus près d'un degré par les femmes de ce Jean de Bourbon I, que le Comte Charles de Montpensier descendant de Louis de Bourbon fils puiné

de Jeande Bourbon I, confirmateur de la substitution, qui conservoit les biens de sa Maison à tous ses descendans de mâle en mâle, & qui excluoit la Duchesse d'Angoulême de toutes prétentions, si elle n'eût été altérée par Louis XII en faveur du Duc Pierre de Bourbon, qui n'ayant qu'une fille, & étant soupçonné de ne pas promettre une postérité nombreuse, obtint de ce Prince des Patentes, par lesquelles la fille du Duc Pierre devenoit habile à succéder aux Duchés de Bourbon & d'Auvergne, & au Comté de Clermont. Ce fut un triomphe en apparence pour Anne de France que ces Patentes; mais Louise de Savoye, qui avoit été prête à se réunir avec le jeune Comte de Montpensier pour s'opposer à leur expédition, y ayant réfléchi, irrita au contraire le Roi contre la fermeté du Parlement, qui refusa de les enregistrer, se trouvant plus favorisée par ces Patentes que la fille d'Anne de France, en ce qu'elle descendoit de la branche aînée de la sienne. Cette résistance du Parlement inquiéta le Duc Pierre pour le sort futur de Suzanne sa fille unique, & croyant trouver plus d'intérêt dans le

14 LE CONNÉTABLE

cœur du Roi affligé comme lui de n'avoir point de postérité masculine, il le pressa de nouveau, offrant de marier Suzanne à Charles Duc d'Alençon, qui étoit de la branche de Valois; & en effet, ce Prince fut fiancé avec Suzanne.

Ce fut sur ces entrefaites que le Comte de Montpensier arriva chez le Duc Pierre. Il vint le trouver à la Chaussière, magnifique maison de Plaisance située à quelques lieues de Moulins, dont on ne voit plus que les ruines, comme il ne reste plus que des vestiges de l'ancienne grandeur de ses Maîtres. Le Duc Pierre aimoit sa maison & sur-tout son neveu, comme devant après lui en perpétuer le nom & la gloire. Anne de France même, quoique chagrine de voir un héritier qui lui appartenoit seulement par alliance, & qui peut-être un jour dépouilleroit sa fille unique des biens de sa Maison, témoigna une grande affection au Comte de Montpensier. Le jeune Prince s'attacha à dissiper la jalousie d'Anne de France, par les qualités qu'elle aimoit, sans les avoir, la franchise, le désintéressement, l'amour de l'honneur, & sur tout par

une extrême docilité; car cette Princesse avoit contracté pendant la vie de Charles VIII son frere une habitude de domination, contre laquelle on ne s'élevoit jamais sans l'irriter. Les personnes chargées de l'éducation du Prince lui recommandoient sur-tout d'avoir beaucoup de déférence pour la Princesse Suzanne, qui lui en tenoit d'autant plus de compte qu'elle le méritoit moins, à cause de sa figure désagréable, qui n'empêchoit pas qu'elle ne fût bien aimée de sa mere. Par leur conseil, Charles Monsieur s'attacha tous les Confidens du Duc Pierre & d'Anne de France. Les peuples mêmes du Bourbonnois se ressentirent du besoin où il étoit de se faire des créatures: il vivoit dans une sorte d'égalité avec la haute Noblesse, les simples Gentilshommes éprouvoient sa politesse en toute occasion, & les Bourgeois, sa douceur & sa bonté: tous désiroient que par le mariage de ce Prince avec Suzanne, il devînt leur Seigneur, ainsi que l'avoient été les Princes de sa Maison. Mais le Duc Pierre avant de l'avoir vû, ainsi que je l'ai dit, s'étoit engagé avec le Duc d'Alençon, fils de ce fameux rebéle, dont les fr-

1504.

Politique du
jeune Comte
de Montpen-
sier.

16 LE CONNÉTABLE

1504.

quentes révoltes troublerent autant l'Etat sous le regne de Charles VII que les Anglois & les Bourguignons réunis. Pierre naturellement entêté de ses opinions, & sous l'apparence d'être exact à sa parole, esclave en effet de son idée, conservoit l'envie de suivre celle qui l'engageoit au Duc d'Alençon : son âge avancé, un air toujours chagrin, son amour pour la solitude, sa facilité à s'irriter, laissoient peu de lieu aux remontrances : personne n'osa lui en faire, & on crut toute espérance perdue pour le Comte de Montpensier, quand on le vit mandé à Moulins avec Madame sa mere.

Mort du Duc Pierre. Mais la mort précipitée du Duc Pierre changea le sort du Comte de Montpensier. Anne de France, maîtresse absolue dans sa famille, pendant la vie même de Pierre, y retrancha bientôt tout ce que sa complaisance pour le repos avoit pu laisser établir à son mari. Le Duc d'Alençon étoit aimé de la Duchesse d'Angoulême : c'étoit un puissant motif d'éloignement pour la Duchesse de Bourbon ; toute la France en étoit instruite, & les amis du Comte de Montpensier s'aidant de cette con-

joncture, parlerent si fortement à la Duchesse en sa faveur, que ne voulant rien décider pour le Comte, elle crut pouvoir suivre son penchant avec plus de bienféance, & renvoyer le Duc. Cette Princesse lui fit donc entendre que la perte trop récente de son mari ne lui permettoit pas de songer si-tôt aux nœces de sa fille; que d'ailleurs les peuples du Bourbonnois murmuroient hautement contre le dessein de les assujettir à des Princes qu'ils regardoient comme étrangers, pendant qu'il en restoit de la Maison de Bourbon, dont ils formoient les plus douces espérances. La Duchesse ajouta que ces dispositions des esprits jointes aux prétentions du Comte de Montpensier ne pouvoient que faire naître de grands troubles, si par de mûres réflexions sur les promesses faites au Duc d'Alençon, & sur les espérances de son concurrent, on ne se mettoit en état de détruire celles-ci pour remplir les autres avec plus de sûreté.

Le Duc d'Alençon reconnut bientôt le langage artificieux de la fille de Louis XI, & cédant à la cause de ses difficultés plutôt qu'à leur solidité, il partit pour retourner à Alençon se li-

1504.

vrer aux plaisirs de la chasse & de la course qu'il aimoit uniquement , & dont le goût l'avoit rendu désagréable aux habitans du Bourbonnois ; qui le voyoient à regret fouler leurs terres , abattre les vignes & les hayes de leurs héritages , épouvanter les forêts , & détruire une partie de leurs moissons.

La Duchesse s'étant chargée d'une façon particuliere de l'éducation du Comte de Montpensier , avoit sçu lui inspirer des inclinations plus douces ; elle lui faisoit souvent mettre devant les yeux des images de la guerre , mais par des moyens propres à lui en dérober les périls , & à lui en adoucir les fatigues. Il rejettoit comme elle l'habitude fréquente d'un exercice , dont la violence & l'excès alterent la santé , sans rien ajouter au courage , & dans lequel , s'il est vrai que l'exemple soit si puissant sur les hommes , on doit plutôt apprendre à fuir qu'à combattre. Les délassemens ordinaires du Comte de Montpensier étoient de se promener avec la Duchesse , & d'entretenir la Princesse Suzanne , qui sans avoir rien de la beauté ordinaire à son sexe , exigeoit avec hauteur tous les hommages qu'elle croyoit lui être dûs ;

elle avoit à sa suite beaucoup de jeunes personnes choisies à cause de leur naissance , & pour la nécessité d'en avoir, plutôt que pour leurs agrémens. La Princesse ne vouloit pas qu'on pût faire, au sujet de ceux qu'elle croyoit posséder, des comparaisons désavantageuses. Au reste, si l'on en excepte ce sentiment d'amour propre, que la nature même en se dégradant ne peut détruire, la Princesse étoit la personne de son rang la plus digne d'estime & de respect par sa douceur, sa simplicité, l'innocence de ses mœurs, & la générosité de son caractère; elle aimoit les fêtes, les spectacles & les danses, s'accordant en ce point avec les inclinations naturelles du jeune Prince qui cherchoit à lui plaire, & de la Duchesse même, qui par ces amusemens vouloit se consoler de son éloignement des affaires.

Caractère
la Princesse
Suzanne.

Ainsi la Noblesse arrivoit à l'envi, & venoit grossir la Cour de Moulins, où la Duchesse s'efforçoit par une dépense prodigieuse de donner de la jalousie à la Duchesse d'Angoulême, que sa résidence à la Cour & son entrée dans le Conseil ne consolait pas toujours des avantages de sa rivale,

1504

Anne de France, toujours attentive à ce qui pouvoit lui en procurer de nouveaux, étoit parvenue à mettre dans ses intérêts la Reine Anne de Bretagne, qui agissoit par inclination pour la Maison de Bourbon, comme la Duchesse par éloignement pour celle de Valois. Cette Princesse femme de Louis XII. & Souveraine de la Bretagne, née dans un pays alors étranger pour la France, mais dans une sorte de dépendance de ses Rois, avoit une façon de penser plus conforme à celle des grands Vassaux de l'Etat, dans ces tems heureux, où la Noblesse moins avide de richesses & de titres, ne s'avilissoit jamais, & conservoit précieusement son sang pur & sans tache. Elle aimoit le récit des divertissemens qu'ils prenoient, faisoit leurs mariages, prenoit part à leur fortune, sollicitoit pour eux les grâces du Roi, distribuoit au mérite celles qui dépendoient d'elle. Par cette conduite elle avoit toujours à sa suite une Cour nombreuse, indépendante de celle du Roi, & ceux qui la composoient, alloient de tems en tems répandre dans les Provinces le bruit de ses bontés, & venoient rapporter à sa Cour la joie, la liberté & la magnifi-

cence Moulins étoit après la Cour de la Reine le rendez-vous ordinaire des grands Seigneurs, le Bourbonnois se trouvant presque au centre du Royaume, & voisin des Provinces qui produisent le plus de haute Noblesse. A l'égard du Roi il avoit peu de Courtisans. L'espérance de la faveur attire seulement les hommes à la Cour : ce n'est communément ni l'amour du devoir, ni le simple penchant pour la personne du Prince qui y conduisent. Louis XII n'accordant rien à la résidence auprès de lui, les Seigneurs s'assembloient où se trouvoient la guerre ou les plaisirs.

Le Prince de la Roche-sur-Yon, tuteur du Comte de Montpensier, & Chef de la branche cadette de sa Maison, arriva en ce tems-là à Moulins, avec un grand nombre de personnes de qualité agréables à la Duchesse, & dans les mêmes dispositions par rapport au jeune Comte. Le Prince de la Roche-sur-Yon jugea qu'on ne devoit pas différer davantage à s'expliquer avec elle sur les prétentions du jeune Comte, afin de la mettre dans la nécessité de s'ouvrir elle-même sur ce qu'elle pensoit à cet égard, & d'ôter

Le Prince de Montpensier cherche les moyens de faire valoir ses prétentions.

en la prévenant ainsi , ce qui pourroit y avoir de dur dans la conduite d'un Prince , qui demeurant dans sa propre maison , songeoit à faire valoir des droits qui dépouilloient sa fille. Le Cardinal d'Amboise , affectionné à la Maison de Bourbon , & trop puissant à la Cour pour ne l'être pas sur l'esprit d'Anne de France , lui avoit écrit avant l'arrivée du Prince de la Roche-sur-Yon , afin qu'elle profitât de l'effet de cette lettre. Il la supplioit de vouloir bien croire que si la justice des prétentions étoit toujours une sûreté de ne point trouver d'obstacle à leur exécution , la reconnoissance du Comte de Montpensier l'avoit empêché de rien entreprendre en faveur des siennes , persuadé qu'il trouveroit en elle une zélée protectrice de ses droits ; mais que la Duchesse d'Angoulême s'en attribuant de pareils , il étoit forcé de prendre les mesures convenables pour en démontrer la différence , & ne pas laisser passer les biens que le Comte réclamoit , entre les mains d'une étrangère , ennemie de sa Maison & de sa bienfaitrice.

La Duchesse répondit avec émotion , que cette affaire demandoit du temps ,

qu'elle y penseroit , quoiqu'il lui fût bien triste de s'occuper l'esprit de ce qui rendoit la destinée de sa fille incertaine. En effet cette Princesse consulta les gens d'affaires & les plus fameux Jurisconsultes du Royaume, les uns l'assurant que le Comte de Montpensier ne réussiroit jamais dans son entreprise, & les autres en promettant un succès infaillible. Cette contestation élevée entre les Consultans parut à la Duchesse une image sensible de celle qui naîtroit un jour entre sa fille & le jeune Comte. Elle s'en inquiéta d'autant plus , que l'expérience lui avoit appris combien son sexe si chéri , si respecté dans l'idée des plaisirs , étoit maltraité dans la conduite des affaires. Le mariage du Comte avec la Princesse prévenoit tous ces inconvéniens ; mais la promesse faite au Duc d'Alençon , & de plus le desir d'être exacte , le paiement de cent mille livres que les parties s'étoient réciproquement engagées de payer en cas de rupture , diminuoient la force de la nécessité , & augmentoient celle des obstacles. La Reine Anne & le Cardinal d'Amboise, qui connoissoient le genre d'esprit de la Duchesse , loin de

se prêter à l'impatience du Prince de la Roche-sur-Yon, qui vouloit les engager à faire de nouvelles instances, lui conseillèrent de la laisser quelque tems à elle-même, & au jeune Comte de redoubler ses assiduités & sa complaisance. En effet, Anne de France éloignée de la Cour, quoique protégée par la Reine, & soutenue du Ministre seulement à ce prix, ne pouvant s'y promettre un nouveau séjour; songea qu'il étoit en sa puissance d'augmenter les agrémens & la splendeur du sien. Le Comte de Montpensier étoit le second prince du Sang, le Comte d'Angoulême étant déjà regardé comme héritier présomptif de la Couronne : il avoit un frere qui comme lui étoit bienfait & magnifique : le Prince de la Roche-sur-Yon, leur beaufrere & leur cousin germain, avoit aussi des enfans. De sorte que la Duchesse de Bourbon en obligeant, dans la personne du Comte Charles, une si nombreuse famille, se formoit une Cour de trois ou quatre Princes du Sang, de Princesses qui leur étoient unies par l'alliance, & de la Noblesse qui leur étoit attachée; enfin la Duchesse consentit tacitement au mariage de

de sa fille avec le Comte de Montpensier, dans le même sens que ce tyran détrôné devenu Maître d'École, pour gouverner quelque part. Mais afin qu'on ne pût découvrir le motif qui la déterminoit, elle continua d'opposer de la répugnance, avouant néanmoins que les belles qualités du Comte la touchoient, & qu'elle résistoit avec peine à un jeune Prince rempli de mérite, & de plus son filleul. Le Duc d'Alençon comprit ce qu'il avoit à craindre de pareilles dispositions, & fit dire à la Duchesse, que si le regret de manquer à sa promesse étoit sincère que celui de son opposition aux droits du Comte de Montpensier, il se croyoit privé pour jamais de l'honneur de son alliance. Anne de France ne lui fit pour lors aucune réponse, & le Comte de Montpensier partant pour aller solliciter à la Cour une justice qu'on ne pouvoit lui rendre qu'aux dépens d'Anne, elle lui prêta de la vaisselle d'argent, dont le seul aspect fit connoître aux Juges qu'ils pouvoient confirmer le Comte dans ses prétentions, sans crainte qu'elle s'élevât jamais contre leur décision. Il fut donc conclu que les Duchés de Bour-

1504.

La Duchesse
consent tacite-
ment au
mariage de
sa fille avec
le Comte de
Montpen-
sier.

1504.

bon & d'Auvergne appartiendroient au jeune Comte, & qu'afin d'éviter toutes contestations à l'avenir pour ces grands Fiefs, & pour tous ceux que possédoit la Maison de Bourbon, le Comte de Montpensier, aîné de la branche cadette, épouserait la Princesse Suzanne, unique héritière de la branche aînée.

Louise de Savoye s'opposa avec beaucoup de fermeté, par intérêt & par ambition, à un accommodement, contre lequel cette Princesse s'éleva dans la suite, pour le malheur de la France, par amour & par vengeance; elle fit entendre au Roi que la duplicité naturelle à la fille de Louis XI. se découvroit sans peine dans la conduite d'Anne de France, qui consentoit à la perte d'un procès contre son gendre futur, pour mieux conserver par une supercherie aussi imposante la possession d'un bien qu'elle lui retenoit injustement. Le premier Ministre étant contraire à Louise de Savoye, & la bonté du Roi suppléant aux défauts de l'acte sur lequel cette Princesse s'appuyoit contre l'intention des substitués, ses plaintes ne produisirent aucun effet. Celles du Duc d'Alençon,

conséquentes à une promesse écrite , auroient pû nuire davantage au Comte de Montpensier ; mais la Duchesse de Bourbon , qui connoissoit le foible de ce Prince , lui fit offrir comptant les cent mille francs de dédit , qui furent acceptés avec joye ; & on ne s'aperçut pas à la Cour que le Duc d'Alençon eût jamais pensé à la Princesse Suzanne. Il épousa depuis Marguerite , sœur de François I, si fameuse après la mort de son premier mari , sous le nom de la Reine de Navarre. Elle eut plus d'esprit & de goût qu'il n'étoit ordinaire d'en avoir de son temps. Sa beauté & ses talens la rendirent l'idole de la Cour : peut-être en fut-elle trop l'exemple. Elle soutint les Novateurs en matière de Religion , parce qu'ils étoient persécutés : on lui a fait depuis un crime de ce que l'on regarda de son tems comme une marque de sa douceur & de la bonté de son ame. On lui reprocheroit sans doute avec plus de justice l'expérience qu'elle montre avoir dans ses ouvrages , sur des sujets peu propres à faire aimer la vertu , & à en faire soupçonner une pratique bien exacte.

1504

Portrait
Marguerit
Reine de
Navarre.

Le Comte de Montpensier délivré

1504.

des difficultés qui s'étoient présentées; revint à Moulins avec le consentement du Roi: il fut suivi de celui de la Duchesse, & du mariage du Comte avec la Princesse Suzanne, qui le rendit le plus riche de tous les Princes de l'Europe après les Rois. Il est certain que le revenu de Louis XII, chargé des payemens indispensables de sa maison & de ses troupes, n'étoit pas aussi considérable que celui du nouveau Duc de Bourbon. Il soutint cette qualité avec un éclat sans exemple. Ce fut par là qu'il sçut plaire à la Reine, qui aimoit la grandeur & la pompe; elle apprit avec satisfaction que le Duc malgré sa jeunesse sçauroit se faire rendre les respects dûs à son rang, sans néanmoins se prévaloir de sa supériorité, & que sa bonne mine, sa magnificence, & la noble fierté qu'il faisoit paroître dans ses actions, ramenoient à la soumission ceux-mêmes qui avoient le plus éclaté contre la foiblesse de son pere. La reconnoissance & l'attachement que ce Prince continua de témoigner pour Anne de France, le firent paroître plus digne d'être revêtu de ses grands biens. La Duchesse voulut visiter avec lui ses vastes domaines, & tels

par leur étendue , que l'Empereur Charles V. voulut depuis les ériger en Royaume ; il y parut affable , débonnaire , compatissant & juste , recevant avec bonté les plaintes de ses Vassaux , & s'appliquant à les satisfaire. *Je voudrois , disoit ce Prince à la Duchesse , pouvoir délivrer nos sujets des vexations qui les accablent , & des Juges que nous leur donnons , qui sont un second fleau.* La renommée vint bientôt à la Cour exagérer les belles qualités du jeune Duc de Bourbon : un grand nombre de ceux qui la composoient , l'avoient vû , les autres vouloient le voir , & ce Prince n'avoit alors d'ennemi à la Cour , que cette même Louise de Savoye , dont l'amour lui coûta tout son bien , sa réputation & sa vie. La fortune de François, Comte d'Angoulême , ne paroissoit pas alors aussi bien établie. On le regarda à la vérité comme l'héritier présomptif de la Couronne , mais la foible complexion de la Reine laissant prévoir un second mariage du Roi , il avoit à craindre plus de fécondité de la part de la nouvelle Reine , & qu'un instant ne lui enlevât la Couronne & toutes ses espérances. Louis XII avoit d'abord résolu

30 LE CONNÉTABLE

505. de lui donner en mariage Claude sa
fille aînée ; mais par un dessein politi-
que dont ce Prince reconnut trop tard
l'illusion, il convint avec le Roi d'Es-
pagne de la faire épouser au Prince
Charles, depuis Charles V. La France
entière se souleva contre ce projet, &
le Comte d'Angoulême faisant agir
ses partisans, on fit comprendre au
Roi l'inconvénient de son projet, sans
le déterminer à le rompre à cause de
sa promesse. On convoqua les Etats,
& Louis par l'avis de ses Ministres,
506. tous favorables au Comte d'Angoulé-
me, convint de les tenir à Tours. Ce
Prince ne pouvant être trop appuyé,
engagea tous les Princes du Sang à s'y
rendre dès premiers, comme étant
directement intéressés à détruire un
projet, qui soumettoit une grande
partie de la France au pouvoir d'un
étranger. Le Duc de Bourbon se hâta
de répondre aux desirs du Comte
d'Angoulême, & se rendit à Tours avec
une suite nombreuse, mettant tout en
usage pour augmenter le nombre des
partisans de ce Prince. On fit l'ouver-
ture des Etats, & les principaux mem-
bres qui les composoient, peignirent
avec tant de force les malheurs dont la

l'Assemblée
des Etats à
Paris.

France étoit menacée par le mariage de la fille aînée du Roi, & héritière des plus belles Provinces de l'Etat, que ce Prince se laissa persuader & promit solennellement d'accorder Claude de France au Comte d'Angoulême. Ce fut une joye universelle dans l'assemblée : quelques-uns en répandirent des larmes, & le Roi naturellement sensible ne put retenir les siennes : mais à cause de l'extrême jeunesse de Claude de France, on se contenta de la fiancer au Comte d'Angoulême. A cette occasion les Princes & les Seigneurs s'empresèrent à donner des fêtes & des tournois, où le Duc de Bourbon brilla également par sa galanterie & par son adresse. Louise de Savoie regarda dans les premiers jours avec une jalousie marquée la magnificence que le jeune Duc étoit dans ces fêtes ; mais l'effet de sa jeunesse & de sa bonne mine prévalut bientôt sur ces premiers sentimens ; elle convint avec tout le monde qu'il n'étoit point de Prince dans l'Europe aussi bien fait & plus spirituel, & sa passion augmentant à mesure qu'elle développoit le mérite de celui qui l'avoit fait naître, on vint bientôt à s'en appercevoir. La

1506.

Jalousie
Louise de
Savoie.

1506. Duchesse de Bourbon fut une des premières à l'apprendre & à s'en alarmer; elle craignit que le jeune Duc, en qui résidoit alors toute la splendeur de sa Maison, aimant Louise de Savoye, ne portât à son ennemie toute la considération que son attachement lui donnoit. Elle jugeoit avec raison que la Princesse Suzanne, dénuée d'esprit & de beauté, ne retiendrait point le cœur de son mari, & la honte de céder à sa rivale auroit déterminé la Duchesse à procurer un autre attachement à son gendre, si elle n'eût trouvé des ressources dans l'âge de Louise de Savoye, que le Duc de Bourbon remarqua d'autant mieux, qu'il étoit encore dans l'adolescence. Le Comte d'Angoulême fut le premier à badiner des soupçons que l'on avoit des sentimens de sa mere, & le Duc de Bourbon étroitement lié avec ce Prince, trouvant à être aimé une sorte de plaisir dont on se prive rarement, satisfait à ce qu'il devoit à l'amitié, & calma l'inquiétude de sa belle-mere, en lui prouvant qu'il se contentoit de celui-là. Louise de Savoye cherchant autant à éloigner le Duc de Bourbon d'Anne de France, qu'à l'attirer auprès d'elle,

se mit moins en peine dans ces commencemens du peu d'ardeur qu'il témoignoit; la vérité lui faisoit croire une partie de ce qu'elle souhaitoit, & l'espérance y ajoutoit le reste. Cette Princesse commença donc à favoriser ouvertement le Duc, & lui fit obtenir la Présidence des Etats de Bourgogne, donc le Duc de la Trémoille étoit Gouverneur. Ce Seigneur le reçut dans sa Province avec les plus grands honneurs, quelque désagréable que dût lui être de céder une place qu'il avoit occupée jusques-là avec autant de distinction que d'utilité pour l'Etat. Il le représenta avec une fermeté louable au Duc de Bourbon, se plaignant de l'ingratitude de la Cour, & peignant à ce jeune Prince, par la situation où il se trouvoit, une partie de ce qu'il devoit lui-même éprouver un jour. Le Duc de Bourbon répondit que les ordres du Roi l'avoient réduit malgré ses sentimens à être l'instrument de cette espèce d'injustice; qu'il connoissoit tout le mérite de celui de qui on le forçoit de remplir la place; mais que ses égards particuliers répareroient autant qu'il seroit possible aux yeux du public ce qu'il venoit lui ôter

1506.

Discours de
la Trémoille
au Duc de
Bourbon.

malgré lui. » Il m'est bien dur, repli-
 1506. » qua la Trémoille, de reconnoître
 » un Chef dans une Province où je
 » n'ai jamais reconnu d'autre Maître.

» que le Roi : j'étois résolu de me re-
 1507. » tirer à la campagne pendant l'assem-
 » blée des Etats ; mais les sentimens
 » de justice & de générosité d'un Prin-
 » ce tel que vous , m'attachent invio-
 » lablement à sa personne. Je déclare
 » donc que j'aurois refusé de me
 » soumettre à tout autre , & que je
 » vous obéirai avec joye. Cette bonne
 intelligence du Duc de Bourbon & du
 Seigneur de la Trémoille servit à rem-
 plir plus promptement les intentions
 du Roi , & les Etats flattés d'avoir un
 Prince du Sang à leur tête , quelques
 égards qu'ils témoignassent à leur Gou-
 verneur , accordèrent à la Cour au-
 delà de ce qu'elle avoit espéré.

Révolte des Gênois. La révolte des Gênois arriva en ce
 tems-là, & le Roi résolu, de les châtier
 en personne , se fit accompagner de la
 plupart des Princes du Sang. Le Duc
 de Bourbon se rendit un des premiers
 à l'armée, avec cent hommes d'armes
 & cent Archers levés à ses dépens ,
 sans compter les Gentilshommes de sa
 Maison. La guerre dura peu, & ce

Prince eut plus d'occasion de faire briller sa magnificence que son courage. Il tint table ouverte comme le Roi, & la Noblesse s'y rendant avec plus de liberté, il fit aussi plus de dépense.

Une nouvelle armée, que le Roi conduisit en personne contre les Vénitiens, fournit au Duc de Bourbon les moyens de se signaler. Il leva à ses dépens jusqu'à deux cens hommes d'armes de la Noblesse la plus distinguée de ses Domaines, & composa une petite armée au milieu de celle de France. Louis XII remarquant que le plaisir de servir sous ce Prince augmentoit l'ardeur de la Noblesse, lui donna le commandement de deux cens Gentilshommes Italiens, Pensionnaires de la France, qui avoient chacun vingt hommes d'élite à leur suite. L'Alviane, qui étoit à la tête de l'armée ennemie, voulut profiter de la supériorité de ses troupes pour attaquer celles de France, & engagea le combat avec tant de bonheur, que l'avant-garde fut d'abord mise en déroute. Le Roi ayant appris ce désordre, se disposa à marcher; mais le Duc de Bourbon le prévint avec ses Volontaires, & combattit avec tant de

Victoire
remportée
sur les Vénitiens.

36 LE CONNÉTABLE
conduite & de courage, que ce Monarque en arrivant ne trouva de péril qu'autant qu'il en falloit pour acquérir de la gloire. Après l'entière défaite des Vénitiens, le Roi donna de grands éloges au Duc de Bourbon; mais sans lui donner dans l'armée d'autre rang que celui qu'il tenoit par sa naissance. Ce Prince, quoique né généreux, trouva qu'on parloit trop de la valeur du Duc de Bourbon, à qui l'on attribuoit en partie le salut de l'armée & son dessein étoit d'avancer Gaston de Foix, Duc de Nemours, jeune Prince fils de sa sœur, & il souffroit avec peine qu'une autre gloire offusquât celle qu'il avoit acquise. Le Duc de Bourbon avoit alors dix-neuf ans : il laissa trop éclater la joye que lui donnoit une première victoire; & s'ouvrant à des amis peu circonspects sur la jalousie du Roi, Sa Majesté joignit l'inimitié à cette passion; de sorte qu'on l'auroit peu employé, si en ce tems-là la naissance & les moyens d'assembler des troupes n'avoient été des titres assurés pour servir. Louis XII satisfait d'une victoire si brillante & de la conquête de plusieurs Places considérables, revint en France, & le Duc

de Bourbon, riche & mécontent, se retira dans ses terres, en attendant l'effet des promesses du Roi, qui peu de tems après menaça l'Italie d'une nouvelle invasion. 1507.

Louis mourut, & le Comte d'An- Avenement de François premier à la Couronne.
goulême lui succéda sous le nom de François I. Le Duc de Bourbon sur la

nouvelle de la maladie de Louis XII s'étoit hâté de se rendre à la Cour, pour féliciter le nouveau Roi; il y arriva avec une suite si leste & si nombreuse, qu'on l'auroit pris lui-même pour un puissant Souverain. Louise de Savoye devenue mere du Roi & maîtresse de la Cour, & plus passionnée que jamais pour le Duc de Bourbon, s'attacha à lui gagner toute la faveur de son fils. On le récompensa par de 1514.

grands honneurs & par des pensions pour ses services passés; enfin cette Le Duc de Bourbon est fait Connétable. Princesse sçachant que rien ne persuade mieux que les grands bienfaits, lui fit donner l'épée de Connétable de France, qu'il mérita dans la suite. François premier en lui conférant cette grace, le conjura de marcher sur les traces de ses ayeux, non seulement par le courage, qualité héréditaire à la Maison de Bourbon, mais encore par

38 LE CONNÉTABLE

514. **=====** l'attention aux devoirs de sa Charge, qui lui soumettant pour ainsi dire toute la Nation, en se rendant le Chef de ses Guerriers, le rendoit à cet égard le dépositaire de toute sa gloire. Le Duc de Bourbon à peine âgé de vingt-six ans, s'étoit trouvé assez souvent dans nos armées, pour être instruit de la capacité des Généraux qui les commandoient. Il y en avoit, dont toutes les qualités étoient bornées à la valeur: ce Prince ne prit des conseils que de ceux qui y joignoient la prudence & le génie. Les Maréchaux de Chabanes, de Trivulce, le Chevalier Bayard, &c. reçurent ordre de faire des observations détaillées sur la guerre, & le Connétable de concert avec eux, en forma un ordre militaire, nécessaire à la discipline des troupes, favorable au peuple toujours la victime de leur relâchement, & qu'il fit observer avec la dernière exactitude. Le Connétable de Bourbon en se rendant ainsi digne de sa Charge, ne diminua rien de son attention & de sa reconnoissance pour Louise de Savoye, qui la lui avoit fait obtenir, & cette Princesse donnant à ses soins une interprétation plus propre à flatter sa passion, jugea que ce

qu'il lui témoignoit étoit un effet de son amour, & ce qu'il cachoit une suite forcée du lien qui l'attachoit à sa femme. Elle se crut donc obligée de travailler plus que jamais à lui gagner les bonnes grâces de son fils, & ce Monarque allant à Rheims pour la cérémonie de son Sacre, lui accorda de si grandes distinctions, qu'on auroit presque pû douter lequel des deux étoit le Souverain.

François I fut sacré à Rheims le 15 1515. de Janvier par Robert de Lenoncourt, Sacre du R François I Rheims. qui en étoit l'Archevêque. Le Duc de Bourbon, suivi de plus de deux cens Gentilshommes, représenta le Duc de Guyenne à cette cérémonie, & redevint Connétable pendant le dîner du Roi, où il assista l'épée nue, la pointe élevée & dans une situation très-gênante, étant obligé de se tenir, à l'exception du bras, dans la même attitude & sans se remuer, ainsi que font aujourd'hui les Gardes-du-Corps aux spectacles où assistent nos Rois. Les jours qui suivirent la cérémonie, furent employés en course de chevaux aux environs de Rheims, qui ayant la même étendue qu'aujourd'hui, passoit pour une des plus riches & des plus

40 LE CONNÉTABLE

15. grandes Villes du Royaume. Le Connétable y parut avec une magnificence sans égale, & Louise de Savoye qui en faisoit alors les délices de ses yeux, loin de le faire remarquer au Roi comme un sujet de jalousie, lui en parloit comme d'une marque de zèle. Toute la Cour reprit la route de Paris, où l'on fit une entrée superbe au Roi; le Connétable marchoit devant ce Monarque, l'épée nue, monté sur un cheval couvert d'une housse chargée de fleurs de lys d'or & couverte de pierres; il avoit sur la tête un bonnet fait en turban, enrichi de rubis & de diamans, estimé alors cent mille écus. Sa robe étoit d'une étoffe doublée de zibeline unique, toute brillante d'or; & valant cent cinquante écus d'or au soleil; la foule de Noblesse qui le suivoit, étoit en partie entretenue à ses dépens: il tenoit table ouverte, & ses domestiques avoient ordre de recevoir tous ceux qui se présentoient, ne distinguant point dans ses bienfaits la Noblesse riche & opulente, de celle qui avoit le plus besoin de son secours.

Louise de Savoye, de qui l'amour augmentoit avec la réputation de cet

lui qui la causoit, souffroit de son silence, & dans un de ces momens où la passion inquiétée est aussi ingénieuse à s'alarmer, qu'en d'autres occasions à se flatter vainement, elle craignit que l'ambition du Connétable n'étouffât tout autre sentiment, & que l'ayant satisfaite, il n'oubliât sans peine la cause de son élévation, & peut-être jusqu'aux égards qu'il continuoit d'avoir pour elle. Le moyen de se garantir d'un si triste retour, étoit de lui donner d'habiles concurrens dans la faveur du Prince, afin qu'il eût toujours besoin de celle qui pouvoit seule la faire panacher de son côté. Louise suivant ce dessein politique, fit donner la Chancellerie de France à Antoine du Prat, Premier Président du Parlement de Paris, afin qu'ayant en son pouvoir toute l'autorité du Chef de la Justice, & celle du premier Ministre de son fils, elle fût un objet d'inquiétude pour le Connétable à cause de ses prétentions, si elle ne pouvoit l'être de son amour. Le Duc de Bourbon vit à regret l'élévation du Chancelier du Prat, ce Magistrat ayant paru contraire à ses droits lors de leur discussion avec Anne de France ; mais ce qui

1515.

Jalousie de
Louise de
Savoie au
sujet du
Connétable.

1515.

acheva de le mortifier, fut les distinctions que la mere du Roi obtint pour Bonivet, Amiral de France, dignité qui n'avoit point alors l'éclat dont elle jouit de nos jours, mais qui servoit à nourrir la présomption de Bonivet, le plus beau & le plus vain des hommes de son siècle. Le cœur de la Régente, ainsi que tous les cœurs, pouvoit contenir plusieurs passions à la fois. Le Connétable étoit sans doute l'unique objet de sa tendresse, mais il ne l'étoit pas de tous ses plaisirs. Sa bonne mine, qui aux yeux des gens de guerre effaçoit sans peine celle de l'Amiral, ne conservoit pas cet avantage auprès des Dames, qui préféroient une beauté plus ressemblante à leurs charmes. D'ailleurs le Connétable, plus attaché à sa grandeur & à ses devoirs qu'aux plaisirs, ne possédoit pas au même degré que Bonivet l'esprit de galanterie dont ce dernier faisoit sa principale occupation, ne doutant pas que sous un Roi jeune, voluptueux & idolâtre des Dames, on n'arrivât à la faveur & à la fortune par le chemin de l'amour. Le Connétable étoit par sa naissance & par son rang en droit d'exiger de grands respects de

la part de Bonivet ; mais ce Seigneur se contentant de ne point manquer aux apparences, ne se soumettoit qu'à la nécessité, sans user d'aucunes déférences. Un pareil procédé choqua le Duc de Bourbon, qui sans pouvoir montrer un sujet assez grave de mécontentement, éprouvoit néanmoins un violent dépit ; ces premiers traits lui firent comprendre ce qu'il avoit à craindre de Louise de Savoye, & il apperçût des semences d'animosité dans le même cœur dont elle lui offroit la possession.

1515.

Les préparatifs de la guerre que le Roi se dispoisoit à porter en Italie vinrent suspendre les mouvemens qui agitoient le Connétable ; il alla dans ses terres pour lever un certain nombre de gens d'armes qu'il vouloit avoir à sa solde, & pour dissiper les soupçons d'Anne de France, à qui ses liaisons avec Louise de Savoye caufoient de vives inquiétudes.

Le Connétable suivi de près de trois cents Gentilshommes, la plupart anciens Officiers, se rendit à Lyon où étoit le Roi ; Louise de Savoye étoit venue avec lui, ce Monarque devant la déclarer Régente du Royaume en

Le Connétable se rend à Lyon où étoit le Roi.

515. son absence, & la confirmer par ce titre dans l'autorité dont elle avoit joui dès les premiers jours de son règne. Tout étant disposé pour le départ de l'armée, elles'avança jusqu'aux pieds des Alpes, en attendant l'occasion de franchir cette puissante barrière. L'avant-garde étoit commandée par le Connétable, ayant pour Lieutenant François de Bourbon, Duc de Châtelleraut, son frere, les Maréchaux de Chabanes & de Trivulce, le Prince de Talmond, Bonivet & une foule de haute Noblesse. La bataille étoit conduite par le Roi en personne. Le Connétable malgré les obstacles qui devoient l'arrêter à chaque pas, se mit en marche avec l'avant-garde, muni de tout ce que l'on avoit jugé nécessaire pour les surmonter : il passa par Saint Pol, le col d'Argentiere, Perla-porc, de Mont & Roque-Sparviere, rompant des rochers, abattant de gros arbres pour élargir les chemins, & ne pouvant élever l'artillerie sur le haut de ces montagnes escarpées qu'à l'aide des machines qui la descendoient de même à travers les précipices. On entendoit le bruit de ce prodigieux travail bien au-delà des montagnes ; mais

les ennemis jugeant que les François rébutés se verroient forcés de renoncer à leur entreprise, ne s'étoient point précautionnés contre le succès, & encore moins contre l'extrême diligence du Connétable, qui campa au bout de cinq jours avec l'avant-garde sur les bords de la Sture, à deux lieues de Coni. Le Roi n'avoit dans le Duché de Milan qu'il vouloit conquérir, que les Suisses à combattre; mais cette Nation seule sembloit plus redoutable que l'Italie entière; on auroit pu en juger d'abord autrement, par la facilité avec laquelle ils écouterent les propositions de paix qu'on leur fit de la part du Roi; & sans la défiance du Connétable, l'armée Françoisé attaquée à l'improviste auroit été perdue sans ressource. Ce fut un service auquel on eût dû faire plus d'attention dans la suite, & qui seul eût pû effacer une partie de ce que le Connétable exécuta de contraire aux intérêts de sa patrie; car en cette occasion il sauva en effet sa gloire, la France & son Roi.

Tous les Généraux François, sur la confiance de l'ancienne probité des Suisses, condamnoient en quelque

1515. forte les précautions du Connétable qui tenoit l'avant-garde en état de combattre ; mais l'armée des Suisses arrivant à grands pas , fit connoître combien cette attention étoit nécessaire , & que l'intérêt joint aux mauvais conseils ne trouve guère de vertus invincibles. Le Connétable avoit envoyé le Seigneur de Fleuranges à la découverte ; de sorte que les Suisses au lieu de le surprendre , le trouverent avantageusement posté , ayant devant lui un large fossé , bordé de soixante & douze grosses pièces d'Artillerie. On leur en fit essuyer tout le feu , qu'ils soutinrent à diverses reprises avec une constance qui tenoit plus de la férocité que du courage. Le Connétable les voyant avancer à travers le feu & les boulets , & ne doutant pas que leur charge ne fût terrible , voulut donner plus de tems au Roi pour ranger le reste des troupes en bataille , & fit passer le fossé à une partie de son avant-garde composée de Lansquenets. Sa surprise & sa colere furent extrêmes lorsqu'il vit revenir ces troupes en désordre , suivies par les Suisses qui les avoient rompues au premier choc ; il prit ce qui lui restoit de Lansquenets ,

se présentant lui-même la pique à la main aux Suisses victorieux, il les arrêta sur le bord du fossé par des prodiges de valeur, jusqu'à l'arrivée du Roi qui vint à son secours à la tête des bandes noires. La victoire demeura aux François, & la soumission du Duché de Milan en fut le fruit. Dans les premiers mouvemens de joye qu'une victoire si disputée causa au Roi, il exalta la prudence & le courage du Connétable, à qui il avouoit devoir une partie de son triomphe, & il lui donna la vice-royauté du Milanez.

1515.

Bataille de
Marignan
gagnée par
les François
sur les Suisses.

Il est fait
Vice-Roi du
Milanez.

La Duchesse d'Angoulême apprit avec indignation la facilité avec laquelle le Connétable avoit accepté un emploi au-dessous de sa fortune, & qui l'obligeoit à vivre loin d'elle & de la Cour, trouvant dans cette conduite la confirmation des soupçons que donne tôt ou tard l'indifférence, quelque facilité que l'amour propre trouve à échauffer une ame froide, lorsqu'il est aidé par les bienséances & par la politesse galante d'un homme de Cour. L'absence volontaire du Connétable produisit deux mauvais effets; le premier fut d'aliéner l'esprit de la Régente, & de donner à la jalousie plus

515. d'empire qu'à l'amour ; le second fut de se mettre hors d'état de prévenir les accusations par sa présence , ou d'en détruire l'effet. Le Connétable élevé dans l'idée d'une excessive opulence , & s'étant trouvé de bonne heure à portée d'en jouir , né Prince du Sang , parent fort éloigné du Roi , mais très-près de la Couronne , Chef d'une Maison nombreuse , composée de princes révéres de la Nation à cause de leur affabilité & de leur bravoure , maître presque absolu de cinq Provinces considérables , puissant en Vassaux , & revêtu d'une dignité qui lui soumettoit toutes les Places & toutes les troupes du Royaume , n'avoit pû se garantir d'un certain air de froideur & de domination , que la Nation ne supporte qu'avec peine , même dans ses Rois. Sous le prétexte imposant de la multitude des affaires , qui occupent toujours moins les gens en place que leurs plaisirs ou leurs humeurs , il devenoit inaccessible pour plusieurs des Gentilshommes & des Militaires qui lui étoient peu connus : ses anciens amis jouissoient seuls des qualités aimables qui l'avoient rendu cher dans sa jeunesse à toute la France. Devenu Vice-roi

Vice-Roi de Milan, & possédant chez une nation insinuante & flatteuse cette image si ressemblante à la royauté, il en délira tous les honneurs, prodiguant pour les mériter, à la Noblesse Italienne & au peuple du Milanez la politesse, l'affabilité, la douceur qui lui avoient fait obtenir autrefois avec tant de facilité tous les biens de sa Maison. Cette conduite fit des ennemis au Connétable; son bonheur continuuel aida même à lui nuire : car en certaines circonstances, c'est en effet un malheur que d'être trop heureux : la fortune qui ne se détruit point elle-même, se détruit par la jalousie. Quelques mécontents, qui l'étoient peut-être par les ordres de la Cour, firent des rapports que la Régente accrédita. Ceux d'entre les François (on sçait combien ils exigent) qui se croyoient peu ménagés, lui firent un crime de sa complaisance pour les Italiens, & le peignirent comme un Prince politique, tout dévoué à l'ambition, & de qui l'on ne devoit rien attendre qu'autant qu'il auroit à espérer ; c'est ainsi qu'on en parla au Roi, dans le même temps que plus attentif & plus éclairé sur ses devoirs, il donnoit avis à ce

1505,

1505.

Monarque des intrigues tramées à la Cour de Rome contre ses intérêts, & de la nécessité de rompre la trêve pour l'en punir. Le Roi fit moins d'attention au conseil du Connétable & à son importance, qu'à l'idée que lui donna cette vigilance & cette pénétration dans un jeune Prince nourri loin des affaires, & qui ne pouvoit s'en occuper dans l'âge des plaisirs, que pour satisfaire à une passion violente telle que l'ambition. Il ne douta plus que Louise de Savoye n'eût pénétré le véritable caractère du Duc de Bourbon, & que son dessein ne fût de rallumer une guerre injuste en Italie, pour devenir plus nécessaire, & trouver dans les divers mouvemens qui agiteroient cette partie de l'Europe, un instant propre à s'assurer du Milanez pour lui-même. Ce qu'il se rappella des soins du Connétable à sauver Milan du pillage après la victoire de Marignan, donna plus de force encore à son idée. La Duchesse d'Angoulême étoit plus dangereuse à cet égard, en ce que la passion qui l'animoit & qui lui prêtoit sa force & sa persuasion, étoit voilée sous l'apparence de l'intérêt qu'elle devoit naturellement pren-

dre à la fortune de son fils. Le Connétable s'en apperçut aux réponses froides & équivoques qu'il reçut de la Cour , & voulant détruire tous les soupçons élevés contre lui , il demanda au Roi la permission de revenir en France , répandant par tout le Milanez le bruit de son départ. La haute Noblesse s'empressa aussi-tôt de se rendre en foule à son Palais , pour se plaindre d'une résolution qui affligoit toute la Province ; elle lui fit comprendre qu'on n'obéiroit pas aisément ni avec autant d'exactitude à son successeur , & que l'honneur d'avoir un Prince tel que lui pour Gouverneur , avoit beaucoup contribué à la soumission des peuples. Les Citoyens de Milan visiterent aussi le Connétable par députés , & les démonstrations de bonté qu'il leur accorda , furent comme autant de préventions contraires à celui qui venoit remplir sa place. Ce Prince partit enfin , emportant avec lui les regrets des peuples du Milanez , & dans un état à exciter l'envie de la Cour de France , par la magnificence extraordinaire de ses équipages , & la quantité de Noblesse Italienne & Françoisé qui l'accompagnoit.

32 LE CONNÉTABLE

1505.

Discours
que tient le
Connétable
au Roi.

Il se présenta au Roi avec un air d'assurance & de familiarité qui surprit tous les Courtisans, lui rendant compte publiquement de son administration, sur laquelle, disoit-il, les esprits les plus prévenus ne pouvoient rien trouver à condamner, si ce n'étoit d'avoir donné un exemple de douceur, de modération, d'attention à ses devoirs, & sur-tout de désintéressement, qui seroit trop difficile à suivre. Le Roi surpris d'un procédé si rempli de noblesse & de franchise, ne put s'empêcher de dire au Connétable qu'il étoit très-content de sa conduite, & qu'il le verroit à regret en France, s'il ne l'avoit jugé plus utile auprès de lui qu'en Italie : langage bien différent des sentimens que la Régente lui avoit inspirés, & qu'il ne put conserver en présence du Connétable, (tant la vérité, quand on ose la dire, déconcerte les Rois). Les Grands de la Cour présens à cette entrevue se montrèrent charmés de la noble fermeté du Connétable, & ils l'environnerent au sortir de chez le Roi, comme par reconnoissance de l'exemple qu'il venoit de leur donner, attendant avec impatience la condui

te que ce Prince tiendrait avec la Régente.

1505.

Cette Princesse souhaitoit & craignoit en même tems de voir le Connétable, se reprochant les effets de sa jalousie, à mesure qu'elle approchoit de l'objet de son amour. La bonne mine du Connétable, la pompe qu'il avoit étalée à son arrivée, sa suite nombreuse, & les éloges qu'on donnoit de toutes parts à son courage & à sa grandeur d'ame, effaçoient de la sienne les préventions fâcheuses qu'avoient fait naître de concert sa jalousie & Bonivet; & quand le Connétable parut à ses yeux conduit par le devoir, elle le reçut avec autant d'émotion & de joie, que s'il eût été amené par l'amour.

Il l'aborda d'un air respectueux, & feignant de ne rien sçavoir de ses sentimens passés, ni de s'appercevoir de ses mouvemens présens, il en usa avec elle comme avec la mere de son Roi, sans se mettre en peine comme autrefois de suppléer, par des politesses ressemblantes aux expressions de l'amour, à ce qu'elle attendoit de lui : & n'employant à sa visite que le tems que la cérémonie exigeoit, il lui

Il vient sa-
luer la mere
du Roi.

54 **LE CONNÉTABLE**
1505. annonça qu'en sortant d'auprès d'elle, il alloit se disposer à partir de la Cour. L'air libre du Connétable en prenant son congé, causa à la Duchesse une agitation extraordinaire ; mais le dépit venant au secours, elle lui dit adieu, avec autant de tranquillité en apparence, que si son éloignement ne l'eût point touchée. François I. trouvant dans le Connétable, autrefois son ami & son égal, les qualités qu'il aimoit, la franchise & la liberté, étoit plutôt indisposé contre ce Prince par politique & par complaisance que par goût : le voyant suivi de toute la Cour, & craignant que la plus grande partie ne se retirât avec lui, il lui ordonna de rester. Le Duc de Bourbon ayant alors cet avantage, qu'on souhaitoit de le retenir, représenta au Roi qu'il ne pouvoit aimer un séjour où Bonivet & le Chancelier du Prædominoient ; que l'un étoit indigne de sa naissance, que l'autre en manquoit ainsi que de sentimens, & que tous deux sans autre mérite que de savoir profiter des foiblesses d'autrui, s'attachoient à calomnier & à tenir les gens d'honneur éloignés de sa présence & de ses bienfaits : qu'il consen-

toit avec joie à demeurer à la Cour , mais sans s'engager à ménager en aucune occasion des gens assez injustes pour s'être déclarés contre lui. Le Roi voulut par bonté justifier Bonnivet & le Chancelier du Prat : il aimoit le premier à cause de son esprit porté à la galanterie , & ménageoit l'autre à cause de son intelligence dans les affaires ; mais le Connétable persista à dire qu'ils ne devoient s'attendre à des égards, qu'autant que son respect pour le Roi l'exigeroit , & que la soumission qu'ils lui témoigneroient pourroient l'y engager. Bonnivet étoit l'idole des femmes de la Cour , & le Chancelier devenu le maître des graces létoit de tous les Courtisans : tous montrèrent un étonnement incroyable des dispositions du Connétable de Bourbon , & regarderent son opposition au Ministère , comme une espèce de révolte contre le Souverain , toujours maître de confier son autorité à ceux qu'il en juge dignes. Louise de Savoye sur-tout s'appercevant que ce Prince demeureroit à la Cour plutôt pour y braver son crédit, que pour répondre à sa tendresse, fit entendre au Roi que s'étoit être peu maître d'un Etat que de

1505.

se voir réduit à prier & à craindre un sujet. Ce langage étoit celui de Bonivet, qui n'oublioit rien pour lui plaire, & la Régente qui lui servoit d'organe, trouvant son amour satisfait dans la passion qu'il lui témoignoit, s'imaginait y répondre plus sincèrement, à mesure qu'elle se montroit plus animée contre celui qui méprisoit la sienne.

Le Connétable affecta d'être instruit des démarches de la Régente contre lui, & piqué contre quelques discours qu'elle avoit fait répandre par Bonivet, il fit des railleries sanglantes sur leur union. C'étoit, disoit-il, le refus d'entrer pour tiers dans cette intime société, qui les avoit rendus ses ennemis; & comme ceux qui ont moins à craindre sont peu circonspects, il ne tint pas au Duc de Bourbon que la mere du Roi ne perdît beaucoup de la réputation de sagesse, dont elle jouissoit avant de l'aimer & de connoître Bonivet. Ces sortes d'outrages piquent davantage quand on s'y est exposé. La Régente fut transportée de colere contre un homme qui vouloit se faire des armes contre elle de ses sentimens pour lui, ne distinguant point les effets de son amour irrité

Pour quel-
le raison la
Régente est
transportée
de colere
contre le
Connétable.

d'avec son amour même. La Princesse chercha tout ce qui pouvoit mortifier le Connétable , & ne doutant pas qu'un homme prodigue comme lui ne fût extrêmement sensible à la privation des moyens qui lui donnoient lieu de l'être, elle trouva dans l'épuisement des finances causé par sa mauvaise administration, des prétextes pour lui ôter ses pensions de Connétable , de Gouverneur du Languedoc, & les autres qu'il possédoit sous différens titres qui montoient à des sommes considérables. Ce procédé par sa cause inspira un violent dépit au Connétable ; mais ses plaintes eussent été le triomphe que ses ennemis désiroient : il n'en fit aucunes. Anne de France étoit alors à la Cour , & jamais on ne fut plus attaché aux intérêts d'un gendre, que cette Princesse le parut. Elle fit valoir au Roi le silence respectueux du Connétable dans le tems qu'on l'offensoit le plus vivement, & au public la grandeur d'ame que ce même silence témoignoit. Mais elle prit un autre ton avec la Régente , lui reprochant l'abus qu'elle faisoit de son autorité , & sur tout le motif de sa conduite. La Régente ne put souffrir l'aigreur de

1505.

58. LE CONNÉTABLE
son ennemie : elle demanda justice au
4505. Roi son fils ; mais il étoit difficile de
se porter à de certaines extrémités.
contre la fille de Louis XI. Au con-
traire , les partisans de cette Princesse
& ceux du Connétable s'unissant , An-
ne de France se trouva puissamment
soutenue. Un pareil différend entre
deux femmes également impérieuses ,
& qui divisoient toute la Cour , parut
d'une conséquence dangereuse : le
Roi lui-même se mêla de leur raccom-
modement , qui se fit à condition que
l'on rétablirait les pensions du Con-
nétable. Aussi-tôt Anne de France ,
comme si elle eût remporté une gran-
de victoire , quitta la Cour pour se
rendre à Moulins , où la Duchesse Su-
zanne l'attendoit avec impatience.
Cette Princesse étoit sur le point d'ac-
coucher , & cet état causoit d'autant
plus de joie au Connétable , que les
infirmités dont elle étoit affligée ne
lui laissoient pas espérer une nom-
breuse postérité ; mais cette joye fut
au comble , quand la Duchesse eut ac-
couché d'un fils. Cette heureuse nais-
sance assuroit au Connétable les biens
de la Maison de Bourbon , que son
mariage lui avoit en partie procurés ,

& quelle que fût désormais pour lui l'injustice de la Cour, il se trouvoit le plus riche Prince de l'Europe après les Rois. Le Connétable sembla alors oublier tout sujet de plainte, & envoyant annoncer à François I. la naissance de son fils, il le supplia de vouloir bien honorer son baptême de sa présence, & le tenir sur les Fonds. Le Roi y consentit, & vint exprès à Moulins avec la Régente & toute la Cour.

Le Roi v
à Moulin
pour tenir
l'enfant du
Connétable

Le Connétable s'étoit attaché à lui faire une réception magnifique, & la ville, quoiqu'assez grande, se trouvant trop petite pour contenir la multitude qui y arrivoit, on éleva des tentes dans les places publiques. Les fêtes qui suivirent le baptême & la réception du Roi, durèrent quinze jours, pendant lesquels on ne vit que des tournois, de grands festins, & des bals publics; mais ce qui frappa davantage le Roi, fut l'abondance extraordinaire de toutes sortes de vivres qui venoient chaque jour dans la ville par convois, comme pour une armée; & cinq cens Gentilshommes des terres du Duc de Bourbon, qui parurent dans ces fêtes tous habillés

1517.

de velours (étoffe fort rare en ce temps-là, & qui par sa magnificence étoit d'usage dans toutes les saisons) & chacun ayant une chaîne d'or qui leur faisoit trois tours autour du col. L'éclat de ces fêtes rejouit le Roi pendant quelques jours, mais elles excitèrent ensuite sa jalousie; il dit à ses Courtisans avec une espèce de chagrin, que tant de profusion l'étonnoit; & qu'un Roi de France auroit de la peine à l'imiter.

La Régente, que le Connétable avoit voulu braver par ses prodigalités, se vengea, en disant au Roi, qu'un Prince en état de soutenir une dépense si étonnante devoit se prêter aux besoins des finances, & ne rien demander des pensions attachées à ses charges, puisque dans le principe elles n'avoient été fondées que pour mettre ceux qui les possédoient en état d'en soutenir la dignité. Le Connétable affecta de ne point parler de ses pensions pendant le séjour du Roi à Moulins : mais Anne de France, qui croyoit son honneur intéressé à faire exécuter la parole qu'on lui avoit donnée à ce sujet, écrivit fortement au Chancelier après le départ du Roi.

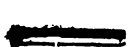
Les réponses de ce Ministre furent dictées par la Régente même, & le Connétable apprit que non-seulement il n'avoit rien à espérer de ce côté-là, mais encore que Bonivet & ses partisans condamnoient hautement des pensions ainsi accordées sans besoin, dans un tems où le Royaume se trouvoit épuisé. La Régente ne se contenta pas de l'avoir desservi de cette sorte du côté de l'intérêt, elle voulut l'attaquer par un endroit plus sensible; c'étoit du côté de l'honneur. Dans le degré de vengeance dont cette Princesse se sentoit animée, Bonivet ne lui parut pas assez puissant pour la satisfaire. Sa beauté singulière étoit son principal mérite, & pour dominer dans les affaires il faut joindre des qualités à celles qui servent aux plaisirs. Elle choisit le Maréchal de Châtillon, jeune Seigneur qui devoit sa dignité au hasard & à la faveur du Chancelier, bien plus qu'à son expérience & à son habileté. Il étoit brave, mais présomptueux à l'excès, & se croyoit en état d'exécuter tout ce qu'il pouvoit imaginer. Il parloit bien, si l'on peut donner cet éloge à la hardiesse pour s'exprimer, & le Roi goûtoit

1517. son caractère audacieux. D'ailleurs il étoit ami particulier du Duc d'Alençon , qui avoit à la Cour un parti contraire à celui du Connétable. La Régente le flatta par sa passion dominante, qui étoit l'ambition ; elle lui dit , que sous un Roi guerrier le moyen le plus assuré d'avoir du crédit à la Cour étoit d'en acquérir à l'armée : que depuis que les Princes du Sang s'étoient emparés de l'épée de Connétable , ils étoient devenus en effet les Souverains des troupes & les seuls dispensateurs des honneurs militaires , les Maréchaux de France ne jouissant d'aucune autorité : qu'il leur étoit possible de reprendre celle qui leur appartenoit ; mais que ce ne pouvoit être qu'en dépouillant les Connétables de ce qu'ils avoient usurpé.

1521. La Régente ajouta que le Duc de Bourbon étant celui qui portoit plus loin les prérogatives de sa dignité , c'étoit par lui qu'on devoit commencer à montrer des prétentions contraires, & même pour rendre le succès plus certain, attenter à ses droits légitimes, par des moyens respectables : qu'on le pouvoit en lui opposant d'abord quelqu'un de supérieur à lui par le

rang , ce qui se montroit dans le Duc d'Alençon , premier Prince du Sang , qui supportoit avec impatience que le Connétable l'emportât sur lui à la Cour , à cause de sa richesse & de son crédit , & à l'armée par sa dignité.

Il fut convenu entre la Régente, le Maréchal de Châtillon & Bonivet , qu'on s'efforceroit de mettre le Duc d'Alençon dans les bonnes grâces du Roi , étant bien assuré que ce Prince ennemi des affaires ne feroit de sa situation que l'usage qu'ils lui prescriroient. On vit donc alors le Duc d'Alençon acquérir tout à coup un degré de considération , auquel on ne l'avoit jamais soupçonné de pouvoir parvenir ; il étoit de toutes les parties du Roi , & ce Monarque qui ne l'avoit jamais goûté , s'étonnoit lui-même de ce que la politique de sa mere l'obligeoit de lui accorder. Ce fut en ce tems-là que le Comte de Nassau attaqua la Champagne de la part de l'Empereur. Il fit d'abord quelques progrès dans cette Province , où le Roi n'avoit pas eu le tems de jeter assez de troupes ; mais la valeur du Chevalier Bayard ayant arrêté le Comte de Nassau devant Meziere , on assembla une



64 LE CONNÉTABLE

1521.

Dispute entre le Duc d'Alençon & le Connétable.

puissante armée, que François I. voulut commander en personne. Dans tous les tems le Connétable étoit en possession de conduire l'avant garde, lorsque le Roi étoit lui-même à la tête de son armée, & le Duc de Bourbon plus autorisé qu'aucun de ses prédécesseurs, avoit fait un usage trop avantageux de ce droit à la bataille de Marignan, pour croire qu'on voulût le lui disputer. Cependant l'armée étant en marche, & le Connétable voulant se mettre à la tête de l'avant-garde, le Duc d'Alençon s'y opposa le premier. Bourbon aussi prompt que courageux, lui dit d'un air animé, qu'il devoit se souvenir qu'à la bataille de Marignan son poste étoit à l'arrière-garde, & qu'on ne l'avoit pas vu s'empresse de venir à la tête de l'armée, où l'on se battoit. Le Duc d'Alençon répliqua moins vivement qu'on ne devoit s'y attendre; mais les moindres actions des personnes de ce rang-là devenant considérables, le Roi suspendit la dispute par son autorité, & déclara que le Conseil de Guerre décideroit du droit des deux Princes. Le Connétable soutint que le sien ne devoit pas être soumis à des discussions,

& que le dernier soldat de l'armée étoit en état de le juger. En effet , si ^{1521.}
l'on en excepte quelques partisans du Duc d'Alençon, le Maréchal de Châtillon & Bonivet , toutes les troupes convenoient du droit du Connétable ; & l'injustice d'en faire un sujet de dispute frappoit encore davantage , quand on se rappelloit ses services , son courage & sa prudence. Cependant on assembla un grand Conseil de Guerre , pour terminer ce différend : le Roi y présida , se prêtant ainsi aux passions de sa mere , & envoya presser le Connétable de se rendre à ce Conseil. Ce Prince qui l'avoit déjà refusé , répondit fièrement une seconde fois , qu'on ne pouvoit le forcer d'aller entendre un arrêt injuste ; qu'il sçavoit d'avance qu'on devoit décider ce que dicteroient Bonivet & Châtillon. Quelques momens après on vint lui dire que le commandement de l'avant-garde étoit donné au Duc d'Alençon. Le Connétable hors de lui-même se hâta d'aller chez le Roi : il y entra comme un homme pénétré de l'affront qu'il venoit d'essuyer , & disposé à tout entreprendre pour s'en venger. Châtillon & Bonivet évitè-

1521.

rent de paroître devant lui, leurs amis étant venus les avertir de sa fureur contre eux; à peine le Duc d'Alençon rassuré par la présence du Roi put-il soutenir sa vue. Ce fut à lui que le Connétable s'adressa, lui reprochant avec aigreur qu'il n'avoit jamais paru dans l'armée que pour s'y tenir caché, ou pour y causer du trouble; qu'il lui disputoit aujourd'hui un poste, où il se verroit à regret à la première approche de l'ennemi, & que Châtillon & Bonivet, devenus ses conseillers & ses tuteurs, ne lui avoient pas dit sans doute à quels périls on étoit souvent exposé à l'avant-garde, puisqu'il en avoit désiré la conduite. Le Connétable parloit avec tant de feu, qu'il ne s'appercevoit pas de l'émotion du Roi. Ce Monarque, lui faisoit signe de la main de respecter sa présence, & il s'écrioit de temps en temps pour l'obliger à se taire, craignant avec raison que le Duc d'Alençon ne se portât à quelque violence contre un homme qui le traitoit si indignement. En effet, ce Prince protestoit hautement de tirer vengeance d'un si grand outrage, & le Connétable qui l'entendoit, méprisoit également son ressentiment.

vement & ses menaces. Ses amis remarquant la colere du Roi, emmenerent le Duc de Bourbon, & laisserent son concurrent avec lui. Le Connétable avoit amené à l'armée trois cens Gentilshommes, la plupart qualifiés, & tous d'une bravoure éprouvée : ils étoient suivis d'un grand nombre d'Archers, & les amis de ce Prince pouvoient former eux-mêmes une troupe considérable. Tous allerent lui offrir leurs services, & dans le désordre où il étoit, leur nombre & leur présence sembloient lui donner des idées criminelles; mais le Chevalier Bayard qui étoit auprès de lui, vint à bout d'appaiser une partie de son ressentiment, & de le réduire au point que le Duc d'Alençon resta le seul menacé.

Cependant il s'agissoit de la marche de l'armée, & le Connétable ne pouvant être à l'avant-garde, ne vouloit être nulle part : il fit même préparer ses équipages, & alla chez le Roi pour prendre congé, étant résolu de se retirer, & d'emmener avec lui ses troupes. Une pareille démarche faite à peu de distance de l'ennemi auroit beaucoup exposé l'armée, & les moyens violens qui pouvoient arrêter

1521.

le Connétable , l'exposant encore davantage , il voulut lui donner le tems de la réflexion , en trouvant un prétexte pour refuser de le voir. Ses amis profiterent de ce délai , & lui représenterent qu'il avoit soutenu ses droits avec assez de fermeté , & qu'ils étoient trop justes pour qu'on pût lui reprocher d'avoir succombé : que céder un avantage passager au premier Prince du Sang , étoit plutôt une preuve de son respect pour l'autorité royale , qu'un véritable sujet de craindre pour les prérogatives de sa dignité : qu'elle ne changeoit jamais , au lieu que le titre de premier Prince du Sang passoit successivement sur plusieurs têtes , & pouvoit tomber sur la sienne. Le Connétable répliqua , qu'il étoit honteux pour lui d'avoir laissé avilir entre ses mains la première charge de l'Etat , que la qualité de premier Prince du Sang avoit ses prérogatives indépendantes de celles des autres états , & qu'en toute occasion ceux qui l'avoient portée , avoient été soumis au Connétable pendant leur séjour à l'armée. Il ajouta que sa résolution étoit de se retirer absolument du service , de remettre l'épée de Connétable au

Roi, & d'engager son frere le Duc de Bourbon, le Comte de S. Pol, & tous les Princes de sa Maison de le suivre dans sa retraite. Le parti étoit dangereux, & on n'oublia rien de ce qui pouvoit empêcher le Connétable de le prendre; le Chevalier Bayard, en qui ce Prince avoit plus de confiance à cause de sa vertu, se jetta à ses genoux pour le conjurer de vouloir bien se souvenir de sa naissance, qui l'attachoit inviolablement au Roi & à la patrie, exposés l'un & l'autre par son mécontentement; & sur ce que le Connétable lui repliqua que le Roi ne devoit pas moins à son Etat qu'à un Prince maltraité injustement: Souvenez-vous, lui dit le Chevalier, que vous seul paroîtriez coupable: les Rois ont leur excuse dans cette même autorité, dont de mauvais conseils les forcent quelquefois d'abuser; & souvent ils sont approuvés & moins suivis dans le bien qu'ils font, que dans les injustices qu'ils commettent, rentrant mieux par ces derniers traits dans le caractère général des hommes. Le Connétable se rendit enfin aux instances réitérées de ses amis. Il vit le Roi, parut se réconcilier avec le Duc

1521.

Représentations fait
au Connétable par
Bayard.

ennemis de sa gloire & du bien de son Etat, elle le forçoit de maltraiter ceux qui le servoient avec autant de succès que de zèle. Lautrec qui arriva en même tems d'Italie, se plaignit avec aigreur de la conduite de la Cour à son égard, c'est-à-dire de la Régente; il l'accusa de vouloir faire périr l'Etat pour satisfaire ses passions : & Semblançai, Sur-intendant des finances, étant survenu, déclara avoir donné à la Régente quatre cens mille écus que Lautrec devoit recevoir, & dont le défaut avoit, disoit-il, causé tout son malheur. Le Roi transporté de colere entra brusquement dans l'appartement de cette Princesse, & lui reprocha de lui avoir fait perdre le Duché de Milan par son infidélité & par son avarice. La Régente qui n'avoit pas seulement ces deux défauts, répondit froidement au Roi que tout ce que Semblançai lui disoit, étoit vrai. On le fit venir sur le champ. Aussi-tôt que le Connétable vit Semblançai entre les mains du Chancelier du Prat & des Commissaires, il ne douta point qu'on ne voulût le perdre, & que la Régente qui sçavoit ses liaisons avec lui, ne voulût le mortifier

uifier, & satisfaire ainsi aux deux vengeances à la fois. Il crut donc devoir pour un tems quitter la Cour, afin de n'être pas le témoin du supplice de Semblançai, puisque sa protection ni ses soins ne pouvoient le sauver.

1521.

Ce Prince, dont le cœur étoit ulcéré d'une persécution si constante, alla prendre congé du Roi, à qui il témoigna la même froideur qu'il en reçut, & refusant hautement de voir la Régente, se rendit à Moulins, où la Noblesse de ses domaines vint en foule lui offrir ses services. Anne de France s'y trouva avec une Cour nombreuse, & plus animée encore contre Louise de Savoye que le Connétable, mais cherchant pour s'en venger des moyens moins dangereux. Elle fut frappée de la tristesse profonde de ce Prince, & sa haine pour la Régente en augmenta. Ne vous livrez pas à la douleur, dit-elle au Connétable, puisqu'il nous reste des moyens de nous venger. Notre ennemie est la mere du Roi & la maîtresse du Royaume; mais nous avons pour nous la justice, qui est écoutée quand elle est unie au pouvoir; en vous ôtant les pensions qui étoient la récompense de vos services,

Le Connétable se retire à Moulins.

1521.

on les a rendus plus considérables en ce qu'ils ne sont suivis d'aucun intérêt, & vous avez le moyen de faire connoître à tous ceux que le zèle attache à vous, que non seulement vous vous suffisez à vous même, mais que vous pouvez remplir de votre propre fond l'attente de vos amis. Vous avez vû, ajouta-t-elle, la jalousie que votre magnificence a excitée dans le cœur du Roi & de la Régente : continuez d'exercer votre charge avec la dignité qui y est attachée : jouissez des droits de votre naissance dans toute l'étendue qu'ils ont, puisque la fortune y a joint d'immenses richesses. On peut vous causer des mortifications, mais on ne peut vous faire du mal; & de votre côté il est en votre pouvoir, sans sortir des bornes de votre devoir, de faire souffrir la vanité de la Régente, & l'esprit inquiet de François I. Je me suis vû Souveraine de l'Etat, j'ai gouverné sous un Roi conquérant, que j'avois sçu rendre absolu dans son Royaume, & je sçais par expérience, que si les Rois sont les maîtres des hommes, les passions le sont encore plus, & gouvernent le Gouvernement même. Le Connétable lui répondit,

que ces passions ne soulageoient pas de l'effet de leur injustice ; qu'on l'avoit rendu l'objet de celle du Roi à la face de toute l'Europe , & que si cet affront ne pouvoit rien sur son devoir, il avoit beaucoup fait sur son cœur. L'Etat , ajouta t il , ne m'est pas moins cher ; mais les intérêts du Roi & les siens se trouvent trop étroitement liés, pour que mon ressentiment ne coûte rien à mon zèle.

Anne trouvant dans ces paroles du Connétable beaucoup de modération & de prudence , crut n'avoir rien à craindre des efforts , que des émissaires de l'Empereur tentoient déjà de sa part sur l'esprit de son gendre , & le voyant s'appliquer avec beaucoup de soin à ses affaires domestiques , elle le jugea éloigné de toute pensée contraire à sa fortune & à son devoir. En effet , l'intention du Connétable étoit de demeurer paisible à Moulins , comme dans le centre de ses domaines , & de n'aller à la Cour ou à l'armée , que pour y exercer en des occasions importantes les fonctions de sa charge. Le Duc de Vendôme , & le Prince de la Roche sur Yon , offensés dans la personne de leur aîné , ainsi

que le Comte de Saint Pol, se tenoient éloignés des Ministres, dont les Grands ne dépendoient point, comme on l'a vû depuis, en sorte que la Cour se trouvoit partagée, & que le Connétable, malgré son éloignement, y étoit le Chef d'un parti considérable. Le Chancelier du Prat plus absolu, mais aussi plus agité que jamais par la crainte de perdre un rang si élevé, tenta de ramener le Duc de Vendôme, & ce Ministre triompha aisément de la résolution d'un Prince doux, simple, & d'un esprit facile; il l'engagea même à écrire au Connétable, pour lui faire oublier le passé, & à se lier avec lui contre tous leurs concurrents. Il entendoit par là Bonivet, avec qui le Chancelier étoit fort brouillé depuis quelque temps: & quels efforts auroient pû en effet l'emporter sur l'union du Chef de la Justice avec le Chef des armées? Du Prat, pour faire connoître au Duc de Bourbon qu'il agissoit sincèrement avec lui, fit proposer à ce Prince de lui vendre une Terre qui lui convenoit en Auvergne, & le prix qu'il en demandoit étoit si fort au-dessous de la valeur de cette Terre, qu'on jugeoit bien qu'il vouloit

obliger le Connétable : mais ce dernier qui pensoit en grand homme , fut indigné qu'on le crût insensible à l'intérêt , & que son dessein fût de rentrer à la Cour sous la protection d'un Ministre , qu'il avoit tant de fois refusé d'honorer de la sienne. Il répondit au Duc de Vendôme , que le Chancelier du Prat ne pouvoit jamais espérer de sa part que de la haine & du mépris. Le Chancelier parut outré de ce procédé , & ne cacha pas au Duc de Vendôme qu'il saisiroit avec ardeur l'occasion des'en venger, en s'unissant plus étroitement que jamais avec la Régente & avec tous ceux qui se mon-
troient ses plus implacables ennemis.

Sur ces entrefaites la Duchesse Suzanne tomba malade ; il ne pouvoit rien arriver de plus fâcheux pour le Connétable , qui ayant déjà perdu le seul enfant que lui avoit donné cette Princesse , alloit se voir par la mort de sa femme exposé à de nouvelles persécutions. Anne de France le prévint comme lui , & ajouta aux précautions qu'elle avoit prises dans le contrat de mariage de sa fille , toutes celles dont son testament pouvoit être susceptible. La Duchesse Suzanne

78 LE CONNÉTABLE

mourut, & sa mort qui vit commen-
 521. cer les malheurs du Connétable, donna aussi la naissance au crime qu'il commit depuis. On apprit bientôt à la Cour la perte considérable qu'il avoit faite, & les mesures qu'il avoit prises pour qu'elle ne fût point suivie de quelque chose de plus funeste; en montrant sa crainte, elles réveillèrent les espérances de la Régente, qui par un fâcheux arrangement de circonstances étant née dans le Piémont & mariée d'abord à un Prince de Sang éloigné de la couronne, se trouvoit ensuite mere du Roi régnant, & la seule en état de disputer au Connétable la succession des biens de la Maison de Bourbon, comme fille de Philibert de Savoye, & de Marguerite de Bourbon, sœur du Duc Pierre de Bourbon, cousine germaine, ou pour mieux faire entendre l'aînesse de Marguerite, tante à la mode de Bretagne de Suzanne, femme du Connétable; mais l'espérance de satisfaire sa passion en ayant rallumé l'ardeur, elle voulut sonder les dispositions de ce Prince, & voir si après les réflexions sur les disgraces qui suivoient l'éloignement, il ne voudroit pas saisir un moyen

sort de la
 cheffe Su
 ne.

522.

honorable d'y reparoître avec plus d'éclat que jamais , en épousant la mere de son Roi. L'un & l'autre auroient trouvé, suivant les apparances communes , les plus grands avantages dans cette alliance ; le Connétable avoit à peine trente-deux ans , & loin d'avoir perdu quelque chose de sa bonne mine , elle étoit encore augmentée ; le Roi seul se trouvoit au-dessus de lui dans l'Etat , par sa naissance & par sa dignité , & personne ne l'égalait en richesses. D'un autre côté la Régente lui offroit de nouveaux biens, de nouveaux honneurs , & une partie de l'autorité dont elle jouissoit. C'est d'ordinaire celui qui desiré avec le plus d'ardeur qui fait les premières avances.

Le rang de la Régente , ni la bienfaisance ne la sauverent point de cette règle ; mais ne pouvant s'ouvrir elle-même de ses desseins , elle chargea l'Amiral de Bonivet de cette négociation , dont il étoit sans doute plus capable que de celle dont on le chargeoit pour l'Etat. La Régente ayant une haute idée de l'habileté de Bonivet & de sa discrétion , ne vouloit confier à nulle autre personne un secret

L'Amiral Bonivet va trouver le Connétable de la part de la Régente.

1522.

qui intéressoit si vivement son amour propre, bien plus cher à la plupart des femmes que l'honneur même. D'ailleurs la proposition de devenir la femme de ce Prince n'annonçant point un lien de même nature ni aussi assujettissant que celui de l'amour, elle croyoit que l'avantage qui s'y rencontroit, diminueroit l'éloignement du Connétable pour Bonivet, & que le même moyen lui donneroit pour époux un Prince qu'elle aimoit depuis long-temps, & conserveroit auprès d'elle un jeune Seigneur, dont l'éloignement lui auroit été très-sensible.

L'Amiral, qui avoit sur ce point-là les mêmes vûes que la Régente, & qui ne doutoit point que l'union de deux personnes, dont les idées étoient si différentes sur son compte, ne produisît son éloignement, s'il ne la formoit lui-même, ou s'il ne venoit à bout de la rompre pour jamais, consentit avec joye à se charger de cette affaire, & fit demander au Connétable, s'il vouloit bien le recevoir. Ce Prince s'étoit tant de fois déclaré hautement contrel'Amiral, qui consulta long-temps avant de lui promettre une audience; mais ayant reçu des

avis sur ce qui devoit en faire le sujet, 1522.
il fit dire à l'Amiral de se rendre chez
lui, où il étoit prêt à l'écouter. Anne
de France, qui depuis la mort de la
Connétable sans enfans, pouvoit se
croire dégagée de tout ce qui l'atra-
choit à son gendre, n'en étoit pas
moins vive pour ses intérêts; elle lui
reprocha d'avoir consenti à voir le
confident de leur mortelle ennemie,
& de laisser penser à l'un, qu'elle pou-
voit devenir sa femme, & à l'autre,
qu'il pouvoit cesser d'être son ennemi.
Elle lui dit que le titre de mere du
Roi ne devoit point en imposer à un
homme de sa sorte : que d'ailleurs ce
pouvoir, qui étonnoit en elle à cause
de son sexe, diminueoit à mesure que
l'expérience du Roi augmentoit, &
que ce Monarque demeurant en Fran-
ce, se trouvant à tous les Conseils,
& ayant des Ministres accrédités,
Louise de Savoye n'auroit à donner à
son époux, en échange du désagre-
ment de ses galanteries, de son hu-
meur impérieuse & de son avarice,
qu'une autorité subordonnée à celle
d'un homme vil, comme le Chance-
lier du Prat, à laquelle la sienne même
se trouvoit soumise. Le Connétable

1522. ~~pro~~ testa à Anne de France, qu'il n'ac-
 cepteroit jamais aucune proposition
 d'union avec la Régente : qu'il avoit
 trop connu combien elle étoit son en-
 nemie , & que s'il écoutoit l'Amiral
 de Bonivet, c'étoit pour le convaincre
 d'une façon plus particuliere , que ja-
 mais la Régente n'auroit d'autre titre
 pour lui que celui de mere du Roi.
 Cette résolution fut encore fortifiée
 par l'espérance qu'on donna au Duc de
 Bourbon d'épouser Renée de France,
 seconde fille de Louis XII. & sœur
 de la Reine.

La Reine
 Anne traversa
 se les projets
 de la Régente.

Cette Princesse désiroit avec ardeur
 que le Connétable devînt son beau-
 frere, espérant qu'étant liés si étroite-
 ment, & ayant chacun un parti confi-
 dérable à la Cour, il l'aideroit à se
 délivrer de l'espèce d'esclavage où la
 Régente la tenoit depuis long-temps.
 Renée de France étoit mal faite ; mais
 ce défaut peu considérable pour un
 lien que la politique formoit seule ,
 étoit réparé par tant de belles quali-
 tés, que le Connétable accoutumé
 avec la Princesse Suzanne à voir por-
 ter le titre de sa femme par une figure
 peu agréable , ne se trouvoit aucune
 répugnance pour la Princesse Renée ;

& quoique sa fortune lui permît de n'en considérer aucune avec envie, il étoit de sa prudence, ne se soutenant plus que par le crédit que donnent toujours les grandes richesses, de les augmenter ; ce que lui procuroit son mariage avec Renée, qui possédoit le tiers des biens allodiaux de la Maison de Bretagne, qui s'étendoient bien au de-là des bornes de cette Province. Le Roi même prévenu pour Renée sa belle sœur, desiroit son alliance avec le Duc de Bourbon, dans la crainte que si un Prince d'un aussi grand mérite épousoit une femme aussi impérieuse que la Régente sa mère, il ne se servît de son caractère & de ses ressources, pour se venger sur lui de ce que sa complaisance passée lui avoit fait accorder de contraire aux intérêts du Connétable, & dans l'idée que si ce Prince épousoit Renée, elle s'uniroit avec la Reine & Anne de France pour balancer le pouvoir de la Régente, qui lui donnoit quelquefois de la jalousie & de l'inquiétude. D'un autre côté, l'Amiral de Bonivet, devenu amoureux de la Duchesse d'Alençon, & se trouvant maltraité, n'avoit d'espoir que dans le temps. On l'assura que

1522. si le Connétable revenoit à la Cour, il lui défendroit de jamais voir cette Princesse qu'il aimoit avec passion; en sorte que le Duc de Bourbon & Bonivet se trouverent disposés en même temps, l'un à ne s'ouvrir qu'à demi sur les sentimens de la Régente, & l'autre à les rejeter tout-à-fait. L'Amiral qui étoit riche, étoit plus magnifique encore que son bien ne lui permettoit de l'être: il arriva avec une suite nombreuse chez le Connétable. Ce Prince, toujours environné d'une grosse Cour, joignit à l'air de grandeur qui lui étoit naturel tout ce qui pouvoit lui inspirer plus de respect; il ne lui parla seul qu'un instant avec beaucoup de réserve, & répéta ensuite tout haut ce qu'il lui avoit proposé de la part de la Régente, accompagnant cette confidence publique de réflexions peu flatteuses pour cette Princesse, & pour son négociateur. Anne de France témoin de l'entrevûe, s'empressa d'en ridiculiser le sujet. Renée qui se sentoît de la bienveillance pour le Connétable, & la Reine qui le desiroit pour beau-frere, ménagerent peu celle qui s'opposoit à leurs desfeins, & en peu de jours la Régente

se trouva exposée à la raillerie de toute la Cour. L'espérance avoit nourri son amour, le dépit l'étouffa; & son cœur ne fut plus capable que des sentimens de la haine & de la vengeance; l'Amiral de Bonivet par des raisons contraires en étoit aussi pénétré, qu'elle l'animoit à les faire éclater; le Chancelier du Prat y joignoit son ressentiment particulier, & quoique plus modéré dans ses expressions, il étoit plus dangereux dans les effets.

Cependant le Connétable, comme s'il eût voulu braver la Cour, y revint sans être attendu, & pour s'y trouver bien accompagné, il y arriva avec les Princes de sa famille, & suivi de plus de cent Gentilshommes de marque. Le Roi le reçut avec assez d'indifférence; mais ce qui étoit une preuve qu'il agissoit ainsi à cause de la Régente, c'est que la Reine lui fit un accueil favorable, & qu'il lui fut libre de se conduire avec la Princesse Renée, comme un homme qui devoit dans peu l'épouser. Les visites assidues du Connétable, la présence de la Reine, & la réputation de la Princesse attiroient chez elle la plus grande partie de la Cour, & les deux rivales

1522. cherchant à se nuire en femmes, dont
noient des bals & des spectacles qui se
rencontroient, mais toujours au désa-
vantage de la Régente, qui n'ayant
qu'une partie de la Cour ordinaire,
voyoit ses appartemens déserts, pen-
dant qu'on pouvoit en rer à peine
chez la Princesse Renée.

la Régente
lame les
ns de la
ison de
arbon.
Ainsi son dépit augmentant chaque
jour, elle saisit le premier sujet qui
se présenta pour se venger, & s'étant
concertée avec le Chancelier du Prat,
on vint annoncer au Connétable que
Louise de Savoye réclamoit les biens
de la Maison de Bourbon. Il n'étoit
alors occupé que de fêtes & de plai-
sirs : les réflexions les plus chagrinan-
tes vinrent s'offrir avec plus de force
à son esprit. Ses grandes richesses, &
les besoins de l'État avoient été un
prétexte pour lui faire supprimer ses
pensions : le procès qu'on lui intentoit
le faisoit tomber d'une immense for-
tune dans la crainte d'une injustice
qui le priveroit du nécessaire. Il as-
sembla promptement son Conseil, y
joignit les Jurisconsultes les plus
éclairés, & là on examina avec une
grande attention le contrat de maria-
ge du Connétable avec la Princesse

Suzanne, celui du Duc Pierre de Bourbon avec Anne de France, le traité de Robert Comte de Clermont avec la maison d'Archambault Bourbon, & enfin tous les actes qui concernoient cette grande affaire, la plus importante que le Connétable de Bourbon eût jamais. Le jugement qui suivit cet examen le rassura beaucoup, tous les avis étant, que Louise de Savoye quoique descendue d'une Princesse de la Maison de Bourbon, n'avoit aucun droit à la succession de ses biens.

Le procès ayant été porté au Parlement, le Connétable fut obligé de nommer un Avocat, & son choix tomba sur Montholon, que ses grands talens & la justice de sa cause devoient faire triompher, & qui pour avoir succombé n'en parut pas moins digne des récompenses de la Cour. Il fut élevé dans la suite à la dignité de Garde des Sceaux de France. L'Avocat Poyet fut chargé de la cause de la Régente, & moins pour l'avoir gagnée que pour son sçavoir, il parvint à la dignité de Chancelier de France. La cause fut plaidée le douze Février, & Montholon parla le premier en

1523. Plaidoyer
Montho
pour le
Connétable. faveur du Connétable; il fit valoir la Loi Salique, en usage dans plusieurs grandes Maisons du Royaume, & particulièrement dans celle d'Archambault-Bourbon, comme dans la Maison royale : Que cet usage avoit encore été affermi par la volonté expresse du dernier Archambault de Bourbon, qui donnant sa fille unique à Robert de Clermont, à condition de porter son nom & ses armes, la soumettoit de lui-même à cette loi inviolable de sa Maison, en ne la reconnoissant pour héritière de ses biens que sous le nom d'un mari, devenu par des conventions réciproques le fils adoptif d'un Prince à qui la nature en avoit refusé un. Montholon ajouta que si le Seigneur de Bourbon avoit consenti en quelque sorte à dépouiller sa fille de la succession de ses biens pour en investir un étranger, on ne pouvoit croire qu'il prévît jamais qu'ils tomberoient dans la ligne féminine, d'où sa précaution jointe à la loi les tiroit, ni que le fils de Saint Louis consentit à quitter le nom auguste de fils de France, pour se revêtir d'un titre bien inférieur, s'il eût eu à craindre qu'on dépouillât un jour sa postérité :

masculine des biens qui l'avoient engagé à faire un pareil sacrifice. Il dit encore, que tous les actes passés depuis ce temps-là dans la Maison de Bourbon témoignient la même disposition : Que Louis II. du nom, mariant son fils Jean avec Marie de Berri, fille du Duc de Berri, frere de Charles V. avoit obtenu de l'express consentement du Roi, que les Duchés d'Auvergne & de Berri, donnés pour dot à Marie de Berri, passeroient à tous les descendans mâles, jusqu'à l'extinction totale de la ligne masculine ; les deux Princes ajoutant à ce contrat un second acte, par lequel le Duché de Bourbon, avec les Comtés de Clermont & de Forez, seroit réuni à la Couronne au défaut d'héritiers mâles ; preuve certaine que les Princes de la Maison de Bourbon avoient constamment observé la Loi Salique : ou que si on disputoit l'existence de cette Loi écrite, ils en avoient fait une de temps immémorial, à laquelle on s'étoit plu de donner ce nom-là ; qu'un long usage d'une chose légitime & motivée étoit sans doute une loi respectable, & que les Tribunaux de la Justice ayant prononcé plusieurs fois en

conséquence de son observation, on ne pouvoit plus y donner atteinte. De plus les successeurs de Charles VI. avoient approuvé & confirmé l'usage de cette Loi Salique dans la Maison de Bourbon. Toutes les branches de cette Maison s'y étoient soumises par des actes authentiques souvent répétés & même exigés des Rois, qui se regardoient comme les seuls héritiers de la maison de Bourbon, à l'exclusion des femmes.

Tel fut en substance le plaidoyer de Montholon, dont les raisonnemens appuyés de faits certains n'eussent point été exposés à la réplique dans un lieu moins sujet aux sophismes, aux subterfuges & aux subtilités que le Palais de la Justice. Guillaume Poyet qui répondit, commença par nier l'existence de la Loi Salique dans la Maison de Bourbon avant le mariage de Robert de Clermont avec Béatrix; & sur ce qu'on lui rapportoit un arrêt rendu sur l'observation de cette loi, & absolument émané d'elle, il dit que l'arrêt ne la citoit point, & pouvoit avoir d'autres motifs: comme si l'usage assuré de quelque chose que ce soit n'en démontroit pas l'existence.

Plaidoyer
Guillaume
Poyet,
sur la Ré
ponse.

certaine, sans qu'il fût nécessaire de la nommer dans les occasions où rien autre ne peut opérer les mêmes effets. L'Avocat Poyet ajouta, conformément à son principe, que dans le contrat de mariage de Robert de Clermont avec Béatrix de Bourbon, on n'avoit point expressément nommé la Loi Salique. Il étoit néanmoins évident que ce contrat & les conditions qui y étoient contenues, formoient cette loi, si l'usage n'en avoit été prouvé long-temps auparavant. Mes répliques de Poyet se trouverent toutes du même genre, mais déduites avec beaucoup d'esprit, & avec cet art funeste dont l'abus a fait regarder quelquefois l'éloquence comme un poison dangereux. Celle de Poyet ne surprit que peu de personnes, & la Régente dès ce moment eût mal auguré de son procès, si elle n'eût plus compté sur son crédit que sur son droit.

Le bruit se répandit bientôt à la Cour & dans le Royaume, que la justice de la cause du Connétable étoit clairement prouvée, mais qu'il perdrait son procès. Ce Prince n'en douta pas lui-même, & crut devoir solliciter l'équité du Roi contre la passion

de sa mere. Il lui répéta une partie du plaidoyer de Montholon, & le conjura par le souvenir de l'amitié qui avoit été entre eux, & par celui de ses services, dont jusques-là il n'avoit eu aucune récompense, de ne pas permettre qu'on le dépouillât des biens de sa maison, ni qu'on le réduisît par une injustice si criante à la situation la plus déplorable qu'aucun Prince eût jamais éprouvée. Le Roi reçut ses plaintes avec bonté; mais par un aveu tacite de l'empire de la Régente sur son esprit, il lui conseilla de s'accommoder avec cette Princesse, ne pouvant pas, lui dit-il, arrêter le cours de la Justice. Le Connétable répliqua en homme pénétré, qu'il ne lui restoit aucune voye de conciliation avec Madame sa mere, & que n'ayant rien à lui céder, il ne pouvoit rien espérer d'elle, si le Roi, qui devoit être son protecteur, l'abandonnoit à sa vengeance. En même temps le Duc de Bourbon se retira chez lui rempli de dépit, & ne méditant plus que des desseins funestes. Dans le moment qu'il s'agitoit davantage, on vint lui annoncer un Seigneur fort attaché à la Régente, mais qui s'étoit toujours

conservé avec le Connétable. Il s'ap-
 percut aisément de l'extrême agitation
 de ce Prince, & s'en faisant un pré-
 texte pour s'ouvrir plutôt du sujet de
 sa commission, il lui protesta que per-
 sonne n'étoit aussi sensible que lui à
 son état, que la Régente même s'en
 montroit touchée, & qu'il faudroit
 beaucoup moins faire auprès d'elle,
 qu'on n'avoit fait de sa part auprès de
 lui, pour calmer son ressentiment,
 & lui rendre, avec l'assurance de con-
 server son bien, toute l'estime que
 cette Princesse lui avoit autrefois té-
 moignée. Le Connétable répondit,
 que la Régente l'honoroit beaucoup
 en désirant son amitié; mais que le
 moyen de lui persuader ce désir, n'é-
 toit gueres conforme aux regles de la
 conduite ordinaire, puisqu'elle atten-
 toit sur son honneur & sur son bien,
 ne mettant point d'alternative entre
 la résolution de le déterminer à deve-
 nir son époux, ou à le rendre à force
 d'injustices le plus malheureux des
 hommes. Dans la situation où je suis,
 ajouta le Duc, je dois moins que ja-
 mais me rapprocher de la Reine. Je
 crains l'état où je puis tomber, mais
 je crains encore plus la honte d'une

auprès de la Duchesse d'Alençon, conseilloit à la Reine de le pousser à bout. La terre de Bonivet dont il portoit le nom étoit un fief voisin, & relevant du Duché de Chatelleraut, appartenant au Connétable depuis la mort de son frere. Il convint avec la Régente de bâtir sur la terre de Bonivet, le plus près qu'il seroit possible de Chatelleraut, un château superbe qui dominât sur celui du Connétable. Ce dessein fut exécuté malgré l'opposition du Duc, ce qui mit le comble à son dépit. En même temps il apprit que la Régente sollicitoit contre un délai assez long accordé au Connétable, au sujet de son procès ; qu'il alloit être jugé, & que la perte en étoit infail-
 lible : l'absence subite du petit nombre d'amis qui lui restoit, en fut le premier présage, & le Connétable dévoré par son mortel chagrin demeura livré à lui-même dans sa maison de Chantelle, où il attendoit chaque jour qu'on vînt lui annoncer sa ruine totale. Ce fut alors que se croyant tout permis, il reçut secrètement le Comte de Rœux, Gentilhomme de la chambre de Charles V. & le fit loger dans un appartement joignant le sien.

L'Empereur

L'Empereur alarmé des préparatifs de François I. pour recommencer la guerre en Italie , cherchoit les moyens de le retenir en France, & il ne s'en pouvoit offrir aucun plus capable de produire cet effet , que de faire révolter le Connétable. Le Roi étoit résolu d'aller en personne attaquer le Duché de Milan , & les troupes s'approchoient déjà des Alpes , lorsque le Comte de Rœux arriva à Chantelle. Le Duc de Bourbon se retraça tous les devoirs d'un bon citoyen , en la présence d'un homme qui venoit exprès pour les lui faire oublier, & jamais on n'eût pénétré le secret de son dessein avant l'exécution , si sa propre douleur ne l'eût trahi ; mais se trouvant sur le bord du précipice , où ses ennemis le vouloient faire tomber, se voyant sans l'avoir mérité, dans la disgrâce du Roi ; sa dignité avilie, ses services méprisés, bravé de toutes parts, abandonné de ses amis, trahi de ses confidens , ne possédant plus rien de tant d'avantages dont il avoit joui , & menacé de se voir chassé de la Maison qu'il occupoit , ce Prince conclut enfin avec Beaurain , qui avoit succédé au

1523.

Révolte
du Connétable.

1523.

Il traite
avec l'Empe-
reur qui lui
promet sa
sœur en ma-
riage.

Comte de Rœux son pere dans son
Château de Montbrison, le Traité fu-
neste qui causa depuis tant de maux à
la France, & qui perdit le Connétable.

Ce Traité portoit que l'Emperetur
donneroit en mariage à ce Prince,
Eléonore d'Autriche sa sœur, veuve
du Roi de Portugal, avec deux cens
mille écus de dot; qu'il la déclareroit
par son testament héritiere de tous les
Etats de la Maison d'Autriche, s'il
mouroit sans postérité ainsi que Fer-
dinand son frere, à qui il s'offroit de
faire ratifier le Traité. L'Empeur
s'engageoit encore à entrer en France
du côté des Pyrenées avec dix-huit
mille hommes de pied Espagnols;
dix mille Lansquenens, deux mille
hommes d'armes, quatre mille hom-
mes de cavalerie légère, pendant que
le Roi d'Angleterre descendroit en
Picardie avec quinze mille hommes
de pied, & cinq cens chevaux, qui se-
roient joints par trois mille Lansque-
nets, trois mille hommes de cavalerie,
& quatre mille fantassins du Comté
de Hainault, que l'Archiduchesse
s'étoit engagée à entretenir, comme
Gouvernante des Pays-Bas.

Si les deux Monarques avoient été

en état de remplir de si magnifiques promesses, il est certain que le secours du Connétable ne leur auroit point été nécessaire pour bouleverser toute la France; mais chacun s'étoit engagé bien au-delà de ses forces, afin de s'éblouir mutuellement, & de s'engager davantage. Le Connétable ne vit donc pas ce que devoient lui annoncer des promesses si exagérées; elles l'éblouirent au contraire, & déterminé par la vengeance & le désespoir, il convint de son côté de fournir trois cens hommes d'armes, & cinq mille hommes de pied de ses terres, assurant qu'il les tiendrait prêts à marcher dix jours après que l'Empereur & le Roi d'Angleterre se seroient attachés au siège d'une ville considérable des frontières de France; car le dessein de ce Prince n'étoit pas de sortir du Royaume, mais d'attendre ses deux alliés, & que les Comtes Felix & Guillaume de Furstemberg, Généraux de l'Empereur, fussent entrés dans la Bourgogne, par où devoit commencer l'irruption. Mais jusques-là le Traité n'étoit que verbal, le Connétable ne pouvant se résoudre à laisser à la postérité le témoignage écrit d'une ré-

volte qu'il condamnoit lui-même :

1523.

Matignon, d'Argouges & Popillon étoient des gens de qualité attachés depuis long-tems au Connétable , & les seuls , quoiqu'éloignés de sa personne , qui ne l'eussent point abandonné. Le dernier vint exprès pour lui représenter avec force les terribles suites de sa démarche : il les avoit bien conçues ; mais le portrait qu'on lui en fit , redoubla sa perplexité. Il se mit même dans une grande colère contre Popillon , & jura de tenir parole à l'Empereur , si ce Monarque tenoit la sienne ; un moment après il se plaignit d'être forcé à consommer sa faute ; & comme si ce Prince eût regardé un serment fait dans sa colère avec plus de respect que celui qu'il avoit fait à sa patrie , il s'en fit absoudre par son Confesseur : même durant plusieurs jours le Connétable se montra résolu à rompre avec l'Empereur , ne paroissant tranquille que quand il pensoit ainsi , & une inquiétude violente l'agitant dans tous les autres momens , jusqu'à le priver du sommeil, Anne de France qui avoit suivi le Connétable à Moulins , chercha la cause de tous les mouvemens qu'il se donnoit , & l'ayant découverte , lui

parla avec tant d'éloquence sur le crime dont il alloit se charger, que ce Prince ébranlé lui promit de rompre tout engagement avec les étrangers, si on lui présentoit quelque moyen de demeurer en France avec honneur. Alors Anne de France lui révéla un acte en bonne forme, dont elle avoit été jusques-là la seule dépositaire, par lequel Louis XI. son pere en la mariant avec le Sire de Beaujeu, vouloit que si elle survivoit à son beau-frere l'aîné des Bourbons, & à son mari, elle devînt héritière unique de tous leurs biens, en cas qu'elle survécût aussi à ses enfans. Anne de France prétendoit que la Duchesse d'Angoulême ne pouvant combattre cet acte que par la substitution, elle seroit obligée de la reconnoître, & de laisser le Connétable dans la possession de ses biens en vertu de l'un ou de l'autre. Mais on fit appercevoir à Anne de France qu'une des clauses contenues dans l'acte dont elle s'appuyoit, le rendoit inutile pour le Connétable & pour elle-même, le Sire de Beaujeu y ayant fait ajouter, qu'il ne donnoit son consentement à cette clause, qu'autant qu'elle tou-

1523.

choit ou pouvoit toucher sa propre personne , c'est-à-dire , autant qu'il étoit en droit de le faire , sauf le droit d'autrui.

Cette réflexion rendit le Connétable à son désespoir , & pendant qu'Anne de France cherchoit de nouveaux actes pour suppléer au défaut du premier , il envoya un Gentilhomme , nommé la Mothe-des-Noyers , en Espagne , avec permission de traiter avec l'Empereur , dont il rapporta peu de temps après la ratification à Moulins. Le Connétable l'enterra au pied d'un arbre , & prit le plus secrettement qu'il fut possible les mesures nécessaires pour son départ. Ce fut alors qu'Anne de France revenant à lui une seconde fois , lui prouva par des titres , contre lesquels on ne pouvoit rien alléguer , qu'elle avoit dégagé de ses propres deniers la plupart des terres de la Maison de Bourbon , & que les autres lui étoient hypothéquées de telle sorte pour sa dot & pour ses conventions , que quand même la Duchesse d'Angoulême gagneroit pleinement son procès , elle seroit forcée d'en abandonner le fruit , à cause des sommes

immenses qu'il faudroit payer pour s'en mettre en possession. Le Connétable remercia Anne de France des bontés qu'elle lui témoignoit , & voyant qu'elles lui devenoient inutiles , il la pria de l'abandonner à son infortune ; mais cette Princesse poussant la générosité jusqu'au bout , le força d'accepter une donation entière de tous ses biens. Si le Duc de Bourbon l'avoit pu alors , il se seroit dégagé d'avec l'Empereur ; mais son traité le mettoit à la merci de ce Monarque , trop peu scrupuleux pour le ménager s'il le mécontentoit , & qui n'avoit cherché dans son traité avec lui que ses intérêts particuliers. Ainsi le Connétable engagé malgré lui-même , & craignant s'il n'achevoit sa faute , de la voir découvrir , persista dans la résolution de quitter la France aussi-tôt que le Roi seroit parti pour l'Italie.

Mais son dessein étoit de signaler son départ par le soulèvement de la Noblesse & des principales Provinces du Royaume. Il envoya Leurci son premier Secrétaire , à Vendôme pour s'aboucher avec les Seigneurs de Matignon & d'Argouges , que leur rang

104 LE CONNÉTABLE
523. & leur naissance rendoient considérables en Normandie, & qui étoient, pour ainsi dire, les Chefs de la Noblesse en ce pays-là. Leurci les fit prier de se trouver à Vendôme, où il avoit une affaire d'importance à leur communiquer de la part de son maître. Ces deux Seigneurs s'imaginant que c'étoit seulement pour les engager à le suivre en Italie avec le Roi, se hâtèrent de se rendre à Vendôme; mais les précautions que prit Leurci avant de s'expliquer, leur donnerent bientôt d'autres idées. Il commença par exiger qu'ils fissent serment sur les Evangiles de ne jamais révéler les propositions du Connétable, s'ils refusoient de les accepter; ensuite il leur peignit la situation de ce Prince, son juste mécontentement, & la nécessité où il étoit d'aller chercher du secours & de l'appui chez les étrangers. Cette confiance les consterna. Ils étoient attachés au Connétable, ils respectoient ses grandes qualités & aimoient sa personne; mais le lien sacré du devoir envers la patrie retenoit leur zèle pour lui; la réflexion le leur rendit encore plus respectable, & sans rendre de réponse certaine à Leurci,

ils le laisserent convaincu que le Connétable ne pouvoit au plus espérer de leur part que le secret, auquel leur serment les engageoit. Ils craignirent même d'offenser la patrie en l'observant, & étant arrivés chez eux, ils consulterent un Prêtre sur la conduite qu'ils devoient tenir, lui confiant sous des noms supposés tout le secret de l'entreprise. L'Ecclésiastique de leur consentement l'écrivit au Maréchal de Brezé, Gouverneur de Normandie, qui en instruisit aussi-tôt la Régente; cette Princesse donna des ordres pressans au Maréchal pour qu'on lui envoyât Matignon & d'Argouges, qui enfin s'étoient découverts. Les Casuistes de la Cour leverent sans peine leurs scrupules, & ils déposèrent entre les mains du Chancelier du Prat tout ce qu'on leur avoit appris de la conspiration du Connétable. Ce fut principalement sur leur rapport que fut commencé le procès de ce Prince. En voyant arriver Leurci seul à Moulins, il se douta de ce qu'il avoit à craindre des deux Seigneurs Normands, & résolut de partir sur le champ, sans attendre la réponse des autres personnes de qualité, dont on

avoit envoyé sonder les dispositions. Le Connétable avoit alors dans sa maison un homme de condition nommé Pomperant, jeune, bien fait, brave à l'excès, autrefois chéri à la Cour, & alors l'objet de ses persécutions. Depuis que la beauté de Mademoiselle de Châteaubriant avoit engagé le Roi à vouloir que les Dames résidassent à la Cour, ce qui n'étoit point d'usage avant lui, elle étoit devenue le séjour de la galanterie & des plaisirs. Pomperant & le Seigneur de Chiffai, avant que Bonivet parût, passioient pour être les galans de la Cour les plus aimables & les plus heureux. Ils vécurent long-temps sans se rencontrer ; mais enfin l'instant qui devoit les rendre rivaux arriva. Pomperant l'emportoit par les avantages de la figure ; mais Chiffai jouissoit de la faveur du Roi ; ce qui l'avoit rendu fier, au point de ne pouvoir souffrir de concurrent en crédit & en amour. Il crut que Pomperant devoit lui céder aussi-tôt qu'il l'instruïroit de ses prétentions ; mais on voit peu souvent l'amour sacrifier à l'ambition. La tendresse de celle qu'il aimoit, lui parut préférable à l'affection du favori, &

peut-être à la faveur même. Chissai se trouvant éloigné d'un pareil sentiment, s'en offensa davantage; il s'attacha à nuire à Pomperant en toutes occasions, & vint à bout de le desservir auprès du Roi. Pomperant s'en plaignit avec hauteur, & Chissai voulant faire parade de sa valeur contre un homme qui passoit pour être redoutable, mit son concurrent dans la nécessité de lui faire un défi. Ils se battirent à Amboise en présence de plusieurs témoins, & Chissai plus foible ou moins heureux, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme, reçut un coup d'épée qui l'étendit mort sur la place. Le Roi informé de cet accident, menaça d'en faire périr l'auteur, & Pomperant fit inutilement agir ses parens, & le petit nombre d'amis que la colère du Prince lui laissa; il fut condamné à mort au grand étonnement de toute la France; peu accoutumée à voir des exemples de cette rigueur. Au bruit des premières poursuites commencées contre lui, il s'étoit sauvé dans un Monastère; mais cet asyle ne lui paroissant pas assez sûr, son dessein fut de sortir du Royaume.

523. Anne de France le protégeoit, & le Conseil de cette Princesse le déterminâ à ne se point charger d'un second crime en se sauvant chez les ennemis. Pomperant lui représenta l'abandon où sa disgrâce l'avoit plongé, que personne ne s'intéressoit à son sort, & qu'on n'osoit lui offrir une retraite. Anne de France lui conseilla alors d'aller trouver le Connétable à Moulins, où il le mettroit à couvert de toutes les recherches de la Justice. Ce Prince le connoissoit peu; mais son malheur venant d'une cause honnête, il le reçut avec bonté, l'assura de sa protection, & découvrant en lui un mérite singulier, il en fit son confident & son ami. Trahi par d'Argouges & par Matignon, sur lesquels il avoit compté le plus, tout le monde lui étoit devenu suspect; cependant l'affaire qui l'occupoit étoit d'une nature à ne pouvoir être exécutée sans le secours au moins d'un second. Ce Prince s'ouvrit donc à Pomperant, & le consola en quelque sorte de ses malheurs, en lui en montrant de plus accablans dans un homme plus considérable. Ce Gendilhomme fut d'autant moins frappé de la résolution du

Connétable , qu'il en avoit pénétré une partie ; mais sa douleur fut extrême , en voyant son bienfaiteur dans la même situation qui l'avoit rendu l'objet de ses bienfaits , & réduit à fuir chez les ennemis de sa patrie. Il lui protesta que lui devant la vie , il la perdrait avec joie pour son service ; qu'il connoissoit toute l'étendue de son devoir , & l'avantage que sa fuite alloit donner à ses ennemis ; mais qu'entre la crainte de perdre même jusqu'à la douce espérance de revoir jamais sa famille & son pays , & la honte d'être ingrat , un homme d'honneur ne devoit jamais balancer , & qu'il sacrifioit à sa reconnoissance jusqu'aux motifs qui l'avoient excitée. Le Duc de Bourbon , sensible à une marque d'attachement que ses amis les plus particuliers lui avoient refusée , promit à Pomperant de lui assurer à la Cour de l'Empereur une situation , qui ne lui laisseroit pas regretter la vie triste & fugitive qu'il menoit en France , en attendant qu'il fût en état de le rétablir par la force dans la place & dans les honneurs dont on l'avoit dépouillé ; & pour lui donner un garant de ses promesses , il lui con-

1523.

Pomperant
se lie avec le
Connétable.

11523. **YIO LE CONNÉTABLE**
ta le détail de son Traité avec l'Em-
pereur , trop avantageux pour que
tout autre que celui qui en étoit l'ob-
jet , pût se flatter qu'il fût exécuté.
Pomperant ne voulut point ajouter
aux chagrins du Connétable les dou-
tes qui s'offrirent à lui après sa confi-
dence : il l'affermir au contraire , non
dans son dessein , mais dans ses espé-
rances , & dès le lendemain il vint
lui dire qu'il étoit prêt à le suivre jus-
qu'au bout du monde. Le Connéta-
ble le remercia de sa diligence , prit
avec lui toutes les précautions néces-
saires pour qu'on n'eût aucune preuve
assurée du secret dont il ne doutoit
pas qu'on n'eût bien des indices , &
attendit le Roi à Moulins avec moins
d'inquiétude en apparence que ses en-
nemis ne lui en avoient supposée.

L'intention de François I. étoit de
mener le Duc de Bourbon en Italie ,
à cause de ses grands talens pour la
guerre , & lui avoit d'abord envoyé
dire de se disposer au départ. Le Con-
nétable fut obligé de feindre une ma-
ladie pour le différer. Cependant Ma-
tignon & d'Argouges ayant déclaré à
la Cour que le désespoir du Connéta-
ble lui faisoit former les desseins les

plus terribles contre le repos de l'Etat, qu'il étoit de la prudence de prévenir, la Régente (tant une haine excessive aveugle sur ses propres intérêts) en triompha, ainsi que le Chancelier du Prat; & leur premier avis fut qu'on devoit s'assurer du Connétable, se flattant avec légèreté qu'il étoit aisé d'exécuter cette entreprise. Mais le Roi, qui en craignoit les suites (sur-tout à la veille de son départ) par rapport à une personne de ce rang, aimée des troupes & plainte de toute la France, ne voulant néanmoins rien négliger de tout ce qui pouvoit l'éclaircir sur ses doutes, se rendit lui-même à Moulins, où le Connétable se tenoit. L'Amiral de Bonivet, qui suivoit le Roi, doutoit moins qu'aucun autre des liaisons de son ennemi avec l'Empereur, & se montrait le plus ardent à solliciter qu'on l'arrêtât dans son Palais.

Le Roi paroissant y consentir, on fit entrer un grand nombre de troupes dans Moulins, comme si on eût voulu s'emparer de cette place; mais ce Monarque naturellement bon, s'étant contenté d'être en apparence le plus fort dans la ville, ne voulut se

112 LE CONNÉTABLE

porter à aucune violence, avant d'avoir parlé au Connétable, & sçu de lui s'il n'avoit rien à craindre de sa faute ou de sa résistance. Il le reçut au lit, où il se tenoit exprès pour lui faire croire que sa maladie étoit réelle. Le Roi l'aborda avec de grandes marques de bonté, & ayant fait retirer tout le monde, il lui dit qu'il sçavoit de bonne part qu'il entretenoit commerce avec l'Empereur, par le moyen du Comte de Rœux, que sans doute on vouloit profiter du chagrin que lui donnoit son procès pour tâcher de le corrompre; mais que pour ajouter un motif à celui de son devoir, il lui promettoit de lui rendre tous ses biens s'il perdoit sa cause. Le Connétable sçavoit bien qu'il n'étoit pas au pouvoir du Roi de l'indemniser d'une aussi grande perte, malgré la Duchesse d'Angoulême, & que sa promesse étoit plutôt l'effet de sa bonté que de son pouvoir à cet égard. Sans s'amuser à lui faire entrevoir ses sentimens, il avoua que le Comte de Rœux l'avoit sollicité de la part de l'Empereur; mais que sa fidélité & son amour pour la patrie l'avoient empêché de l'écouter, & qu'il en auroit instruit Sa Ma-

jesté en allant à la Cour après sa guérison , s'il n'avoit sçu que devant passer par Moulins , il pourroit lui en rendre compte. Le Connétable ajouta que pour lui ôter toute inquiétude , il le suivroit en Italie , & que ses Médecins l'assurant que dans peu de jours il pourroit souffrir la litiere , il se feroit aussi tôt porter à Lyon.

Le Roi se confiant à ces promesses du Connétable, voulut d'autant moins permettre qu'on attentât à sa liberté ; qu'il remarqua dans sa maison & dans la ville plus de soldats au Connétable qu'il n'en devoit avoir pour sa garde ; & que la plupart des Habitans étoient armés. Ayant seulement laissé auprès de lui Pierre de la Bretonniere , Seigneur de Warthi, il prit le chemin de Lyon.

Le Connétable vit bien qu'étant à demi découvert, il n'avoit pas un instant à perdre , la Régente le faisant observer de près. Il partit de Moulins prenant la route de Lyon , & emmenant le Seigneur de Warthi ; mais étant arrivé à la Palisse , pour s'en défaire , il le chargea d'aller trouver le Roi , & de l'assurer qu'il alloit se rendre en peu de jours auprès de sa personne.

Mais au lieu de se disposer à ce voyage, il alla au Château de Chantelle, sous prétexte qu'il se trouvoit plus mal. Chantelle étoit un lieu extrêmement fortifié, sur les frontieres de l'Auvergne, où il étoit difficile d'attaquer, & assez facile de se défendre. On l'avoit rempli depuis quelque temps de munitions de guerre & de bouche; la garnison étoit composée de vieux soldats aguerris, & tout le pays étoit absolument dévoué au Connétable, en sorte que tout lui promettoit une défense vigoureuse, si on venoit l'assiéger. Il consulta Pomperant, pour sçavoir s'il devoit attendre-là le secours des troupes qu'il avoit donné ordre de lever dans ses terres, & celles de l'Empereur qui s'avançoient par la Franche-Comté, afin de commencer plutôt la guerre, & à se venger. Pomperant lui protesta de nouveau qu'il étoit déterminé à suivre sa fortune, & que s'il pouvoit compter sur ses troupes & sur l'Empereur, c'étoit un lieu propre à les attendre.

Mais en quel lieu une ame agitée de crainte se croit-elle en sûreté? Le Connétable voyant filer quelques troupes vers Chantelle, appréhenda

qu'on ne vînt l'assiéger , & l'impatiente naturelle à la Nation se joignant au feu de son tempéramment , il fit venir Jacques Hurault , Evêque d'Autun , qui étoit depuis long-tems attaché à sa Maison , & lui donna une lettre pour le Roi , qu'il assuroit d'une fidélité inviolable , pourvu néanmoins qu'on lui restituât les biens de la Maison de Bourbon , dont on l'avoit privé par injustice & par violence. Le Roi apprenant ainsi d'une façon certaine la rébellion du Connétable , & qu'il avoit quitté le grand chemin de Lyon , répandit des troupes sur tous les chemins de son passage , & envoya le Bâtard de Savoye avec le Maréchal de Chabannes pour l'arrêter. Ils firent une grande diligence ; mais le Connétable pour échapper à leur poursuite , étoit sorti de Chantelle presqu'aussi-tôt que l'Evêque d'Autun , & avoit fait mettre les fers de ses chevaux à rebours : cette petite ruse le sauva. Suivi du seul Pompe- rant , dont il passoit pour le domestique , il s'avança à dessein de passer le Rhône , & d'arriver en Italie par la Savoye ; mais se voyant coupé de toutes parts , il rebroussa chemin , tra-

523. versa une partie de l'Allemagne toujours inconnu, & toujours exposé, & enfin il arriva au bout de six semaines dans le Trentain, d'où il passa chez le Marquis de Mantoue son cousin germain, qui le mit en équipage.

Le Comte de Lannoi fut bientôt averti de son arrivée, & s'étonna du triste état d'un Prince qui espéroit lever une armée, & pouvoir demeurer avec elle malgré le Roi au milieu de la France, pour y attendre les secours de l'Empereur. Le Marquis de Mantoue jugea même qu'une pareille situation le mettant à la merci de Charles V. ce Monarque en auroit beaucoup moins de considération pour lui, & qu'il alloit souffrir avant le tems les suites de sa faute. Il lui donna les conseils les plus propres à reculer ce malheur inévitable, & tâcha d'intéresser à son sort le Comte de Lannoi, qui venoit d'arriver à Mantoue pour lui communiquer les projets de la campagne suivante. Le Connétable montra en cette occasion tant de capacité & de talens, qu'il répara dans l'esprit du Viceroi de Naples le mauvais effet du dénuement où il l'avoit vu, & l'Empereur ne douta point du succès

des entreprises dont un homme de ce
genie dirigeroit l'exécution. L'arrivée
du Connétable chez les ennemis plon-
gea le Roi dans un embarras extrême,
& découvrant chaque jour de nou-
veaux partisans de ce Prince, il jugea
devoir demeurer en France, pour être
plus à portée d'empêcher leurs mou-
vemens ou d'en arrêter les effets. Du
Prat vouloit exercer sa vengeance sur
le Connétable; mais il n'avoit pas pré-
vu qu'elle retomberoit en quelque for-
te sur lui, par le péril où elle l'expose-
roit. Le Roi lui reprochoit sans cesse
le malheureux effet des conseils qu'il
avoit donnés à sa mere, & des désagré-
mens qu'il avoit fait essuyer d'ailleurs
à ce Prince. Il envoyoit coup sur coup
dans toutes les Provinces du Royau-
me, se défiant toujours de ceux qu'il
envoyoit les premiers, à cause de l'at-
tachement que tous les Militaires té-
moignoient pour le Prince infortuné,
que la haine avoit contribué à rendre
si coupable & si malheureux. En effet,
si l'on en excepte les partisans déclarés
de la Reine, tous les Grands de l'Etat
se montroient affligés de la fuite du
Connétable. On perdoit en lui un
grand Prince, un grand Capitaine;

118 LE CONNÉTABLE
523. & s'il étoit possible au Roi de prévenir le soulèvement de ses amis, il n'étoit pas en son pouvoir d'éviter les maux que causeroient sa haute réputation & ses talens pour la guerre.

Loi donne-
ordre de
le pro-
u Con-
le.
Le Roi ne voulut pas différer davantage à faire commencer le procès du Duc de Bourbon, & le Procureur Général du Parlement ayant reçu les ordres de Sa Majesté, fit les informations. En même temps le Monarque lui envoya demander en Italie l'épée de Connétable, & le Collier de Saint Michel. Ce Prince répondit qu'on lui avoit ôté l'épée à Valenciennes, en donnant l'avant-garde de l'armée à commander au Duc d'Alençon contre toute sorte de droits : qu'à l'égard du Collier de Saint Michel, il l'avoit laissé sous le chevet de son lit à Chantelle, ne voulant porter aucune des marques de distinction reçue de la main d'un Roi qui l'avoit dépouillé de tout le reste. L'Empereur voulut le dédommager de l'Ordre de Saint Michel par celui de la Toison d'or ; mais le Duc de Bourbon le refusa, croyant être moins coupable en acceptant de lui que ce que la fortune l'avoit réduit à demander. Il étoit aisé de voir à la

lenteur des poursuites formées contre le Duc de Bourbon, combien il étoit cher aux François, qui n'avoient point encore éprouvé les tristes effets de sa défection. En vain le Chancelier vouloit-il répandre dans les ames des Magistrats la même vigilance que la haine lui inspiroit; tous désiroient que le tems, la réflexion & le bonheur de la France travaillant à celui du Connétable, le rendissent à son devoir & aux vœux de toute la Nation. Mais le Roi piqué des mauvais succès, que les conseils de ce Capitaine fameux faisoient essuyer à ses troupes, suivit son dépit, & se rendit au Parlement le 8 de Mars, avec un petit nombre d'Officiers de la Couronne, la plupart ayant cherché des prétextes pour ne pas s'y trouver, & ce qui surprit davantage le public, fut d'y voir le Duc de Vendôme, ami du Connétable, & cadet de sa Maison. L'autorité du Roi avoit prévalu sans doute sur sa résistance. Il eut la douleur d'entendre que Lizet, pour le Procureur Général, après avoir récité en présence du Roi, les crimes de *rébellion, félonie, transfugas, & Lèse-Majesté*, commis par Charles de

Bourbon, contre le Roi & le Royaume, crimes dont il est chargé par les procès faits à ses complices, requit qu'attendu que ces cas sont constans, & de notoriété publique, & que Charles de Bourbon est à présent en rébellion manifeste contre son Seigneur Souverain, & les armes à la main, le bon plaisir du Roi soit, sans garder une forme de procès ni ordre judiciaire (ce qui n'est requis où il y a notoriété publique, comme en ce cas, ains audit cas le vrai ordre est de n'y garder point d'ordre) déclarer Charles de Bourbon rebelle & criminel de Leze-Majesté, & comme tel, (ceci mérite une attention particulière, à cause du principe reçu parmi les François, que la Loi ne peut faire mourir un Prince du Sang Royal, principe respecté par François I. qui ne permit pas que le Duc de Bourbon fût condamné à mort) le condamner à être décapité, & tous & chacuns ses biens féodaux qu'il tenoit de la Couronne, déclarer y être retournés & réunis, & ses autres biens confisqués; à tout le bon plaisir du Roi ne seroit tel, d'ordonner que Charles de Bourbon seroit pris au corps; sinon adjourné

né à trois briefts jours, & procédé contre lui par défaut en la maniere accoutumée. Sur cela les Evêques présens propoferent qu'ils avoient entendu que la matiere étoit criminelle, & disposée à procéder extraordinairement à punition corporelle, à quoi ils ne devoient assister, ni à la délibération, ni à la conclusion; toutefois où il seroit question de délibérer touchant des matieres que l'Eglise peut connoître, ou de confiscation, & déclaration de privation, & réunion des Fiefs de Charles de Bourbon tenus du Roi, ils étoient prêts d'assister à la délibération qui en seroit faite, quand il plaira au Roi d'y procéder, & se retirerent les Evêques de Langres, de Noyon & de Paris, & tous les Conseillers Clercs du Parlement. Après ce intervint Arrêt bien plus doux que le réquisitoire, le Roi présidant en sa Cour, qui ordonne que Charles de Bourbon sera pris au corps, *etiam in loco sacro*, même dans une Eglise; & si pris ne peut être, sera adjourné à trois briefts jours à son de trompe, à comparoir en personne en la Cour, sur peine de bannissement de ce Royaume, confiscation de

1523.

1523. corps & de biens , & d'être atteint & convaincu de cas à lui imposés ; & seront les meubles & immeubles , lettres & titres de Charles de Bourbon , saisis & mis en la main du Roi , &c.

Procès du
Connétable.

Je n'infererai point ici les autres circonstances qui suivirent cet Arrêt contre le Connétable pendant trois années que dura son procès. J'ajouterai seulement , pour donner une idée complète de la suite de cette affaire , j'ajouterai , dis-je , que le Roi de retour de sa prison de Madrid , & ne voulant point observer le Traité conclu dans cette ville , où le Duc de Bourbon étoit particulièrement compris , fit au contraire revoir son procès , quoique ce Prince ne portât plus les armes contre lui , mais seulement contre ses Alliés , qui étoient le Pape & les Vénitiens. Le Procureur Général , le 10 Juillet de la même année , chargé de ses ordres , requit que deux Conseillers fissent informer de la rébellion & du crime de Leze-Majesté de Charles de Bourbon. Il exposa , que ce Prince avoit pendant trois ans persisté dans sa rébellion , & avoit pendant ce tems-là fait la guerre à son Roi & à sa Patrie : sa réquisition ten-

doit, après l'information faite, à ce que l'on condannât la mémoire de ce Prince, que l'on prononçât la réversion de ses biens féodaux à la Couronne, & la confiscation des autres. Arrêt en conséquence, par lequel on nomma un Président & deux Conseillers pour faire l'information. Voici les faits & articles sur lesque's le Procureur Général exigea qu'on informât contre le Duc de Bourbon : Que le Connétable ingrat & méconnoissant envers le Roi, a médi de Sa Majesté, & a été l'asyle des mécontents (sans doute à cause de Pomperant, alors néanmoins dans les bonnes graces du Roi.) Qu'il a dit souvent qu'il vouloit renvoyer au Roi l'Epée & le Collier de l'Ordre, & servir l'Empereur : a fait dire à Venise que le Roi lui étoit son bien : qu'il a envoyé diverses fois vers l'Empereur pratiquer avec lui, & en a donné avis au Roi d'Angleterre, avec lequel il a traité : a conspiré contre la personne du Roi, & avoit résolu de prendre Sa Majesté sur le chemin de Moulins, & lui mettre un chaperon sur la tête, pour le faire Moine : qu'il a souffert qu'en sa présence l'on ait parlé d'attenter à

la personne du Roi , & mettre à mort
 Messieurs les enfans : qu'il a traité
 pour faire entrer en France l'Empereur
 par le Languedoc , & des Lanfquenets
 par la Bresse , & saccager Lyon : que
 le Roi d'Angleterre devoit , suivant le
 Traité , descendre en Picardie , & con-
 quérir la Normandie : que l'Empe-
 reur devoit faire une descente en
 Bourgogne : que Charles de Bourbon
 devoit épouser la sœur de l'Empereur ,
 & que le sieur de Beaurain avoit trai-
 té le mariage : que Charles de Bour-
 bon avoit voulu pratiquer le Duc de
 Savoye , & tenté de corrompre plu-
 sieurs Seigneurs François : qu'il avoit
 fait munir Chantelle & Moulins ;
 qu'il envoya son Chancelier vers le
 Roi pour traiter avec Sa Majesté ,
 comme s'il eût été un Roi ; & sur la
 réponse de Sa Majesté , il s'emporta
 & menaça le Roi : il fit le malade , le
 Roi le voulant mener en Italie ; au
 lieu de venir trouver le Roi , il se re-
 tira en pays ennemis. Ces faits furent
 constatés par onze témoins , dont le
 plus considérable fut le Seigneur de
 Saint-Vallier , emprisonné , comme
 complice du Connétable , & menacé
 de subir le supplice , s'il ne révélait

tous les desseins de ce Prince qui lui avoient été confiés à Moulins & Chantelle, où il avoit demeuré long-tems avec lui. Saint-Vallier, Gentilhomme de bonne maison, plein d'honneur, & sincèrement attaché au Connétable, refusa long-tems de rompre le silence ; mais ayant compris que sa résistance pourroit lui coûter la vie, sans servir au Prince, trahi par ses propres actions & par dix de ses complices, il dit enfin (étant confronté avec Hector Dangeran, sieur de Bonnet, qui lui soutint qu'il étoit présent lorsqu'il fut envoyé en Espagne avec le sieur de Beaurain) que le Connétable étant à Montbrison l'avoit appelé seul dans son cabinet, & lui donnant quelques bagues de prix, l'assura qu'il avoit une véritable amitié pour lui, & qu'il avoit un secret à lui communiquer, mais qu'il falloit qu'il jurât de ne le révéler jamais : qu'après avoir reçu son serment, le Connétable, qui le sçavoit instruit de ses chagrins, lui dit que l'Empereur lui offroit de lui donner en mariage sa sœur Eléonore, veuve du Roi de Portugal ; & qu'après la mort de l'Empereur sans hoirs, la Reine Eléonore seroit héritière.

1523.

1523.

tiere de tous ses Etats : tu verras , lui dit-il , le Seigneur de Beaurain , Chambellan de l'Empereur , qui viendra ce soir ; tu entendras ce qu'il me dira : à l'heure marquée Beaurain se rendit dans le cabinet du Connétable , qui lui présenta Saint Vallier , en lui disant qu'il étoit un de ses principaux amis : qu'à l'instant Beaurain donna au Connétable les lettres que l'Empereur lui écrivoit , en lui disant , Monsieur , l'Empereur se recommande à vous ; (ces lettres étoient de créance) il n'ignore point que le Roi voustraitte mal ; il veut être votre ami , envers tous , & contre tous , & si vous répondez à sa bonne volonté , il vous fera un des plus grands Princes de l'Europe : il a sujet de se plaindre du Roi , qui ne lui tient point ce qu'il lui a promis : que le Connétable remercia l'Empereur , & demanda à Beaurain ses instructions & son pouvoir : Beaurain refusa d'abord de les montrer ; mais il fit voir ensuite le pouvoir qu'il avoit de traiter le mariage entre le Connétable & Madame Eléonore , & à son défaut , Madame Catherine son autre sœur ; & pour accorder les articles suivans , il étoit

porté dans son pouvoir, qu'au cas que l'Empereur & son frere mourussent sans hoirs, la Reine Eléonore succéderoit aux droits de l'Empereur, qui promettoit de fournir la ratification de son frere. Le Connétable promit de donner à la Reine Eléonore le Beaujolois, qu'il faisoit valoir vingt mille livres de rente : l'Empereur promettoit ensuite de ne point prendre de parti sans le consentement du Connétable ; que Beaurain fit voir encore les articles du Traité entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre : ce Traité portoit ce que l'on a vû plus haut. Saint-Vallier ajouta que dans la conversation que Beaurain eut avec le Connétable, il dit qu'en négociant avec le Roi d'Angleterre, ce Monarque frappé de la grandeur des promesses faites au Connétable, s'écria : Eh moi, Beaurain, qu'aurai-je ? Il lui répondit, Sire, vous serez Roi de France, & ce Prince lui répliqua, le Connétable aura bien de la peine à m'obéir.

Le malheureux Saint Vallier fut condamné à avoir la tête tranchée ; mais la beauté de Diane sa fille, qui regna depuis avec tant d'empire sur le cœur de François I, & sur celui de

1523.

Saint-Vallier condamné à avoir la tête tranchée.

1523. son successeur, le garantit du supplice : l'amitié l'avoit exposé, l'amour le sauva. Au milieu de ces procédures qui punissoient la faute du Connétable, sans remédier au malheur de ses suites, le Roi éprouvoit une extrême inquiétude sur l'état de ses affaires. Il falloit un Chef à l'armée; il n'osoit l'être lui-même, ainsi qu'il se l'étoit proposé, & son choix, comme s'il eût été dicté par le mauvais génie de la France, tomba sur Bonivet.

Les Maréchaux de Chabanes & de Châtillon étoient le plus en droit d'y prétendre; le premier avoit pour lui le mérite, & l'autre la faveur; mais la Régente voulant persécuter le Connétable jusques dans les moindres circonstances, & la haine seule dictant son choix, l'Amiral de Bonivet fut nommé Général de l'Armée d'Italie, désirant que le même homme dont les conseils avoient causé la perte du Connétable en France, achevât de l'accabler chez les ennemis. Le Maréchal de Chabanes avoit respecté toute sa vie le Duc de Bourbon, & témoigné une haute estime pour son habileté dans le métier de la guerre, mais sans être jamais lié de ces amitiés

étroites , dont on voyoit moins d'exemples à la Cour de François I, qu'en toute autre, ni par aucune sorte d'intérêt ; on venoit même de l'employer à faire la visite des papiers , & l'examen des complices de ce Prince, & il s'étoit acquitté de cette commission , comme un homme attaché à son devoir , mais dont le zèle inconfidéré ne pouvoit offenser le Connétable. Ainsi il se flattoit d'obtenir le Généralat de l'Armée d'Italie , ayant servi depuis son enfance dans ce pays-là , & ne pouvant être suspect à la Cour d'aucune intelligence avec le Duc de Bourbon. D'ailleurs son titre de Maréchal de France, qu'il avoit si glorieusement mérité , & l'estime générale des gens de guerre, qui le regardoient comme leur Héros , en étoient un pour lui assurer la préférence. D'un autre côté , le Maréchal de Châtillon , fier de sa naissance & des grandes qualités de ses ayeux , & prenant son zèle pour capacité , croyoit être certain du choix de la Régente , dont il se flattoit d'autant plus, qu'il pensoit que personne n'en étoit aussi digne. Ainsi la surprise de Châtillon , & le mécontentement du Ma-

1523. Le Maréchal de Chabanes furent extrêmes, quand ils apprirent que l'Amiral de Bonivet avoit le commandement de l'armée qu'ils désiroient tous deux ; ils se plaignirent beaucoup de cette injustice , chacun suivant leur caractère , Châtillon avec hauteur , & le Maréchal de Chabanes avec une grande modération, soutenue de beaucoup de fermeté. Ce dernier eut encore un autre sujet de mortification ; sans égard pour l'ancienneté de ses services & de ceux de ses ancêtres , on arrêta sur un simple soupçon Antoine de Chabanes , Evêque du Puy , que toutes ses instances ne purent empêcher d'être emprisonné. Alors ce Maréchal se crut moins obligé que jamais de dissimuler son ressentiment : il éclata en reproches contre le Chancelier du Prat. Ainsi , dans le même temps que la désertion du Connétable caufoit de si vives alarmes , on augmentoit chaque jour le nombre des mécontents. Le Roi ne trouva pas d'autre moyen de s'assurer d'eux , que de les retenir auprès de sa personne , & le Duc de Vendôme avec le Maréchal de Chabanes demeurèrent auprès du Roi pour l'aider de leurs conseils.

L'Amiral de Bonivet triomphant 1523
 ainsi à la fois du malheur de ses ennemis, & du mérite de ses concurrens, arriva en Italie estimé de soi seul, tous les Officiers lui imputant l'injustice dont il profitoit. Son armée assemblée à Vercell étoit forte d'environ trente-six mille hommes, dont il y avoit à peine un tiers de François, le reste étant composé de Lansquenets & de Suisses, qui commençoient à se trouver ensemble. Avec ces forces supérieures à celle des ennemis, il marcha vers eux, dans l'intention de les combattre, pour ruiner tout-à-coup la réputation du Duc de Bourbon, seule ressource qui restoit à ce Prince.

L'Empereur lui avoit fait offrir dès son arrivée en Italie, ou de demeurer dans ce Pays-là en qualité de son Lieutenant Général, ou de venir commander en Espagne. Bonivet fut la cause qu'il préféra le premier parti, sa juste vengeance lui faisant desirer de se trouver aux mains avec son ennemi, & de faire connoître à qui on l'avoit en partie sacrifié. Aussi, après lui avoir fait perdre une grande partie de son armée à force de fatigues, il en poursuivit les restes sans relâche.

132 LE CONNÉTABLE

1523. marchant nuit & jour, malgré la résistance des Généraux Espagnols, ses Collègues.

Bonivet battu par le Duc de Bourbon. Il le joignit enfin au pont de la Pessia, où ce Prince tailla en pièces toutes les troupes que la valeur & la prudence du Chevalier Bayard ne purent sauver. A chaque instant, dans la chaleur du combat & au milieu du carnage, le Duc de Bourbon demandoit des nouvelles de l'Amiral; on lui vint dire qu'il étoit dangereusement blessé. Alors redoublant ses efforts, il fit des charges furieuses sur la Gendarmerie Françoisé, qui couvroit la retraite de ce Général, brûlant du desir de s'en rendre maître. Bayard les soutint toutes, voyant avec douleur un Prince autrefois son ami, & le défenseur de la France, employer tout son courage à sa ruine. Il réussit: Bayard blessé à mort fut obligé de passer le pont, que le Duc passa après lui le plus vite qu'il lui fut possible, suivant la trace de Bonivet, qui de son côté s'éloignoit en diligence, dans la crainte de tomber entre ses mains. Le Duc de Bourbon ne pouvant l'atteindre, se laissa de le poursuivre, & revint sur ses pas jusqu'à l'endroit

où Bayard blessé attendoit la mort. Il l'aborda, lui offrit son secours, & se retira ensuite pénétré de la réponse du Chevalier, & de la constance de son malheur, qui dans ses plus grands succès n'épargnoit que ses ennemis. 1523.

Les Généraux Espagnols avouerent qu'on étoit redevable au Duc de Bourbon de tous les avantages remportés pendant cette campagne; mais l'utilité dont il fut à l'Empereur, ne le sauva pas des désagréments que causent toujours dans la situation où il se trouvoit, la défiance du supérieur, & la jalousie des égaux. Ce Prince avoit voulu faire comprendre aux Généraux Espagnols, qu'il étoit nécessaire d'user d'une grande diligence pour profiter mieux des fautes de Bonivet, que les conseils de Bayard & des autres Officiers expérimentés pouvoient réparer, si on leur donnoit le temps de les lui faire recevoir & d'agir eux-mêmes. Ce conseil, le meilleur qu'on pût suivre, n'avoit été écouté qu'à demi par des gens accoutumés à agir avec lenteur, & qui craignoient trop de lui voir attribuer le succès de la campagne, pour en régler les opérations si exactement sur ses vûes. Même

Jalousie des
Généraux
Espagnols.

134 LE CONNÉTABLE

1523. le Marquis de Pescaire , plus jaloux de la gloire de ce Prince , en ce que sa réputation étoit plus grande que celle des autres Officiers de l'Empereur , s'opposoit souvent sans aucune considération aux avis du Connétable , & ne lui cacha pas qu'étant étranger & suspect , son titre de Lieutenant Général de l'Empereur ne l'assuroit pas toujours d'une entière déférence. Le Duc de Bourbon étoit donc souvent obligé de souffrir qu'on méprisât ses ordres , & de ne les voir suivis qu'autant qu'ils étoient confirmés par ses inférieurs ; mais il se consolait de ces désagréments , par l'espérance de servir bientôt sous la personne de l'Empereur , & de ne dépendre plus de lui , si la grandeur des services qu'il se disposoit à lui rendre , déterminoit ce Prince à remplir ses promesses.

Dans le dessein de porter la guerre jusques dans le sein de la France , l'Empereur avoit assemblé une armée formidable , & le Duc de Bourbon destiné pour la commander , demandoit qu'on lui fît promptement passer les Alpes , se promettant de voir agir aussi-tôt en sa faveur la faction qu'il

avoit formée avant de sortir du Royaume, & dont la fuite avoit re- 1523
 tenu le zèle, & de faire déclarer la
 plus grande partie de la Noblesse,
 dont il avoit toujours été fort aimé.
 Dans cette espérance, le Roi d'Angle- 1524
 terre nouvellement allié de l'Empe-
 reur, approuva le projet du Connéta-
 ble, qui étoit d'entrer en France, &
 convint que dès qu'il y seroit entré
 avec la meilleure partie de l'armée, il
 lui fourniroit cent mille ducats pour
 le premier mois de la solde des trou-
 pes; mais que dans la suite il seroit
 au choix de ce Roi, ou de continuer
 le paiement de la même somme, ou
 de passer lui même en France à la tête
 d'une armée. En supposant que l'en-
 treprise du Connétable réussît, on
 contraindrait le Roi à lui restituer
 tous ses biens & ses Charges, & il se-
 roit mis en possession de la Provence,
 en vertu d'une cession que le Duc de
 Lorraine avoit faite de ses prétentions
 sur ce Comté à Anne Duchesse de
 Bourbon (que la douleur de la fuite
 du Connétable venoit de faire mourir)
 sous le regne de Charles VIII. Le Duc
 de Bourbon posséderoit la Provence à
 titre de Royaume, auquel on réuni-

136 LE CONNÉTABLE

1524. roit tous ses autres Domaines ; mais on ajouta une condition à ce Traité, qui le fit hautement rejeter par le Duc de Bourbon : ce fut de reconnoître le Roi d'Angleterre pour légitime Roi de France, & de lui faire hommage sous ce titre de nouveaux Etats qu'il posséderoit. Le Connétable répondit que François I lui avoit fait une injustice en lui enlevant ses biens ; mais qu'il possédoit avec justice la Couronne de France, & que rien ne pourroit le résoudre à trahir sa conscience & son honneur sur ce point-là. Le Roi d'Angleterre s'étoit bien attendu à une pareille résistance de sa part ; & vraisemblablement l'Empereur n'avoit avancé cette proposition, que pour avoir sujet d'enfreindre celle de ses promesses, dont elle étoit la condition. Le zèle du Connétable s'en trouva beaucoup refroidi ; cependant si l'on eût exactement suivi les vues de ce Prince, la France se seroit trouvée en un aussi grand danger ; que lorsque les Anglois & les Bourguignons possédoient une partie de ses Provinces. Les forces de l'Empereur & des Anglois l'enviroinnoient presque entièrement, & le Duc de

Bourbon en soulevant les Provinces de son appanage, eût placé le théâtre de la guerre jusques dans le cœur du Royaume. Mais ce Prince s'étoit vu des ennemis à la Cour de France à cause de sa fortune; son mérite lui en donna à celle de l'Empereur. Ferdinand-François d'Avalos, Marquis de Pescaire, Général fameux, & Favori de ce Monarque, prétendoit que les Alpes & les Pyrenées étoient des bornes à la fortune des deux concurrens, ainsi qu'à leurs Etats, & que leurs prédécesseurs n'avoient jamais entrepris de les passer qu'à leur désavantage. Il ajoutoit à cette proposition, que la fortune si constante pour l'Empereur en Italie, sembloit le convier d'y attendre ses ennemis, & de s'épargner, pour courir le risque d'être battu par eux, la peine qu'ils se dispoient à prendre pour courir le même danger. Presque tout le Conseil de l'Empereur fut de l'avis du Marquis de Pescaire, & on s'étonna d'autant plus de voir l'Empereur s'y opposer, qu'à tout tems ce Prince avoit autorisé ses entreprises du suffrage du grand nombre: mais pour cette fois il céda aux desirs du Roi d'Angleterre, & aux instances du

138 LE CONNÉTABLE

1524. Duc de Bourbon , & par ses ordres l'armée se disposa à entrer en France.

Entrée du
Duc de Bour
bon en Pro-
vence.

Dès que le Roi eût été informé de ce dessein , il fit garder les différens passages des Alpes. Le Marquis de Saluces se plaça par ses ordres avec mille hommes sur le haut des montagnes , & les Maréchaux de Chabanes & de Montmorency assemblerent l'armée dans le voisinage d'Avignon , dont le premier s'étoit saisi avant la descente du Duc de Bourbon en Provence. Ce Prince à la tête de quinze mille hommes de pied , & de deux mille chevaux , entra dans cette Province sur la fin du mois de Juillet , & s'empara d'abord d'Antibes , de Frejus , de Grace , de Brignoles , d'Aix & de Toulon. Quoique ces deux dernières places n'eussent fait aucune résistance , leur conquête n'en étoit pas moins importante , à cause de leur grandeur , de leur richesse , & de la réputation qu'elle donnoit aux armes Impériales. Le Duc de Bourbon , satisfait d'avoir donné l'effroi à toute la Provence , vouloit qu'on retournât pour passer le Rhône , & tomber dans les Provinces où il avoit des intelligences ; il prétendoit obliger par-là

l'Armée Françoisse de changer de lieu d'assemblée, & de contraindre les troupes qui n'étoient point encore arrivées, à faire des mouvemens qui retarderoient leur marche, enforte que le Roi ne pourroit de quelque tems sçavoir où tomberoit l'orage, ni de quel côté il faudroit porter le secours. Le Connétable persistoit ainsi à porter la guerre dans le cœur de la France, & le Roi avoit tout à craindre de ce conseil dangereux; mais le Marquis de Pescaire, dont l'autorité étoit égale à celle du Connétable dans l'armée, quoique celui-ci en eût en apparencé le commandement en chef, s'obstina à rester dans la Provence, disant, que l'entreprise ne pouvant être que malheureuse, il falloit au moins se tenir près du lieu de la retraite. Le Marquis de Pescaire fier de son illustre naissance, & plus encore de ses rares talens pour la guerre, avoit autrefois refusé d'obéir à Prosper Colonne, le plus fameux Général de son tems, après Gonsalve de Cordoue. Le titre de premier Prince du Sang de France ne lui avoit pas inspiré plus de déférence à cet égard pour le Duc de Bourbon, & on ne peut donner une

idée plus juste de ce Seigneur qu'en le comparant au Duc d'Epéron, Favori de Henri III. L'un & l'autre n'étoient modestes qu'avec leurs inférieurs ou leur maître ; une naissance, des dignités supérieures ne leur sembloient point des raisons pour céder ; & leur système étoit qu'un grand Seigneur est égal dans un Etat à tout ce qui n'en est pas le Souverain. Aussi quoiqu'on eût pû alléguer au Marquis de Pescaire pour l'obliger à se soumettre au Duc de Bourbon, il n'y voulut jamais consentir, & l'Empereur se vit forcé de lui donner le titre de Capitaine Général de son armée, à la charge de se conduire par les avis de celui dont il ne vouloit point recevoir les ordres.

L'Empereur avoit mis dans le même tems une flotte en mer, pour faciliter la conquête des places maritimes de la Provence, & cette flotte étoit commandée par Hugue de Moncade, élève du Duc de Valentinois, artificieux, fourbe comme lui, & attaché par intérêt au Marquis de Pescaire, dont il craignoit la sévérité & le crédit auprès de l'Empereur. Son avis fut donc semblable à celui du Marquis, & le dernier voulut faire entendre au Duc

de Bourbon, qu'on prenoit cette résolution en sa faveur, la Provence lui ayant été promise par le dernier Traité sous le titre de Royaume, à condition d'en rendre hommage au Roi d'Angleterre, qu'il reconnoîtroit pour Roi de France. Mais cette même condition étoit un des motifs qui portoient le plus puissamment le Duc de Bourbon à vouloir sortir de cette Province. Devenu coupable par désespoir, & soumis à l'Empereur par besoin, il étoit toujours François d'inclination, & s'il n'avoit pû refuser de conduire son armée en France, après l'avoit proposé lui-même, il avoit protesté hautement qu'il n'accorderoit jamais au Roi d'Angleterre le titre de Roi de France, dût-il perdre la vie. Ce sentiment si digne d'un Prince du Sang de France, & que le Connétable soutint toujours avec fermeté, sembloit contraire à celui de porter les fureurs de la guerre dans le sein de la France ; mais dans la situation forcée où se trouvoit ce Prince, il agissoit plus suivant ce qu'elle exigeoit que suivant ses desirs, & il ne songeoit à causer tant de maux à sa patrie que pour se rendre plus considérable à

convenables des environs de Marseille ; une armée forte au plus de dix-huit mille hommes ne suffisoit pas pour investir régulièrement une aussi grande ville. Cette place avoit peu de fortifications pour se défendre ; mais le péril animant le zèle des Bourgeois, & tous jusqu'aux femmes travaillant jour & nuit, on avoit vû comme sortir de la terre des remparts, des bastions, & tout ce qui peut servir à une défense. On avoit rasé les fauxbourgs avec un grand nombre de cette multitude de maisons de plaisance, nommées *Bastides*, qui entourent Marseille, & semblent former une nouvelle ville plus considérable que la première. Les Bourgeois ayant pris les armes, se diviserent en quatre Compagnies, composant ensemble neuf mille hommes, & Philippe de Chabot Seigneur de Brion, avoit amené trois mille hommes d'élite & deux cens hommes d'armes, de sorte que la Garnison étoit aussi forte que l'armée qui l'assiégeoit.

Le Connétable bien informé de l'état de la place, comptoit sur la crainte que les Bourgeois auroient du pillage, & sur l'effort de son Artillerie
avantageusement

avantageusement placée ; mais les exhortations de M. de Chabot avoient ranimé le courage des habitans, ébranlés par cette crainte , ainti que le Connétable l'avoit pensé ; & le canon de la ville , mieux servi encore que celui des assiégeans, lui ôtoit toute espérance de réussir de ce côté-là. Les Bourgeois avoient élevé leur artillerie , par un travail incroyable , sur la terrasse du clocher de l'Eglise Majore , sur la tour du grand horloge , & sur tous les lieux de la ville qui commandoient la campagne ; en sorte qu'il ne paroissoit rien qui ne fût à l'instant foudroyé , & que les troupes placées au-dessus de la porte de S. Victor se trouverent forcées de quitter ce poste pour se rapprocher du chemin d'Aubagne , où quelques travaux faits à la hâte les mettoient à couvert des boulets. Mais ces retranchemens ne les garantissoient pas contre les sorties fréquentes des assiégés. Rentio Ceres , Seigneur Italien , qui s'étoit attaché au service de la France, les commandoit pour la plûpart, & ne rentroit jamais dans la place sans avoir remporté quelque avantage , pendant que M. de Chabot continuoit de faire de nouvelles fortifications au-dedans

de la place. La longueur & les difficultés du siège , jointes à la division , donnerent lieu aux murmures des soldats , qui étant de différentes nations , avoient chacun leurs Commandans , dont ils épousoient les sentimens. En vain le Connétable se trouvoit sans cesse aux batteries & aux tranchées ; on se plaignoit d'une résistance qu'il ne pouvoit empêcher , sans lui tenir compte de ce qu'il entreprenoit pour la vaincre. Le canon ayant fait deux brèches à la muraille , ce Prince proposa de donner l'assaut ; mais après avoir examiné les nouvelles défenses que les Bourgeois avoient élevées derriere le rempart , il convint avec le Marquis de Pescaire qu'on ne pouvoit le risquer sans un péril évident , & le mineur fut attaché à la muraille. Le Connétable se promettoit beaucoup de ce nouveau genre d'attaque , qui eût en effet réussi sans la diligence extraordinaire des assiégés , qui épioient assiduellement les travaux du mineur. Les Dames les plus qualifiées de la ville , concourant à la défense commune , s'employoient pour faire des contre-mines , & par cette raison on appella les ouvrages qui furent

faits en cette occasion , la Tranchée des Dames. On travailla de part & d'autre avec tant de chaleur , que pendant un mois entier , les deux partis laisserent leur artillerie inutile ; les assiégés pour épargner leurs provisions , & les assiégeans dans l'espérance d'emporter la place par un autre moyen. Pendant que les uns étoient occupés à attaquer , & les autres à se garantir du danger , le Duc de Bourbon étoit venu à bout de faire entrer dans la ville un petit nombre de soldats affidés , qui devoient profiter du trouble d'un assaut prémédité , pour mettre le feu à divers quartiers de la ville ; ces soldats engagés témérairement à une exécution si dangereuse , ne pouvant communiquer avec le camp , prirent mal leurs mesures ; on les examina , & ayant été découverts , ils furent pendus au plus hat des remparts à la vûe du camp , & pour éviter de pareilles surprises , on ordonna d'allumer des feux dans les rues de la ville , & d'avoir des lumieres aux fenêtres pendant toute la nuit.

Le Marquis de Pescaire triomphoit du peu de succès des entreprises du Connétable , se faisant même une es-

pèce d'honneur d'insulter à son infortune, comme si c'eût été la juste punition de la faute qui en étoit l'occasion ; pendant que le Duc de Bourbon se prêtant aux circonstances , tâchoit d'adoucir l'aigreur de cet esprit orgueilleux , en déférant particulièrement à ses avis. Le Marquis prétendoit que le canon seulement pouvoit réduire la place : ainsi les batteries , presque inutiles depuis un mois , recommencèrent avec plus de furie que jamais. Le Connétable passoit même au Marquis de Pescaire ses froides railleries , & en éludoit l'application , pour n'être pas obligé de s'en venger. Un jour que le canon de la ville faisoit un grand ravage dans le camp , un boulet perça la tente du Marquis de Pescaire , tua deux de ses Gentilshommes , & un Prêtre qui y disoit actuellement la Messe. Cet accident fit beaucoup de bruit , & le Duc de Bourbon craignant pour le Marquis , accourut pour s'informer de ce que c'étoit. *Ce sont , Monsieur , lui dit-il , les Consuls de Marseille qui viennent vous en apporter les clefs ,* faisant allusion à ce que ce Prince avoit dit au commencement du siège sur la

facilité de prendre la ville. Cette conduite peu respectueuse du Marquis ~~causoit~~ 1523. cauſoit d'autant plus de chagrin au Connétable, qu'elle occasionnoit la désobéissance des principaux Officiers & la négligence des troupes en général; les murmures qui avoient déjà éclaté redoublerent; il étoit le seul qui agissoit, & le seul dont on se plaignît, l'inaction du Marquis de Pescaire étant regardée comme une suite prudente du jugement qu'il avoit fait sur le peu de succès du siège. Ainsi tout le poids du travail & des désagrémens tomboit sur le Duc de Bourbon, qui prit le Fort de Toulon & la petite ville de Cassis, où l'on trouva de quoi ravitailler les troupes du camp qui manquoient de munitions de guerre & de bouche. Ce secours, loin de les animer, sembla leur inspirer plus de relâchement, & le Connétable ayant ordonné l'assaut, personne ne s'offrit pour monter à la brèche: les Lansquenets, à qui ce Prince s'étoit adressé d'abord, dirent qu'ils n'étoient que pour combattre en rase campagne; les Espagnols & les Italiens, qui obéissoient plus directement au Marquis de Pescaire, s'ex-

1523. **LE CONNÉTABLE** se tourna vers une poignée de François qui l'avoient accompagné dans sa fuite, ou qui l'étoient venu trouver depuis, & ses regards leur dirent combien il souffroit d'une désobéissance dont la Nation n'avoit jamais donné d'exemple; mais voyant leur petit nombre en même tems que leur bonne volonté, il n'osa les exposer, & n'ayant rien à espérer des autres troupes par les moyens du zèle & de l'honneur, il promit cinq cens écus & le commandement de cinq cens hommes au premier qui monteroit sur la brèche. Personne n'ayant répondu à ces offres, le Connétable, outré de dépit, fit de grandes menaces aux Espagnols, qu'il accusoit plus d'obstination que de lâcheté. Un d'entr'eux ayant voulu lui faire des représentations sur la roideur de la brèche, le Connétable lui prouva qu'elle étoit propre à l'assaut, & lui fit ensuite couper la tête. Cette exécution parut si juste, que, quoique les esprits fussent échauffés, on la souffrit sans murmure, & le Marquis de Pescaire lui-même parut applaudir au ressentiment du Connétable.

Mais , loin que ce Prince lui fût 152
aucun gré de la première déférence
qu'il eut jamais pour lui ; il le menaça
de se plaindre à l'Empereur de la con-
duite qu'il avoit tenue durant tout le
cours de cette guerre , la seule jalou-
sie qu'il avoit témoignée en toute oc-
casion en ayant changé le succès. Le
Marquis de Pescaire , croyant avoir
peu à craindre des efforts d'un étran-
ger , dont la fortune punissoit la tra-
hison , répondit qu'il ne s'étoit op-
posé aux desseins du Connétable qu'en
ce qu'ils étoient contraires aux inté-
rêts de l'Empereur , & que bien loin
de vouloir dissimuler aucunes de ses
démarches , il aideroit à tous ceux
qui voudroient en rendre compte.
Mais ne voulant pas qu'on pût lui re-
procher qu'aucune sorte de crainte
l'eût empêché d'agir , il convint avec
les principaux Officiers de son parti
de faire examiner la brèche : le Con-
nétable vouloit que ce fût sur le
champ , pour que les ennemis n'euf-
sent pas le tems de la réparer ou de la
rendre impraticable par de prompts
travaux ; mais le Marquis obtint qu'on
différât , & ce ne fût qu'au bout de
deux jours que sept soldats , choisis

152 LE CONNÉTABLE

==
123. parmi les plus déterminés de l'armée, furent commandés pour reconnoître la brèche. Ils se coulerent en silence le long du fossé, gravirent contre la muraille, & s'éleverent pour découvrir ce qui étoit derrière. On les avoit apperçus, & sitôt qu'ils parurent, on fit pleuvoir sur eux une grêle de mousquetade, dont quatre furent tués sur le champ, & les autres blessés. Ces derniers vinrent dire que derrière la brèche on avoit creusé un fossé profond plein de feux d'artifice, & qu'au de-là étoit un fort retranchement bordé de canon, & défendu par un grand nombre d'Arquebusiers. » Vous » voyez, Messieurs, dit alors le Marquis de Pescaire, que les gens de » Marseille tiennent toute prête une » table bien couverte pour nous recevoir : si vous avez envie d'aller » souper en Paradis, courez-y, à la » bonne heure, pour moi je n'ai pas » d'envie d'y aller si tôt : croyez-moi, » retournons en Italie; nous avons » laissé ce pays-là fort dépourvu de » soldats, on pourroit bien y prévenir notre retour ». Le Marquis de Pescaire avoit dit ces mots sans daigner regarder le Connétable, & il se

retira sans lui faire aucune politesse ,
laissant ce Prince en proie au dépit ~~1523~~ 1523
que devoit lui causer une pareille con-
duite , & de voir que l'avis d'un hom-
me qui l'avoit condamné en tout ,
étoit devenu , à cause de son indocilité
même le meilleur qu'on pût suivre.

Le Roi avoit eu le tems d'assembler
une armée de quarante mille hommes ,
& pouvoit aisément entreprendre de
fermer le chemin de l'Italie aux trou-
pes impériales ; ce qui mit le Conné-
table dans la nécessité d'abandonner ,
avec tous les postes qu'il occupoit aux
environs de Marseille , les places qu'il
avoit conquises en Provence , & de
hâter sa marche pour gagner les Al-
pes. Mais les Maréchaux de Chaba-
nes & de Montmorency l'atteignirent
malgré sa diligence , avec un gros
corps de Gendarmerie , & défirent
son arriere-garde , en même tems que
la Flotte Françoisse battoit celle des
ennemis. De si grandes pertes essuyées
après deux campagnes , où les armes
de l'Empire avoient eu l'avantage ,
exciterent de grandes plaintes contre
le Duc de Bourbon. Il connoissoit
trop les hommes pour espérer qu'on
rendit justice à sa conduite , tant que

Levé
siége par
troupes d
l'Emperei

154 LE CONNÉTABLE

les effets en seroient malheureux.
1523. Laisant donc agir ses ennemis, son
soin le plus pressant fut d'entrer dans
le Milanez, & de gagner, s'il étoit
possible, la ville capitale avant les
François, qui faisoient la plus gran-
de diligence dans le même dessein.

François I. Cependant le Roi étoit en personne
passé en Ita- à la tête de son armée, voulant avoir
lie. l'honneur de cette expédition, con-
damnée par les Maréchaux de Cha-
banes & de Foix, la Trémoille &
d'Aubigni; approuvée seulement par
l'Amiral de Bonivet & par Chabot,
qui abusa ainsi de la confiance qu'a-
voit donnée en lui le succès de sa dé-
fense de Marseille. La Régente mé-
me ayant tout à craindre du Conné-
table, s'il triomphoit de la personne
& des forces de son fils, tenta de le
détourner de sa résolution; mais ces
tentatives furent inutiles, & ce Mo-
narque courut à son malheur, en
croyant marcher à la victoire. Enfin,
après une marche incroyable, les
deux armées arrivèrent à Milan pres-
qu'ensemble par des chemins diffé-
rens. Le Connétable vouloit en faire
fermer les portes, & engager les
Bourgeois à se défendre; mais on

lui représenta que la peste ayant ravagé la ville & diminué le nombre de ses habitans, on ne pouvoit rien espérer de leur résistance. Il étoit vrai que, depuis le départ de l'armée Impériale, la peste avoit emporté un tiers du peuple de cette ville : le reste languissoit, accablé de la misère qui suit ordinairement ce terrible fléau : la Noblesse étoit allée dans ses terres pour fuir la corruption, & la principale Bourgeoisie l'avoit imitée en se retirant avec elle ; en sorte qu'il ne restoit plus dans Milan qu'une vile populace, méprisable par sa qualité, & hors d'état de servir par le nombre. Le Chancelier Jérôme Moroné, dont l'habileté & l'éloquence firent plus de mal aux François que les armes de l'Empereur, conseilla lui-même au Duc de Bourbon de sauver ses trouppes en abandonnant une ville mal fortifiée, que son malheur avoit toujours soumise aux premières attaques du plus fort. Il étoit tems de profiter de ce conseil ; l'armée Française commençoit à défiler dans les Fauxbourgs de Milan quand celle du Connétable sortit de la ville, hâtant sa marche dans la crainte d'être attaquée par la Gendarmerie Française.

523. On avoit reproché à Bonivet dans sa dernière expédition , de n'avoir pas profité de la consternation du Milanéz , pour se rendre maître de la Capitale : en suivant une conduite différente le Roi fit une faute semblable. Les circonstances étoient changées , Bonivet avoit besoin des murailles de Milan pour se défendre contre des ennemis supérieurs ; mais cette place étant plus foible qu'en ce tems-là , & le Roi se trouvant beaucoup plus fort que ses ennemis , il devoit les poursuivre pour les battre , assuré qu'il étoit de ne trouver aucune résistance dans une ville consternée & privée de tout espoir de secours. Le Connétable craignant avec raison que le Roi ne suivît ce parti , marcha avec précipitation vers Lodi. Plusieurs accablés de maladies demeurèrent en chemin , & d'autres y laisserent leurs armes , s'estimant trop heureux de s'être mis à couvert , par une extrême diligence , de la poursuite des François. Alors les Généraux ennemis ne pouvant tenir la campagne , s'attachèrent à prévenir les desseins du Roi sur plusieurs places du Milanéz , dont il méditoit le siège. Pavie , comme la

plus forte , étoit la plus menacée : le Roi tomba brusquement sur cette ville ; mais il ne la put si bien investir que le Marquis de Pescaire n'eût le tems d'y faire entrer un puissant secours d'hommes & de vivres. Pavie , que sa situation rendoit en ce tems-à une des plus fortes places du Milanéz, l'étoit encore plus par le nombre & la qualité des troupes qui composoient sa garnison. Le Marquis de Pescaire les avoit choisies entre les plus aguerries de celles que l'Empereur entretenoit en Italie. Le Duc de Bourbon qui mettoit le reste de sa fortune dans la durée du siège de Pavie , n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit en augmenter les difficultés , soit en la garnissant de vivres , soit en augmentant l'artillerie ; & quoiqu'il fût peu en état de donner, il promit néanmoins à ceux des assiégés qui se distingueroient, des récompenses plus proportionnées à ses desirs qu'à son pouvoir.

Quand ce Prince vit le siège formé , il laissa au Marquis de Pescaire le soin des affaires de l'Italie , & après avoir écrit à l'Empereur le dessein qu'il avoit formé , afin de se rendre assez utile pour qu'on le ménageât davan-

1523. tage, il quitta l'armée, d'où le Marquis de Pescaire le vit partir sans regret, & il se rendit à la Cour du Duc de Savoye, son ami particulier. Celle de l'Empereur s'étonna d'une pareille démarche, de la part d'un homme aussi prudent que le Connétable. Le Duc de Savoye avoit eu de grandes liaisons avec lui dans le tems qu'il étoit en France; Mais ce Prince venoit de signer un Traité avec le Roi, & devenu l'ennemi de Charles V. Protecteur du Connétable, l'amitié seule pouvoit l'empêcher de le sacrifier à son allié. Le Duc de Bourbon, assuré sans doute des sentimens du Duc de Savoye, ne se montra susceptible d'aucune crainte; il arriva à sa Cour, lui exposa sa situation, & en lui faisant connoître les avantages qu'il pouvoit tirer de son alliance avec l'Empereur, il vint à bout de le déterminer, non-seulement à rompre avec le Roi, mais encore à lui prêter une grosse somme d'argent & toutes ses pierres, avec lesquelles le Connétable se rendit en Allemagne, animé par l'heureux succès de sa première négociation. Les Princes de l'Empire, quoique liés d'intérêt avec Charles V,

né voyoient pas sans inquiétude l'accroissement d'une puissance qui menaçoit de les asservir, & n'osant s'opposer ouvertement à ses entreprises, ils desiroient que quelque puissance moins exposée à son ressentiment fût en état d'en arrêter le progrès. Ainsi ces Princes applaudissoient en secrets aux efforts du Roi pour se rendre maître du Milanéz, & sous différens prétextes ils étoient venus à bout de priver l'Empereur des secours, que ce titre sembloit le mettre en droit d'exiger d'eux. Le projet du Duc de Bourbon étoit néanmoins de lever une armée entiere en Allemagne. Il avoit, pour gagner ces Princes, l'avantage de son auguste origine, sa haute réputation dans l'art militaire, & son malheur même, dont plusieurs se montroient touchés; & pour s'assurer du peuple, il possédoit, avec les trésors du Duc de Savoye, tout ce que les ennemis secrets de la France, & ses amis particuliers lui avoient pu fournir d'argent sur la route. L'Electeur de . . . fut ce'ui à qui le Connétable s'adressa le premier; il n'étoit pas possible de trouver aucune raison solide, pour déterminer un Prince

1523.

éclairé à augmenter une puissance, dont le Corps Germanique commençoit déjà à éprouver la tyrannie : aussi le Connétable ne se servit-il pas du besoin où se trouvoit l'Empereur, mais d'autres moyens plus éloignés & aussi incertains, qui lui restoient, pour se former une nouvelle armée, & de l'indisposition que ce Monarque absolu concevroit contre l'Allemagne, si elle refusoit de l'aider dans la seule occasion où il lui demandoit son secours. En même tems le Connétable faisoit répandre de l'argent parmi le peuple, & il se présenta une si grande multitude d'hommes qui s'offroient de servir, que l'Electeur craignoit d'irriter trop l'Empereur, s'il s'obstinoit davantage à leur en refuser la permission. Cet exemple déterminâ plusieurs autres Princes, qui l'attendoient pour les autoriser, & le Connétable eut à choisir, entre les meilleurs hommes de l'Allemagne, ceux qu'il vouloit pour composer son armée.

Cependant le Roi continuoit de pousser le siège de Pavie avec vigueur, mais avec peu de succès ; les assiégés lui opposoient la plus vive résistance,

& le Marquis de Pescaire alarmoit le camp par des attaques fréquentes pendant qu'il trouvoit moyen de faire passer dans la place les avis & les secours dont le Gouverneur avoit besoin. Les Généraux se récrioient contre la longueur de ce siège, dont le seul Bonivet avoit approuvé le dessein; & si on l'en exceptoit, tous décidoient qu'on seroit obligé de le lever avec honte, ou par l'arrivée de l'armée ennemie dont on étoit menacé, ou par l'affoiblissement de celle de France, que les maladies & la désertion diminuoient chaque jour. Ces réflexions, contraires au goût que l'Amiral inspiroit au Roi, ne firent aucune impression sur l'esprit de ce Prince, qui redoubla même les travaux du siège, & fit détourner un bras du Tésin qui coule dans son enceinte, pour pouvoir y pénétrer par son canal mis à sec, & pour empêcher les ennemis de recevoir de ce côté-là les secours ordinaires. En même tems, afin de faire connoître à toute l'Europe que son dessein étoit de faire un long séjour & de grandes conquêtes en Italie, il fit demander au Pape le passage sur ses terres, pour aller au Royaume de Naples. Le Pontife, de

1523. voué par inclination à l'Empereur ; refusa d'abord de se prêter à un projet qui tendoit à la ruine entière de sa puissance en Italie , & voulut profiter de la crainte qu'il inspireroit à l'Empereur pour l'engager à la paix. Ses Nonces travaillèrent donc auprès des deux Monarques , plus utilement en apparence auprès de Charles V. qui , ne se voyant point d'armée en état d'être opposée à celle de France , se montrait incliné à la paix. Les premières propositions furent également refusées de part & d'autre ; on se rapprocha ensuite , & la paix sembloit certaine à l'avantage de la France , lorsque l'Empereur , si docile jusqu'à aux instances du Pape , refusa tout-à-coup de conférer davantage avec son Nonce , & déclara ne vouloir entendre à aucun accommodement avec les François.

1524.

Ce changement fut l'effet de l'heureuse négociation du Connétable en Allemagne : il revenoit triomphant à la tête de 20000 Lansquenets d'élite , & un si puissant secours rendoit Charles V. à son tour le plus puissant en Italie. Le Marquis de Pescaire & le Vice-roi de Naples étoient en état de join-

dre douze ou quinze mille hommes aux vingt mille Lansquenets qui suivoient le Connétable. La Cour de Charles étoit d'autant plus surprise du succès de ce Prince, qu'on ne lui avoit fourni aucuns deniers de sa part, & qu'il avoit dû lui en coûter des sommes immenses. Le Connétable avoit en effet sacrifié jusqu'à sa vaisselle & à ses meubles, pour se donner des soldats qui fussent à lui, persuadé que la considération qu'il devoit espérer dépendoit des services qu'il pouvoit rendre, ou de la crainte qu'il feroit en état d'inspirer. Et il est vrai que l'Empereur, qui jusques-là l'avoit assez négligé, lui envoya un homme de qualité de sa Cour, pour le complimenter de sa part, & l'assurer que non-seulement il tiendrait toutes les conditions des Traités faits avec lui, mais qu'il le protégeroit en toute occasion d'une manière éclatante, contre tout ce que ses ennemis oseroient entreprendre. Le Duc de Bourbon, certain que les Lansquenets ne seroient qu'à lui, n'ayant reçu de l'argent que de sa part, répondit froidement à l'Envoyé de l'Empereur, qu'il n'étoit pas venu dans ses Etats comme un malheureux

fugitif, proscrit avec justice de sa patrie, & pour lequel on pouvoit n'avoir que des bontés passageres, mais qu'il s'y étoit rendu à ses instances, comme un Prince du premier sang de l'Europe, injustement persécuté dans son honneur & dans ses biens par une étrangère, que le malheur de la France & le sien avoient amenée dans la Maison Royale; qu'on ne devoit pas le regarder comme un sujet rébelle, parce que la violence la plus grande l'avoit forcé, malgré ses sentimens naturels, à sortir de son pays, & à se jeter parmi ses ennemis; que la France en trouvoit par malheur dans tous ses voisins : que si on le voyoit armé contr'elle, c'étoit à cause de l'impossibilité de séparer du reste d'une Nation qu'il chériroit toujours, les implacables persécuteurs qui avoient causé son infortune, & dont il se vengeoit avec autant de justice que de nécessité, se trouvant à plaindre seulement de comprendre dans un ressentiment si légitime ceux qui, sans en être ni la cause ni l'objet, en éprouvoient les tristes suites. Le Connétable ajouta à cette espèce d'apologie des plaintes amères sur le peu d'é-

gards qu'on avoit eu pour lui à son arrivée en Italie, sur les désagrémens qui avoient suivi toutes ses entreprises, aussi-bien conduites que mal secondées, & sur les manieres malhonnêtes du Marquis de Pescaire, qui, après tout, n'étant qu'un Gentilhomme, devoit respecter un Prince tel que lui.

L'Envoyé de l'Empereur se trouvant par hasard d'un parti opposé à celui du Marquis, se chargea de faire valoir ces dernières plaintes du Connétable, & sans parler à Pescaire, il retourna en Espagne où étoit l'Empereur, à qui il rendit un compte exact du mécontentement du Connétable, & de ce qu'on pouvoit attendre d'un si grand homme, si on s'attachoit à le satisfaire. Sur le champ l'Empereur, que la joie de l'emporter sur le Roi de France, rendoit plus juste & plus généreux, dépêcha de nouveaux ordres au Viceroy de Naples & au Marquis de Pescaire en faveur du Duc de Bourbon. Ce Prince les avoit joints depuis peu de jours, & n'ayant rien conservé de l'ancienne déférence qu'avoit exigée le Marquis, il agit en supérieur & comme le plus fort, tout se réglant par les

166 LE CONNÉTABLE

4524. ordres, bien plus que par leurs avis. Le Comte de Lannoï avoit reçu le Connétable chez le Marquis de Mantoue son ami, & admiroit son génie, autant qu'il plaignoit son malheur; de sorte qu'il lui rendoit sans peine ce qui étoit dû à son rang. Mais le Marquis de Pescaire ne put voir sans dépit un supérieur dans ce même Prince, dont il avoit tant de fois bravé le malheur & l'impuissance; cependant le Connétable voulant de lui des actions plutôt que des sentimens, il lui suffit qu'il réglât ses démarches sur ses desseins, & qu'il consentît docilement à les exécuter.

En arrivant au camp des Impériaux, le Connétable y trouva des soldats du Viceroi & du Marquis de Pescaire, sans habits, presque sans armes, sans vivres, & sur-tout sans argent. Il leur distribua ce qui lui restoit, obligea le paysan, attiré par l'appas du gain au camp des François, d'apporter au sien leurs denrées, & s'informa ensuite de la situation des assiégés dans Pavie. Antoine de Leve commandoit dans cette place les plus braves soldats de l'Europe; mais si sa valeur & leur courage les avoient rendus jusques-là invincibles aux armes des François, ils

ne les sauverent pas des maladies & de la famine, qui commença à se faire sentir avec force. Les Espagnols, que l'orgueil a rendus sobres, supporterent la faim avec patience, & les Lansquenets même souffrirent sans murmurer la diminution du pain; mais le vin étant venu à manquer, & l'Italie ne fournissant point les boissons qui remplacent cette liqueur chez les peuples du Nord, ils se récrierent hautement, & s'apperçurent, depuis la privation du vin, de tous les autres besoins dont ils étoient assaillis. Antoine de Leve ne pouvant se défendre que par leur secours, crut les apaiser en leur livrant tout ce qu'il avoit de vin dans sa maison; mais la plus grande provision d'un particulier est d'un foible soulagement pour une troupe nombreuse, & la sienne fut bientôt épuisée. Le Gouverneur voulut ensuite obliger les riches Bourgeois à suivre son exemple; mais aucun n'ayant le même intérêt que lui, il en trouva peu qui obéirent; au contraire les Marchands avides avoient caché des magasins entiers, afin de profiter en particulier de la misère publique; & les autres denrées, suivant le sort de celle-ci, devinrent cheres long-tems avant que d'être ra-

1524. res. Le mécontentement des troupes en causa la désertion , & les assiégeans apprirent bientôt l'état des assiégés.

L'Amiral de Bonivet crut pouvoir en profiter. Depuis long-tems on lui reprochoit le siège de Pavie & sa lenteur. Il voyoit à la vérité cette ville prête à se rendre faute de vivres ; mais le voisinage du Connétable de Bourbon , armé pour la secourir , lui causoit une extrême inquiétude pour le fort de Pavie & pour le sien : la victoire de son ennemi étoit la perte certaine de son espérance , de son honneur & de sa vie. Il gagna donc un transfuge , & l'envoya parmi les assiégés , avec ordre de leur déguiser le mauvais état de l'armée , de fomenter le mécontentement des Lansquenets , & sur-tout de gagner leur Chef , homme connu parmi les troupes pour un déterminé soldat , mais regardé avec peu d'estime à cause de son inclination pour le vin , défaut trop commun parmi les Allemands , pour avoir nui seul à sa réputation : mais aimant la bonne chère & la dissipation , il étoit obligé de manquer de droiture pour satisfaire à ses besoins. Le transfuge lui parla , lui promit au de-là de ses espérances

espérances , & le gagna. Mais le Con-
 netable informé de cette conspiration
 en donna avis au Gouverneur , fit pas-
 ser de l'argent & des vivres dans la
 Place , satisfit en partie les Lanfque-
 nets & leur Chef , à qui on ne fit
 aucun reproche de sa faute , en ayant
 subi secrètement la peine. Les trou-
 pes se trouverent plus soumises , & la
 place très en état d'opposer une vi-
 goureuse résistance.

1524

L'Amiral de Bonivet, pour n'avoir
 plus de ressources , n'en jouissoit pas
 moins de la confiance aveugle du Roi.
 Ce Monarque , trompé par le goût
 qu'il avoit pour lui , prenoit pour
 courage l'effet d'une opiniâtreté témé-
 raire , & pour capacité le talent com-
 mun dans les Cours , d'abuser de l'es-
 prit contre la prudence & l'habileté.
 Il n'est rien de si vrai , dont on ne
 puisse changer une partie en erreur ,
 ni de sentiment si pur , dont on ne
 sçache corrompre l'objet. Le mauvais
 état de l'armée Françoisse étoit connu
 de tout le monde ; il étoit du devoir
 d'un bon sujet d'en avertir le Roi ;
 mais lorsqu'on osoit le tenter , Boni-
 vet venoit à bout de rendre suspects
 tous ceux dont le zèle sincère essayoit

de dessiller les yeux du Prince , sous prétexte qu'ils s'opposoient à sa gloire, & qu'ils ne voyoient point dans l'avenir les moyens de réussir, qui se présenteroient en foule. Le Roi ayant moins de peine à comprendre les idées de son Favori, en avoit aussi moins à le croire, & se tenant assuré de l'effet de ses promesses, il passoit des journées entières dans des amusemens frivoles, avec de jeunes Seigneurs plus formés aux plaisirs, qu'aux travaux de la guerre; il croyoit avec eux que pour vaincre les périls, il suffisoit d'avoir le courage de les attendre & de les braver. Cependant l'armée du Connétable trop voisine de celle de France pour ne pas ressentir une partie des incommodités qu'elle lui causoit, recommença à se plaindre de la disette que les soins de ce Prince avoient soulagée; ses propres Lances l'importunerent de leurs demandes, & ceux du Marquis de Pescaire menacèrent de se soulever, si on ne les payoit pas. Les Espagnols, quoique naturellement souples & soumis à leurs Chefs, imiterent les Allemands dans leurs murmures & dans leur obstination; tant le mauvais

exemple est aisément suivi, surtout quand il peut être excusé par une nécessité pressante. Le Connétable n'avoit plus pour lui-même que l'espérance, & c'étoit tout ce qu'il pouvoit donner aux Lansquenets : ce Prince profita de la confiance qu'ils avoient en ses promesses, & leur en fit une, d'engager l'Empereur à les satisfaire dans un mois, ce qui les apaisa sur le champ. Le Marquis de Pelcaire de son côté exhorta les Lansquenets qui dépendoient de lui, à ne point faire perdre par une précipitation intéressée les avantages que l'Empereur devoit à leur courage, & ceux qu'alloient bientôt lui procurer leur résolution & leur patience. Le Duc de Bourbon, malgré leur inimitié, l'aida à regagner ces ames avides, & d'autant plus difficiles à dompter, que l'intérêt seul peut y triompher de l'intérêt qui les anime. Mais ce qu'on n'auroit pas cru, fut la difficulté que les Généraux trouverent à faire servir la Gendarmerie toute composée de Noblesse, & qui demandoit le paiement de ses services avec la même âpreté que la vile multitude dont le reste de l'armée étoit composé. Il est

1524.

vrai que cette Noblesse comprenoit mieux l'impossibilité de remplir les promesses dont on avoit leurré leur espoir. La Noblesse essentiellement militaire, mérite toujours de grands ménagemens. C'est le principal appui des Souverains.

Le Viceroi de Naples, & surtout le Marquis de Pescaire travaillerent jour & nuit à s'assurer de leur Gendarmerie, & à lui procurer les moyens de pouvoir obéir. Ils en vinrent à bout, fécondés du Connétable : les trois Généraux s'engagerent à marcher contre les François pour reprendre Milan, secourir Pavie, ou livrer bataille. L'armée Impériale étoit composée de trente mille Lansquenets, & de sept cens hommes d'armes, dont cinq cens avoient été levés des deniers du Duc de Bourbon, & ils prirent le chemin de Milan. Theodore Trivulce étoit dans cette Ville avec trois cens Lances, six mille hommes de pied étrangers, & trois mille François : une garnison aussi nombreuse étoit bien capable de contenir les habitans, & de se défendre contre une armée. Aussi le dessein du Connétable n'étoit-il que de menacer cette

ville, & de profiter de la foible pénétration de l'Amiral de Bonivet, pour obliger l'armée Françoisé à abandonner le fiége de Pavie, dans la crainte de perdre Milan.

1524

La marche de l'armée Impériale caufa de grands mouvemens dans les troupes Françoises. Le Roi affembla le Conseil, où se trouverent les Maréchaux de Chabanes, & de Foix, Louis de la Tremoille & plusieurs autres Chefs expérimentés, mais où l'on n'écouta que Bonivet. Le Maréchal de Chabanes repréfenta que la levée du fiége de Pavie étoit absolument néceffaire, & qu'on ne pouvoit fans un danger évident demeurer entre une garnifon compofée de cinq mille hommes aguerris, & une armée fupérieure commandée par les plus fameux Généraux de l'Europe; qu'il falloit même fe retirer promptement, & s'éloigner affez pour n'avoir point à craindre cette double attaque. Ils ajouterent qu'afin de n'être pas obligés à livrer bataille, on pouvoit camper l'armée au Monaftere de la Chartreufe, ou à Binafque, l'eux fortifiés de canaux, & de tout ce qui fert à rendre l'approche d'un camp

Répréfenta
tation faite
par le Maréchal de Chabanes

1524. difficile. L'avantage qu'on retiroit de cette conduite, devoit être d'obliger les Impériaux à se consumer eux-mêmes. Les Lanfquenets affiégés dans Pavie feroient encoie plus ferrés dans la campagne par la faim & par la misère : leurs Chefs, qui les avoient amusés d'espérance, n'ayant plus cette ressource pour les contenir, se verroient obligés de céder à leurs plaintes, & de souffrir leur désertion : les Lanfquenets & les Gendarmes de l'armée se trouvant accablés des mêmes maux y chercheroient les mêmes remèdes, enforte que cette grande armée se verroit dissipée en peu de tems, & que le Roi se trouveroit victorieux, pour avoir prudemment évité de combattre, & maître de Pavie pour avoir sçu se prêter à la fortune.

Cet avis fut goûté des anciens Généraux ; personne n'ignoroit la force présente des ennemis, ni les raisons qui devoient bientôt causer leur foiblesse ; les postes de la Chartreuse & de Binasque étoient connus ; on pouvoit de-là conserver Milan, & attendre sans incommodité la ruine de l'armée ennemie. Mais Bonivet trouva de la honte à l'éviter : selon lui la

gloire du Roi demandoit qu'on prît Pavie à sa vûe, & qu'on combattît ensuite : on pouvoit, disoit-il, se fortifier dans le camp, & y attendre, comme ailleurs, la dissipation des troupes Impériales. Le Roi ajouta qu'il avoit juré de mourir devant Pavie, ou de la prendre, & qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir reculé devant son ennemi. Les hommes se font ainsi un point d'honneur d'être exécuteurs exacts des fougues de leur esprit, & de manquer à la prudence & à l'humanité, plutôt que de corriger une idée romanesque. Il fut donc résolu, malgré l'avis des plus sages, de laisser l'armée dans son camp de Pavie, & Bonivet se contenta de changer quelque chose à la disposition des troupes, environnant toujours Pavie, mais se trouvant plus en état de recevoir l'ennemi qui venoit secourir cette place. Le Connétable ne pouvoit arriver que du côté de Milan; l'Amiral crut donc l'armée Françoise en sûreté, en occupant tout le terrain, depuis le chemin qui conduit de cette ville à Pavie jusqu'au Parc de Mirabel, maison de plaisance magnifique, située sur les bords du Tesin au dessous de

178 LE CONNÉTABLE

1524. la place ; & par cette disposition les ennemis n'y pouvoient jeter du secours qu'en le passant, le fleuve ayant son embouchure dans le Pô ; ce qui ne pouvoit s'entreprendre sans un danger évident en présence de l'armée Françoisse, & sans qu'ils forçassent quelques-uns des postes qu'elle occupoit. Ce fut aussi ce dernier parti que prirent le Connétable & le Marquis de Pescaire. L'un & l'autre étoient instruits des murmures secrets de leurs troupes, & craignoient qu'elles ne se débandassent avant la délivrance de Pavie. Il étoit donc de la prudence de brusquer les événemens, & de tenter la fortune par une bataille, dont le mauvais succès ne pouvoit que leur faire perdre une armée qui alloit se dissiper d'elle-même ; au lieu que la victoire en sauvant Pavie leur rendoit tout le Duché de Milan, & laissoit la France exposée à toutes les entreprises du vainqueur.

Bataille de
Pavie.

Le Connétable connoissoit par expérience les talens & les défauts des Généraux François : il conseilla au Marquis de Pescaire de ne rien tenter du côté où commandoit le Maréchal de Chabanés ; ce Général habile avoit

fait fortifier son poste avec soin , & son courage si souvent éprouvé promettoit une vigoureuse résistance ; mais il forma le plan d'attaquer l'armée Françoisse par le parc de Mirabel gardé par le Duc d'Alençon, mauvais Capitaine , & ennemi personnel du Connétable : en le forçant on pouvoit jeter un grand secours dans Pavie , sinon obliger le Roi de quitter , pour soutenir le Duc , les retranchemens qui le couvroient , & de livrer malgré lui la bataille. Les Impériaux étoient encore fortifiés dans leur dessein par un Envoyé du Roi d'Angleterre , qui venoit d'arriver dans leur camp : ce Monarque promettoit de secourir l'Empereur de toutes ses forces , & de l'aider au plutôt à recouvrer de l'argent pour payer ses troupes ; ce qui devoit les encourager à combattre avec ardeur , pour mériter les récompenses , & la prompte exécution de ses promesses. Le même Envoyé avoit ordre de presser le Pape de donner en argent ou en hommes des secours réels à l'Empereur , pendant que les Nonces de ce Pontife ne pensoient au contraire qu'à disposer les esprits à la paix , ou du moins de mé-

1524. tre le Saint Pere en état de recueillir quelque fruit de cette guerre, si leurs soins ne pouvoient réussir à la terminer. Mais, ni les démarches de l'Envoyé d'Angleterre, ni les conseils du Souverain Pontife, qui vouloit détourner le Roi de la bataille, ni les efforts de ses Nonces, n'étoient plus considérés dans les deux armées, & l'éloquence devenoit inutile, où l'on étoit résolu de n'employer que la force : la fortune de toute la guerre, les avantages & les suites alloient être réglés, bien mieux que par des négociations, par le succès de quelques heures de combat. L'armée Impériale s'approcha précédée de quelques corps, dont toutes les attaques réussirent, & arriva sur les bords d'un ruisseau profond, qui couloit du parc de Mirabel jusqu'au Tefin, & dont il falloit tenter le passage avant d'y pouvoir entrer.

Le Roi résolut de le défendre : on combattit tout le jour par escarmouches, & on travailla toute la nuit à élever des retranchemens de chaque côté, qui se trouvoient si près l'un de l'autre, que les deux partis pouvoient se toucher à coups d'arquebuses. Le

Connétable, & le Marquis de Pescaire ne se désarmèrent plus; l'un & l'autre étoient continuellement à la tête de leurs soldats ou des travailleurs, ou dans le parc de l'Artillerie, pour en changer la disposition suivant les fréquens mouvemens de l'armée Francoise réglés par Bonivet. Il s'agissoit alors de défendre le passage du ruisseau, & d'empêcher les secours de Pavie: mais ce Général ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre dessein; les Impériaux forcerent le passage, abattirent, à la faveur du bruit du canon & de la mousqueterie, une partie des murailles du parc, sans que le Duc d'Alençon s'en apperçût, entrèrent dans son enceinte, & une partie prit la route du Château, dont elle passa la garnison au fil de l'épée, pendant que l'autre alloit combattre les François enfermés dans le parc. On vint à toute bride apprendre au Roi le succès des ennemis, qu'il sçavoit déjà en partie, son quartier étant posé sur une éminence, d'où il pouvoit découvrir au loin dans la campagne. Les vieux Capitaines qui l'environnoient, obtinrent qu'il restât quelques momens, pour voir si le Duc d'Alen-

son placé dans le parc n'opposeroit aucune résistance, & se régler sur le succès. En effet ce Prince envoya quelques gens d'armes sur une troupe d'Espagnols détachée du corps, & les culbuta sur leurs compagnons, pendant que l'Artillerie Françoisé ajustée par Gayot de Genouillac, Seigneur d'Acier, sur le parc de Mirabel emportoit des files entières d'ennemis, & que transporté de joye de voir les commencemens de leur désordre, il supplioit le Roi de demeurer dans son poste, lui promettant de défaire l'armée des ennemis avec sa seule artillerie.

Le Connétable presque au pied des murailles de Pavie, maître du Château de Mirabel & de tous les postes voisins, faisoit les derniers efforts pour achever la déroute du Duc d'Alençon, que sa seule crainte avoit déjà à demi vaincu. Le Roi qui examinoit tous les mouvemens de l'ennemi, & qui comptoit peu sur la résolution de ce Prince, s'avança un peu pour être plus à portée de le soutenir. Genouillac dans le même dessein, & pour épargner le sang des siens, redoubla le feu de son artillerie, & fit

en tel carnage des ennemis , que le Connétable convenant lui-même de l'impossibilité de soutenir cette furie , défila dans un chemin creux , qui le mettoit à couvert du canon en s'approchant de la ville. 1524.

Le Roi impatient de combattre , & craignant de ne point assez hâter la victoire , méprisa les instances de Genouillac , & s'avança au grand trot vers les ennemis. C'étoit le Connétable lui-même que ce Monarque poursuivoit ainsi : alors n'ayant plus rien à craindre de l'artillerie , depuis que le Roi s'étoit mis entre elle & lui , il fit charger le corps de bataille du Roi par le Viceroy de Naples , pendant qu'il alla porter ailleurs ses ordres & ses coups. Le Comte de Lannoi chargea avec beaucoup de courage , & rompit les rangs du Roi ; mais ce qui lui servit sur-tout fut l'agilité merveilleuse de deux mille Basques , qui tombant à l'improviste sur la Gendarmerie toute chargée de fer , & se retirant avec la même vivacité , en taillèrent un grand nombre en pièces ; ce qui obligea le Roi de faire venir de nouvelles troupes. Avec ce secours il mit en fuite les Basques , attaqua à

524 son tour le Viceroy, & le mit dans un si grand désordre, que désespérant du salut de l'armée, il s'écrioit à chaque instant : *où en sommes-nous, tout est perdu.* Le Marquis de Pescaire accourut pour le dégager, & lui reprochant comme une foiblesse indigne l'abattement où il le trouva, il se vit bientôt dans le même danger sans rien perdre de son courage. Cependant le Roi le pouffoit avec vigueur, & ce brave Capitaine ayant à conserver sa haute réputation, faisoit des efforts prodigieux pour remettre ses soldats en ordre, menaçant & promettant tour à tour, mais sur tout donnant l'exemple de périr ou de vaincre.

Le Connétable combattoit alors contre l'avant garde, toute composée de Lansquenets aguerris & conduits par le Maréchal de Chabanes. Ces troupes bien disposées & formées aux évolutions militaires foutinrent sans s'ébranler plusieurs charges du Connétable : il s'attendoit à cette résistance de la part d'un homme tel que Chabanes, & ce Prince s'étoit attaché à lui, assuré que sa défaite entraîneroit celle du reste de l'armée. Il redoubla donc ses efforts, & lui-même la pique

à la main ne se distingua du reste des soldats, que par la prudence de ses ordres, & par les prodiges de son courage. Cependant le combat se foutenoit avec égalité, & Chabanes apprenant que le Roi avoit de l'avantage sur le Marquis de Pescaire, qui ne pouvoit plus long-temps l'arrêter, espéroit déjà que ce Monarque venant le joindre, ils pourroient aisément accabler ensemble le Connétable, contre lequel il se foutenoit seul. Antoine de Leve, qui du haut des murailles de Pavie voyoit une partie de la bataille, fit alors ouvrir les portes, sortit avec sa garnison, & vint fondre sur Chabanes par derrière. Ce Général après avoir donné quelques ordres, quitta le Connétable, & vint à toute bride pour s'opposer à Antoine de Leve; mais il ne trouva que des troupes effrayées, & qui prenoient pour ennemis tous ceux qui vouloient s'opposer à leur fuite. Ainsi, presque seul, poursuivi par le Connétable, pressé par Antoine de Leve, les chemins du secours & de la retraite lui étant également fermés, il ne put que périr, & ce grand homme tombant percé de coups fut le premier signal de la défaite des François.

1524.

1525.

Le Connétable ayant dégagé Pavie, accourut tout sanglant au secours du Marquis de Pescaire, qui enfin alloit succomber. Il reconnut sans peine le Roi aux efforts de ce Prince & à la foule des Grands, dont sa personne étoit environnée. Pescaire blessé lui résistoit avec une opiniâtreté surprenante, ne pouvant le résoudre à la retraite, quoiqu'il ne lui restât point d'autre espoir de salut. La vue du Connétable le ranima, & comme si en l'arrachant à la honte d'être vaincu, ce Prince lui eût donné quelque chose de plus précieux que la vie, il oublia tout à coup son injuste antipathie, chargea de nouveau avec lui, & demanda ses ordres avec soumission. Mais le Duc de Bourbon voyant Bonivet au milieu de ses ennemis, n'en donnoit que de son exemple, & n'en prenoit que de son courage. Aucun alors, ni dans l'armée du Roi, ni dans les troupes de l'Empereur, ne fut Général: tous furent soldats. Le Duc de Bourbon faisoit son possible de joindre Bonivet, & celui-ci qui ne manquoit non plus que ce Prince de valeur ni de haine, s'exposoit aux plus grands périls pour

éviter celui de tomber entre ses mains. Enfin voyant que la multitude qui entouroit le Roi diminuoit à chaque instant, que les Suisses l'avoient abandonné, & que ce Monarque renversé de son cheval alloit peut-être périr à ses yeux, il se jeta dans le plus épais de la mêlée, défit lui-même l'armure qui lui couvroit le col, & tendit la gorge au premier ennemi qu'il rencontra, voulant sans doute éviter par la mort le reproche de ses mauvais conseils & de la perte de la bataille.

Cependant le Roi presque seul, s'obstinoit à se défendre encore contre une troupe de soldats qui se disputoient sa prise. Pomperant Gentilhomme du Connétable, & le même qui avoit accompagné ce Prince dans sa fuite, apperçut le Roi & le péril où il étoit. Il s'ouvrit un passage à travers les soldats, & se mettant à genoux, il conjura Sa Majesté de ne pas exposer davantage une vie précieuse par une résistance inutile. Il lui proposa ensuite de se rendre au Duc de Bourbon; mais le Roi le refusa avec indignation, & demanda où étoit le Viceroy. On se hâta d'aller chercher ce

Le Roi
fuse de
rendre au
Connétable

1525.

Seigneur, à qui le Marquis de Pescaire reprocha depuis de s'être trouvé dans ce moment un peu trop loin du lieu où l'on combattoit. Il fit retirer les soldats en arrivant, & reçut le Roi prisonnier au nom de l'Empereur, à qui seul ce Prince voulut se rendre. Le Connétable averti par Pomperant s'étoit avancé à quelque distance, déplorant en secret le malheur d'un grand Roi, dont il étoit né le parent & le sujet, & dont la fortune des armes le vengeoit trop cruellement. Dans sa douleur, augmentée par l'idée du reproche que toute l'Europe alloit lui faire, il demanda où étoit Bonivet, qu'il accusoit seul de tant de désastres. On le lui montra au dessus d'un tas de corps sanglans, couvert de blessures & tout nud, les soldats s'étant hâtés de le dépouiller des habits superbes dont il étoit paré. Le Duc de Bourbon le considéra long-temps d'un œil fixe, & s'écria : Ah ! malheureux, tu es la cause de la perte de la France & de la mienne. Il détourna en même-temps ses regards, laissant le cadavre de son ennemi en spectacle à toute l'armée.

Le Viceroy, maître de la personne de François I. chercha un lieu où il

pût mettre cet illustre prisonnier en sûreté. Le Duc de Milan refusa de le recevoir dans le Château de cette ville, dont la victoire venoit de le rendre maître. Ainsi le Roi demeura pour la première nuit au milieu de l'armée Impériale dans la tente du Comte de Lannoi, servi avec beaucoup de respect par des Officiers Espagnols, & entouré du plus grand nombre des Seigneurs François faits prisonniers avec lui. Pomperant touché jusqu'au fond du cœur de l'infortune qu'éprouvoit son Roi, & d'y avoir contribué, alla lui offrir ses services, & le supplier de vouloir bien permettre au Connétable de Bourbon de venir se jeter à ses pieds. Cette demande qui marquoit une profonde soumission dans le vainqueur, fut reçue du Roi avec bonté : il répondit que le Connétable pouvoit venir, & ce Prince se montrant aussi-tôt, il embrassa les genoux de son Souverain avec des témoignages de douleur & de respect si grands, que le Roi y fut sensible, & qu'ils donnerent de l'inquiétude aux Espagnols. Sans doute que dans cet instant, où la bonté du Roi étoit réveillée par son propre

1525.

Le Connétable rend ses respects au Roi.

525. malheur, & par le repentir du Connétable, il fit réflexion sur les suites funestes de l'injustice de sa conduite, à l'égard d'un Prince que la haine de sa mere avoit rendu aussi coupable, qu'elle le rendoit lui-même malheureux. Cependant pour ne pas donner lieu de croire que la disgrâce dont il étoit l'objet, eût affoibli son courage, ce Prince, après les premiers momens, prit un air froid, & refusa même la ferviette que le Connétable lui présenta à souper. Les Espagnols témoins de cette entrevue en recueillirent jusqu'aux moindres circonstances, étonnés de voir un Roi captif recevoir avec bonté son sujet, auteur de sa captivité. Le lendemain le Viceroi entendant les Lansquenets louer hautement la valeur du Roi, & se plaindre du défaut de leur paye, augmenta le nombre des Espagnols qui le gardoient, dans la crainte que les premiers sollicités par leur intérêt, & peut-être par le Duc de Bourbon de qui ils dépendoient, ne se faussent de la personne de ce Monarque pour profiter de sa rançon : pour plus de sûreté il le fit conduire au Château de Bisighitone, où le Général de l'infan-

terie Espagnole fut chargé de sa garde. Ce fut-là que le Marquis de Pefcaire, guéri des blessures qu'il avoit reçues à la bataille, vint lui faire sa cour. Ce Seigneur naturellement généreux, & aimant la vraie gloire, jusqu'à être jaloux de ceux qui pouvoient entrer en concurrence avec lui, blâma l'indécence de plusieurs d'entre les principaux de l'armée, qui allant rendre leurs devoirs au Roi prisonnier, avoient affecté un maintien orgueilleux, de se revêtir d'habits magnifiques, & de paroître même devant lui ornés des dépouilles des Seigneurs François. Reconcilié avec le Duc de Bourbon depuis le secours qu'il en avoit reçu, & desirant de le servir, il crut devoir se rendre agréable au Roi, qui feroit plus ou moins de résistance à ce que l'Empereur demanderoit pour ce Prince fugitif, suivant le degré de la prévention contre lui.

Le Marquis de Pefcaire ayant donc fait demander à François I. la permission de le visiter, parut devant lui avec une contenance modeste, revêtu d'un habit noir, sans aucun ornement. Il le complimenta sur son malheur, & lui promit de contribuer de

525. tous ses soins à lui en diminuer le poids. Le Roi fort satisfait de ses manieres respectueuses l'embrassa , le fit asseoir , lui parla des belles actions qu'il avoit faites , sur-tout à la dernière bataille , attribua à son courage la gloire du succès , & vint à bout de l'intéresser de telle sorte à sa situation , que Pescaire lui promit d'employer tout son crédit , pour engager l'Empereur à avoir pour sa personne tout ce que son rang & sa générosité exigeoient. Le Marquis de Pescaire ne dissimula point les sentimens qu'il avoit conçus pour le Roi captif ; il parla avec admiration à tous les Officiers de l'armée de la fermeté de ce Prince dans son malheur : & sur ce qu'on lui rapporta que le Connétable de Bourbon s'y montrait extrêmement sensible , il le loua , blâmant au contraire l'excessive inquiétude du Viceroi , augmentée encore par le mépris qu'il en faisoit.

Dès-lors le Viceroi résolut de prendre secrettement ses mesures pour tirer le Roi de Pisighitone , & de le conduire au Royaume de Naples ; mais ce Prince en étant informé , lui fit de grandes instances pour être me-

né en Espagne où résidoit l'Empereur, espérant qu'en traitant directement avec lui, il en obtiendrait des conditions moins défavorables, & abrégeroit la négociation. Ainsi, François I. regardant comme une grace le choix de sa prison, promit au Viceroy de cacher au Marquis de Pescaire & au Connétable les raisons de son départ, & le lieu où on le conduisoit. Le Roi avoit d'ailleurs un intérêt personnel dans le secret auquel le Viceroy l'engageoit : il sçavoit que l'Empereur reconnoissant des services que le Connétable de Bourbon lui avoit rendus pendant le cours de cette guerre, pensoit sérieusement à le marier avec sa sœur Eléonore d'Autriche, Douairière du Roi de Portugal. Cette alliance en assurant la protection constante de l'Empereur au Duc de Bourbon devenu par là son beau-frère, ne pouvoit être que dangereuse pour le Roi dans la situation où il se trouvoit, & même dans la supposition de la paix, & du rétablissement du Duc de Bourbon dans ses biens : c'eût été un Prince autorisé au milieu du Royaume, assez puissant pour y exciter des troubles quand il le voudroit, & toujours cer-

tain de l'appui des étrangers.

1525. François I. pensa donc à détourner ce coup qui le menaçoit, & à demander Éléonore d'Autriche pour lui-même, ne doutant pas qu'il n'obtînt aisément la préférence sur le Duc de Bourbon, surtout s'il pouvoit en faire lui-même la proposition à l'Empereur. Ce fut donc en partie ce motif qui déterminâ le Roi à se faire transporter en Espagne, se servant même de ses propres galères pour s'y rendre plutôt; tant il croyoit devoir se presser de voir Charles V. avant qu'il eût rien conclu. Le Viceroy ne pouvant cacher au Connétable & au Marquis de Pescaire le départ du Roi, feignit de le vouloir conduire à Naples, & s'étant embarqué à Gênes en leur présence sur les galères d'Espagne, il remonta d'abord la mer d'Italie, comme s'il eût voulu exécuter ce dessein de bonne foi; mais ayant fait remplir les galères de France, qui le suivoient de loin, de soldats Espagnols, il changea tout à coup de route, & cingla vers l'Espagne, où la flotte arriva en peu de temps. Le Connétable fut instruit le premier de la supercherie du Viceroy: il en comprit les suites fâcheuses pour
ses

Le Roi de
mande Elec-
nore d'Au-ri-
che en maria-
ge.

ses intérêts, & confia sa crainte au Marquis de Pescaire, en même tems que sa résolution de passer sur le champ en Espagne, pour se plaindre de la conduite du Viceroi de Naples, & pour s'opposer au tort qu'elle pouvoit lui faire. Le Marquis montra le même ressentiment qui animoit le Connétable : il le pressa de partir, & ne pouvant l'accompagner dans ce voyage, il écrivit des lettres sanglantes à l'Empereur contre le Viceroi, l'accusant de lâcheté, & d'avoir voulu tirer tout l'honneur d'une victoire, à laquelle il n'avoit en rien contribué.

Les amis du Marquis de Pescaire étoient en grand nombre à la Cour : ils seconderent vivement le Connétable, & lui procurèrent l'accueil le plus favorable de l'Empereur. Ce Monarque prévenu par le Viceroi, l'excusa sur le secret qu'il avoit été obligé de garder, ajoutant qu'il n'avoit en cela exécuté que ses ordres ; mais que loin d'avoir été excité à les donner ainsi, par défiance pour lui & pour le Marquis de Pescaire, il reconnoissoit leur devoir principalement tout l'avantage de cette guerre, & que leurs services se verroient bientôt récompensés.

1525.

L'Empereur voulant montrer au Duc de Bourbon une considération capable de donner de l'inquiétude aux François, ajouta à ces paroles toutes les marques de distinction qui pouvoient en imposer, & paroissant fâché de ce que les coutumes de l'Espagne ne lui permettoient pas de le loger en son Palais, il se donna la peine de lui chercher un logement.

Un Seigneur Espagnol, qui se trouvoit pour lors parmi la foule des Courtisans, fut prié par l'Empereur de céder son Palais, le plus beau de Madrid, au Connétable : voyant qu'il résistoit, ce Prince lui dit qu'il devoit regarder comme un honneur de loger un aussi grand Prince & un aussi grand Capitaine. L'Espagnol répondit à l'Empereur, (je ne puis m'empêcher de regarder ce trait là comme hasardé, quoique rapporté par un grand nombre d'Auteurs Italiens, Espagnols & François) qu'on ne pouvoit méconnoître ces qualités dans le Prince, mais que sa faute en ternissoit l'éclat : qu'il le recevrait chez lui par obéissance, mais qu'il supplioit Sa Majesté de lui permettre de brûler sa maison aussi-tôt que le Duc en seroit sorti, ne

ant se résoudre à occuper dans la demeure d'un traître. Le Con- 1525.

le n'apprit point alors la cruelle
 e que venoit de lui faire le Sei-
 r Espagnol ; mais il se vit tous les
 exposé à mille désagréments,
 s par l'orgueil insupportable des
 ds de cette Nation , que les or-
 même de l'Empereur ne pou-
 it résoudre à avoir pour lui les
 dres égards. Chacun d'eux sem-
 être son protecteur , ou le ven-
 de sa faute. Mais ce Prince op-
 nt à leur impudente vanité la no-
 ierté que lui inspiroit la grandeur
 n courage & de son origine , se
 it de les voir , & s'étudioit à les
 lier , quand la nécessité des af-
 les obligeoit de venir auprès de
 se consolant d'ailleurs de leurs
 eres hautaines , par la conduite
 s osoient tenir avec le Roi de
 ce même , pour qui ils n'obser-
 ntaucun ménagement Ils avoient
 endu que ce Monarque , comme
 malheur dégradoit , devoit (à
 e peut-on le croire) s'incliner en
 aluant , au lieu de se découvrir
 nent , ainsi qu'il étoit d'usage.
 lit même qu'à ce sujet ils enga-

1525.

gerent l'Empereur à faire diminuer la hauteur de la porte de sa chambre, afin que se tenant au-delà, ils pussent s'attribuer l'inclination que le Roi se trouveroit obligé de faire pour sortir; mais ce Prince voulant les punir de la vanité de leurs prétentions, & de leur façon de les obtenir, attendit qu'ils fussent assemblés en grand nombre autour de sa porte qu'il passa à reculons en leur présentant le dos.

L'Empereur, à qui ce trait fut rapporté, ne put s'empêcher de le louer, en condamnant les Grands de sa Cour, ce qui les indisposa plus que jamais contre le Roi de France. Un d'entr'eux jouant avec lui perdoit beaucoup, & ce Monarque plus sensible au gain que la grandeur d'amène le permet, témoignoit une gayeté toujours désagréable en ces occasions à celui que la fortune maltraite. L'Espagnol osa en paroître fâché, le priant d'un air froid de continuer le jeu, ce que le Roi après un certain tems refusa de faire. Alors le Grand piqué jeta sur la table la somme qu'il avoit perdue, & lui dit insolemment, *tu as raison de garder cet argent, il servira pour ta rançon.* Cette insulte mit le

Roi dans une violente colere : il tira l'épée, & en donna un si grand coup sur la tête de l'Espagnol, qu'il en mourut peu de jours après. Cet événement fit grand bruit à la Cour; ce ne fut que menaces contre le Roi; & les parens de celui qu'il avoit tué allèrent tous ensemble demander justice à l'Empereur. Ce Prince informé de l'action, & ne pouvant la punir, quand même il l'eût désiré, ne voulut pas même la condamner; il répondit aux parens du mort, que son insolence méritoit la punition qu'il avoit reçue, & qu'il devoit se souvenir qu'un Roi étoit Roi par-tout : maxime que la fameuse Christine Reine de Suede suivit en France d'une maniere cruelle, & que Louis le Grand condamna jusqu'au point de l'obliger à sortir promptement de ses Etats. Jusque-là le Connétable avoit eu un libre accès auprès de l'Empereur, qui refusoit au contraire de voir le Roi; mais malgré cette faveur, il comprenoit sans peine que sa fortune suivroit le sort de son Souverain; & qu'après avoir été obligé de quitter la France pour avoir perdu ses biens, ce même Prince viendrait lui enlever jusqu'en

1525.

198 LE CONNÉTABLE

1525. Espagne le plus grand avantage que lui eût promis l'Empereur, qui étoit sa sœur, Douairiere de Portugal.

En effet le Roi après avoir fortement résisté aux demandes excessives de l'Empereur, lui proposa ouvertement d'épouser sa sœur, & cette condition accordée fut l'heureux présage de la prochaine liberté du Roi.

Le Connétable frustré de sa plus chere espérance fit de grandes plaintes à la Cour de Madrid, & représenta à Charles V. avec chaleur, que bien loin que la victoire de Pavie & la prise du Roi, dont on lui étoit redevable, lui eussent mérité des égards & des récompenses, on abusoit d'un événement si heureux pour les ennemis de la France, pour manquer à tout ce qu'il lui avoit été promis. L'Empereur ne pouvant s'empêcher de trouver de la justice dans ses plaintes, & appréhendant que le Roi ne tirât avantage de son mécontentement, le calma, en l'assurant qu'il persisteroit non-seulement à lui obtenir la Provence en Souveraineté, mais que son dessein étoit de le nommer actuellement son Lieutenant Général en Italie, & de lui donner sous le même

titre le Duché de Milan nouvellement
confisqué, à cause de la prétendue 1525
révolte de François Sforce. Le Mar-
quis de Pescaire, par une trahison in-
signe, & pour exécuter un projet
moins noir, mais plus dangereux,
avoit réduit ce Prince infortuné, ou
à vivre esclave de l'Empereur, ou à se
voir condamner comme son ennemi.

Tant que les armes Françaises
avoient été dominantes en Italie, le
Pape, les Vénitiens & les autres Puif-
sances qui la partagent, avoient souf-
fert patiemment que l'Empereur l'oc-
cupât presque entièrement avec ses
troupes, & le Duc de Milan même,
obligé par nécessité de conserver un si
puissant protecteur, s'étoit soumis
non-seulement à ses ordres, mais en-
core aux caprices de ses Généraux.

La prison du Roi de France don-
nant une nouvelle face aux affaires,
changea aussi toutes les dispositions.
Le Pape & les Vénitiens se voyant
resserrés par les forces de l'Empereur,
craignirent avec raison que sa vaste
ambition ne fût pas bornée aux succès
passés, & que la facilité qu'il avoit
trouvée jusques-là à s'emparer des
Etats d'autrui, ne lui fût concevoir

1525,

des desseins sur les leurs. Ils désirerent donc que François Sforce fût reconnu pour Duc de Milan sans aucune restriction, & que l'Empereur fît sortir son armée d'un pays, où sa dernière victoire ne lui laissoit plus d'ennemis à combattre. Pour l'y contraindre, il fut résolu dans le Conseil des Princes d'Italie de faire une confédération, dont le Pape & les Vénitiens seroient les Chefs: Qu'on leveroit le plus grand nombre de troupes qu'il seroit possible, & que le Marquis de Pescara, mécontent de l'Empereur, seroit sollicité de s'en déclarer le Capitaine Général, sous l'espérance du Royaume de Naples, ou du moins d'une possession considérable de cet Etat.

Le Duc de Milan, comme le plus intéressé dans cette cause, fut chargé de faire les premières démarches: le célèbre Jérôme Moroné, Chancelier du Milanez & son Ministre, s'aboucha avec le Marquis, le gagna, & tous deux convinrent, le premier de faire soulever tout le Milanez en faveur du Duc, & le second de ne point s'y opposer, & de marcher au contraire avec l'armée des Confédérés droit au Royaume de Naples pour s'en

rendre maître. Mais cette négociation intéressoit trop de personnes pour que sa lenteur n'en fît pas découvrir le secret. L'Empereur en fut instruit, & usant de la diligence nécessaire en de pareilles conjonctures, il envoya un homme affidé au Marquis de Pescaire, pour l'engager par les plus grandes promesses à quitter la confédération s'il étoit le plus fort, ou pour s'assurer de sa personne, si ce moyen pouvoit encore réussir. L'Envoyé de l'Empereur trouva le Marquis de Pescaire dans une situation, qui tenoit le milieu entre ce que souhaitoit l'Empereur, & ce qu'il avoit à craindre.

Le Marquis étoit assez fort, pour qu'on n'osât attenter à sa personne ; mais on ne lui avoit pas laissé assez de tems pour assurer le succès de son entreprise. Il conforma sa conduite à la fortune, & se rangea du parti du plus fort. L'Envoyé de l'Empereur fut reçu avec beaucoup de respect, de la part du Marquis de Pescaire, qui pour lui persuader que son dessein en s'unissant avec les Confédérés, avoit été de découvrir leur secret pour en avertir l'Empereur, convint avec lui de mander le Chancelier Moroné, reconnu

Perfidie
insigne du
Marquis de
Pescaire.

pour être l'ame de l'intrigue, & de le faire ensuite arrêter prisonnier : ce lâche projet fut exécuté. Moroné regardant Pescaire comme lié avec lui par le plus fort de tous les intérêts, ne fit aucune difficulté de se rendre auprès de lui : ils parlèrent même long-tems ensemble de leurs projets, jusqu'à ce qu'Antoine de Leve caché derrière une tapisserie, s'étant montré, il le fit arrêter par des gardes, & conduire sur le champ en un Château voisin. Le Marquis de Pescaire ne borna point sa perfidie à cette action ; profitant de la consternation du Duc de Milan, qui voyoit dans son juge le complice de ses desseins, il lui demanda pour sûreté de son obéissance à l'Empereur les places les plus considérables de son Etat, que le Duc n'osa refuser. Il croyoit au moins vivre en repos dans l'esclavage auquel il avoit consenti ; mais le Marquis entrant tout à coup dans Milan avec son armée, vint lui demander le Château de cette ville où il faisoit sa résidence, & sur son refus l'assiégea. Le Duc désespéré se défendit avec vigueur : toutes les Puissances de l'Italie s'unirent de nouveau pour travailler à sa

délivrance, & dans cet intervalle Pef-
 caire mourut, laissant à douter, vu
 le génie de la Cour d'Espagne, si une
 mort si voisine de sa perfidie n'en
 étoit pas la punition. Le Marquis du
 Guast son neveu prit sa place, &
 continua de tenir le Château de Mi-
 lan bloqué; mais les troupes rebutées
 de la fatigue & de son extrême du-
 reté, désertant en foule, l'Empereur
 craignit que le Milanez lui échap-
 pât, s'il ne se hâtoit d'y envoyer un
 Chef autorisé, craint des ennemis,
 respecté des troupes, & en état par sa
 capacité de suppléer à leur nombre.

Tel étoit le Duc de Bourbon; la
 seule difficulté qui s'offroit, étoit de
 l'engager à sortir de Madrid, où dans
 l'occurrence présente il croyoit sa pré-
 sence nécessaire; mais le Roi l'ayant
 fait flatter en secret de lui donner la
 Duchesse d'Alençon en mariage, s'il
 vouloit se relâcher sur les articles qui
 empêchoient la conclusion du Traité,
 ce Prince y consentit, en disant qu'il
 sacrifieroit toujours ses plus chers in-
 térêts à la gloire de réunir les deux plus
 grands Monarques du monde. Le prix
 de ce sentiment furent les parentes de
 son Général des Armées de l'Empereur.

en Italie, la promesse écrite d'être investi du Duché de Milan, aussi-tôt que le procès de François Sforce convaincu de félonie auroit été jugé, la restitution de tous ses biens en France, de ses Charges & de ses dignités, avec la permission de demeurer hors du Royaume, & même au service de l'Empereur, du consentement du Roi qui lui accordoit le droit de créer des Lieutenans dans les terres de son appanage, pour les administrer en son absence, & lui en faire toucher les revenus par tout où il se trouveroit. L'Empereur exigea même, pour obliger davantage le Duc de Bourbon, qu'en parlant de lui dans le Traité, on lui donnât toutes les qualités qu'il portoit en France, & qu'on nommât sa rébellion une absence du service du Roi; en sorte que le Connétable partit d'Espagne avec la faveur de Charles V. les espérances les plus flatteuses, & délivré du titre de rébelle dont il avoit tant de fois rougi.

Il partit peu de tems après pour Barcelone, où l'Empereur voulut que plusieurs Grands de sa Cour, l'accompagnassent par honneur, & de-là il se rendit à Milan. Le peuple de cette

grande Ville l'attendoit avec impatience, se ressouvenant du bonheur dont il les avoit fait jouir lorsqu'il les gouvernoit au nom du Roi de France. Jamais ces peuples ne s'étoient trouvés si à plaindre. Milan depuis plusieurs années payoit des subsides exorbitans, & depuis quelques mois nourrissoit une armée entiere de soldats insatiables, qui ne bornant point leurs prétentions à leur solde, accabloient les Bourgeois dont ils occupoient les maisons, par des demandes continuelles; les uns vouloient qu'on les nourrit délicatement, les autres, plus sobres à cet égard, exigeoient qu'on leur fournît de quoi satisfaire à des desirs plus criminels. Ils lioient les hommes avec leurs femmes & leurs enfans, se contentant quelquefois de ce barbare spectacle, quelquefois les couvrant d'infamie à la vue des uns des autres. Les Temples n'étoient point à couvert de leur violence. Rien n'est sacré pour qui veut oublier la nature: les vases sacrés & les autres richesses qui servoient à leur décoration, devenoient la proie de ces soldats sacrilèges.

Au bruit de l'arrivée du Duc de

206 LE CONNÉTABLE

1525. Bourbon , toutes les douleurs furent suspendues ; les Magistrats , qui jusques-là ne s'étoient assemblés qu'avec crainte , rentrèrent dans l'exercice de leurs fonctions , & il fut décidé que la Ville ne se trouvant point en état de recevoir le Duc avec la pompe qui étoit ordinaire , les principaux Citoyens iroient au devant de ce Prince , pour lui représenter la misere publique , & le supplier d'en faire cesser les tristes causes. Ce jour qui auroit dû être signalé par des réjouissances , fut pour les Milanois un jour de deuil. Les Citoyens nommés pour recevoir le Connétable parurent devant lui en grand nombre avec des habits pauvres , la tristesse sur le visage , & les larmes aux yeux. Le plus considérable d'entre eux l'ayant salué , lui parla de cette sorte.

Guichardin. » Si la misere qui accable depuis si
» long-tems cette malheureuse Ville ,
» avoit pû laisser dans nos cœurs quel-
» ques sentimens de joye , nous l'au-
» rions éprouvé à l'arrivée d'un aussi
» grand Prince. Mais après avoir été
» en proye à la fureur des guerres ,
» nous nous sommes vûs livrés aux
» horreurs de la peste , & enfin à l'a-

» vuidité insatiable des soldats étran-
 » gers, qui nous déchirent encore le 1525.
 » sein. Nous n'avons plus de biens,
 » nos maisons mêmes ne sont plus des
 » asyles pour nous; des maîtres impi-
 » royables les ont changées en sejours
 » dangereux, où souvent on immole
 » à nos yeux notre honneur, & ce
 » qui est plus cher que la vie & plus
 » sensible que la mort, on deshonore
 » nos femmes & nos filles: nos tyrans
 » n'ont voulu nous épargner aucun
 » malheur, ni nous laisser personne
 » dont la vûe pût en diminuer le poids.
 » Nous avons, grand Prince, en des
 » tems plus heureux éprouvé les dou-
 » ceurs de votre équitable gouverne-
 » ment. Quoiqu'étranger parmi nous,
 » la fortune, alors aussi favorable
 » qu'elle nous est contraire, a voulu
 » que nous connussions la prudence,
 » la sagesse, la justice, la valeur, le
 » désintéressement, l'extrême bonté
 » qui forment votre caractère, & qui
 » vous ont fait admirer depuis de toute
 » l'Europe. Et c'est la comparaison des
 » bienfaits dont nous vous sommes
 » redevables, qui augmente la rigueur
 » des maux que nous souffrons. S'ils
 » étoient la suite ou la punition de nos

525. » fautes, il faudroit s'y soumettre.
 » sans murmure : mais que peut-on
 » nous reprocher ? Le mouvement
 » inconfidéré d'une vile troupe de po-
 » pulace doit-il être imputé à des Ci-
 » toyens fidèles qui ont aidé eux mê-
 » mes à le réprimer ? Etrange effet
 » du malheur des peuples, qui les sou-
 » met à la justice des Princes, sans
 » jamais exciter leur reconnoissance.
 » Vous nous avez vûs François, &
 » depuis nous avons soutenu contre
 » eux deux sièges, dont vous fûtes
 » témoins, en faveur de ce même Em-
 » pereur, à qui l'on ose nous accuser
 » d'être infidèles. Les mêmes bouches
 » qui nous condamnent aujourd'hui,
 » ont loué hautement nos efforts, &
 » néanmoins nous ne nous sommes
 » pas démentis par nos actions, com-
 » me ils démentent leurs paroles. Il est
 » vrai que soumis depuis long-tems à
 » la Maison des Sforces, nous avons
 » montré un zèle violent pour Fran-
 » çois Sforce, que l'Empereur lui-mê-
 » me nous avoit donné pour Souve-
 » rain. Le Marquis de Pescaire, de-
 » venu justement suspect à ce Monar-
 » que, arrive armé parmi nous pour
 » détruire un Prince qui étoit son

» vrage. Cette démarche parut un at-
» tentat, & plusieurs s'y opposerent; 1525.
» mais la plus saine partie des citoyens
» condamnant la chaleur de la multi-
» tude, l'obligea de poser les armes, &
» respectant le nom de l'Empereur
» dont il y avoit à craindre qu'on n'a-
» busât, nous lui prêtâmes serment:
» nous exilâmes ceux de nos citoyens
» suspects à ses Officiers, & nous ai-
» dâmes, si on peut le dire, à affie-
» ger notre propre Souverain dans le
» Château où il s'étoit réfugié : voilà
» nos crimes. Mais quand nous en au-
» rions commis de tels, qu'aucuns
» peuples révoltés n'en eussent donné
» l'exemple, les supplices que nous
» souffrons malgré notre innocence,
» seroient encore au-dessus de ce que
» le Juge le plus inflexible pourroit
» ordonner pour nous en punir. Nous
» ne nous souvenons plus de notre li-
» berté, que pour nous trouver plus
» à plaindre de l'avoir perdue : les
» Nobles d'entre nous, soumis aux
» mêmes traitemens que la populace,
» se sont vûs battus dans leurs maisons,
» injuriés en public, privés de leurs
» meubles, quelquefois de leurs ha-
» bits, & emprisonnés enfin par de

» vils soldats. Enfin les outrages que
 » nous avons reçus, ont été portés à
 » un tel point, qu'il n'y a pas un ci-
 » toyen parmi nous en quelque degré
 » d'honneur & de richesse que la for-
 » tune l'ait autrefois élevé, qui ne re-
 » gardât comme une grace singulière
 » la liberté de pouvoir sans risque
 » sortir de Milan : dépouillé des cho-
 » ses même les plus nécessaires à la
 » vie, & de sauver ainsi sa personne,
 » en abandonnant sans retour ce que
 » les hommes ont de plus cher, ses
 » biens & sa patrie. Frederic Barbe-
 » rouffe, ennemi déclaré de cette
 » Ville, y porta autrefois la désola-
 » tion & les carnage ; il remplit ses
 » mains de meurtres, & sa vengeance
 » en fit détruire jusqu'aux fondemens,
 » mais quelques jours en bornerent
 » les tristes effets ; au lieu que depuis
 » plus d'un mois, la misère publique
 » sembleroit augmenter, s'il étoit
 » possible à ceux qui la causent d'y
 » ajouter de nouveaux malheurs. Les
 » maux que causent un ennemi décla-
 » ré, paroissent bien moins insuppor-
 » tables, que la persécution injuste de
 » celui qu'on regarde comme son dé-
 » fenseur. Mais la durée de nos maux

» cause notre désespoir. C'est à vous ,
 » grand Prince , à le terminer , ou en
 » nous délivrant de la tyrannie sous
 » laquelle nous gémissons , ou en nous
 » donnant la mort qu'elle nous fait
 » désirer. Si vous nous croyez coupables ,
 » ou si le ciel vous ôte le pouvoir
 » de récompenser notre innocence ,
 » déployez sur ce peuple , sur
 » nous tous , sur nos femmes & sur
 » nos enfans le fer & le feu , & tout
 » ce qui peut servir à la destruction
 » des hommes. Nous pardonnons à
 » vos soldats de nous avoir réduits en
 » l'état où nous sommes , s'ils consentent
 » à nous en délivrer , en nous
 » arrachant la vie.

Cette harangue , prononcée avec la véhémence que donne une véritable douleur , fut suivie de pleurs & de gémissemens , qui attendrirent le cœur du Duc de Bourbon. Il répondit avec douceur que l'infortune des Milanois lui étoit très-sensible , & que l'Empereur puniroit sans doute les excès de ses troupes ; mais qu'elles avoient été portées à les commettre par l'extrême nécessité où les avoit réduites le défaut de paye ; qu'il apportoit avec lui quelque argent , & que s'ils vouloient

525. faire un dernier effort, afin d'achever la somme nécessaire pour les contenir, il leur promettoit, foi de Prince, de faire sortir sur le champ l'armée de leur ville. Et sur ce qu'on lui représenta que de pareilles promesses avoient souvent été trahies, on assure que ce Prince fit serment de garder la sienne, priant Dieu, s'il y manquoit, que le premier coup d'artillerie pût lui donner la mort. Ce trait fut remarqué, & peut-être inventé, à cause du malheur qui lui arriva au sac de Rome. Quelques momens après, ce Prince s'aperçut qu'il lui seroit difficile de faire sortir l'armée de Milan. Un Officier, que son âge & ses services rendoient respectable, vint le trouver & lui parler au nom des soldats : il lui représenta que depuis le commencement de la guerre, les troupes n'avoient reçu que quelques mois de paye, & qu'elles avoient souffert tout ce que la guerre a de plus pénible sans murmure, sous l'espérance d'en être dédommagées par le pillage de Milan qui leur avoit été promis; que cette ville rébelle étoit devenue leur bien par cet engagement, & qu'il devoit considérer, que si l'inté-

Le Duc étoit la première cause de l'obéissance des soldats, on devoit les satisfaire, ou craindre qu'il ne devînt un sujet de soulèvement. 1521

Le Duc comprit le sens de cet avertissement; mais le désir de réussir dans son dessein & de soulager les Milanois, lui en donnant l'espérance, il continua de les flatter. La somme demandée aux Milanois étoit de trente mille ducats; & vu l'état déplorable de cette Ville, elle paroissoit exorbitante & impossible à rassembler; mais le désir de se défaire de leurs oppresseurs inspira tant de zèle aux habitans, qu'ils se trouverent en état au bout de quelques jours de la porter au Connétable, plusieurs ayant donné, pour payer leur taxe, la moitié de ce qu'ils possédoient, & les choses même les plus nécessaires à leur subsistance. Le Duc de Bourbon tint sa parole, & distribua sur le champ avec exactitude tous les deniers dont on l'avoit rendu dépositaire; & à mesure que les soldats étoient payés, il les faisoit passer dans les faubourgs de la Ville, où l'on commençoit de grands travaux, en attendant qu'il eût ordre de disposer autrement des

troupes. Mais ce Prince avoit à ménager une multitude de vieux soldats, dont le secours lui étoit nécessaire, & qui regardoient depuis long-tems la ville de Milan comme un bien, dont le droit de la guerre les avoit rendus légitimes possesseurs. D'un autre côté le Duc avoit à démêler les vûes de l'Empereur à travers le mystère impénétrable dont il couvroit sa politique, & à craindre qu'il ne punit une mauvaise interprétation, quoiqu'involontaire, par un manquement formel & peut-être prémédité à toutes ses promesses.

L'Italie entière s'étoit émue au sujet des entreprises de l'Empereur contre le Duc de Milan. Il avoit élevé ce Prince sur le trône, & l'injustice de l'en vouloir faire descendre, ne pouvoit être produite que par l'envie de s'en emparer. Une conduite si inégale montrait trop d'ambition, pour que l'Empereur voulût hautement l'avouer ; le silence que son dessein d'en faire attribuer une partie aux excès du Marquis de Pescaire, l'obligeoit d'observer, forçoit le Duc de Bourbon à agir de façon qu'il pût servir les desseins secrets que ce Monarque, sans témoigner qu'il approuvât

trop les démarches passées. Obligé par ces raisons de continuer le siège du Château de Milan, il faisoit entendre que le Duc Sforce méritoit ce traitement, pour être accusé de rébellion contre l'Empereur. Mais de quelque motif dont cette entreprise fût couverte, elle rendoit la conservation de l'armée nécessaire. Si le Duc de Bourbon n'avoit eu que ce dessein-là, il eût pu contenter les Milanois, & répondre à l'attente qu'il leur avoit donnée; les soldats payés ne pouvoient plus donner de justes causes à leurs violences, & le moyen de les faire cesser étoit de les punir avec rigueur, ou de les licentier; mais la fortune dirigeoit seule sa conduite.

On lui avoit promis le Milanéz qu'il avoit à conquérir en partie, & ce Prince, témoin oculaire des infractions que l'Empereur faisoit chaque jour à ses traités, doutoit avec vraisemblance qu'il voulût lui céder la possession certaine d'un Etat, dont il dépouilloit un autre aux dépens de sa probité & de sa réputation, & que celui qui par ambition pouvoit ainsi manquer à l'équité, devint contre son intérêt fidele à ses engagements. En sup-

1525.

posant le fait de ce qu'il avoit à craindre, la dissipation de l'armée entraînoit la perte totale de toutes ses espérances. Il n'étoit plus ni utile, ni à craindre; au lieu qu'en ménageant les soldats, il augmentoit l'attachement qu'ils avoient déjà pour sa personne, & se trouvoit en état de ne fournir aucun prétexte à la mauvaise volonté, & de s'en venger, s'il en devenoit l'objet. Ainsi le Duc de Bourbon, après avoir harangué souvent les soldats, pour les engager à se soumettre à la discipline, & à ménager les citoyens, se vit forcé par leurs clameurs & par le besoin qu'il avoit de leur bonne volonté, de fermer les yeux sur leurs désordres, & par une fausse pitié de se rendre inaccessible aux plaintes des malheureux Milanois.

Désespoir
des Mila-
nois.

Devenus ainsi les victimes de la politique de l'Empereur, de la nécessité du Duc de Bourbon, & de l'insatiabilité du soldat, ils perdirent enfin avec désespoir tout ce qui pouvoit les soutenir dans leur accablement. On les vit en troupe à la porte du Connétable & sur tous ses pas, implorer sa justice & sa compassion, & ne pouvant obtenir que des marques frivoles d'une

d'une pitié stérile, provoquer eux-mêmes la fureur du soldat, se jeter sur leurs armes, & pour se dérober aux barbares effets de leur avarice, s'exposer à leur cruauté. D'autres, ou plus maltraités, ou plus violens dans leur douleur, se précipiterent du haut de leurs maisons; plusieurs se pendirent, & chaque jour éclaira dans Milan quelques funestes catastrophes. Pour comble d'horreur, le Duc de Bourbon se trouva obligé, pour en arrêter le cours, d'ordonner le supplice des citoyens accusés de vouloir attenter à leur vie, & le succès de ce moyen contre des gens désespérés fit voir que la liberté du choix diminue l'horreur de la mort même, & que le courage de se tuer est fort au-dessous de celui de sçavoir mourir.

Cependant toutes les forces de l'Italie s'étoient réunies sous le Duc d'Urbain, pour la défense du Duché de Milan. Rome & Venise l'avoient choisi au défaut du Duc de Ferrare, pour le rendre le bouclier de sa patrie. Mais répondant mal à l'honneur de leur choix, timide, irrésolu, craignant tout ce qu'il prévoyoit, & ne donnant rien à la fortune, ce Prince

218 LE CONNÉTABLE

1525. ne se montra à la tête d'une armée puissante, que pour donner une nouvelle preuve de l'inutilité des forces mal dirigées. Le Duc de Milan manquant de vivres, de courage & d'espérance, se vit donc enfin réduit à capituler avec le Connétable, qui devenu maître du Château de Milan, au lieu de le laisser en sequestre, y mit un Gouverneur François, sa créature particuliere, laissant à juger par là que le sort de François Sforce ne dépendoit plus de la justice de l'Empereur, mais de la force de ses armes. Le Pape & les Vénitiens donnerent alors de nouveaux ordres au Duc d'Urbain pour le secours du Milanez; mais sa lenteur ordinaire rompit tous leurs desseins; il donna le temps au Duc de Bourbon de déterminer le Duc de Ferrare, jusqu'alors incertain entre ce qu'il devoit à son pays, & ce qu'il avoit à craindre de la puissance & de la fortune de Charles V. à se déclarer en sa faveur. De plus, le Connétable en tira quelque argent dont il avoit besoin pour payer ses troupes prêtes à se soulever, faute de paye, quoique chaque soldat dût être riche du pillage de Milan: il eut

1526.

aussi de ce Duc la promesse de quelques petites pièces d'artillerie, dont son armée étoit absolument dépourvue; & enfin le Duc d'Urbain lui donna le temps d'attendre un secours considérable de Lansquenets, qu'on lui amenoit d'Allemagne.

 1526.

Depuis le commencement de la campagne, l'Empereur avoit sollicité les Princes Allemans, & sur-tout son frere l'Archiduc d'envoyer un corps de Lansquenets en Italie; mais soit mauvaise volonté de la part de ces Princes, soit impuissance à cause du défaut d'argent, loin d'y voir arriver un seul soldat Allemand, quelques-uns de l'armée du Connétable, chargés du butin enlevé aux Milanois, s'étoient hâtés d'aller le déposer dans leurs pays, montrant en cette occasion deux exemples rares d'économie dans un soldat, & de fortune arrivée par le moyen de la guerre. Leur désertion produisit néanmoins un bon effet; le bien qu'ils rapportoient frappa leurs compatriotes, & le desir d'acquérir de pareils avantages fut une première disposition à s'exposer aux mêmes périls.

George Fronsber, qui la vit naître

1526.

tre, résolut d'en profiter. Il avoit servi avec distinction dans les dernières guerres d'Italie, & sa générosité lui avoit gagné d'autant mieux l'affection des Laniquenets, que cette vertu est aussi rare dans les Officiers Allemans, que ses effets en sont ardemment désirés par les soldats de cette Nation intéressée. Elevé par sa valeur aux premiers emplois militaires, il jouissoit d'une grande considération auprès des Princes mêmes, malgré l'obscurité de sa naissance, qui en certaines circonstances ne nuisant en rien auprès des Grands, sert quelquefois auprès de la multitude. Depuis la bataille de Pavie, Fronberg possesseur de grandes richesses s'étoit retiré dans sa patrie, pour s'y reposer de ses fatigues passées, & sa maison étoit ouverte aux Officiers & aux soldats qui avoient servi avec lui, autant pour contenter son inclination, que pour procurer à son fils, actuellement dans l'armée d'Italie, des créatures & des amis. Il apprit dans sa retraite le mauvais état des troupes, toujours prêtes à se soulever contre leurs Généraux, sous le faux prétexte d'un besoin, qui au plus n'auroit pu naître que d'une folle

dissipation. On lui dit que la subor-
 dination , ni la discipline n'étoient
 plus écoutées , & que chaque Officier
 étoit exposé à la vengeance de ceux
 dont il souffroit l'oppression , ou à la
 révolte du soldat impuni. D'ailleurs
 les richesses du Milanez & celles du
 monde entier se seroient enfin trouvées
 absorbées par les déréglemens de ces
 gens vils , qui s'en emparoient avec
 avidité , pour les répandre avec pro-
 fusion , & toujours sans en connoître
 le prix ; de sorte que l'argent coulant
 de leurs mains avec plus de facilité
 encore qu'il n'y entroit , ils se trou-
 voient pauvres le lendemain de leur
 fortune , oubliant que la bonne con-
 duite pouvoit seule l'assurer. La mise-
 re de quelques-uns , plus remarquable
 à cause de l'opulence des autres , fai-
 soit naître de grandes plaintes , & pro-
 duisoit des soulèvemens. Fronsberg
 jugea sagement , qu'en conduisant en
 Italie des soldats disciplinés , supé-
 rieurs en nombre à ceux qui y étoient ,
 ils se verroient obligés à la subordina-
 tion par la force , s'ils n'y revenoient
 point par l'exemple. Il sçavoit d'ail-
 leurs que le Duc d'Urbain occupant
 une grande partie de la campagne

1526.

voisine de Milan, attiroit dans son camp, plus sûr & plus paisible que celui du Duc de Bourbon, la plus part des vivres qui en provenoient : car le payfan, de qui les petits convois dépendoient, se montrait encore plus sensible à l'intérêt qu'à la crainte. Le Duc d'Urbain forcé de reculer laissoit la campagne libre : l'abondance revenoit dans le camp, & les petites villes dénuées de défense devenoient, pour ainsi dire, la solde des troupes qui s'en emportoient.

Fronsberg déterminé par ces réflexions fit battre le tambour dans toute l'Allemagne, y répandit des émissaires instruits de ses desseins, fit agir les Officiers attachés à sa personne, comme autant de cautions de sa probité & de la foi de ses promesses, & montra ces soldats enrichis, nouvellement arrivés d'Italie. Ce qu'il y eut de singulier, ce même Fronsberg, dans un rang fort au-dessous de tant de Princes engagés à tenter un pareil effort, vit venir à lui de toutes parts une multitude d'hommes, qui s'engagerent à le suivre du fond de l'Allemagne jusques dans le Milanez, moyennant un écu chacun, payé d'a-

vance. Cette condition fut exactement remplie, & Fronsberg eut en peu de temps vingt mille hommes sous ses enseignes. Il en donna avis au Connétable, & prit la route du Milanéz. Jamais nouvelle heureuse n'étoit venue plus à propos. Ce Prince menacé chaque jour par une foule de soldats mécontents, d'autant plus difficiles à apaiser, qu'ils s'étoient soulevés plusieurs fois, avoit tout à craindre pour sa fortune, qui dépendoit absolument de son pouvoir sur eux, & souvent même pour sa vie.

François I. n'avoit pu se résoudre à tenir le Traité onéreux de Madrid, qui rendoit au Duc tous ses biens & ses dignités, & ce qui lui étoit plus précieux, qui le délivroit du nom de rébelle. L'infraction de ce Traité le replongeoit dans les horreurs de son premier état, au moins pour la fortune, & le livrant plus que jamais à la discrétion de l'Empereur, ne lui laissoit d'autre voye pour ménager sa bonne volonté que l'affection des soldats. Il lui étoit donc essentiel de tout sacrifier pour les satisfaire; & s'il est vrai que surtout à la guerre une nécessité pressante justifie tout, jamais

homme ne mérita si peu le nom de coupable au milieu des forfaits qu'il laissa commettre, & ne fit de si grands efforts pour se voir en état de les empêcher, ou de le punir. Ce même Prince si distingué par sa valeur, & qu'on avoit vu toujours aller le premier à l'ennemi, se trouva souvent contraint de plier devant ses propres soldats, endurant leurs menaces & leurs injures, & s'enfermant dans sa maison, pour se dérober à des suites plus funestes de la fureur qui les animoit. Ce fut dans cette extrémité qu'il reçut la nouvelle de la marche de Fronsberg; mais en même temps que ce secours ranimoit son espérance, il le mettoit dans une nouvelle nécessité de se porter aux dernières extrémités pour être en état d'en profiter. Les soldats accoutumés à de pareilles violences allèrent donc prendre dans leurs maisons ceux des citoyens que l'on soupçonnoit d'avoir quelque argent; le Duc les fit venir, les pria de l'aider, en les assurant qu'il leur remettroit un jour avec exactitude ce qu'ils voudroient lui confier. Les malheureux habitans consternés de cette nouvelle exaction se jetterent à ses genoux, &

lui représenterent leur misère affreuse, qu'il étoit aisé de lire sur leur visage pâle & défiguré. Cependant quelques-uns s'efforcèrent de rassembler un peu d'argent qu'ils donnerent, laissant ceux qui ne purent les imiter, exposés à toute la barbarie du soldat. Leur impuissance fut traitée d'opiniâtreté : on les mit à la question, pour tirer le prétendu secret de leurs richesses cachées ; mais on n'en tira au contraire que des cris, des gémissemens & des larmes. Il ne restoit plus qu'une ressource au Connétable : ce Prince l'employa promptement. Jérôme Moroné, Chancelier du Milanez, long-temps premier Ministre de la Province, favori de tous ceux qui y avoient régné, libérateur de son pays, adoré des peuples, & pour ainsi dire, plus Souverain sur eux que les Souverains mêmes, avoit été trahi par le Marquis de Pescaire, & depuis ce temps-là l'Empereur qui le craignoit, l'avoit tenu très-étroitement enfermé. Craignant à tous momens pour sa vie, il faisoit agir le petit nombre d'amis qui lui restoit depuis sa disgrâce, pour obtenir sa liberté. Le Duc de Bourbon, sollicité surtout par son extrême

1526,

besoin, consentit à la lui rendre pour la somme de vingt mille ducats, & Moroné les ayant payés, devint tout-à-coup homme nécessaire auprès du Prince. Le mauvais état des affaires de son pays ne lui laissant plus l'espérance de pouvoir jamais lui rendre sa première splendeur, il ne pensa plus qu'aux moyens d'en soulager l'accablement. Cet homme singulier, dépouillé de ses dignités, de ses honneurs & de ses biens, parut encore considérable à l'Empereur même; il ordonna au Connétable de l'attacher à son parti, & Moroné par son seul génie se trouva en sortant des fers, le conseil & le favori de celui dont il étoit le prisonnier. Le bruit de la marche de Fronsberg, à la tête de quinze mille hommes de pied & d'un corps de cavalerie, obligeant le Duc d'Urbain à se retirer des environs de cette ville, le Connétable se hâta d'en sortir avec ses troupes, à demi satisfaites par l'argent de Moroné, pour joindre Fronsberg, & exécuter ensuite tous les desseins que lui suggeroient les circonstances. Il joignit Fronsberg dans le Plaisantin, & l'Italie vit avec étonnement deux Généraux, dont

P'un étoit parti d'Allemagne, sans argent, sans provisions & sans vivres, & l'autre sorti de Milan dans un dénuement général, n'ayant tous deux pour ressource que l'espérance, ou plutôt le désespoir. Leur armée se trouva forte de près de vingt-six mille hommes de bonnes troupes. Fronsberg travailla d'abord de concert à rétablir la subordination parmi elles, leur permettant tout, hors la désobéissance à leurs Officiers, mais cet ordre que Fronsberg vouloit établir, ne fut pas respecté par lui-même. Fier de la confiance des soldats, & du succès de son entreprise, il voulut affecter de l'indépendance avec le Connétable, séparant en quelque sorte ses troupes d'avec le reste de l'armée, quand il arrivoit des sujets de contestation.

Cependant ils s'avançoient vers l'Etat Ecclésiastique, mais d'une manière incertaine; de sorte qu'on ne sçavoit de quel côté tomberoit l'orage, l'armée semblant menacer tour-à-tour Rome ou la Toscane. Le Duc de Ferrare, déclare pour l'Empereur, avoit fourni au Duc de Bourbon de l'argent & de l'artillerie, qu'il parut d'abord disposé à employer contre

526. Florence, mais la force de cette ville, le centre du commerce & de la puissance d'Italie, lui ôta bientôt cette idée; & le Pape attentif sur toutes ses démarches, pour en pénétrer les desseins, apprehenda sur toutes choses de se voir bientôt attaqué dans Rome. Il venoit d'y éprouver la violence des Colonne, partisans de l'Empereur: leurs troupes maîtresses de cette grande ville par la surprise, y avoient commis des cruautés, dont à peine les Turcs avoient donné l'exemple dans la Hongrie, conquise en partie par l'effort de leurs armes. Le Pontife des Chrétiens avoit été obligé de se racheter des mains des Chrétiens, de quitter Rome, & de leur abandonner toute son autorité; les troupes du Connétable composées de Lansquenets, infectés des erreurs de Luther, ne lui promettoient pas un traitement moins barbare, si elles pouvoient devenir maîtresses de sa personne. Sa crainte lui rendant déjà le péril présent, il écrivit à l'Empereur pour obtenir la paix, & au Roi de France, pour avoir les moyens de se défendre, si on s'obstinait à la guerre.

Le Comte de Lannoi, Viceroy de

Naples, d'abord ami du Connétable, avec qui il avoit traité le premier dans Mantoue, & devenu depuis son ennemi personnel à cause du transport de François I. à Madrid, ignoroit comme tout le reste de l'Italie, les intentions de l'Empereur, & les projets du Connétable; les conditions auxquelles le Pape se soumettoit, lui paroissoient tout ce qu'on pouvoit exiger de lui: il s'étoit même engagé avec ce Pontife d'empêcher l'armée d'avancer dans l'Etat Ecclésiastique, supposant qu'elles lui obéiroient à cause de son titre de Viceroi. En effet, il partit à dessein de se rendre à l'armée; mais il rebroussa chemin, se contentant d'écrire au Connétable.

George Fronsberg attaqué d'apoplexie, avoit été obligé de s'arrêter dans une des villes du Plaisantin. L'autorité du Duc de Bourbon ne se trouvant plus divisée, étoit plus absolue. Ses soldats, en quelque sorte rassasiés par le pillage des petites villes, des maisons de plaisance, & des riches Monasteres, ne vouloient plus reconnoître que les ordres: ils iroient, disoient-ils, par-tout avec lui, les vouloit-il mener à tous les diables, &c.

1526.

lorsque les émissaires du Viceroi entreprenoient de citer son autorité, & de dire qu'ils lui devoient obéissance, ces déterminés répondoient que leur seul maître étoit celui qui pouvoit les nourrir, & que si on osoit s'opposer à leurs volontés, *ils renverseroient le monde entier.* Le Connétable les voyant dans la résolution de tout risquer avec lui, abandonna entièrement ses idées sur Florence, sur Plaisance & sur Bologne, dont il avoit d'abord médité la conquête, & sçachant que la confédération du Pape avec le Roi de France, avoit entièrement indisposé l'Empereur contre le premier, il tourna toutes ses vûes de son côté, & forma le projet de prendre Rome même. Il ne s'en pouvoit concevoir un plus hardi : l'Apennin que ses soldats venoient de passer avec des fatigues incroyables, les avoit extrêmement fatigués ; l'argent, les vivres, l'artillerie, tout manquoit, jusqu'aux munitions du détail : il restoit à traverser une grande étendue de pays, & l'armée des Confédérés pouvoit venir les accabler au moins par le nombre, pendant que chaque ville opposant quelque résistance, retarderoit leurs

marche, & leur feroit effuyer des pertes. Le Duc de Bourbon brava tous ces obstacles ; & ce qui marque l'empire de l'intérêt sur les ames les plus indociles, ces troupestémoignerent la même résolution, quoiqu'elles pénétraissent à peine ses desseins sur eux ; néanmoins il crut devoir s'en assurer autrement que par les mouvemens d'une premiere ardeur. Ce Prince les ayant donc assemblés, leur représenta que depuis son arrivée en Italie, il les avoit regardés comme ses compagnons, ses amis, ses enfans, ou plutôt comme ses peres, par leur valeur & leur ancienneté dans le service : « Notre honneur, dit-il, & nos intérêts sont liés de telle sorte, que nous ne pouvons nous abandonner sans nuire l'un à l'autre. Je ne vous exhorte à la fermeté & à l'obéissance, que pour être en état de vous marquer ma bonne volonté. Suivez-moi avec confiance : je remplirai votre attente avec éclat, & les richesses de Rome où je vous mene, vous payeront des peines que vous allez prendre pour y arriver.

A ce nom de Rome, qui offroit tout-à-coup l'image d'un butin prodigieux,

232 LE CONNÉTABLE

526. gieux , l'armée jetta de grands cris de
joye : on ne vit plus dans les troupes ,
ni vieillards , ni malades ; la disette
sembla s'évanouir , les ennemis ne
parurent plus à craindre , & elles ne
s'occupèrent plus que de ce qu'elles
avoient à espérer. Le Duc de Bourbon
ne songea plus alors qu'à faire une
grande diligence pour prévenir les
précautions du Pape & celles des
François , accourus à son secours. Il
marchoit à la tête de l'armée vêtu fort
simplement , & presque toujours avec
le même habit , depuis que les soldats
avoient pillé ses équipages. Quelque-
fois il se méloit dans l'infanterie ,
s'entretenant avec les simples soldats ,
& les raillant sur le dénuement où ils
l'avoient réduit. Charmés de ces ma-
nieres & du désintéressement qu'il fai-
soit paroître , ils élevoient son coura-
ge & sa modération jusqu'au ciel , le
préférant à Scipion , à Annibal & à
César. Ils avoient même composé une
chançon à ce sujet , que ce Prince se
plaisoit à leur faire répéter.

anfon fai-
-la gloire.
Cononta-

Calla calla Julio César, Hannibal ,

Scipion ,

Viva la fama de Bourbon .

& sur' ce qu'ils le voyoient vêtu simplement & sans équipages, ils lui faisoient dire dans la même chanson : je suis un pauvre Chevalier ; je n'ai pas un sol, non plus que vous autres.

1526:

*Dexia le mis Senores, yo soi
Prohre Cavallero,
I tanbien como vos otros non tengo
Un denero.*

Mais cette familiarité dont le Prince se réjouissoit avec eux, ne leur ôtoit rien de leur respect pour lui. Observateurs du dernier serment qu'ils lui avoient fait, la discipline militaire continua d'être respectée d'eux jusqu'au dernier moment de sa vie, & depuis l'Apennin jusqu'aux pieds des murailles de Rome, il ne leur échappa aucun murmure, quoique la diligence dont on étoit obligé d'user, leur fit essuyer des peines incroyables.

Cependant le Viceroy, à la prière du Pape, lui envoyoit couriers sur couriers, pour le conjurer de suspendre au moins sa marche, l'Empereur ayant accordé une trêve au Pape, dont il devoit dans peu de jours lui envoyer la ratification. Mais le Duc, sans déclarer nettement qu'il alloit à Rome,

234 LE CONNÉTABLE

- 526.** s'excusoit de s'arrêter, sur ce qu'il étoit poursuivi par les confédérés, & que les François rassemblant les forces qu'ils avoient promises au Pape, le mettoient dans la nécessité de prendre ses mesures, & de suivre ses desseins. Tantôt il donnoit quelque espérance, pour amuser le Pape, dont les troupes étoient répandues sans ordre aux environs de Rome, ou inutiles pour lui auprès du Duc d'Urbain: tantôt il s'excusoit sur l'impuissance où il se trouvoit de contenir ses soldats, & quelquefois pour le prouver il laissoit agir leur violence. Les couriers du Viceroi effrayés de leurs menaces terribles, n'osoient parvenir jusqu'à lui. On croit néanmoins que ce Prince étoit d'intelligence avec le Comte de Lan-
527. noi pour tromper le Pape, & rendre la conquête de Rome plus facile. En effet le Pontife, trompé par les promesses du premier, voulut croire à peine que les ennemis eussent passé Arezzo & Viterbe: il ne fut convaincu de leur dessein qu'en les voyant campés dans les prairies de Rome, où le Duc de Bourbon arriva le cinquième de Mai. Alors le Pape effrayé se hâta de rassembler ce qu'il avoit de

troupes dans les quartiers les plus voisins de la Ville. Le son des cloches & le bruit des tambours retentissoit de toutes parts ; les Prêtres couroient çà & là pour assembler le peuple , & l'exciter à la défense ; les Evêques & les Cardinaux mêmes employoient les exhortations & les prières ; ils peignoient Rome saccagée , & pour exciter en même temps leur courage par des motifs d'honneur & de piété , ils représentoient les violences que des soldats insolens , la plupart hérétiques , alloient faire souffrir à la chasteté des femmes , & à la sainteté des Eglises.

Le courage , la principale vertu des Romains , fût rarement signalée dans Rome : Annibal s'en promettoit une conquête facile , & les Gaulois qui la prirent trouverent peu de résistance. Tel fut encore le destin de cette fameuse Ville : le Souverain Pontife , la majesté de la Religion exposée , & toutes les horreurs dont une juste crainte pouvoit tracer une vive image , n'émurent qu'un petit nombre des principaux citoyens. La plus grande partie même des Cardinaux & des Evêques dévoués depuis long-temps

Le Com-
table mar-
à Rome.

236 LE CONNÉTABLE

1527. aux Colonnes & à l'Empereur, s'imaginoient n'avoir rien à craindre des troupes de ce Monarque. Un citoyen du premier ordre, pressé de donner une somme pour la levée de quelques soldats, offrit par manière de raillerie cent écus romains, ne se croyant pas sans doute si près de se voir enlever tous ses biens avec la vie. Enfin Rention Cères, Officier Italien attaché à la France, & que le Roi avoit depuis peu envoyé au Pape, rassembla environ deux mille hommes de jeunesse Romaine, dont il fit un corps pour garder des retranchemens. Le reste des Bourgeois fut placé sur les remparts ; des Prêtres mêmes se mêlèrent parmi les combattans, & chacun s'exhortant à défendre la patrie, on vit les murailles qui regardoient les ennemis toutes hérissées de piques & de mousquets. Le Duc de Bourbon entendoit de son camp le bruit qui se faisoit dans Rome, où les clameurs des vieillards, des enfans & des femmes, se joignoient au tumulte de ces nouveaux soldats armés pour les défendre. Il voulut profiter de leur consternation, & envoya le jour même demander au Pape le passage par Ro-

me, pour se rendre au Royaume de Naples.

1527

On avoit une opinion favorable de la modération du Connétable, & les Romains reçurent son Envoyé avec empressement, se flattant de pouvoir entrer en négociation. Il s'acquitta de sa commission avec zèle, & même avec audace ; mais le Saint Père qui avoit naturellement du courage, après lui avoir fait plusieurs sortes de propositions, réclama la puissance divine contre l'injuste oppression dont on le mençoit : il congédia l'Envoyé du Connétable, & refusa d'ouvrir les portes de la ville. Tout le camp s'émut de cette réponse, & les soldats presserent ce Prince de les conduire sur le champ à l'assaut, qui fut différé jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Dans Rome au contraire, on éprouvoit la suite d'une espérance déçue, qui est un surcroît de découragement. Rentio Cérés qui s'en apperçut, parcourut toute la nuit les remparts, suivi des Cardinaux & des Evêques, qui ne cessoient de menacer, de prier & de promettre. Le jour parut enfin, & les citoyens reprirent avec leurs armes une partie de leur

3527. courage, en voyant avancer les ennemis.

Le Duc de Bourbon marchoit à leur tête à pied, vêtu exprès d'un habillement blanc, pour être, disoit-il, le premier but des assiégés, & la première enseigne de ses soldats. Son habit, sa résolution, la fierté qui brilloit dans ses yeux, leur en imposa de telle sorte, qu'ils paroissoient des lions plutôt que des hommes. Le Connétable vouloit attaquer Rome par le Fauxbourg de Viterbe, il s'arrêta à quelque distance de ses murailles, pour faire reprendre haleine à ses soldats; & un Auteur Espagnol le fait parler ainsi: » Mes braves compagnons, la fortune a favorisé votre courage & mes soins; après avoir effuyé tant de traverses, vaincu la rigueur des saisons, & ce qui avant nous étoit invincible, la misère & la faim, nous voilà arrivés aux pieds des murailles de cette superbe Rome, qui offre autant de richesses à vos desirs, qu'elle opposera peu de résistance à vos efforts: l'effet de cette victoire fera, en vous comblant de biens, de vous rendre redoutables à toutes les Nations qui regardent la

» ville de Rome avec vénération. Ce-
 » pendant vous allez voir les défen-
 » seurs de cette ville formidable recu-
 » ler à votre approche , & vous enle-
 » ver par la fuite le danger de la résis-
 » tance , sans vous dérober la gloire
 » & les autres fruits de la victoire qui
 » vous attend. Pour moi , je n'ai rien
 » à espérer ; je vous abandonne sans
 » peine le butin que je vais vous aider
 » à acquérir , & si on daignoit ajouter
 » foi aux conjectures douteuses des
 » Astrologues , j'ai en cette occasion-
 » ci tout à craindre pour ma vie. Je
 » suis menacé , selon eux , de périr à
 » l'attaque d'une ville fameuse ; mais
 » mon esprit n'en ressent aucune in-
 » quiétude : je consens à mourir avec
 » joye par-tout où je le pourrai avec
 » gloire.

En achevant ces dernières paroles
 le Duc de Bourbon marchoit pour
 faire voir par son ardeur qu'aucune
 crainte n'étoit capable de le retenir.
 Ses soldats le suivirent , animés par
 son exemple , & étant arrivés aux
 pieds des murailles , ils posèrent des
 échelles ; mais aucun ne put le préve-
 nir. Il appuya la fienne , & monta
 quelques échelons , élevant la pique

1527. dont il étoit armé pour atteindre les ennemis : c'étoit là où l'attendoit sa malheureuse destinée. Un Prêtre qui le remarqua à son habit blanc , & plus encore à son courage , le mirant avec soin , lui perça le côté gauche du seul coup de fusil qu'il eût peut-être tiré de sa vie. Le Duc de Bourbon tomba de ce coup , du haut de son échelle. Près de perdre la vie , il ne perdit rien de sa magnanimité. Le tumulte de l'assaut empêcha quelque tems les soldats de s'appercevoir de son accident. Il appella le Capitaine Jonas son ami particulier , & le pria de le couvrir d'un manteau , pour en dérober la connoissance. A peine eût-il donné ce conseil , qu'il rendit le dernier soupir. Les troupes continuèrent l'assaut avec furie , sans rien sçavoir de sa mort. Mais étant entrées dans le Fauxbourg , & ne le voyant point à leur tête , elles se doutèrent de son malheur. Jonas lui même le leur annonça , ne pouvant alors contenir sa douleur & ses regrets. Loin que cette triste nouvelle rallentît la résolution du soldat , elle ralluma sa fureur.

Prise & sac
de Rome.

Les Romains obligés à la retraite reculoient : cependant Rentio Cérés
les

les soutenoit encore par sa bravoure , pendant que du haut des fenêtres & des maisons on accabloit les assiégeans de pierres , de coups de mousquets & de tout ce que la fureur sçait changer en armes. Mais les Impériaux animés par la mort de leur Général , bravant tous les périls , se jettoient comme des furieux sur les ennemis , en criant pour s'exciter au carnage : *carne , carne , sangre , sangre , sierra , sierra , Bourbon , Bourbon*. Les citoyens succomberent enfin , & se répandant par une fuite soudaine dans toutes les rues de la ville , y porterent avec eux la frayeur & la désolation. Les vainqueurs les suivirent , & n'observant plus aucun ordre , coururent de tous côtés au pillage. Les riches Palais des Cardinaux furent les premiers exposés ; on n'épargna que ceux qui voulurent se racheter par une forte somme d'argent : & à l'égard des autres , même des Prélats Allemands & Espagnols , ils furent entierement saccagés , & leurs personnes saisies pour subir les outrages les plus honteux , sur-tout quand ils tomboient entre les mains des Lansquenets hérétiques , qui , après leur avoir fait parcourir

avec leurs habits pontificaux toutes les rues de Rome , montés à reculons sur des mules & sur des ânes , leur faisoient payer double rançon , & les renvoyoient accablés d'injures & de coups.

Parmi le peuple le pillage montrait encore des images plus effrayantes. Les maisons étoient enfoncées , la plupart des hommes égorgés ou enchaînés , les femmes & les filles violées : le soldat chargé de butin se faisoit suivre par celles de ces malheureuses victimes qu'il destinoit à sa brutalité. Les Convens des hommes, les Eglises des Moines , dépouillés des vases sacrés , étoient devenus les écuries des Lansquenets , & les Monastères des filles , asyles sacrés de la sagesse , étoient transformés en sérails , où dominoient ensemble autant de Sultans qu'il se présentoit de soldats. Les Dames Romaines les plus qualifiées se trouverent exposées aux mêmes outrages que les femmes du peuple ; le soldat voulut même commencer par elles , & mettant le comble à leur violence , ils forcèrent les Romains à être les premiers témoins de leur deshonneur. Ainsi ces objets conti-

uels des soins & des inquiétudes du plus jaloux de tous les peuples devinrent la proie d'une armée entière, aux yeux mêmes de leurs maris. Plusieurs d'entr'eux, ne pouvant endurer le spectacle de leur honte, opposoient une vaine résistance, moins dans l'espérance de l'empêcher, que pour s'en délivrer par une mort soudaine.

Le Pape s'étoit tenu pendant l'assaut dans le Palais du Vatican; il comptoit que Rentio Cérès opposeroit une vigoureuse défense aux ennemis, ayant avec lui une multitude d'hommes, parmi lesquels il supposoit un certain nombre de soldats. Il s'étoit seulement précautionné de quelques barricades aux environs de son Palais, où l'on venoit lui rendre compte de l'état de l'assaut. Quand ce Pontife apprit que les Lansquenets avoient forcé le fauxbourg, & qu'ils entroient dans la ville, il se fit apporter sa Thiarre, & voulut attendre sur son trône la mort dont on le menaçoit. Peut-être espéroit-il que son aspect vénérable & les ornemens sacrés dont il étoit revêtu, inspireroient du respect aux vainqueurs; mais les Cardinaux qui l'environnoient, lui re-

présenterent qu'il ne devoit attendre aucun ménagement de la part de soldats sacrilèges , dont les mains impies avoient déjà attenté dans les Eglises sur la sainteté des Tabernacles ; que les habits pontificaux , loin de le garantir de leur violence , exciteroient la risée des Lansquenets , la plupart imbus des erreurs de Luther. Enfin le Pape , sollicité de toutes parts , & le péril approchant , abandonna pour la seconde fois dans cette même année , le Palais du Vatican à ses ennemis , & se retira au Château Saint-Ange ; triste exemple de la vicissitude de la fortune ! Celui de tous les hommes , que son état devoit mettre le plus à couvert de toutes ces sortes de malheurs , s'y trouva le plus exposé.

Le Prince d'Orange , Philibert de Châlons , autrefois prisonnier du Roi de France , & ennemi déclaré de ce Monarque , dont le Pape étoit allié , avoit pris le commandement de l'armée après la mort du Connétable de Bourbon , que le Pape ignoroit encore. Quand on la lui eut apprise , il désespéra de son sort. Le Prince d'Orange n'avoit aucun intérêt à le ménager ; & soupçonné comme il étoit ,

d'applaudir au mépris de Luther pour la Cour de Rome , on ne devoit s'attendre qu'aux plus mauvais traitemens; aussi ne différa-t-il point à mettre le siège devant le Château S. - Ange , sans pour cela faire cesser le pillage de la ville.

1523

Si quelque chose put interrompre la joye qu'un butin immense caufoit aux soldats , ce fut la mort du Duc de Bourbon , que la réflexion leur rendit récente. Ils voulurent que son corps fût exposé , & tous allèrent pénétrés de tristesse lui rendre les derniers devoirs ; les Romains mêmes, dans leur accablement , pleuroient sa perte : son humanité naturelle les eût garantis d'une partie des malheurs dont ils se voyoient les victimes , & on peut dire qu'en tout sens sa cendre fut honorée des amis & des ennemis. L'Empereur & jusqu'au Roi de France plainquirent la triste destinée d'un homme né au milieu de la France , dans le sein des grandeurs, des honneurs & des richesses , condamné à mourir par une main vile dans une terre étrangere, dénué de tout, si l'on en excepte son courage, que rien ne put vaincre.

Pomperant même , cet ami fidele

1523.

l'avoit quitté pour revenir en France
 jouir des graces & des bienfaits du
 Roi. Ainsi le Duc de Bourbon n'étoit
 pendant sa vie , & ne fut après sa mort
 environné que d'étrangers ; & ce
 Prince , dont la vie , depuis plusieurs
 années , avoit été agitée de mille tra-
 verses , se trouva exposé deux mois
 entiers après sa mort , dans une ville
 remplie de tumulte & de desordre ,
 sans avoir reçu la sépulture , & mena-
 cé, si les Romains, secondés des Fran-
 çois , devenoient les plus forts , de re-
 cevoir tous les outrages que la haine
 & la vengeance peuvent inspirer.*
 Car il étoit devenu odieux au petit
 peuple de France depuis la prison du
 Roi. On lui attribuoit , avec ce mal-
 heur , ces crimes imaginaires , qu'in-
 vente la multitude , & qu'elle seule
 peut supposer.

Aussi-tôt que le bruit de sa mort fut
 répandu dans Paris , le peuple courut
 à son Hôtel , en peignit de jaune la
 porte & le seuil , pour marquer qu'il

* Les Romains lui couperent une main ,
 qui fut donnée par le Pape à M. de Navailles ;
 elle est aujourd'hui entre les mains de M.
 l'Abbé Desfontaines , desséchée & bien con-
 servée.

étoit mort traître au Roi & à sa patrie : ancien usage que la fureur du peuple renouvelloit pour lui , & dont l'exemple fut répété par les Guise , après l'assassinat de l'Amiral de Châtillon. Les Impériaux se doutoient de l'indisposition des Romains contre le corps de leur Général , & tant qu'ils furent dans Rome , il fut toujours gardé par une Compagnie de soldats. Depuis , étant obligés de sortir de cette ville par accommodement avec le Pape , ils l'emmenèrent avec eux , le conservant avec autant de respect que de soin jusqu'à Gayette , une des plus fortes villes de l'Italie , où ils le déposèrent dans la Chapelle du Château , lieu regardé comme imprenable en ce tems-là. Son tombeau , élevé par les ordres de l'Empereur , fut simple ; mais le Gouverneur du Château , créature du Duc , & à qui l'on avoit donné cette place en récompense de ses services , le fit orner de riches tapis de drap d'or. Auprès du tombeau de ce Prince étoit placé son étendart de Général , de taffetas jaune & noir , sur lequel on voyoit brodés en or des cerfs & des épées flamboyantes ; son dessein étoit , disoit-on , d'ex-

Branton

1523. primer la diligence qu'il avoit été obligé de faire en sortant du Royaume, pour éviter la poursuite de ses ennemis, & qu'il vouloit se venger de leur injuste haine par le fer & par le feu. * Il est néanmoins vrai de dire que, long-tems avant sa sortie de France, le Duc de Bourbon avoit pris pour devise le cerf, dont l'image ~~est~~ brodée sur son drapeau. Il en pourroit être ainsi des épées flamboyantes qui l'accompagnoient. La modération reconnue de ce Prince ne permet pas de croire qu'il eût ainsi voulu exposer aux yeux de toute l'Europe un monument de sa haine contre la France. On sçait au contraire qu'il

* Le Duc de Guise, dans ses Mémoires, ajoute quelques circonstances à ces détails rapportés par Brantome : » Le corps de » Bourbon étoit debout dans une caisse en- » verte, vis-à-vis de la Chapelle, appuyé » sur un bâton de Commandant avec son » chapeau sur la tête, botté & revêtu d'une » casaque de velours vert galonnée d'or ; il » est fort bien conservé. Il étoit de fort » belle taille, & des plus grands hommes de » son tems. L'on remarque tous les traits de » son visage, & il paroît d'une mine fort » fiere, & telle que pouvoit l'avoir un hom- » me d'un aussi grand mérite & d'un courage » aussi inébranlable qu'il le fit paroître à sa » mort.

aima toujours son pays. que sa faute fut involontaire, nécessaire à sa sûreté, & peut-être à la conservation de sa vie, qu'elle fut suivie de ses regrets, & qu'en tout tems les François trouverent auprès de lui un asyle aussi avantageux qu'il étoit en état de le leur procurer. Après la bataille de Pavie, il déplora le sort du Roi, demanda avec instance à le voir, se présenta à lui dans une posture suppliante comme un homme qui lui demandoit grace pour son malheur. A Madrid, où il suivit ce Prince, on le vit solliciter avec ardeur l'abolition de sa faute, & l'honneur d'être remis au nombre des fidèles sujets de son Roi. Il céda sans résistance la Reine Douairiere de Portugal, qu'on lui avoit promise, au bien de la paix & aux intérêts de son Roi, quoiqu'ils fussent en ce point contraires à sa fortune : il partit d'Espagne reconcilié avec ce Monarque, & depuis n'ayant jamais porté les armes contre lui, s'il mourut avec le nom de rébelle, la fortune seule en doit être accusée. Le Traité de Madrid, juste au moins en ce qui le concernoit, le rétablit dans son premier état ; on doit seulement la

250 LE CONNÉTABLE
regarder dans cette situation. L'in-
fraction de ce Traité n'a aucun rap-
port à ce Prince ; il fut même exécuté
depuis dans tous ses points à l'égard
du Duc de Bourbon.

1523.

L'Empereur ayant témoigné pour sa mémoire plus de bonne volonté que pour sa personne , persista à assurer dans la maison de ce Prince les grands biens qu'il avoit possédés , & à délivrer son souvenir du titre odieux de rébelle ; cet article fut exprimé particulièrement dans le traité de Cambrai en 1530, où l'Empereur ajouta encore aux avantages que celui de Madrid procuroit au Duc de Bourbon. Mais tous ces Traités furent enfreints , sans que la mémoire de ce Prince en reçût aucune atteinte. On ne dissimulera pas néanmoins que le Roi ne voulut jamais permettre aux peuples de l'Auvergne, du Bourbonnois & de Dombes , de lui rendre aucuns honneurs. Les Muses de son tems, si fécondes en épitaphes , furent muettes pour lui ; les Espagnols lui en composèrent en peu de mots ; que Brantome rapporte : *La Francia me Dio la leche , la España , la gloria & l'aventura , y l'Italia , la sepultura.*

Voici la seconde, qui fut traduite en
Français :

152

*D'assez, assez, a fait Charlemagne le Preux ;
Alexandre le Grand de peu fit grande chose ;
Mais de néant a fait plus que n'ont fait le^s
Preux,*

Charles Duc de Bourbon, qui ci-dessous repose

Ainsi ce grand Prince, autrefois
si cher aux François, si riche, si puis-
sant, le protecteur, l'ami, le bien-
faiteur d'un si grand nombre de per-
sonnes de tous états, ne conserva rien
après sa mort de tous ces avantages,
pas même la reconnoissance de la
plupart de ceux qu'il avoit obligés,
& ce petit nombre de vers qui com-
posent son éloge, ne furent point
l'ouvrage de ses compatriotes.





CLAUDE DE LORRAINE, DUC DE GUISE,

*Et d'Aumale, Prince de Toinville, &c.
sous Louis XII. & François I.*

LA Maison de Lorraine est une des plus illustres du monde, par la haute ancienneté de son origine, & plus encore par le nombre des grands hommes qu'elle a produits dans tous les tems; mais ce qui acheve de la rendre célèbre dans le monde entier, sont les entreprises qu'on peut appeler prodigieuses, tentées par les Ducs de Guise, cadets de cette Maison, dans le plus puissant Royaume de l'Europe, où ils étoient encore étrangers dans le tems qu'ils sembloient le plus près de se l'assujettir. Les grandes qualités de Claude, de François & de Henri, Ducs de Guise, qui se sont

succédés , la liaison de leurs desseins & de leurs démarches , leurs grandes ressources , leur génie différent , mais dirigé vers le même objet , la différence de leur situation & des tems , le bonheur constant de ces trois Princes pendant plus de soixante-dix années , enfin les tristes suites de tant de projets si bien concertés , suivis avec tant d'art , & en apparence si heureusement conduits , forment une suite d'évenemens les plus singuliers & les plus intéressans de notre histoire. Il est nécessaire de les développer , autant pour l'instruction des Rois , que pour celle des sujets. Les premiers y verront par quel moyen il est possible d'attenter à leur puissance avec succès , lorsqu'ils la livrent eux-mêmes en des mains étrangères , .& , ce qui doit les toucher davantage , attenter à cette même puissance , sans paroître n'employer que des services réels & de la vertu. Ils connoîtront par là qu'il est également dangereux de laisser le mérite sans récompense & les talens sans emploi , ou de leur accorder trop ; & que malgré leur juste confiance en un sujet capable & zélé , ils doivent être au moins eux-mêmes les seuls Ministres

264 CLAUDE DE LORRAINE,

1512. des graces, ceux qui les distribuent étant les véritables maîtres d'un Etat. Les sujets trouveront aussi une nouvelle preuve de cette vérité, que les suites ordinaires des entreprises formées contre l'autorité légitime des Rois, sont une vie inquiète, agitée de traverses, pleine d'intrigues, de trahisons, de craintes & de remords, terminée souvent d'une façon tragique, & toujours suivie d'un reproche éternel.

René II. Duc de Lorraine, laissa plusieurs enfans. L'aîné, nommé Antoine, hérita de sa souveraineté, & Claude son fils puîné, eut en partage le Comté de Guise, le Marquisat de Mayenne, & la Baronnie de Joinville, avec plusieurs autres terres en Provence; en sorte que ce Prince se trouvant François par la fortune, le devint bientôt par goût, & ensuite par ambition. Il vint en France avec le Duc de Lorraine son frere, ou le Roi Louis XII. voulant le fixer, lui fit épouser, l'an 1512, Antoinette de Bourbon, fille de François de Bourbon, Comte de Vendôme, & de Marie de Luxembourg, Comtesse de Saint-Pol. François I. successeur

DUC DE GUISE. 255
de Louis XII. ne favorisa pas moins le Comte de Guise. 1512.

On sçait que ce Prince s'attachoit aisément à ceux qui joignoient à l'avantage d'une grande naissance, de la bonne mine, de la capacité, & surtout du goût pour la guerre. Il avoit été lié d'amitié avec Claude, étant encore Comte d'Angoulême, & avec le Duc de Lorraine son frere; d'ailleurs on se souvenoit toujours en France du service essentiel que le Duc René leur pere avoit rendu à l'Etat par la bataille qu'il gagna aux portes de Nancy, contre Charles le dernier Duc de Bourgogne, & alors le plus redoutable ennemi des François. L'alliance du Comte de Guise avec la Maison de Bourbon étoit aussi pour le Roi un nouveau motif d'affection: car dans le commencement de son regne il aimoit beaucoup les Princes du Sang. D'ailleurs François trouvoit dans les qualités personnelles du Comte de Guise tout ce qui pouvoit augmenter ce que leur ancienne liaison, & l'inclination naturelle lui avoient inspiré en sa faveur.

Claude étoit grand, bienfait, ^{vis}, spirituel & magnifique; il faut pour

Attache-
ment de Fran-
çois I. pour
Claude de
Lorraine.

Portrait de
Claude de
Guise.

256 CLAUDE DE LORRAINE.

1512. l'être, avec une grande fortune, avoir encore des sentimens. Il étoit en même tems galant & politique, bien au delà de ce qu'on l'étoit alors en France. Guise avoit outre cela du sang froid, de la modération, des mœurs douces & de la sagesse, vertus, qui pour n'être pas toujours assez exactement pratiquées par François I. ne lui en étoient pas moins agréables dans les autres. Ce qui pouvoit toucher le plus le Roi, est que Claude avoit acquis de la réputation à la guerre; & comme s'il eût été ordonné aux Princes de sa Maison d'être grands Capitaines en commençant à porter les Armes, on louoit avec sa valeur, sa capacité & son habileté. Il est vrai que dans son tems l'art de la guerre, même pour un Général, ne demandoit pas une si longue étude, & qu'il dépendoit encore plus du cœur & du bras, que de l'esprit & du génie. Tel étoit le Comte de Guise, qui bientôt jouit auprès du nouveau Roi de la même estime & de la même confiance, que lui avoit témoigné Louis XII.

1515. Ce qu'il exécuta depuis, & lié de telle sorte avec la fortune de son fils & de son petit-fils, qu'il est nécessaire

re . après avoir parlé de ses qualités & de son caractère, de peindre l'état où se trouvoit la Cour & le Royaume, à son arrivée en France, afin d'être plus à portée de juger de ce qui fit naître l'idée & l'occasion de cette haute élévation , à laquelle il parvint lui-même, & de celle où il mit ses enfans en état d'arriver ; de pénétrer la raison & la justesse de ses mesures, ce qu'il dut au bonheur , à ses soins & à son génie , en quoi ses desseins & ses succès servirent à ses descendans ; de remarquer comment ils furent respectivement nécessaires à leur avancement & à leur gloire commune (car le mérite des premiers, par une exception rare, loin d'effacer celui de leurs successeurs, leur donna au contraire un nouvel éclat ;) de connoître enfin par quelle fatalité , à mesure que les talens , la capacité, les services & la vertu leur procuroient de plus grands avantages, ils étoient plus ambitieux, plus près , & même dans une nécessité morale , de devenir coupables.

La France avoit joui sous l'heureux gouvernement de Louis XII. des douceurs de la paix , dans les tems où il faisoit la guerre avec le plus de vi-

La Cour se trouvoit remplie de Princes du Sang , la plûpart jeunes ainſi que le Roi. Il y avoit peu de vieux Courtiſans , moins encore qui fuſſent maltraités par la fortune. Les Dames , qui avant le regne de François , ne paroïſſoient à la Cour que de tems en tems , & pour y montrer des vertus , y étant devenues ſédentaires par l'ordre du Souverain , & enſuite par goût , amenerent dans ce lieu où régnoient la jeuneſſe , la richeſſe &

l'abondance avec la joye & les plaisirs qui suivent la beauté, toutes les ressources que donnent à un homme habile les passions qu'elles font naître. Guise sçut profiter de cet avantage, que la fortune n'avoit procuré à nul autre avant lui; on n'entendit plus parler à la Cour que d'intrigues amoureuses, que de fêtes galantes, où le Comte paroissoit toujours avec distinction; & pendant que les autres Courtisans cherchoient à y briller pour cette sorte de gloire seulement, il se conduisoit de maniere que ses plaisirs même servoient à son élévation. Une Cour ainsi livrée aux délices sembloit devoir être éloignée de toutes pensées de guerre. Mais le propre du Courtisan François est de tenir son émulation & son ardeur pour les combats, des mains de la mollesse même. Le Roi, les Princes, les Grands, tous riches, vaillans & amoureux, brûloient de se signaler & désiroient la guerre, qui fut absolument décidée, lorsqu'on apprit l'entrée des Suisses dans le Piémont. Alors Guise, après avoir montré ses qualités de Courtisan, signala ses talens de guerrier.

Le Roi assembla une armée nom-

260 **CLAUDE DE LORRAINE,**
1515 breuse. Claude Comte de Guise, Antoine Duc de Lorraine son frère, & le Duc de Gueldres, son oncle, Général de six mille Lansquenets, suivirent ce Prince; le Comte de Guise d'abord en qualité de Lieutenant du Duc de Gueldres, & peu de tems après comme Général de ses troupes: le Duc avoit été obligé de reprendre le chemin de ses Etats attaqués par l'Empereur. L'armée Françoisse passa les Alpes, & ce fut au milieu du travail, des fatigues & des combats qu'il fallut soutenir pour ce passage, que le Comte de Guise jetta les premières racines de cette affection que les François ont toujours conservée pour les Princes de son nom. Partout il payoit de sa personne, & soulageoit les Officiers & le soldat de ses conseils, de ses provisions & de son argent. Tous ceux dont la valeur étoit connue, le Chevalier Bayard & ses pareils, (si un homme qui réunissoit à un courage extrême un si grand nombre de vertus pouvoit avoir quelques semblables,) étoient les compagnons ordinaires de Claude: ils trouvoient en lui un protecteur zélé, qui faisoit valoir leurs services auprès du Roi, & en sollicitoit la récompense.

Il sembloit que Claude en entrant en France, eût en effet entrepris de subjuguer la nation, par le soin qu'il prit d'étudier l'esprit qui la domine. Ce Prince connut que le courage du cœur étoit sa principale passion: que qui sçait flatter le François, sçait comme on le gagne. Après le caractère général, il étudia les particuliers, non que sa complaisance fût égale pour tous, & que son dessein fût de plaire & d'obliger sans distinction. Claude étoit ambitieux; & il est aussi essentiel pour la fortune de se montrer quelquefois ennemi implacable, que de paroître ami sûr & solide. Enfin le Comte de Guise avoit fait à peine six mois de séjour parmi les troupes, & parmi la Noblesse Française, qu'il s'en vit généralement aimé.

L'armée ayant franchi les Alpes, un de ses partis, commandé par le Chevalier Bayard, battit la Gendarmerie du Pape, prit Prosper Colonne son Général, & Villefranche où il étoit. Ce premier avantage ayant déterminé le Pape & les Suisses à la paix, ces derniers offrirent de remettre au Roi le Duché de Milan pour une somme considérable qui leur fut accordée, & la

1516. ~~paix~~ sembloit si assurée, que le Roi suivi du Comte de Guise & de ses Lansquenets s'étoit mis en marche pour prendre possession de Milan. Mais le Cardinal de Sion, cet implacable ennemi de la France avoit regagné les Suisses. En vain les avoit-il assurés de l'argent que le Roi leur avoit promis, & que ce Cardinal croyoit pouvoir enlever : il eut besoin pour les résoudre à rompre le Traité, de leur rappeler l'infraction de celui de Dijon par les François. Ce qui fit connoître au Roi combien les engagements sont respectables, & combien il est dangereux de le violer.

Les deux armées se disposerent au combat avec une égale ardeur : toute l'Europe étoit attentive à cet événement. On alloit voir une nation toujours victorieuse aux mains avec un peuple réputé invincible. Les Suisses vinrent à grands pas les piques baissées, fondre sur les Lansquenets que commandoit le Comte de Guise, & qui gardoient l'artillerie. Elle fit un feu terrible; mais les Suisses n'en étant que plus animés rompirent les Lansquenets, & les mirent en fuite.

Guise abandonné fit ferme avec

DU C DE GUISE. 263

quelques Gendarmes qui accoururent, pour empêcher les ennemis d'emmen-
ner le canon ; ce qui donna le tems au
Roi de venir à la tête de ce corps for-
midable , qu'on appelloit les bandes
noires : ils eurent bientôt regagné le
terrein perdu. Les Suiffes honteux d'a-
voir pû le céder , revinrent à la char-
ge avec tant de fureur , que la nuit
eule suspendit le combat. Il recom-
mença le lendemain ; mais le carnage
e termina enfin par la retraite des
Suiffes , qui laisserent plus de dix mil-
le des leurs sur la Place. Le silence qui
uit le bruit terrible des combats , le
este de la crainte & de la colere , la
oye de la victoire , & la pitié des
vaincus , jettent un trouble dans l'a-
me , dont les plus intrépides ne peu-
ent se défendre. Tant de milliers
d'hommes pleins de courage & de vi-
ueur , ces chevaux , ces armes bril-
lantes avoient fait place à des corps
tendus , & percés de coups mortels ;
on n'entendoit que les plaintes des
mourans , & les cris douloureux des
blessés. François I. à la vûe de ce spec-
acle se sentit pénétré de douleur :
mais le malheur de la France ne vou-
loit pas que cette impression d'humai-

Défaite
des Suiffes
par les Fran-
çois.

— l'ambition qui l'agita depuis, & qu'elle lui inspirât de l'horreur pour cette gloire sanguinaire, qui s'achete aux dépens du repos & de la vie des hommes.

Le sentiment qui saisit alors le Roi, fut le salut du reste des Suisses : on les laissa rentrer tranquillement dans Milan ; ce qui le réconcilia avec cette Nation. Le Comte de Guise, après la déroute de ses Lansquenets, s'étoit battu en homme qui n'y vouloit point survivre : on l'avoit vû tomber percé de coups dans la foule des morts, Un de ses Ecuyers voyant que les Suisses alloient lui en porter de nouveaux, se coucha sur son corps, les reçut à sa place, & souffrit ainsi volontairement la mort, pour conserver à son maître ce qui lui restoit de vie : exemple d'affection & de fidélité qui ne peut être trop célébré. Ce fut sur le champ de bataille qu'un autre de ses Ecuyers, nommé *Adam*, alla le chercher après le combat : aidé du Capitaine *James* Ecoissois, il vint à bout de le découvrir : on le porta dans une maison hors du camp, où ce Prince fut traité avec tant de soin, qu'il guérit contre toute

re espérance. On le mit au nombre de ceux qui avoient le plus contribué au gain de la victoire, en empêchant les Suisses d'emmener le canon. Mais ce qui lui gagna absolument les bonnes grâces du Roi, fut l'offre généreuse qu'il avoit faites à ce Monarque de tout ce qu'il possédoit, lorsque les Seigneurs de l'armée s'étoient cotisés pour assembler la somme exigée par les Suisses. François I. en fit alors une espèce de favori, & le chargea pendant son séjour en Italie des expéditions qui demandoient le plus de confiance. Il accompagna le Connétable de Bourbon & le Duc de Vendôme, en qualité d'Ambassadeur auprès de la République de Venise, à qui le Roi avoit promis son secours contre l'Empereur & le Roi d'Espagne. Quelque respect qu'aît toute l'Europe pour l'auguste Maison de Bourbon, le Comte de Guise eût le plaisir de remarquer que le Sénat mettoit peu de différence entre les honneurs qu'il rendoit aux deux Princes du Sang ses Collègues, & ceux que le Comte recevoit lui-même ; tant la réputation de la Maison de Lorraine étoit grande dans toute la Chrétienté.

1511.

Enfin la guerre avec les Suisses étant entièrement terminée, par la cession qu'ils firent du Duché de Milan, le Roi reprit le chemin de ses Etats, ramenant avec lui le Comte de Guise.

1516.

La maladie de Ferdinand Roi d'Espagne étoit une des causes de ce prompt retour : la succession de ses Couronnes regardoit le jeune Prince Charles, depuis si fameux sous le nom de Charles V. Déjà maîtres de dix-sept Provinces des Pays-Bas, il devenoit un voisin formidable aux François. Charles avoit un frere nommé Ferdinand, comme leur ayeul maternel, que le Roi eût désiré voir partager la succession de tant d'Etats, afin de diminuer la puissance de leur Maison. Dans ce dessein il employa les négociations & les offres d'argent, afin de détourner Ferdinand de nommer Charles pour son successeur. Mais n'ayant pu empêcher que ce jeune Prince ne fût couronné Roi d'Espagne, & le Trône Impérial étant devenu vacant par la mort de Maximilien, ayeul paternel du nouveau Roi d'Espagne, François résolut de tout mettre en usage pour réussir à l'en éloigner, & l'occuper lui-même.

1517.

L'ascendant de Charles commençait

se manifester dès-lors ; il l'emporta sur tous les mouvemens que se donna son compétiteur, quoiqu'il fût plus âgé, plus capable de gouverner, que son courage fût reconnu de toute l'Europe, qu'il eût employé les plus habiles négociateurs de son Royaume, & distribué des sommes immenses dans toutes les Cours d'Allemagne. 1517.

Les Politiques remarquerent que l'élection de François I. à l'Empire fut principalement rejetée par les anciens amis de la France, tels que l'Evêque de Liege, le Duc de Bouillon) de la Maison de la Mark), Sigismond Roi de Pologne, &c. à cause de l'inconstance ordinaire au Ministère de ces tems-là, qui sur les moindres prétextes, par de fausses vûes d'épargne, par trop de confiance en leurs propres forces, & pour se faire de nouvelles créatures, mécontentoient les anciennes, en supprimant les récompenses dûes à leurs services : ce qui donnoit des François, chez leurs voisins, une idée de légèreté & d'ingratitude, dont leurs ennemis savoient tirer de grands avantages. La nouvelle de l'élection de Charles au Trône de l'Empire, fut un coup accablant pour François I. & cet

1517. événement, auquel la Maison de Lorraine n'eût que peu de part, ainsi que l'hérésie de Luther qui commençoit à se répandre, & les suites du Concordat que le Roi fit publier, malgré les remontrances de tous les Parlemens & des Universités du Royaume, furent les premières & principales causes de la grande autorité que le Comte de Guise & ses descendans acquirent en France. Il est aisé de comprendre combien la préférence donnée à Charles à la face de toute l'Europe fut sensible à un jeune Roi tout de feu, & qui avoit disputé l'Empire autant par amour

1518. propre que par politique. Il résolut de faire la guerre à son heureux Compétiteur, espérant de diminuer par le succès de ses armes le désagrément d'avoir été vaincu dans les intrigues & les négociations. Mais déjà assez sage pour connoître que la multitude des soldats ne fait que la seconde force d'une armée, il eût une extrême considération pour les Capitaines habiles de son Royaume, & sçut les employer,

Les hommes se trouvent soumis à l'autorité légitime des Souverains & des Rois; mais les talens ne dépendent

dent que de ceux qui les possèdent, ou qui sçavent les honorer. Le Roi attira à force de promesses & de bienfaits un grand nombre d'étrangers; d'abord ceux qui se distinguoient dans l'Art militaire, ensuite dans tous les genres: projet digne d'un grand Monarque, mais que l'Empereur suivit plus constamment que François I. ce qui lui donna l'avantage pendant tout le regne de ce Prince. Le Comte de Guise étoit né politique & soldat, qualités nécessaires auprès d'un Roi qui se dispoit à gagner des alliés, & à faire une guerre longue & sanglante. Aussi devint-il plus considérable que jamais à la Cour, & ce qui est à remarquer, c'est que dès-lors la Noblesse Françoisé, même la plus qualifiée, croyoit ne pouvoir tirer l'épée contre lui, non plus que contre les Princes du Sang. Cette opinion étoit encore dans toute sa force sous le regne de Henri III. où Buffy d'Amboise, d'une des meilleures Maisons du Royaume, favori du Duc d'Alençon, & le plus fier, ainsi que le plus brave des François, disoit en parlant au Duc de Guise, tué depuis à Blois, au sujet d'un démêlé survenu entre

1518.

1519.

19. eux, qu'il se seroit d'abord mis à genoux, & ensuite eût tiré l'épée, s'il l'eût voulu, contre lui. Il est vrai que Claude, à cause de son titre de Prince étranger, de ses grandes richesses & son illustre origine, sembloit vouloir en quelque sorte être regardé comme l'Allié du Roi qui n'en avoit en effet d'autres avec lui dans toute l'Europe, que le Duc de Lorraine son frere, & Robert de la Mark, Duc de Sedan & de Bouillon. Aidé seulement de ces Princes, dont les Etats couvroient une partie de la Picardie & de la Champagne, & donnoit une entrée en Allemagne, François I. soutint la guerre contre Charles, maître de l'Empire, de l'Espagne & des Pays-Bas. L'Empereur se trouvoit à tous égards dans une situation plus favorable que celle de son concurrent. Indépendamment de ses forces supérieures, il avoit pour lui la prévention des peuples voisins, & de ceux même dont ce Prince se disposoit à faire la conquête, je veux dire du Duché de Milan.

Louis XII. & le Cardinal d'Amboise en avoient traité les habitans avec toute la douceur possible; les Gouverneurs, auxquels on les avoit soumis,

s'étoient montrés les plus zélés défenseurs de leurs biens & de leurs privilèges, tenant les troupes dans une exacte discipline, & faisant administrer la justice suivant les Loix & par des Magistrats du pays. Mais depuis la conquête de François I. tout avoit changé de face. A la sagesse & à l'expérience du Cardinal d'Amboise avoit succédé un Ministre ignorant, impérieux, prévenu de ses talens, dédaignant les anciennes maximes, oubliant les services passés, avare de récompenses & même de louanges dûes, sévère, soupçonneux, *décidant sans examen de la fortune, de la réputation, de la liberté & de la vie des sujets.* A ces Gouverneurs citoyens & pacifiques, donnés par Louis XII. surtout au Connétable de Bourbon, que sa douceur & son désintéressement leur faisoient regarder comme leur pere, on vit succéder un Lautrec, homme de courage & bon militaire, mais d'une fierté insupportable, & gâté d'ailleurs par l'idée qu'il avoit, qu'on ne pouvoit plaire à la Cour, qu'en faisant parade de l'autorité, & que par le refus des bienfaits.

L'infortuné Trivulce, ce fameux

1519.

Bonté natu-
relle du Duc
de Guise.

Capitaine, qui avoit rendu des services si considérables aux François, se vit sacrifié le premier à la jalousie de Lautrec, aidé de Madame de Château-Briand sa sœur, maîtresse du Roi. Trivulce âgé de quatre-vingt ans, boiteux, infirme, accablé des douleurs de la goutte, & aux portes de la mort, se fit porter en chaise dans un endroit par où le Roi devoit passer : la Cour étoit alors à Chartres. Le Roi passa en effet, mais sans faire semblant de voir Trivulce. *Ah Sire*, s'écria l'infortuné vieillard, *ah Sire*, *au moins un mot d'audiance*. On ne l'écouta point : outré avec raison d'un pareil traitement, alla se mettre au lit, pour y attendre la mort. Le Comte de Guise fut un de ceux qui fit remarquer au Roi la dureté de cette conduite : ce Prince rendu à lui-même, ayant appris l'état de Trivulce, l'envoya visiter de sa part, & l'assurer de ses bonnes grâces. *Il n'est plus tems*, répondit-il courageusement ; *le dédain dont il a usé envers moi, & mon dépit ont déjà fait leur opération en moi : je suis mort*. Teligni Sénéchal de Rouergue, succéda au Gouvernement de Milan à Lautrec, & par sa conduite modérée

il eût bientôt regagné le cœur des gens du pays. Mais le Ministre jaloux de ses grandes qualités ne le pût souffrir en cette place : on rappella Teligni pour lui substituer l'Escut, dit le Maréchal de Foix, frere de Lautrec, plus fier encore, & plus incapable que lui. On n'entendit plus parler que de bannissemens, que de confiscations de biens, que d'emprisonnemens : la crainte & la punition étoient seuls employés : les citoyens qui demandoient des graces, étoient regardés comme ennemis : *on dénioit même la justice* : la prudence, la politique étoient absolument dédaignées ; & Jérôme Moroné, Vice-chancelier de Milan (homme d'esprit, & le plus accrédité de cet Etat, ayant sollicité une Charge de Maître des Requêtes de l'Hôtel, on la lui refusa, pour faire voir, disoit-on à la Cour, que *le Gouvernement n'a besoin de ménager personne*. La suite fit faire des réflexions contraires : ce Jérôme Moroné, à qui sa fidélité, ses services & ses talens n'avoient pu obtenir une Charge, que l'on donnoit à la sollicitation d'une femme, se vengea, & fit perdre le Milanez à la France. Le reste de l'Italie n'étoit pas plus

274 **CLAUDE DE LORRAINE**,
satisfaite de cette nation , à qui la légèreté, la présomption & la mauvaise politique font souvent perdre le fruit des qualités , qui la rendent supérieure aux autres.

1519.

Charlès V. n'eût donc besoin pour s'assurer du Pape & des Souverains de l'Italie, que de leur faire remarquer le danger de dépendre d'une pareille nation. Mais il jugea en même-tems qu'il devoit faire condamner Luther dans la Diète de Vormes. Le Comte de Guise attentif à tout ce qui se passoit, connoissoit toute l'étendue des défauts du Gouvernement ; il en profitoit auprès des particuliers. Mais ayant vu l'heureux effet qu'avoit produit cette marque de zèle donnée par l'Empereur pour la conservation de la Foi, il se déclara aussi tôt un des plus grands ennemis des Novateurs, & de tous les parrisans qu'ils avoient en France. Par ce moyen & par le crédit du Cardinal de Lorraine, il gagna le Clergé du Royaume, & conserva la bienveillance de la Cour de Rome, sans se rendre suspect, quoique dans ce tems-là elle déclarât la guerre au Roi. Ce Monarque se vit attaqué à la fois par l'Empereur en Italie, &

1520.

par le Roi d'Angleterre en Picardie.

1520

Il envoya pour défendre cette Province, ce qu'il avoit de plus habiles Généraux. Le Duc de Vendôme & Monsieur de la Tremoille se posterent à Abbeville avec un corps de troupes, pendant que le Comte de Guise avec six mille hommes de pied se tenoit à Montreuil, prêt à se joindre au Duc de Vendôme, si ce Prince avoit besoin de secours. Guise se comporta durant cette campagne, en conséquence de son objet principal, qui étoit en servant le Roi de se rendre cher au peuple. Il faisoit observer la discipline la plus exacte à ses soldats & les rendoit tels qu'ils doivent être, c'est-à-dire la terreur des ennemis qui doivent combattre, & les défenseurs des biens du citoyen qui les paye : en même temps il étoit de toutes les expéditions. Un grand nom augmente le bruit des succès, & les troupes en combattent avec plus de courage. Les Anglois ayant assiégé Hedin, Guise ne négligea rien pour les obliger à se retirer : il fit agir avec le même feu qui l'animoit les Gouverneurs de Montreuil, de Therouenne & de Doullens; lui-même étoit jour

276 CLAUDE DE LORRAINE ;

1520. & nuit à cheval, enlevoit les convois des assiégeans, & leur donnoit des alarmes continuelles. Enfin les Anglois fatigués, se voyant sans provisions, & inondés de la pluye dans leurs tranchées, leverent le siège. Les Comtes de Guise & de Saint-Pol, les suivirent de près, pour les empêcher de faire le dégât dans le pays ; & enfin les ayant joints au village de Pas dans l'Artois, Guise attaqua leur arriere-
1522. garde, & la battit. Après cette défaite, les Anglois n'étant plus en état de rien entreprendre, repassèrent tous en Angleterre. Cette retraite à laquelle on ne s'attendoit pas, donna beaucoup de joye à la Cour. Si les ennemis eussent pris Hedin, on les auroit vu rester en France, & pénétrer dans ses Provinces, la campagne suivante. Ce fut à Guise que l'on fit honneur de la levée du siège & de la victoire ; & l'affection des peuples se déclara encore plus en faveu. Les Parisiens lui témoignèrent entr'autres leur reconnaissance. De tous temps ils ont été aisés à effrayer : la richesse & la magnificence de leur ville en est la cause. Aussi-tôt qu'ils sçurent les Anglois en Picardie, ils s'imaginèrent les voir

aux portes de la Capitale : la crainte 1522
 secondant le zèle, ils offrirent de sou-
 doyer mille hommes pour la défense
 de la frontière. La retraite des Anglois
 les déliroit de cet impôt, & c'étoit
 au Comte de Guise à qui ils croyoient
 en être redevables. Mais ce qui ache-
 va d'assurer le crédit de ce Prince par-
 mi les François, & à la Cour même,
 fut l'espèce de proscription prononcée
 contre les Princes du Sang ; en sorte
 que Guise se trouvoit par sa naissance
 & par sa fortune, une des premières
 personnes de l'Etat. Avant que de
 voir comment il sçut profiter de cette
 situation, il est nécessaire de dire
 quelque chose du malheur qui la lui
 procura.

François I. avoit de belles qualités Caract.
de Franç
 pour la société civile, & à la pruden-
 ce près toutes celles qui peuvent for-
 mer un grand Capitaine ; mais il ne
 possédoit aucun des talens essentiels
 pour bien gouverner. Ce Prince avoit
 le cœur bon, & aimoit son peuple : il
 avoit même une espèce de passion
 pour la Noblesse. Cependant il sacri-
 fioit tous les jours les premiers à l'ava-
 rice insatiable des Traitans, & les au-
 tres au hasard des combats, & il

278 CLAUDE DE LORRAINE;

1522. voyoit le plus souvent tuer à ses yeux ceux de ses courtisans qu'il aimoit le plus, sans que ce spectacle servît à la conservation des autres : son extrême facilité & l'amour propre, passion dominante chez les Rois guerriers, en étoient la cause. Il écoutoit & préféroit tous les conseils qui tendoient à la guerre, & le pouvoir suprême étoit aisément abandonné à ceux dont la fatale industrie lui fournissoit le plus de ressources pour la faire avec succès. Louise de Savoye sa mere, Régente du Royaume pendant ses premières expéditions en Italie, avoit une autorité absolue sur son esprit. Assez éclairé pour connoître les défauts de cette Princesse, il n'avoit point assez de fermeté pour résister à ses mauvais conseils, parce qu'elle les lui donnoit comme en échange de son approbation pour les desirs qu'elle lui connoissoit. La disgrâce & la mort de Semblançai furent le fruit de sa mauvaise foi ; elle voulut perdre aussi le Connétable de Bourbon, & ce fut ce qui perdit son fils & l'Etat.

1523. Louise avoit aimé le Connétable ; il répondit mal à sa passion, & pour se venger elle lui fit tenter un pro-

tes, dont la perte pouvoit en un seul jour le dépouiller de tous ses biens. **1523**
Le Roi, ainsi que toute l'Europe, étoit parfaitement instruit du bon droit de Bourbon : cette affaire avoit déjà été discutée en détail sous le règne de Louis XII. Mais sa condescendance pour la Reine Louise ne lui permit pas de s'opposer à ses injustes desfeins ; & cette Princesse n'ayant pu corrompre l'équité des Juges, obtint au moins que les biens du Connétable seroient mis en sequestre ; ce qui le ruinoit, ne touchant plus depuis long-tems les pensions, ni les appointemens qu'il tenoit de la Cour. Le chagrin s'empara de son ame, le ressentiment le suivit ; & le Roi eût bientôt à reprocher à sa complaisance pour la Régente, d'avoir fait un rebelle du premier Prince de son Sang ; du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme de son Royaume. Le Duc de Bourbon s'attacha à l'Empereur, & les Princes du Sang (il n'y en avoit plus de la branche de Valois) furent punis de sa faute, par le soin qu'on eût de les éloigner du commandement des Armées & du Gouvernement. Il se fit à cette occasion, ainsi

180 **CLAUDE DE LORRAINE** ;
1523. que je l'ai dit plus haut, un mouve-
ment dans tout le Royaume, qui de-
vint favorable au Com.e de Guise;
on l'envoya commander en Bourgo-
gne, où l'Empereur & les amis du
Connétable menaçoient de faire leurs
plus grands efforts; & si dès-lors le
Roi, devenu soupçonneux depuis la
défection du Connétable, n'eût déjà
eu quelque jalousie du crédit que s'ac-
queroit chaque jour Claude parmi les
peuples & dans les armées; on croit
qu'il se fût vu chargé de l'expédition
d'Italie, confiée à l'Amiral Bonivet,
dont il ne fut que le Lieutenant. La
jalousie s'étant emparée du Général,
il fit autant de fautes que d'actions;
parce qu'une conduite prudente eût
été trop conforme & peut-être attri-
buée aux conseils du Duc de Guise.
Bonivet ayant dans la suite pris Fonta-
rabie, Claude représenta que cette pla-
ce étant une des clefs de l'Espagne les
Espagnols feroient les derniers efforts
pour la reprendre, ou pour en obte-
nir la restitution par un Traité de
paix: que pour éviter l'embarras de
la défendre, & aux ennemis l'avan-
tage de pouvoir nous l'opposer dans
une seconde guerre, il falloit la dé-

molir , & des matériaux en construire une forteresse dans un lieu appartenant à la France , & situé vis-à-vis de Fontarabie : par ce moyen notre frontière se trouvoit fortifiée contre les Espagnols à leurs dépens , & le chemin restoit ouvert pour entrer dans leur pays. Mais quoique toute l'armée reconnût la sagesse de ce conseil , Bonivet s'y opposa pour conserver sa conquête , & son opiniâtreté l'emporta peu de temps après. Les Espagnols , comme l'avoit prévu le Duc de Guise , assiégèrent & reprirent cette place , qui avoit coûté de grandes sommes au Roi , & où il périt beaucoup de noblesse & de soldats.

Le Comte de Guise se sépara avec plaisir de l'Amiral de Bonivet , & ce qu'il exécuta en Bourgogne pour la défense de cette Province , lui acquit autant d'honneur , que l'Amiral avoit essuyé de disgraces au-delà des Monts. Les Impériaux sollicités par les Députés du Connétable , s'avancèrent à grandes journées pour entrer dans la Bourgogne , où ils croyoient le trouver avec ses troupes. Il pénétrèrent dans cette Province , prirent d'abord Coisfry , petite place du Bassigny , & pas-

1523.

tant la Meuse à sa source, s'empara-
 rent du Château de Montclair. Guise
 n'avoit aucune infanterie à leur oppo-
 ser; mais la fortune constante à le ser-
 vir par des moyens extraordinaires,
 avoit fait que les ennemis ne s'étoient
 point pourvus de cavalerie comp-
 tant sur celle que le Connétable s'é-
 toit engagé de leur fournir, & que sa
 fuite précipitée ne lui avoit pas donné
 le tems d'assembler. Guise se trouva
 donc en état, avec neuf cens hommes
 d'armes seulement d'arrêter les pro-
 grès de plus de douze mille hommes;
 il les harcela sans cesse, enlevant les
 traineurs & coupant les convois qui
 leur venoient, il les réduisit à la re-
 traite. Ainsi dans le tems même, que
 se trouvant sans armée, il devoit voir
 les villes de la Bourgogne & de la
 Champagne, gardées par les bans &
 arriers-bans, exposées à être empor-
 tées d'assaut par l'ennemi, & les cam-
 pagnes ravagées, il sauva ces deux
 Provinces, & suivit les Allemans dans
 leur retraite, jusqu'à ce qu'ayant tail-
 lé en pièces leur arriere-garde, lors-
 qu'ils repassoient la Meuse, il rentra
 dans son Gouvernement, où tout
 étoit aussi tranquille que si l'ennemi
 n'eût point paru.

La Picardie inondée d'Anglois & de Flamans ne jouit pas d'un sort aussi favorable; ils firent un dégât effroyable dans ce pays-là, s'avancerent sur la riviere jusqu'à onze lieues de Paris, & y répandirent la consternation. Le peuple de cette grande ville se récria sur la conduite du Duc de Vendôme & de Monsieur de la Tremoille, qui avec un grand nombre de troupes laissoient faire de si grands progrès aux Anglois, pendant que Guise avec une poignée de gens d'armes, avoit forcé une armée entiere à faire une retraite précipitée. Le Comte instruit des dispositions des Parisiens, après avoir mis la Bourgogne en sûreté, se rendit en personne dans leur ville, résolu, disoit-il, de périr avec eux ou de les sauver. Cette démarche acheva de lui gagner les cœurs, & le Bourgeois prévenu ne fit aucune attention à ce qu'entreprenoit le Duc de Vendôme & Monsieur de la Tremoille, pour les délivrer des ennemis, qui se trouverent obligés de rentrer en Flandres, sans avoir pris une seule place. Mais peu de tems après la France paya bien cher en Italie ces succès obtenus dans ses Provinces. Le Roi

1523.

1525.

284 **CLAUDE DE LORRAINE,**
1525. donna & perdit la bataille de Pavie;
il fut pris lui-même, emmené en Espagne, & ses Etats dégarnis de troupes & de Généraux, se virent à la merci de son vainqueur.

Louise de Savoye, Régente du Royaume en l'absence de son fils, appella promptement auprès d'elle le Comte de Guise & Lautrec; mais cette Princesse n'avoit confiance qu'au premier : elle lui fit part de ses soupçons sur le Duc de Vendôme, que les amis de la Maison de Bourbon pressoient de lui ôter la Régence, comme étant le Prince du Sang alors en France le plus proche de la Couronne, en même-tems que le plus capable & le plus intéressé à la défendre. Guise fit agir ses amis auprès du Duc, qui préférant son devoir & leurs conseils aux mouvemens de son ambition déclara en arrivant à la Régente que son dessein n'étoit point de disputer l'autorité, mais de la faire respecter aux autres, en donnant l'exemple d'une entière obéissance. La promesse qu'il en fit lui valut le titre de Chef du Conseil de Régence, & au Comte de Guise une grande part dans toutes les affaires.

DUC DE GUISE. 285

L'usage que ce Prince fit de son crédit l'augmenta considérablement. Il fut un de ceux qui donna le conseil de racheter tous les prisonniers faits à la bataille de Pavie; ce qui rendant à la France des troupes aguerries, à moins de frais que pour en lever de nouvelles, les engageoit par reconnaissance à combattre avec plus d'ardeur que jamais, & donnoit une idée avantageuse de la Régence. On avoit besoin dans ce tems déplorable de faire usage de toutes les ressources, & ce qui sera difficile à croire, cinq cens hommes bien armés se levoient avec peine dans un Royaume tel que la France. Le Comte de Guise aimé de la Noblesse & des gens de guerre, n'épargnant ni la dépense ni les promesses, vint à bout après bien des obstacles de rassembler environ deux mille hommes, avec lesquels ce Prince marcha au secours d'Antoine Duc de Lorraine son frere, sur qui venoient fondre une multitude de paysans Allemans, tous Luthériens, assemblés par l'espérance de ravager ses Etats, ensuite la Champagne & la Bourgogne dénuées de soldats & de noblesse.

1525
Avis fait
au Comte de Guise
sur la Régence

1525.

L'Empereur permettoit ces violences, pour se dédommager de ce que la bienféance & la crainte qu'il avoit du Roi d'Angleterre, l'obligeoient d'observer de ménagement avec la France pendant la captivité de son Roi; & loin d'arrêter la fureur de ces Payfans attroupés, il les animoit & les faisoit soutenir secretement, assurés du consentement de leur Souverain. Le nombre de ces pillards augmentant chaque jour, Guise crut ne pouvoir rendre un service plus essentiel à l'Etat, que de les empêcher de s'avancer davantage, d'autant plus que des troupes réglées se joignoient à eux par petites Compagnies. Mais avant d'entreprendre cette expédition, il en écrivit au Parlement de Paris, auquel ce Prince ne sousscrivoit que, *Votre entierement bon ami*, ainsi que le Duc de Lorraine lui-même, & les autres Souverains Etrangers. La Régente & le Parlement ayant approuvé son dessein, il réunit ses soldats avec ceux du Duc de Lorraine, ce qui formoit à peine un corps de six mille hommes, & marcha vers le Bourg de Luffestein, où les ennemis s'étoient retranchés; il les attaqua, les força, les tailla en pièces, brûla le

Bourg même avec tous ceux qui s'y étoient cachés, & détruisit ainsi en trois heures cette multitude d'hommes, dont le seul nom faisoit trembler les peuples de France, & avoit mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté jusques-là pour les combattre. La récompense d'un succès si heureux, si peu attendu, si loué par la Nation, fut suivant quelques Historiens une réprimande du Conseil de Régence, qui blâma hautement le Comte de Guise d'avoir exposé presque le seul corps de troupes qu'il y eût alors en France, pendant qu'elle étoit menacée de toutes parts. L'imprudence témérité qui avoit fait perdre la bataille de Pavie, faisoit condamner avec quelque justice l'audace heureuse du Comte de Guise, quoique nécessaire, & quoiqu'elle fût le salut de plusieurs Provinces; mais ce qui avoit paru repréhensible au Conseil de Régence, ne fût pas jugé de même à la Cour de l'Empereur. Depuis ce tems-là il eût une telle estime pour le Comte de Guise, qu'ayant demandé en échange de François I., François Dauphin de France, & Henri Duc d'Orléans, ou douze Princes & Seigneurs, à la place de ce second

Fils de France, il voulut que Claude
 1525. fût compris particulièrement dans ce
 nombre.

Comté de
 Guise érigé
 en Duché par
 François I. François I. lui-même de retour en
 France, jugea plus favorablement des
 services importans que le Comte de
 Guise avoit rendus à l'Etat, ce qu'il
 reconnut en érigeant l'année suivante
 son Comté de Guise en Duché. Mais
 on dit que ce Monarque s'en repentit
 peu de tems après, lorsqu'il s'apper-
 çut des égards du Parlement pour lui.
 Cette Cour lui avoit écrit pour le fé-
 liciter de ses victoires sur les Luthé-
 riens, une Lettre où elle l'assuroit d'u-
 ne réputation immortelle & d'une
 éternelle reconnoissance.

C'étoit le nom de Défenseur de la
 Foi & d'Ennemi des Hérétiques, que
 Guise désiroit le plus de mériter au-
 près du peuple, & que le Roi craignoit
 davantage qu'il n'obtinât. Ce Monarque
 regarda aussi comme un attentat de la
 Maison de Lorraine le dessein qu'avoit
 eu le Comte de Vaudemont, frere de
 Claude, qui se disant issu comme lui
 de la Maison d'Anjou, vouloit se ser-
 vir de troupes Françaises en Italie,
 pour prendre le Royaume de Naples
 & s'en faire couronner Roi. Les plus

Grands

Grands du Royaume & surtout le Connétable, qu'une haute naissance & la première dignité de l'Etat rendoient plus sensible, étoient choqués de ce que le Duc de Guise ne leur écrivoit jamais que dans le style des Princes du Sang, & souscrivoit au Connétable même : *Je suis tout à vous, & votre entièrement bon ami.* Ils parloient sans cesse au Roi contre cette hauteur d'un Etranger, qui venoit traiter ses premiers Sujets en supérieur, & Sa Majesté paroissoit approuver leur chagrin. Depuis cette jalousie que les Guise donnerent à François I. ils eurent à prendre d'extrêmes précautions contre les efforts de leurs ennemis, & surtout des Princes du Sang, quoique Claude eût épousé une Antoinette de Bourbon, & que cette alliance semblât devoir lier leurs intérêts : mais dans le principe ils étoient trop différens pour que jamais rien pût les réunir.

Le Roi armoit de nouveau dans tout son Royaume pour la conquête du Milanéz, & les circonstances étoient plus favorables que jamais pour recouvrer ce Duché, si le Conseil de ce Roi ne fût retombé à la première lueur de prospérité, dans cette présomption &

1525

Le Roi
me pour
conquête
Milanéz.

290 CLAUDE DE LORRAINE,
1525. cet oubli de services, qui ont tant de fois fait échouer les plus grands projets de la Nation. André Doria , un des plus grands hommes que Gênes ait produits & que l'Europe ait connus , soit pour la politique , soit pour la guerre , surtout pour celle de mer , s'étoit donné à la France , & l'avoit servie avec toute la fidélité & le succès possible. Il demanda , ainsi que Jérôme Moroné avoit fait , des récompenses proportionnées. Ce que le refus fait au premier avoit causé de pertes & de malheurs à l'Etat , ne corrigea point les Ministres : on refusa aussi Doria , & sur ce que les plus sages du Conseil représenterent au Roi , combien il étoit important de ménager un aussi grand Capitaine , le Chancelier du Prat répondit avec hauteur , qu'il étoit au-dessous de la Majesté royale de marchander ainsi avec un particulier , & que loin d'accorder rien à Doria , il falloit le faire arrêter. Ce conseil fut suivi , parce que dans la violence il y a toujours un air de supériorité , qui ne séduit que trop souvent les Souverains. M. de Barbezieux , Amiral des Mers du Levant , fut donc envoyé à Gênes pour s'assurer de Doria. Mais ce

Seigneur informé du dessein de l'Amiral s'étoit mis en sûreté sur les Galeres: 1525.
il y reçut Barbezieux, lui reprocha l'ingratitude du Ministère de France, le renvoya ensuite, se donna à l'Empereur, & rappella Jannetin Doria son neveu, qui bloquoit le Port de Naples assiégé par les François; ce qui les força de se retirer, fit périr leur armée & deux autres qui les suivirent. De si malheureux succès obligèrent de songer à la paix; mais on tint à ce sujet, & pour un objet plus grand & plus essentiel, la même conduite observée à l'égard de Moroné, de Doria, & de tant d'autres serviteurs du Roi. Le Traité se fit à Cambrai, & pendant que l'Empereur soutenoit opiniâtrement les intérêts de ses amis & de ses alliés, la France sacrifia tous les siens, sans les prévenir, sans leur faire aucune part des articles du Traité, sans se mettre en peine de tenir aucune des promesses qu'on leur avoit faites, quoique conséquentes à leurs engagements & nécessaires à leur sûreté. Aussi la droiture & la franchise du Roi en parurent-elles alarmées, & lorsque le Roi d'Angleterre, un des plus maltraités, se plaignit avec vivacité de se

1525. voir, pout ainsi dire, livré à l'Empereur, par un Souverain que son intervention avoit si utilement servi, le Roi répondit que cette paix étoit l'ouvrage de deux femmes, qui n'avoient pensé qu'à éviter la guerre.

Après avoir entrepris de justifier ainsi par la nécessité un Traité de cette nature, il sembloit difficile à croire que François voulût la recommencer jamais : ce fut cependant à quoi il se disposa, à l'occasion de la mort de Merveille, son Envoyé auprès de François Sforce, Duc de Milan, qui lui fit couper la tête, sans égard pour son caractère de Ministre du Roi. Le prétexte étoit juste, l'armée étoit prête, le Duc de Savoye dont il falloit traverser les États avoit mérité la colère du Roi ; il étoit tout à l'Empereur, c'étoit venger deux injures à la fois, mortifier Charles V. & rétablir la réputation des armes Françaises. L'armée marcha donc, & François Sforce étant mort sur ces entrefaites, on s'arrêta d'abord à faire la guerre en Savoye ; mais bientôt l'Empereur, après avoir long-temps amusé le Roi sur l'investiture du Duché de Milan, en faveur de son second Fils, le Duc

d'Orléans , investiva contre ce Monarque , dans une Harangue prononcée en plein Consistoire & en présence de tout ce qu'il y avoit alors d'Ambassadeurs à Rome.

1525.

Le Roi sensible comme il devoit à cette injure , quoiqu'elle tint de la folie , ne ménagea plus rien , & la guerre se ralluma entre ces deux Puissances avec plus d'ardeur que jamais & moins d'espérance de la voir finir. Ce ne devoit pas être une guerre entre deux Souverains : mais une querelle en général entre tous les sujets ; car l'Empereur dans sa Harangue avoit insulté toute la Nation , en disant que les François n'avoient plus de soldats ni de Capitaines , & que si les siens étoient semblables , il viendrait la corde au cou demander miséricorde au Roi. Les Guise pendant ces négociations avoient recouvré leur première faveur , & le même Cardinal de Lorraine qui s'y étoit vu principalement employé , outré de la hauteur de Charles V. & du mépris qu'il avoit fait des François , après avoir parlé avec beaucoup de fierté à l'Empereur & au Pape même , le conseilla de rejeter toutes voyes d'accommodement , & d'em-

294 **CLAUDE DE LORRAINE**,
ployer la force des armes. Cet avis,
525. digne d'une ame noble, & nécessaire
à la gloire des François, fut d'autant
plus généralement approuvé, qu'on
étoit en état de le suivre.

La justice d'une cause inspire de la
modération. Le Roi, qui avoit été
assez peu circonspect dans toutes ses
entreprises militaires, prit les mesures
les plus sages dans cette guerre, pour
la soutenir avec ses seuls François; car
les calomnies que l'Empereur avoit ré-
pandues contre lui dans toute l'Europe,
ne lui laissoient pas espérer sitôt
aucun secours des Nations voisines.
Pour surcroît de malheur, il subit
alors la peine de la conduite qu'a-
voient tenue ses Ministres avec ses
amis & ses alliés, depuis le commen-
cement de la guerre, & sur-tout dans
le Traité de Cambrai.

Le Marquis de Salusse devenu d'un
grand prix, parce qu'il étoit son Lieu-
tenant Général au-delà des Monts,
l'abandonna pour se donner à l'Empe-
reur; & les Princes d'Italie ni ceux
d'Allemagne ne voulurent entendre
parler d'aucune liaison avec la France.
Le Roi leva deux armées, l'une pour
la Provence, où l'Empereur s'étoit

rendu en personne , l'autre pour la Picardie attaquée par le Comte de Nassau , Lieutenant Général de ce Prince. Cette dernière étoit commandée par les Ducs de Vendôme & de Guise ; & pendant que celle de Provence attiroit les regards de toute l'Europe , l'armée des Ducs regardée par les Parisiens comme le seul rempart qui fût entre l'ennemi & la Capitale , étoit l'objet de toute leur attention.

Guise , devenu depuis long-temps l'objet de leur confiance, laissa la Bourgogne , abandonna la défense de ses propres Terres ; & ayant vû former le siège de Peronne par le Comte de Nassau , il se rendit en poste à Paris pour rassurer les Habitans ; sa femme & ses enfans y restèrent à ce dessein par son ordre ; & étant revenu à l'armée avec la même promptitude , il ne laissa passer aucun jour sans donner quelques alarmes aux Assiégés , ou quelque secours aux Assiégés. Il étoit d'une importance extrême de sauver Peronne. L'Empereur venoit d'être chassé avec honneur de la Provence : il ne manquoit plus pour le salut de l'Etat & la gloire de la Nation , que de faire essuyer un pareil affront aux armes de ce Prince

296 CLAUDE DE LORRAINE,
1525. en Picardie. Victorieux de Peronne, les Impériaux pouvoient sans obstacle venir ensuite jusqu'à Paris. Ainsi le Duc de Guise ne croyoit rien au-dessous de lui pour sauver la place assiégée. Dans certains jours que son titre de Général le laissoit oisif, il devenoit Capitaine de parti pour harceler les ennemis, couper leurs convois, & faire passer des provisions dans Peronne. Ce Prince ayant été informé que le Maréchal de la Marck qui la défendoit manquoit de poudre, se chargea lui même de l'en fournir, & conduisit jusques sur les bords des marais de la Place quatre cens Arquebusiers, avec chacun dix livres de poudre. Ayant fait sonner en même-temps des trompettes de tous côtés, l'alarme se répandit dans le camp des ennemis, & pendant qu'ils couroient aux armes, les Arquebusiers entrèrent heureusement dans la Ville. Ce secours, & la confiance des Assiégés au Duc de Guise leur inspirerent tant de courage, qu'après avoir soutenu deux assauts terribles & perdu beaucoup de braves hommes, ils répondirent à la sommation du Comte de Nassau, qu'il n'entreroit jamais dans la Place qu'en leur passant

à tous sur le ventre. Ce Général rebuté
leva enfin le siège, sortit de la Picar- 1525.
die, & laissa respirer les Parisiens,
dont l'inquiétude avoit été continuel-
le depuis le commencement du siège.

Le Roi trouva un grand avantage
dans cette crainte : il profita de l'ar-
gent donné par ce peuple effrayé, pour
lever dix mille hommes & faire un
équipage d'Artillerie. Tel fut la fin de
cette campagne si terrible, qui devoit
voir la France passer sous les loix de
l'Empereur. Le Roi étoit seul avec peu
d'argent, & de troupes peu nombreu-
ses ; mais il avoit pour lui la justice,
la prudence, l'union des Chefs, l'in-
térêt des Sujets : il fut doux, bien-
faisant par lui-même, équitable dans
le choix des personnes & dans la dis-
tribution des graces. Ce Prince avoit
à la journée de Pavie une puissante
armée, de grands trésors, son pays
étoit tranquille ; il attaquoit en con-
quérant son ennemi : cependant il fut
vaincu. Il fit brûler en cette occasion
tout le courage d'un Héros. Ses espé-
rances d'alors & sa défaite, rappro-
chées du peu d'espérance de ses der-
niers succès, donnent une juste idée
de la différence qu'on doit mettre en-

298 CLAUDE DE LORRAINE,
tre un Roi qui écoute un courage in-
1525. confideré & celui qui préfère les sa-
ges confeils de la prudence.

François I.
attaque les
Allemands
en Italie.

Cen'étoit pas assez pour le Roi d'avoir repoussé l'Empereur de ses Etats : il alla l'attaquer à son tour en Italie. Ce Prince avant d'entreprendre cette expédition , avoit mis ordre aux affaires de son Royaume , & laissé le commandement à son second fils, Charles Duc d'Orléans, pour les Provinces de Picardie , de Normandie , l'Isle de France & Paris. Le Duc de Guise, qui devoit demeurer auprès de ce Prince, continua de veiller sur la Bourgogne & la Champagne , quoique la publication d'une trêve, conclue peu après le départ du Roi , semblât devoir le délivrer de ce soin. Mais on étoit alors dans l'usage de rompre ces trêves sur le moindre prétexte , & elles devenoient plutôt un sujet d'inquiétude que de repos pour les Gouverneurs des Provinces frontières. En effet , quoique la trêve eût été conclue pour dix ans , la guerre recommença avant que les deux premières années fussent expirées.

La France allégua plusieurs raisons de cette rupture : mais ce qui la justi-

fioit absolument fut l'assassinat de César 1525
 Fregose & d'Antoine Rimon, Amba-
 sadeurs, que le Roi envoyoit à la Ré-
 publique de Venise & au Grand Sei-
 gneur. Le Marquis du Guast, Général
 pour l'Empereur, les fit tuer sur le
 Pô, comme ils descendoient ce fleuve.
 Cet attentat fit grand bruit dans toute
 l'Europe, & le Roi ayant mis deux
 grandes armées sur pied, la première
 marcha sous les ordres de Monsieur le
 Dauphin, vers le Roussillon; l'autre
 porta la guerre dans le Luxembourg, Le Duc
Guise pre
le Luxem
bourg.
 conduite en effet par le Duc de Guise,
 & en apparence par le Duc d'Orléans.
 Guise fit de si grands progrès en cette
 campagne, qu'il ne resta à l'Empereur
 de tout le Duché de Luxembourg que
 Thionville, la Capitale ayant été prise
 elle-même en peu de jours de siège.
 Guise alloit pousser plus loin ses avan-
 tages & attaquer le reste des Pays-Bas;
 mais le Duc d'Orléans, jaloux du
 Dauphin son frere, ayant appris qu'il
 devoit y avoir bataille en Roussillon,
 partit pour s'y rendre avec une partie
 des troupes, & laissa le reste en garni-
 son. Le Duc de Guise tenta vainement
 de le détourner de cette résolution: le
 Prince partit; mais au lieu d'une ba-

300 CLAUDE DE LORRAINE,
taille & d'une victoire qu'il espéroit ;
1525. il trouva le Roi à Montpellier extrêmement irrité contre lui , & tout prêt à l'éloigner de la Cour.

Le départ du Duc d'Orleans avec ses troupes rendit le courage aux ennemis : le Comte de Nassau entra à son tour dans le Luxembourg , reprit la Ville de ce nom & toutes les autres Places conquises par les François , à l'exception d'Yvry, où le Duc de Guise, mal secondé par les autres Généraux , fut obligé de s'enfermer lui-même pour la défendre. Son bonheur ordinaire le suivit en cette occasion : il força les ennemis à lever le siège , & ayant formé une seconde fois celui de Montmidi , il reprit cette Place ; ce qui diminua le chagrin du Roi par rapport au malheureux succès de ses armes en Roussillon. Ce Monarque se tourna lui-même du côté de la fortune , & se rendit dans le Hainault , où ayant joint de nouvelles troupes à celles que le Duc de Guise commandoit , il se vit à la tête d'une puissante armée & encore une fois en présence de l'Empereur qui assiégeoit Landrecy en personne ; mais quoique le Roi eût beaucoup d'envie de terminer ce

long différend par une bataille, il se contenta de l'obliger à la retraite & transporta le fort de la guerre dans le Piémont. Le Comte d'Enguyen y gagna peu de temps après la bataille de Cérifolles ; ce qui eût procuré les plus grands avantages à l'Etat, si le Roi d'Angleterre, jusques-là allié de la France, ne s'étoit déclaré contr'elle en faveur de l'Empereur. Ils firent entrer chacun une armée dans les Pays-Bas ; & pendant que les Anglois formoient le siège de Montreuil où ils ruinerent leurs troupes, Charles V. avançadans la Champagne, & après avoir donné de l'inquiétude à plusieurs Places, il s'attacha à la Ville de Saint-Dizier. Ce Prince ne doutoit point d'emporter une pareille place en deux jours : elle étoit sans ouvrages extérieurs, & défendue seulement par une muraille foible, nullement flanquée; c'est ce qui déterminâ l'Empereur au siège, dont le succès pouvoit faire oublier aux peuples de l'Europe la bataille qu'il venoit de perdre en Piémont. Il investit donc Saint-Dizier, où Louis de Beüil, Comte de Sancerre, se jetta aussi-tôt avec cent hommes d'armes de la Compagnie du

1525.

Siège de
Dizier par
les troupes
Impériales

302 CLAUDE DE LORRAINE ,

525. **Duc d'Orléans, & deux mille hommes**
de pied. Cette Infanterie étoit com-
mandée par le Capitaine de la Lande
& le Vicomte de Riviere, deux excel-
lens Officiers. Le Roi, pour seconder
la résolution & les efforts du Comte
de Sancerre, fit avancer son armée
forte de quarante mille hommes ,
sous les ordres du Dauphin ; elle se
posta entre Chailloux & Epernay, en
un lieu nommé Jalou en deçà de la
rivière, d'où le Dauphin envoya le
Seigneur de Brissac avec un camp-
volant à Vitry, pour harceler les en-
nemis.

Le Duc de Guise, qui avoit été en
possession jusques là de les battre dans
son Gouvernement, soutenoit sa ré-
putation : il enlevoit les convois des
ennemis, & il donnoit de continuelles
alarmes au camp de l'Empereur, du
secours à la garnison & de l'espérance
au défaut de secours. Le Comte de
Sancerre de son côté, ami du Duc de
Guise, & à qui il donnoit souvent de
ses nouvelles, se défendoit avec un
courage merveilleux. Il avoit déjà sou-
tenu deux assauts terribles dans cette
même Place, que l'on croyoit hors
d'état d'attendre le canon de l'ennemi,

& malgré le feu continuel de plusieurs batteries, la Place étoit plus forte que le premier jour du siège. Mais ce qui devoit la sauver fut la cause de sa perte. 1525

Le Duc de Guise, qui par son expérience & son autorité, étoit celui de tous les Généraux en qui le Roi & les assiégés avoient plus de confiance, avoit remis un chiffre au Comte de Sancerre avant d'entrer dans S. Dizier, pour lui donner & recevoir des avis. Ce chiffre ayant été intercepté dans le camp de l'Empereur, on supposa aussitôt une Lettre du Duc de Guise, qui mandoit à Sancerre, que le Roi satisfait de sa longue résistance, & ne voulant pas risquer une bataille pour conserver une aussi mauvaise place que S. Dizier, lui permettoit de capituler pour sauver ce qui lui restoit de troupes. Le Comte de Sancerre prit cette imposture pour un ordre : il envoya vers l'Empereur, obtint les conditions les plus honorables, & fit tenir ensuite son traité au Roi, qui le voyant conclu, le ratifia. Ce fut de cette sorte que l'Empereur, à la tête d'une armée formidable, devint le maître après sept semaines de siège, d'une Place que

l'on n'avoit d'abord osé espérer défendre que sept jours. Ce long retardement l'auroit obligé de sortir du Royaume ; mais une intrigue de la Cour de France entre deux femmes , l'une maîtresse du Dauphin , & l'autre du Duc d'Orléans son frere , dont l'un vouloit la guerre & l'autre la paix , ayant rendu l'Empereur maître de Château Thierry & des magasins qui y étoient , ce Prince marcha vers Paris , & fit acheter la paix à François I. aussi cher qu'il voulut. Le Duc de Guise ressentit d'autant plus de chagrin de cette trahison , qu'étant partisan déclaré du Dauphin , & ce Prince voulant la guerre , il étoit de l'intérêt commun que le Roi fût en état de la continuer. Aussi lorsque François , suivant sa convention avec l'Empereur , voulut faire ratifier le Traité de Paix (Traité de Crepi) au Dauphin , celui-ci consulta avec soin Diane de Poitiers , sa maîtresse , le Duc de Vendôme , le Comte d'Enguyen , le Duc de Guise , & son fils François Duc d'Aumale. Leur avis fut qu'il protestât secretement contre le Traité , comme étant infiniment contraire à ses droits , par les renonciations qu'on faisoit au Duché de Milan ,

au Royaume de Naples , au Comté d'Ast, à la Souveraineté des Comtés de Flandres & d'Artois, droits inaliénables de la Couronne . & le tout en faveur du Duc d'Orléans son frere cadet, & de son mariage avec Marie d'Autriche , fille aînée de l'Empereur. Cette protestation se fit en bonne forme par deux Notaires, & les Princes signerent comme témoins, à l'exception du Duc de Guise, qui ne vouloit point s'exposer à la colere du Roi , au cas qu'il fût informé de cette démarche. Elle avoit aussi causé beaucoup d'inquiétude au Dauphin , à cause des suites qu'elle pouvoit avoir. La mort du Roi & le mariage de son frere arrivant, c'étoit le motif d'une division dans la famille royale, qui pouvoit dégénérer en guerre civile. La fortune le délivra de cette juste appréhension , par le décès du Duc d'Orléans mort un mois après la date du Traité, qui dès ce moment perdit toute sa force pour ce qui regardoit les cessions réciproques de l'Empereur & du Roi. Ils l'observerent exactement pour le reste; & François ayant mis en mer une flotte nombreuse, s'attacha seulement au Roi d'Angleterre, qu'il combattit par mer & par terre,

525. sans rien perdre, mais aussi sans rapporter de grands avantages. C'est ce qui le détermina à accepter les conditions de paix qui lui furent proposées par le Roi d'Angleterre. Elles étoient à peine signées, que ce Prince mourut : & ce qu'il y eut d'étrange, c'est que François I. mécontent de Henri, qui venoit de lui faire une guerre cruelle, témoigna une douleur extrême de sa perte; il devint tout-à coup rêveur, triste, mélancolique; son âge à peu près le même que celui du Roi d'Angleterre, la ressemblance de leur complexion & de leurs mœurs, lui firent, dit-on, regarder le terme de la vie de ce Prince comme un avertissement de sa fin prochaine. Il mourut en effet deux mois après, rempli de sentimens de piété & d'amour pour son peuple, dont il recommanda le soulagement à Henri II. son fils.

Mort de
François I.
Henri II. lui
succède.

Le nouveau Roi se fit sacrer à Reims le 26 du mois de Juil'et, & ce fut à cette auguste cérémonie que le Duc de Guise, à cause de l'ancienneté de sa patrie, obtint la préférence sur le Duc de Montpensier, quoique Prince du Sang. Il l'avoit disputée avec tant de chaleur, qu'on en fit un nouveau

crime à son ambition , surtout le Con-
nétable revenu à la Cour & lié avec les 1547.
Princes ; mais le Duc de Guise , sou-
tenu de l'amitié du Roi , fit peu d'at-
tention à leur mécontentement pen-
dant le reste de sa vie , qui fut termi-
née au mois d'Avril 1550. Ce Prince
fut enterré à Saint-Laurent de Join-
ville , où l'on voit son épitaphe.

Mort de
Claude de
Lorraine ,
Duc de Gi-
se.

Il laissa d'Antoinette de Bourbon ,
sa femme , six fils vivans , François de
Lorraine , Duc de Guise , Charles &
Louis, Cardinaux, Claude, Duc d'Au-
male, François, Grand Prieur de Fran-
ce, & René , Marquis d'Elbeuf. Fran-
çois hérita de son Duché de Guise , de
la meilleure partie de ses biens im-
menfes , de son crédit à la Cour , de
ses desseins , de ses entreprises , de ses
partisans dans tout le Royaume , de
l'affection que lui portoient les soldats
& les peuples. Ce Prince est qualifié
indifféremment par les Historiens ,
Prince de Joinville & Duc d'Aumale,
pendant tout le temps de la vie de son
pere , qu'il avoit suivi dès sa première
jeunesse au siège de Therouenne , as-
siégée par Charles V.



FRANÇOIS

DUC DE GUISE,

*Sous François I, Henri II, François II
& Charles IX.*

Belles quali-
tés de Fran-
çois de Gui-
se.

FRANÇOIS de Guise, dont l'émulation étoit excitée par l'exemple de son père, se distingua durant le court siège de Therouenne, moins par sa force prodigieuse & sa rare valeur, que par une prudence au dessus de son âge, & par une certaine expérience qu'il devoit aux leçons continues de son pere, & aux réflexions auxquelles on l'avoit accoutumé de bonne heure. Sa sagesse prématurée, son air noble & posé, son caractère officieux, qui lui faisoit rechercher les moyens de servir tous ceux qui réclamoient son secours; cette extrême politesse, qui est particulière aux Princes de sa Maison, le bonheur qui l'avoit accompagné jusques - là dans

toutes ses entreprises, & le soin particulier qu'il prenoit pour choisir & servir ses amis, lui avoient attaché eux-mêmes qui eussent été en droit d'exiger de lui plus que de l'égalité. Aux grandes qualités qui formoient son caractère, ce Prince joignoit de grandes richesses, & son père avoit pu lui apprendre l'usage qu'on pouvoit faire de ce dernier avantage, qui à cause du concours des premiers, & de la disposition des hommes, étoit sans doute pour leur idée d'élévation le plus considérable de tous.

La Cour n'avoit fait assembler l'armée dans laquelle il servoit, que pour jetter des vivres dans Therouenne; c'est ce qui a été expliqué dans la vie de Claude.

François son fils y entra, parce qu'elle étoit plus proche des ennemis que le camp, il y fut suivi de Laval, de Saint-André, favori du Dauphin, de Dampierre, de la Châtaigneraye, & de tout ce qu'il y avoit de plus brave, & de plus grand parmi les jeunes Seigneurs de l'armée. Chaque jour il sortoit de la place avec cette belle troupe, alloit en parti, & ne revenoit jamais sans avoir remporté quel-

que avantage ; ce qui lui acquit en peu de tems parmi eux une si grande réputation , qu'elle causa de l'inquiétude au Duc de Vendôme son Général, déjà assez jaloux du Duc de Guise son pere. Ce Prince sçavoit par expérience que les actions d'éclat, quoique souvent peu utiles d'ailleurs , l'emportent ordinairement sur les effets d'une conduite prudente ; & que la réputation que se font les courtisans , est presque toujours la seule connue & récompensée par les Rois. Les Anglois s'étant emparés de Boulogne , François I. la fit bloquer ; il y avoit tous les jours de grandes escarmouches entre les François & les Anglois de la place. François de Guise s'étant trouvé à une de ces escarmouches, s'aperçut que nos soldats ne résistoient plus qu'avec peine , & qu'ils alloient être taillés en pièces par une nouvelle troupe d'ennemis. Quoique peu accompagné , il marche droit à eux , renverse les premiers rangs & arrête les autres , moins par la force de ses coups , que par l'étonnement que leur donna une action si hardie. Mais comme il soutenoit vaillamment les efforts des Anglois , il fut frappé entre le nez & l'œil droit,

DUC DE GUISE. 311

d'une lance, qui s'étant rompue par la violence du coup, lui laissa dans la playe tout le fer avec un tronçon du bois. Ce qui paroîtra prodigieux, c'est qu'un coup si violent ne lui fit pas perdre les arçons, & qu'il eut la force de revenir au camp à cheval.

Il y entra dans un état à faire hor-
 reur; ses armes, ses habits & son vi-
 sage étoient couverts de sang : la pro-
 fondeur & la largeur de la playe ef-
 frayerent les Chirugiens qui le pan-
 ferent; plusieurs d'entr'eux ne vou-
 lurent point toucher à la playe, disant
 qu'il étoit inutile de faire souffrir un
 homme qui n'avoit pas deux heures à
 vivre. Ambroise Paré, premier Chi-
 rurgien du Roi, arrive, avec ordre de
 tout risquer pour sauver la vie au
 Prince de Joinville. Ce Chirurgien
 voyant que le tronçon de la lance
 étoit entré de telle sorte dans la tête,
 qu'on ne pouvoit le saisir avec les
 mains, prend des tenailles de Maré-
 chal, & en présence d'une foule d'Of-
 ficiers, il demande au blessé s'il con-
 sentoit qu'il risquât l'opération, &
 qu'on lui mît le pied sur le visage,
 pour arracher le tronçon de la lance.
Je consens à tout, répondit le Prince,

Fameuse
 cure d'une
 blessure de
 Guise.

travailliez. Cette manière de panser une blessure fit frémir tous les spectateurs ; Guise seul parut tranquille , jusqu'à ce que les tenailles tirant le bois avec force, il s'écria : *Ah mon Dieu !* Cette exclamation fut le seul témoignage de douleur qu'il donna pendant toute la durée de l'opération. Malgré l'heureux succès de Paré, les Chirurgiens désespérèrent long-tems de la vie de Guise ; mais malgré leurs conjectures, qui ne lui étoient point favorables , il guérit si heureusement qu'il ne lui restât qu'une très légère cicatrice. Les partisans de la Maison de Guise, dont le nombre étoit grand des ce tems-là, regarderent cette guérison comme un miracle : les uns l'ont depuis attribué au bonheur, les autres au malheur de la France, suivant les préventions favorables, ou contraires.

1547. Cependant François I. mourut, & laissa le thrône à Henri II. Ce Prince se montra d'abord, sinon plus digne de l'occuper, au moins plus capable de le défendre ; ce n'est pas qu'il possédât plus de courage que François I. mais il étoit plus heureux, & Charles V. qui se plaignoit à ce sujet de l'inconstance de la fortune, ne pouvant

vant accorder à Henri plus de valeur & de capacité pour la guerre, que n'en avoit eu son pere, dit que cette fortune volage abandonnoit les vieillards pour s'attacher aux jeunes gens. 1547

Guise, par l'avenement de Henri à la Couronne, se vit élevé au plus haut degré de la faveur, & partagea toute l'autorité du Gouvernement avec le Connétable de Montmorency. Ces deux Seigneurs avoient été extrêmement attachés au Roi, dès le temps qu'il n'étoit encore que Dauphin : le Connétable avoit seulement sur le Duc de Guise l'avantage de l'ancienneté ; ce qui souvent n'est pas un titre pour l'emporter. Mais quoiqu'ils parussent également aimés de leur maître, & qu'ils possédassent l'un & l'autre son estime, ils occupoient néanmoins une place différente dans son cœur. Montmorency se trouvoit alors dans un âge avancé : sous le regne de François I, il avoit gouverné le Royaume pendant plusieurs années, & s'étoit trouvé à quatre batailles. Ainsi ayant de quoi être satisfait de ce qu'il avoit exécuté à la guerre, occupant la place de premier Ministre, & se voyant ré-

1547.

vêtu de la dignité de Connétable, il ne songeoit plus qu'à entretenir la paix, pour jouir en repos de sa fortune & de sa gloire. La fin malheureuse de toutes les entreprises militaires de François I, avoit encore augmenté le penchant du Connétable pour la tranquillité & le repos.

Les peuples étoient épuisés, & ils n'entendoient parler de guerre qu'en frémissant ; elle étoit néanmoins la passion dominante du Roi. Montmorency, uniquement attaché à son maître, pensoit d'une façon plus conforme à ses intérêts qu'à ses desirs ; d'ailleurs, il supposoit que son âge le dispensoit, même à l'égard de son Souverain, de certaines complaisances dont il dédaignoit l'usage : on trouvoit toujours dans ses conseils cette sévérité qui est le propre de tous les vieillards : les jeunes gens dont la Cour étoit remplie l'accusoient de la porter par-tout. En effet, ses sentimens étoient souvent contraires à leurs avis ; ils ne vouloient que flatter leur maître, & ils ne désiroient que lui être utiles : le Duc de Guise au contraire étoit jeune & ardent. Comme Henri affectoit d'avoir les mêmes inclina-

tions, il sçavoit le distinguer dans les affaires les plus importantes de l'Etat : Guise, sans se compromettre, se rendoit agréable, & comme nécessaire aux plaisirs du Prince.

1547.

Henri aimoit tous les exercices du corps; le Duc de Guise y excelloit. Le premier vouloit des conversations légères, amusantes & spirituelles, mais sans érudition : nulle personne, avec toute la solidité d'esprit imaginable, ne parloit mieux le jargon de la Cour, que le Duc de Guise : il disoit tout avec agrément, & ne tenoit jamais au Roi que des discours convenables à sa façon de penser, & à son honneur. Ce Monarque aimoit la guerre & les fêtes; Guise lui parloit en même temps du siege d'une place, & de la galanterie d'un tournoi. Ainsi le Roi trouvoit dans la souplesse de son esprit, & dans la disposition de son ame de quoi satisfaire les différens goûts de celui à qui il vouloit plaire. D'ailleurs; il étoit animé d'une ambition secrète, qui mettoit la perfection à toutes les qualités qui pouvoient contribuer à sa fortune; elle renaissoit pour toutes ses démarches, & l'inspiroit pour tout ce qu'il avoit à dire;

1547.

jamais il ne perdit de vûe l'idée de supplanter le Connétable, & de se rentre maître de l'esprit du Roi. Il auroit conservé avec justice le titre de Libérateur de l'Etat, & sa gloire eût égalé celle des plus grands Heros, s'il eût toujours donné les mêmes bornes à son ambition, & s'il se fût servi des mêmes moyens pour la satisfaire. La circonstance des tems ne pouvoit être plus favorable au Duc de Guise : sa capacité, sa valeur pouvoient briller avec avantage dans un temps où toute l'Europe respiroit la guerre; le gain de la bataille de Cérifolles, qui devoit rendre une seconde fois les François conquérans de l'Italie, loin de produire cet heureux effet, n'avoit servi qu'à inspirer à l'Empereur un plus violent désir de reprendre son ancienne supériorité.

Le Connétable ne s'apperçut pas d'abord des progrès du Duc de Guise dans la faveur du Roi; mais il les remarqua, lorsque ce Prince, au lieu de l'employer seul, les envoya tous deux, avec une armée de quatre à cinq mille hommes, pour appaiser une sédition qui s'étoit allumée à l'occasion de la Gabelle, dans la Guyenne & dans les

Provinces voisines. Leur conduite fut aussi différente que l'étoient leur humeur & leurs vûes. Le Connétable vint à Bordeaux, où se regardant comme l'homme du Roi plutôt que celui de l'Etat, il crut devoir laisser des marques terribles de son passage : il vouloit, disoit-il, venger avec éclat l'autorité royale outragée par des sujets rebelles. Guise de son côté désirant de gagner le cœur des peuples, parcourut la Xaintonge & le Poitou, & vint à bout de pacifier les troubles sans employer la violence, préférant le plaisir de voir les rebelles rentrer d'eux-mêmes dans leur devoir, à la funeste gloire de les y avoir réduits par la sévérité des châtimens. Lorsqu'il fut de retour auprès du Roi, il lui parla en faveur des malheureux qui devoient servir d'exemple, & porter la peine méritée par les autres révoltés. Le Connétable crut que la raison de l'Etat, & le respect du pouvoir des Ministres s'opposoit à cette clémence : il demanda au moins que l'on punit les habitans de Bordeaux comme les plus coupables. Henri balança sur le choix de ces opinions ; ce qui servit au Duc. Son avis fut préféré ; mais on

1547.

547. trouva alors que Henri s'étoit fait trop long-temps solliciter. Les partisans de Guise firent en sorte que le Roi n'eût aux yeux du public que le mérite léger d'avoir cédé aux instances réitérées du Duc : l'amnistie qu'il accorda ne sembla plus qu'une grâce particuliere accordée au favori ; on ne tint compte qu'à lui de tout le reste. L'affection des peuples commença à se manifester dès-lors pour le Duc de Guise ; elle augmenta chaque jour, & bientôt elle s'accrut au point de leur faire oublier la fidélité qu'ils devoient à leur Roi. Ce fut en ce tems-là * que le Duc de Guise épousa Anne, fille du Duc de Ferrare & de Renée de France ; on dit qu'ayant toujours affec-

* On ne peut mieux faire connoître quelle étoit la considération de François I. pour la Maison de Guise, qu'en disant que ce Monarque faisoit son affaire personnelle du mariage de ce Duc. Le Pape lui offrit sa nièce avec cinquante mille écus de dot, sans les bagues, & un chapeau de Cardinal pour un de ses enfans. Guise refusa ce parti & le Roi écrivit lui-même à son Ambassadeur à Rome, qu'il trouvoit cette alliance, & surtout la somme au dessous de ce que pouvoient prétendre le Duc de Guise & le Comte d'Aumale, ses proches parens, auxquels il portoit une affection singulière.

ré, ainsi que ses ancêtres, de passer pour être de la Maison Royale, il prit le nom d'Anjou dans le contrat de mariage qui fut signé à Ferrare. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que plusieurs Ecrivains de ce pays-là, en parlant du Duc de Guise & du Cardinal son frere, ont ajouté à leur nom celui d'Anjou, qu'ils n'ont jamais pris en France; mais leurs ennemis disoient, que ces Auteurs étrangers ne se fussent jamais avisés de leur donner ce nom, s'ils ne l'eussent approuvé.

1547.

On a remarqué depuis, pour autoriser ce sentiment, que le Duc de Guise, encore Duc d'Aumale, ayant fait ériger un mausolée à la mémoire de François de Vivonne, Seigneur de la Chateigneraye, tué dans un combat particulier en présence du Roi, par le Seigneur de Jarnac, il avoit fait inscrire ces mots: » Un grand Prince » *Lorrain & François*, grandement » triste & fâché d'un tel événement » inopiné, a dédié aux manes de ce » brave Chevalier Poitevin. Quoique dans le temps quelques-uns eussent trouvé étrange que le Duc de Guise s'intitulât ainsi dans un monument public, *Prince François*, le Roi qui

1547.

en fut informé, sembla l'approuver par son silence. Sur ces entrefaites la guerre s'étant allumée entre le Roi & l'Empereur, il sembla que la fortune se laissoit d'avoir si long-temps favorisé Charles V, & qu'elle vouloit réparer en la personne d'Henri les injustices qu'elle avoit faites à son prédécesseur. Le Connétable, comme je l'ai dit plus haut, s'occupoit moins à faire sa cour au Roi, qu'à servir l'Etat : il laissoit au Duc de Guise l'avantage de partager ses plaisirs, pour jouir seul de la gloire de lui procurer de nouveaux succès. Ce grand homme conçut alors le dessein de réparer en un seul jour toutes les pertes qu'avoit fait François I. durant tout le cours de son regne. Sans sortir de son cabinet, & dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, il se rendit maître de Metz, de Toul & de Verdun. Toute l'Europe s'étonna que le Connétable eût pu remporter seulement par son adresse un avantage aussi considérable sur Charles V. réputé à juste titre le Prince le plus attentif à ses intérêts, & le plus grand politique de son temps. La surprise des trois villes que je viens de nommer donna une face nouvelle aux affaires,

& l'Empereur fut si vivement touché de cette perte, qu'il songea dès-lors à abdiquer l'Empire. Mais pour paroître grand, même dans sa retraite, il résolut de la signaler par quelques nouveaux exploits : il voulut pour cela reprendre Metz, & ne négligeant rien de tout ce qui pouvoit assurer le succès de cette entreprise importante, il rassembla tout ce qu'il y avoit de troupes en Espagne, en Italie & dans les Pays-bas ; il arma toute l'Allemagne, & protesta à ses Princes assemblés, qu'il se feroit plutôt ensevelir aux pieds des murailles de la Ville que de lever le siège. Henri fut alarmé autant qu'un Prince courageux pouvoit l'être de ces préparatifs, & ceux de ses Capitaines qui passoient pour les plus expérimentés dans les affaires de la guerre, assurèrent que la place menacée n'étoit point en état de résister seulement huit jours aux forces qui s'assembloient contre elle.

Le Duc de Guise qui ne perdoit point de vûe le Connétable, & qui le suivoit au tant qu'il lui étoit possible dans ses démarches les plus secrètes, pour parvenir au même but par des moyens différens, avoit été au déses-

322 FRANÇOIS
1547. poir, lorsqu'il apprit le succès inespéré de son rival, qui avoit acquis à la France trois places importantes, sans exposer un seul homme. Il crut que le Connétable par cette action alloit regagner ce que sa rigueur au sujet des révoltés de la Guyenne, lui avoit fait perdre de l'affection des François, & que bientôt il l'emporteroit sur lui. Le Duc de Guise se reprocha alors de s'être trop occupé à de vains amusemens, & il résolut de tout entreprendre pour faire pancher la balance de son côté. Il demanda au Roi la permission de se jeter dans Metz: ce Monarque y consentit, & le chargea même de la défense de cette place. En lui confiant un emploi si difficile, & en même temps si glorieux, il lui donna une marque éclatante de l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa conduite.

Guise partit aussi-tôt qu'il eut reçu les ordres du Roi: ayant passé par Toul, nonobstant la peste qui y étoit alors, il en fit réparer les fortifications, & donna les ordres nécessaires pour la défense de la place. Enfin il arriva à Metz sur la fin du mois d'Août de l'année 1552. Il fut reçu par Gonor, qui en étoit Gouverneur, & qui vint au-

devant de lui à la tête de ses troupes ,
 accompagné du Duc de Nemours , du Vidame de Chartres , & de plusieurs
 personnes de la première qualité , avec
 lesquels le Duc de Guise entra dans Metz. Cette grande ville est arrosée au
 nord & au couchant par la Moselle
 qui se divise en deux bras , dont l'un
 entre dans la ville par le moyen d'une
 chaussée , l'autre coule au pied des
 murailles : la Seille en fait autant à
 l'Orient & au Midi. Ainsi elle est pres-
 que toute enfermée entre deux rivie-
 res , si l'on en excepte la partie située
 entre le Midi & l'Occident.

1552
 François
 Guise défit
 Metz assi-
 par Chai
 V.

Guise ayant visité la place , la trou-
 va dépourvue de tout ce qui étoit né-
 cessaire pour sa défense. Les habitans
 de cette ville avoient négligé durant le
 cours d'une longue paix tout ce qui
 pouvoit les mettre en état de soutenir
 la guerre. L'enceinte de la place , qui
 étoit de huit ou neuf mille pas , n'é-
 toit fortifiée que par une foible mu-
 raille sans rempart , & se trouvoit par
 conséquent incapable de résister aux
 moindres efforts du canon. Les fossés
 étoient ou comblés , ou occupés par
 des maisons de Bourgeois ; enfin l'on
 ne voyoit que des jardins & des lieux

§ 52.

de plaifance, où devoient être des baſ-
tions ou des demi-lunes ; les greniers
étoient prefque vuides, les poudres ſe
trouverent être vieilles de quarante
ans , encore y en avoit-il très-peu :
on ne put auffi rafſembler que quel-
ques pieces de canon , & pour la plû-
part ſi mal fondues qu'on ne pouvoit
les employer ſans crainte. De plus la
moifſon qu'on achevoit alors , & les
vendanges qu'on alloit commencer ,
avoient fait ſortir de la Ville tous les
gens de travail , & il n'y reſtoit preſ-
que plus que les femmes & les enfans.
Cependant il falloit une diligence ex-
traordinaire pour réparer tous ces dé-
fauts , avant l'arrivée de l'Empereur.
On commença par abattre les maifons
qui étoient ſur les murs de la Ville , &
qui occupoient la place du rempart :
on ruina les jardins & les bâtimens du
Fauxbourg , qui auroient pu ſervir
aux Impériaux : de ſorte que pendant
quelques jours Metz eût plutôt l'air
d'une Ville ruinée par des ennemis ,
que d'une place qui s'apprêtoit à les re-
pouſſer. Guiſe ſ'attacha en cette occa-
ſion à gagner le cœur des habitans par
la douceur & par la généroſité : ceux
mêmes dont on abattoit les maifons ,

bien loin de s'en plaindre, aidèrent aux soldats à les détruire, préférant ainsi le bien public à leur intérêt. Le Duc de Guise leur représentoit qu'ils devoient souffrir sans peine, pour la défense de leur Ville, une partie des dommages qu'ils auroient pu craindre si elle eût été prise : le Général se trouvoit partout pour donner ses ordres, conduisant les ouvrages, pressant les travailleurs, & mangeant avec eux aux ateliers, pour épargner le temps qu'il eût fallu employer pour aller jusques chez lui : il voulut même porter la hotte tous les jours pendant quelques heures ; & ayant, pour ainsi dire, annobli ce travail par son exemple, il n'y eût personne qui ne s'en fît honneur ; de sorte qu'en peu de temps les ouvrages furent infiniment plus avancés qu'on n'eût osé l'espérer. Ce n'est pas que Guise ne connût bien qu'il étoit presque impossible de mettre la Ville en état de résister ; il disoit même à ses amis qu'il remarquoit plusieurs endroits très foibles, qui échappoient à l'attention précipitée des Ingénieurs, mais qu'il étoit inutile d'en parler dans un temps où l'on ne pouvoit les réparer : il n'épargna ni ses

1552.

loins, ni son argent, ni les revenus des bénéfices de son frere, dont quelques-uns étoient situés dans le voisinage de Metz. En peu de temps il se trouva dans la ville assez de munitions pour soutenir le siège un an entier. Il fit aussi provision d'un grand nombre de gabions, de poutres, de mantelets, & de sacs pleins de laine & de terre, afin de pouvoir suppléer par là à ce qui manqueroit aux fortifications, & d'être toujours en état de défendre les brèches.

Il y avoit dans les Fauxbourgs un grand nombre d'Eglises, qui pouvoient servir aux assiégeans de plateformes pour leur canon. Guise en fit abattre quelques-unes, & se contenta d'étayer les autres, en faisant mettre des poutres à la place des pilliers qui soutenoient les voûtes, afin qu'il fût aisé selon les occasions, ou de les rétablir en relevant les pilliers qu'on avoit abattus, ou de les renverser en mettant le feu aux appuis de bois, comme on fut obligé de faire quinze jours après. Mais il fallut entierement ruiner la belle Abbaye de Saint Arnould, qui commandoit à tout un quartier de la ville : elle étoit consi-

dérable, & par son antiquité, & par les tombeaux d'un grand nombre de Princes de la Maison de Charlemagne, dont le Duc de Guise se glorifioit d'être descendu. Il fit transporter leurs corps dans la ville avec les Reliques & les vases sacrés, ayant ordonné à cet effet une procession générale, où il assista la tête nue & un flambeau à la main, comme pour faire une espece de réparation des désordres auxquels la guerre l'obligeoit, & pour appaiser le peuple, qui ne souffre jamais sans regret la destruction de ces édifices antiques, qu'il regarde comme des marques de sa noblesse & de sa grandeur. Il fit ensuite sortir toutes les bouches inutiles, permettant à ceux qui s'en alloient, ou d'emporter leurs meubles ou de les laisser avec un inventaire, dont il se chargeoit de faire rendre compte à la fin du siège. Il ne laissa de valets & de chevaux aux soldats, que ce qui leur étoit absolument nécessaire; il défendit aussi, sous peine d'avoir le poing coupé, à toute personne de mettre l'épée à la main pour des querelles particulieres: il fit une infinité d'autres réglemens qui peuvent servir de modèle. Après avoir passé le

1552. jour à donner ses ordres & à les faire exécuter, il employoit ce qui lui restoit de tems à exercer douze enseignes de gens de pied qu'il avoit trouvé dans la Ville, & qui n'avoient point encore porté les armes. Mais ses soins n'étoient point bornés à ce qui regardoit l'intérieur de la place & sa défense; il avoit aussi à ménager le fameux Albert, Marquis de Brandebourg, qui se trouvoit dans les environs de Metz avec une armée de 20000 hommes, obligé par sa fortune à balancer entre l'Empereur & le Roi, & disposé seulement à servir celui qui lui offriroit de plus grands avantages.

Ce Prince éloigné de ses Etats, & n'ayant alors pour toute fortune qu'une armée, l'employoit en faveur du plus offrant, & souvent ses soldats mal payés faisoient d'horribles ravages, qui les rendoient odieux à ceux même qu'ils venoient secourir. Il se trouvoit alors dans une situation difficile à soutenir, soupçonné de Henri, parce qu'il avoit besoin de l'Empereur, & regardé par ce dernier comme un homme livré aux intérêts du Roi de France. Il offrit à ce Monarque de continuer à combattre pour lui, à certai-

nes conditions qu'on ne crut pas devoir accepter, en même temps que le Duc d'Albe lui en faisoit d'autres, qu'Albert dissimuloit dans la crainte d'être attaqué par le Marquis d'Aumale, qui le cotoyoit avec une armée. Ainsi les deux Puissances balançant elles-mêmes sur ce qu'elles avoient à faire pour le Marquis de Brandebourg, Guise étoit obligé de vivre en apparence avec lui, comme avec un Prince qui témoignoit être dans les intérêts du Roi, & qui en effet lui pouvoit être très-utile; mais dans le fond il s'en défiloit comme d'un traître, qui ne cherchoit que les moyens de s'emparer de la place pour la rendre ensuite à l'Empereur, & se réconcilier à ce prix. En effet ce Prince fit plusieurs tentatives pour s'emparer de Metz, tantôt faisant des demandes extraordinaires, comme quand il proposa à Guise de fortir de la Ville pour conférer avec lui; tantôt faisant des plaintes qui n'avoient aucun fondement, & sur quoi il étoit impossible de le satisfaire. Mais Guise qui connoissoit le caractère de ce Prince & les raisons qu'on avoit de le ménager, se gouverna si adroitement, tantôt ac-

1552

Adresse
Duc de G

1552. cordant une de ses demandes , quelquefois faisant semblant de ne point entendre les autres , qu'il rompit toutes ses mesures , sans lui donner le moindre sujet de se plaindre avec justice. Cependant l'armée de l'Empereur s'avançoit à grandes journées. Guise en ayant eu avis, rappella la cavalerie qu'il avoit laissée jusqu'alors dans les villages voisins , tant pour aider à faire la récolte , que pour épargner les vivres de la ville. Il leur ordonna de rompre tous les moulins situés sur les chemins que devoit suivre l'Empereur , & de brûler toutes les munitions qu'ils ne pourroient emporter avec eux. Le Duc d'Albe favori de l'Empereur , & le même qui signala depuis sa cruauté dans les Pays Bas, arriva peu de jours après avec 14000 hommes , jusqu'à un demi quart de lieue de la ville pour la reconnoître.

Le Duc de Guise, qui sçavoit combien il est important à un Chef, dans les commencemens d'une grande entreprise , d'inspirer à ses soldats du mépris pour les ennemis qu'il va combattre , fit sortir Strozzi de la Place avec un petit nombre de gens d'élite. L'escarmouche dura plus long-temps

qu'on ne l'avoit espéré. Strozzi soutint les efforts réitérés des ennemis qui furent rafraîchis par trois fois; & après leur avoir tué 200 hommes, il revint dans la Ville n'ayant perdu que cinq des siens. Ce premier avantage inspira un nouveau courage à la garnison : il n'y eut point de soldat qui ne s'exposât volontiers à des périls, dont il se flattoit de revenir victorieux.

Le lendemain de cette action, le Duc de Guise reçut une lettre de Louis Daniela, Général de la Cavalerie Espagnole; il lui demandoit un esclave qui s'étoit sauvé dans la Ville avec un cheval de prix qu'il avoit dérobé. Guise renvoya le cheval, après l'avoir payé à celui chez qui il se trouva; mais pour l'esclave, il répondit qu'il n'avoit garde de remettre dans les fers un homme qui étoit devenu libre en mettant le pied sur les terres de France, ni de violer un des plus glorieux privilèges du Royaume, qui consiste à rendre la liberté à tous ceux qui la viennent chercher. Le Roi qui avoit envoyé jusqu'à trois fois au Marquis Albert pour traiter de quelque accommodement avec lui, n'en ayant pu tirer que des réponses générales

1552

Action glorieuse
néreuse du
Duc de Guise

qui ne signifioient rien , commença de le regarder comme ennemi ; ce qui l'empêcha d'envoyer à Metz les troupes d'artillerie destinées pour cette Place. L'armée du Marquis occupoit les passages; cependant le Duc d'Enstein étoit arrivé devant la Ville avec Egmond & Barbançon , qui avoient amené une armée des Pays-bas ; il se logea au Mont de Charillon , pendant que le Duc d'Albe avec ses troupes occupoit l'Abbaye de Saint Arnoul. Albert , de son côté , après avoir défait les troupes du Marquis d'Aumale qui l'avoit attaqué imprudemment , & l'avoit fait lui-même prisonnier , fit sans peine son Traité avec l'Empereur ; & quittant l'écharpe blanche pour la route , il vint se camper au Mont Saint Martin avec toutes ses troupes. Ainsi le Duc de Guise n'ayant qu'un très-petit nombre d'hommes dans une grande Ville mal fortifiée , se vit assiégé par trois armées , qui formoient ensemble plus de 100000 hommes de pied , & 23000 chevaux , sans parler de cent vingt pièces de canon & de 7000 Pionniers.

Il est vrai qu'il comptoit bien plus sur le courage du grand nombre de

gens de qualité qu'il avoit auprès de ~~lui~~ 1552.
 lui, qu'il n'auroit fait sur un plus
 grand nombre de soldats ordinaires.
 Le bruit du siège de Metz, la gloire
 qu'il y avoit à acquérir à sa défense,
 & la réputation du Duc de Guise
 avoient attiré à Metz tout ce qu'il y
 avoit de Seigneurs de marque dans le
 Royaume. On y compta jusqu'à trois
 Princes du Sang : Enguien & Condé
 freres du Roi de Navarre, & Charles
 de la Roche sur-Yon leur cousin; le
 Grand Prieur de France, & le Mar-
 quis d'Elbœuf freres de Guise; Jac-
 ques de Savoye de Nemours, Fran-
 çois de Vendôme, Vidame de Char-
 tres, Montmorency & d'Anville, fils
 du Connétable, Horace Farneze, &
 plusieurs autres dont les noms se trou-
 vent dans les relations particulieres.

Guise n'ignoroit pas ce qu'il pou-
 voit attendre de l'émulation & du
 courage de tant de braves gens; mais
 il sçavoit aussi combien il est difficile
 de conduire des Volontaires de cette
 distinction, & d'inspirer de la pru-
 dence à des gens qui ne connoissent
 point de plus grande vertu que la va-
 leur. Communément ces sortes de
 combattans se rendent inutiles à force

52. qui ne signifioient rien , commença de le regarder comme ennemi ; ce qui l'empêcha d'envoyer à Metz les troupes d'artillerie destinées pour cette Place. L'armée du Marquis occupoit les passages; cependant le Duc d'Holstein étoit arrivé devant la Ville avec Egmond & Barbançon , qui avoient amené une armée des Pays-bas ; il se logea au Mont de Châtillon , pendant que le Duc d'Albe avec ses troupes occupoit l'Abbaye de Saint Arnoul. Albert , de son côté , après avoir défait les troupes du Marquis d'Aumale qui l'avoit attaqué imprudemment , & l'avoit fait lui-même prisonnier , fit sans peine son Traité avec l'Empereur ; & quittant l'écharpe blanche pour la rouge , il vint se camper au Mont Saint Martin avec toutes ses troupes. Ainsi le Duc de Guise n'ayant qu'un très-petit nombre d'hommes dans une grande Ville mal fortifiée , se vit assiégé par trois armées , qui formoient ensemble plus de 100000 hommes de pied , & 23000 chevaux , sans parler de cent vingt pièces de canon & de 7000 Pionniers.

Il est vrai qu'il comptoit bien plus sur le courage du grand nombre de

gens de qualité qu'il avoit auprès de lui, qu'il n'auroit fait sur un plus grand nombre de soldats ordinaires. Le bruit du siège de Metz, la gloire qu'il y avoit à acquérir à sa défense, & la réputation du Duc de Guise avoient attiré à Metz tout ce qu'il y avoit de Seigneurs de marque dans le Royaume. On y compta jusqu'à trois Princes du Sang : Enguien & Condé freres du Roi de Navarre, & Charles de la Roche sur-Yon leur cousin; le Grand Prieur de France, & le Marquis d'Elbœuf freres de Guise; Jacques de Savoye de Nemours, François de Vendôme, Vidame de Chartres, Montmorency & d'Anville, fils du Connétable, Horace Farneze, & plusieurs autres dont les noms se trouvent dans les relations particulieres.

Guise n'ignoroit pas ce qu'il pouvoit attendre de l'émulation & du courage de tant de braves gens; mais il sçavoit aussi combien il est difficile de conduire des Volontaires de cette distinction, & d'inspirer de la prudence à des gens qui ne connoissent point de plus grande vertu que la valeur. Communément ces sortes de combattans se rendent inutiles à force

1552.

de vouloir se rendre nécessaires. Pour remédier à ces Inconvéniens, le Duc de Guise partagea l'enceinte des murailles entre tout ce qu'il y avoit de Princes & de Seigneurs dans la ville; il les fit convenir que chacun garderoit le poste qui lui étoit échu, sans entreprendre de se trouver en d'autres endroits, & il ordonna que tous les Volontaires choisiroient des Compagnies où ils feroient le devoir de soldats, qu'ils obéiroient aux Capitaines, & ne feroient rien que par leurs ordres, sous peine d'être mis hors de la place. L'empereur qui étoit demeuré à Thionville, dans le dessein de n'arriver à l'armée que lorsque la conquête de la place ne seroit plus douteuse, ayant reconnu que sa présence étoit absolument nécessaire, arriva enfin au camp, & fut loger dans un Château situé derrière l'Abbaye de Saint Arnoul. Il vit naître parmi les siens une nouvelle ardeur, & toute son artillerie ayant été dressée, battit la ville sans relâche. On tira en un seul jour quatorze mille coups de canon contre la muraille qui séparoit la platte forme de Sainte Marie de la porte de Champagne. Cette effroyable tempête

continua pendant plusieurs jours avec la même furie & un si grand bruit qu'il fut entendu jusqu'à quarante lieues de la ville. 1552

Les assiégés oppoient à de si violens efforts un courage invincible & un travail continuel : les hommes, les femmes, les soldats & les Bourgeois, également animés par le péril & par l'exemple de Guise qui ne trouvoit rien au dessous de lui, passaient les jours & les nuits à porter des terres pour réparer les ruines qu'avoit fait l'artillerie, & pour prévenir celles qu'elle pourroit faire. Enfin la tour de Saint Michel & une autre, n'ayant pu résister à la violence du canon, furent mises en poudre : une autre tour encore se vit presque ruinée, & quelques jours après tout le pan de muraille qui étoit entre ces dernières tours, de la longueur d'environ cent vingt pas, fut renversé dans la faulx-braye. Les François ne furent point découragés par ces accidens qui laissoient, pour ainsi dire, la ville ouverte aux ennemis ; chargeant les habitants du soin de réparer les brèches, ils faisoient tous les jours des sorties, & plus assiégeans qu'assiégés, ils alloient

1552. les chercher jusques sous leurs tentes. Guise choissoit lui-même ceux qui devoient sortir chaque jour : il se tenoit à la porte avec un corps de réserve pour les soutenir s'ils étoient pousés, & lorsqu'ils revenoient, il les recevoit avec cette douceur qui est si agréable dans les personnes élevées au-dessus des autres : il leur donnoit des louanges pour récompense de leur valeur. Aussi cette conduite fit faire aux siens des choses au dessus des forces ordinaires, & jamais on n'eut d'exemple d'une pareille émulation. On vit un Sergent de bande armé de sa hallebarde, & suivi seulement de cinq ou six soldats, nettoyer une tranchée & en chasser plus de trois cens hommes; d'autres en aussi petit nombre aller enclouer l'artillerie, après avoir tué les Canoniers jusques sur leur canon. On peut voir un grand nombre de traits semblables dans la relation que Salignac a faite de ce siège. Ainsi le Duc de Guise, par son attention & ses lumieres, decouvroit & mettoit en usage tous les talens des autres hommes. Le plus singulier & le plus avantageux de tous, est celui de sçavoir les faire paroître un peu au de-
là

là de ce qu'ils font ; il en coûte peu en suite pour leur faire faire tout ce qu'ils peuvent. Des commencemens si favorables firent juger au Duc de Guise , qu'il seroit difficile à l'Empereur de se rendre maître de la Ville. 1555.

Il écrivit au Roi dans cette opinion, & lui manda avec une assurance qui surprit toute la Cour, que Sa Majesté pouvoit tourner ses armes contre ses autres ennemis, qu'il répondoit de défendre Metz dix mois entiers contre l'Empereur. Le Roi ayant reçu ces heureuses nouvelles, fit passer son armée en Picardie, où il reprit Hesdin après un siège de peu de durée. Il y avoit déjà deux mois que l'armée de l'Empereur se consumoit devant Metz, sans pouvoir se flatter d'aucun succès. Elle ne résistoit même plus qu'avec peine à la rigueur de l'hiver, à la famine, aux maladies dont le camp étoit plein, & aux sorties continuelles des assiégés, qui ne laissoient passer aucun jour sans visiter leurs tranchées.

Charles voyant que le courage des siens diminueoit tous les jours, ainsi que leurs forces, qu'il y en avoit un grand nombre que la misere & le froid avoient mis hors d'état de servir, &

que de ceux qui n'étoient point ma-
 555. lades, les uns quittoient le camp, les
 autres menaçoient de le quitter, ré-
 solut enfin, par le conseil de ses plus
 anciens Capitaines, de tenter un as-
 saut général : la brèche étoit assez gran-
 de, & les soldats crioient sans cesse
 qu'on les y menât, plutôt que de les
 laisser périr misérablement de faim &
 de froid dans les tranchées & sous
 leurs tentes. L'assaut fut donc résolu,
 & l'on s'y disposa avec un grand ap-
 pareil dans le camp de l'Empereur.

Présence
 rit du
 de Guise. Guise étant averti à propos de ce
 dessein, & voyant de dessus les mu-
 railles de la place les ennemis qu'on
 rangeoit en bataille, se disposoit de
 son côté à les bien recevoir ; il don-
 noit ses ordres avec un air d'assurance
 & de gayeté, si nécessaire pour inspi-
 rer du courage aux soldats, qui cher-
 chent sur le visage du Chef de l'armée
 ce qu'ils doivent craindre ou espérer
 du succès d'une entreprise. Le Duc
 parloit avec affection à tous ceux qu'il
 rencontroit, même aux simples soldats
 qui s'étoient distingués dans les occa-
 sions passées, louant la valeur des uns,
 & promettant des récompenses aux
 autres. Enfin tout ce qu'il y avoit de

plus brave dans la ville s'étant assem-
blé sur le rempart, Guise leur montra
de la main un long espace de muraille
abattu, par où les assiégeans se prépa-
roient à monter. » Je me réjouis, Mes-
sieurs, leur dit-il, de voir que les
ennemis ont enfin renversé cette bar-
rière qui arrêtoit votre courage, &
qui étoit en quelque sorte plus utile
à leur conservation qu'à la vôtre. Il
est bien juste qu'après que vous les
avez été tant de fois chercher jus-
ques dans leur camp, ils viennent du
moins une fois à leur tour reconnoi-
tre cette ville, qu'ils s'étoient vantés
d'emporter si facilement : c'est une
occasion d'acquiescer de la gloire qu'ils
n'oseroient vous offrir souvent. Pro-
fitez-en, Messieurs, avec le courage
qui vous a rendu l'effroi de nos en-
nemis, & apprenez à toute l'Europe,
dont les yeux sont maintenant ou-
verts sur vous, qu'il n'a pas été im-
possible à un petit nombre de Fran-
çois d'arrêter un Empereur, qui les
assiégeoit avec trois puissantes ar-
mées, & le même qui se van-
toit de n'avoir pu être arrêté par les colon-
nes d'Hercule.

1554.

Discours de
Guise.

Cependant l'Empereur pénétré de

554. chagrin , & animé de quelque espérance , encourageoit de son côté ses soldats , & les faisoit avancer vers les remparts. Mais ils n'eurent pas plutôt apperçu les François fièrement placés sur la brèche , & le Duc de Guise à leur tête , qu'ils reculèrent , comme si les François , loin de les attendre , les fussent venus attaquer. L'Empereur désespéré d'une lâcheté si grande , joignit en vain les prières aux menaces : il ne fut pas en son pouvoir de faire avancer des soldats tremblans , dont l'esprit étoit tout plein de ce qu'ils avoient vu faire aux François durant le siège. Il fallut remporter l'Empereur dans ses tentes , outré de douleur , & criant à ses Officiers qu'il étoit abandonné , trahi , & qu'il n'avoit plus d'hommes autour de lui. Le mauvais succès de cette dernière entreprise l'obligea d'assembler son Conseil , il se répandit en plaintes & en reproches contre la plupart de ceux qui le composoient , les rendant pour ainsi dire , responsables de la lâcheté de ses troupes & du courage des François. On ne délibéra pas long tems pour décider qu'il étoit absolument nécessaire de lever le siège : la faim , le froid ,

les maladies & les sorties continuelles des assiégés avoient fait périr plus du tiers de son armée ; on ne pouvoit sauver le reste qu'en se retirant, & il fallut s'y résoudre malgré tous les sermens que l'Empereur avoit faits. Ce fut alors qu'on lui entendit répéter plusieurs fois dans sa douleur, qu'il voyoit bien que la fortune volage l'abandonnoit pour courir à un rival plus jeune que lui.

Quelques précautions que l'Empereur se fût efforcé de prendre pour diminuer sa honte, l'Histoire ne nous a jamais laissé le témoignage d'une retraite plus honteuse. Charles voulant se retirer précipitamment à Thionville, eut avant de partir le chagrin de voir ceux qu'il assiégeoit, venir tuer ses soldats jusqu'aux pieds de ses tentes. Le Duc d'Albe délogea la nuit sans battre le tambour, laissant toutes les munitions dans le camp, & toutes les tentes dressées ; & Guise ayant fait amener dans une petite isle quatre pièces de canon qu'il présenta contre les tentes d'Albert, il obligea bientôt ce Prince de suivre les premiers fuyards. Les assiégés ne manquèrent pas de sortir pour se mettre à leur sui-

Lovée
siège : M.

1554.

te ; mais leur fureur se changea bientôt en compassion. Ils trouverent dans le camp abandonné tout ce qu'ils eussent pu voir de plus affreux dans un champ de bataille , où l'on auroit taillé en pièces une grande armée , une horrible multitude de malades & de blessés , la terre couverte de morts & de mourans , couchés & mêlés confusément dans la boue : les corps de ceux qu'on avoit enterrés , sortant à demi hors de la terre , à cause des grandes pluyes qui étoient tombées , ce qui augmentoit l'horreur de ce spectacle. Ceux qui se retiroient , n'étoient guere en meilleur état. La plupart jettoient leurs armes qu'ils n'avoient plus la force de porter : ne pouvant presque se soutenir eux-mêmes , ils se rendoient à la merci du vainqueur.

Le Prince de la Roche-sur-Yon plus avancé que les autres , ayant joint quelques compagnies de cavalerie Espagnole , leur présenta le combat. Celui qui les conduisoit se tourna vers lui. *Hé comment voulez-vous , lui dit-il , que nous ayons la force de combattre ? Vous voyez qu'il ne nous en reste pas assez pour vous fuir.* Le Prince touché

de ce discours laissa ces malheureux foldats , & revint au camp , où il trouva le libérateur de Metz , faisant paroître autant d'humanité en cette occasion , qu'il avoit témoigné de valeur & de conduite durant le siège. Il envoyoit enterrer les morts qui étoient dans le camp. Il fit apporter les malades dans la ville , & les ayant distribués dans les Hôpitaux , il leur donna de l'argent pour s'en retourner quand ils seroient guéris. Ce Prince renvoya au Duc d'Albe tous ceux de ses domestiques qui se trouverent prisonniers , & lui fit offrir autant de bateaux couverts qu'ils en auroient besoin , pour transporter ses malades à Thionville. 1552

Ainsi Guise après avoir arrêté l'Empereur pendant trois mois devant une ville , qui ne paroissoit pas pouvoir résister deux jours aux forces qui la menaçoient , mit le comble à sa gloire par la générosité qu'il témoigna aux restes malheureux de ses ennemis vaincus. Il donna de si bons ordres durant tout le siège , que jamais les ennemis n'osèrent monter à l'assaut , quoique la place ne fût pas fortifiée à demi , pendant qu'avec un petit nombre de gens

1554.

il faisoit tous les jours des forties, qui faisoient plus de dommage à l'armée de Charles, que n'auroit pu faire la perte d'une bataille. Il ordonna une procession générale pour rendre grace à Dieu; & pour achever cette cérémonie par un sacrifice agréable au grand nombre des François, il fit brûler publiquement tous les livres de Luther qui se trouverent dans la ville. Il rappella ensuite les habitans qui étoient sortis durant le siège, rétablit la police ordinaire, & ayant dédommagé autant qu'il lui fut possible ceux qui avoient souffert quelques pertes, il revint à la Cour, où les créatures du Connétable & de l'Amiral de Coligni, répondirent qu'un aussi grand succès sembloit ne lui promettre que des éloges: il en reçut en effet. L'heureux succès de cette campagne fit oublier aux François les disgraces arrivées sous le regne précédent. Henri II. flatté d'avoir enfin vaincu Charles presque toujours vainqueur de son pere, entra tout-à-coup dans les Pays-Bas, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, cherchant tous les moyens d'en venir à une bataille, avant que les troupes que l'Empereur y com-

mandoit en personne, pussent être ~~grossies~~ grossies par les secours qui lui venoient d'Allemagne. Il assiégea à ce dessein le Château de Renty, jugeant bien que l'Empereur qui n'étoit pas éloigné, accourroit aussi-tôt pour faire lever le siège. On ne fut pas trompé dans cette conjoncture, Guise alla reconnoître la place, où il pensa être tué d'un coup de mousquet qui perça son habit : & l'Empereur étant venu camper à une lieue de la ville, on ne songea plus qu'à profiter de l'occasion de combattre, que l'on cherchoit depuis si long-temps.

Les deux armées n'étoient plus séparées que par un coteau fort élevé, qui les cachoit l'une à l'autre ; ce coteau étoit presque entièrement couvert d'un bois, dont aucun des partis ne s'étoit encore emparé, quoiqu'il pût être d'une grande utilité à celui qui s'en rendroit le maître. Mais il eût servi principalement aux Impériaux, dont l'artillerie pouvoit extrêmement incommoder l'armée du Roi campée dans le vallon, & qui se seroit trouvée peut-être obligée de lever le siège. Personne encore n'avoit fait ce remarque, mais le Duc de Guise qui

1554

Victoire
François.

1554.

appliquoit sur-tout à reconnoître le terrain & les avantages qu'on pouvoit en tirer, ne doutant point que l'Empereur n'envoyât bientôt des gens pour occuper ce poste, y cacha trois cens Arquebusiers choisis par lui-même, & leur joignit quelques Corselets en dehors du bois du côté de l'ennemi, afin de l'attirer par leur présence, & le faire tomber dans l'embuscade, en se reculant dans le bois lorsqu'ils se verroient attaqués. Les Impériaux attentifs aux moindres mouvemens des François, s'apercevant du petit nombre de Corselets, se comporterent comme le Duc de Guise l'avoit prévu, & donnerent dans le piège. Ils furent repoussés avec une très-grande perte. Mais l'Empereur qui entendoit avec le bruit de cette attaque celui de l'artillerie dont on battoit continuellement le Château, craignant qu'on ne l'emportât ainsi à sa vue, en même-temps que l'on défaisoit une partie de ses troupes, résolut d'employer le reste à faire un grand effort pour soutenir la place, & chasser en même-temps les François du poste qu'ils occupoient dans le bois. Il mit donc toute son armée en bataille, & envoya d'abord deux mil

Le chevaux, & quatre mille Arquebu-
 fleurs soutenus de quatre petites piéces 1554
 de campagne pour déloger les Fran-
 çois. Le poste avantageux qu'ils occu-
 poient, étant l'ouvrage du Duc de Gui-
 se, il étoit de sa gloire de les y con-
 server, & pour y réussir, ce Prince
 étoit attaché sans celle sur tous les
 mouvemens de l'Empereur. Le Roi
 qui avoit une entiere confiance en lui,
 le laissa le maître de cette action, &
 Guise sans perdre un instant, après
 avoir assuré Henri qu'il alloit enfin
 avoir une bataille, s'avança pour sou-
 tenir les siens avec quelques compa-
 gnies de cavalerie, pendant que le
 Roi disposoit lui-même le reste de ses
 troupes, & se préparoit à une action
 générale. Guise agissoit déjà sur le cô-
 teau, & se retiroit peu-à-peu, afin d'o-
 bliger les Impériaux à traverser le bois,
 en le suivant jusqu'à une petite plaine,
 située en deçà de ce bois du côté du
 Roi. Les ennemis, comme on l'avoit
 jugé, prirent cette retraite pour une
 fuite, & ne douterent plus de la vic-
 toire. Gonzague, un des plus célèbres
 Commandans des Impériaux, fit mê-
 me dire à l'Empereur de faire marcher
 ses troupes en diligence, & que l'a-

1554.

toire en faveur des François, Rocca, Auteur d'une Histoire de Charles V. nous apprend un fait des plus surprenans ; c'est que les Espagnols s'imaginèrent quelque temps après que c'étoient eux qui l'avoient remportée ; jusques-là que Dom Louis d'Avila ; fameux Capitaine Espagnol, se défiant peut-être du succès qu'auroit le faux témoignage des Historiens, & craignant avec raison que la postérité instruite par les François & par les nations voisines ne démentît ces lâches Ecrivains, entreprit de laisser un monument en leur faveur. Il fit peindre cette bataille dans sa maison de campagne, où l'on voyoit les François fuyans devant les ennemis. Mais Charles V. par un mouvement d'équité, dont l'Auteur de son Histoire ne manque pas de faire l'éloge, fut d'avis qu'on réformât l'ouvrage, & qu'on peignît les François faisant leur retraite, *parce, disoit-il, que ç'avoit plutôt été une retraite honorable, qu'une fuite honteuse.* Cette fatuité de l'Empereur, après la perte de la bataille, lui fit plus de tort dans l'esprit des honnêtes gens que sa défaite même. Cette journée si avantageuse à la France lui de-

vint plus funeste que la perte de vingt batailles, parce qu'elle donna le commencement à la haine, qui éclara depuis entre Guise & l'Amiral de Châtillon, & eut des suites si sanglantes.

1554

Ces deux Seigneurs avoient été intimement liés dans leur jeunesse, jusqu'à ne pouvoir vivre l'un sans l'autre, portant les mêmes couleurs, logeant souvent ensemble, & s'habillant de même maniere. Cette ardeur commença à se refroidir, aussitôt que chacun d'eux se vit en état d'employer à sa fortune particulière les grandes qualités qu'ils s'étoient reconnues, & qui les avoient unis dans le temps qu'ils n'en pouvoient encore faire usage. Guise l'emportoit par la naissance : mais la faveur du Connétable de Montmorency, jointe à la considération des services qu'avoient rendus les ancêtres de Coligni, & aux grands établissemens de sa Maison, le mettoit à portée de prétendre aux mêmes emplois que Guise, & à la même autorité, qu'il n'étoit pas disposé à céder. Ils devinrent donc rivaux, & le furent en tout : car quoique leurs vertus & leurs talens fussent également portés au plus haut degré, ils étoient néan-

moins d'un genre différent : ainsi marchant vers le même but avec des dispositions contraires, ils se choquoient sans cesse, & chaque jour augmentoit leur haine. Guise se plaignit d'abord que l'Amiral lui avoit donné des conseils peu sinceres dans une affaire d'importance qu'il lui avoit confiée ; l'Amiral soit par ressentiment de cette accusation, ou par envie, publia à son tour après la bataille, que Guise ne s'étoit pas trouvé où il devoit être durant la chaleur du combat : ils se querellerent vivement à ce sujet dans la chambre du Roi même, où ils vouloient tirer l'épée; ce qui montre l'audace & la liberté des Seigneurs de ce temps-là. Les Courtisans se mirent entre eux, & le Roi étant venu au bruit, songea plutôt à les réconcilier qu'à les punir de leur manque de respect; il voulut que ces deux rivaux s'embrassassent devant lui, & qu'ils se promissent d'être bons amis comme auparavant. Mais ces sortes d'éclats ne peuvent ni s'oublier, ni se pardonner: la Cour se partagea entre deux hommes, qui devoient bientôt diviser tout le Royaume.

Le Duc de Guise devenu grand

Maître de France, malgré son inclination pour les hommes de courage, ne témoigna point tant de modération que Henri dans une occasion semblable. Ayant appris qu'un Courtisan avoit voulu tirer l'épée dans l'appartement du Roi, il se mit dans une grande colere, & donna pour le faire arrêter des ordres qu'il ne supprima qu'avec peine. Ce fut lui qui accoutuma la haute Noblesse à regarder le Palais de nos Rois comme une demeure sacrée.

Pendant que les affaires de deux Seigneurs particuliers devenoient à cause des circonstances une affaire considérable pour l'état, il se fit une trêve pour cinq ans entre le Roi & l'Empereur; mais le Cardinal Caraffe neveu de Paul IV. ne souffrit pas qu'elle durât long-temps. Cet homme brouillon & inquiet, choqué de tout ce qui avoit l'apparence de la paix, parce qu'elle étoit contraire à ses desseins, publioit par tout que le Roi n'avoit pu faire cet accord, ayant ligue offensive & défensive avec son oncle. Il vint en France en qualité de Légat, & fit tant de bruit contre la trêve, qu'il fit résoudre le Roi à la rompre.

3554. Le Conseil à la tête duquel se trouvoit le Connétable, n'étoit point d'avis de cette rupture : aussi n'étoit-ce pas de ce côté-là que le Cardinal avoit fait sa brigue. Il gagna la Duchesse de Valentinois par ses galanteries, & par les grands présens qu'il lui fit de la part du Pape & de la sienne. Elle disposa donc le Roi à la guerre, par reconnaissance pour le Légat, & pour faire avoir le commandement des armées à Guise, avec qui elle étoit fort étroitement unie. Il le desiroit avec ardeur pour l'emporter sur Coligni, qui à certains honneurs près, qui se rendoient au hasard de la naissance, étoit son égal parmi les Courtisans. Caraffe informé de ses projets & de son ambition, l'assuroit de la conquête du Royaume de Naples, dont le Pape lui promettoit secrètement l'investiture, & sur lequel la Maison de Lorraine a toujours eu des prétentions. Guise se laissa aisément flatter par l'espérance d'une Couronne, & par celle de remporter au moins de nouvelles victoires. Il étoit encore entraîné par le conseil du Cardinal de Lorraine son frere, pour lequel il eut toujours trop de déférence. C'étoit un homme vic-

lent, à qui rien ne paroissoit difficile, 1554
 hardi à entreprendre toutes choses indifféremment, & qui exposoit souvent la personne & l'autorité de son frere, pour faire réussir ses propres desseins. On dit que le Pape étant vieux & infirme, le Cardinal aspiroit au Souverain Pontificat.

Henri II. sollicité à la fois par le Légat, le Cardinal de Lorraine & le Duc de Guise, lui qui avoit toujours ignoré comment on résistoit aux volontés d'une maîtresse, se détermina à la guerre, contre l'avis des plus sages de son Conseil. La foi d'une treve solennellement jurée ne put le retenir, & il se contenta d'envoyer seulement pour la forme à l'Empereur & à Philippe son fils, alors Roi d'Espagne, pour les exhorter à retirer leurs troupes de dessus les terres du Saint Siège. Cette proposition fut reçue par ces Princes instruits, comme une déclaration de guerre. On s'y disposa également de part & d'autre. Guise rempli de grandes espérances, passa en Italie à la tête de quinze mille hommes effectifs; sa réputation en augmenta bientôt le nombre; considéré comme un des plus grands Capitaines de son siècle, &

1555.

aimé comme le Seigneur le plus poli, le plus généreux & le plus magnifique qui fût à la Cour, presque toute la haute Noblesse le suivit dans ce voyage, à l'exception de ceux qui tenoient le parti de Coligni; les uns pour apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître, les autres pour acquérir de la gloire sous un Chef, qui étant assuré de la sienne, ne portoit point envie à celle de ses inférieurs, & ne cherchoit au contraire que les occasions de la faire éclater. Guise en passant les Alpes à la tête de troupes aguerries, fortifiées par ce grand nombre de Noblesse qui l'avoit accompagné, se flattoit avec apparence qu'étant d'ailleurs aidé du Pape, il viendrait à bout de conquérir en effet le Royaume de Naples, ou du moins de faire de si grands progrès, que ses rivaux de la Cour de France n'oseroient entrer désormais en concurrence avec lui. Mais la fortune en ordonna autrement; & le Duc de Guise ne fit rien dans cette guerre qui répondît aux espérances qu'on avoit conçues de lui, & qu'il avoit formées lui-même, soit qu'il n'eût pas les secours qu'on lui devoit donner, ou qu'il ne fût pas

assez heureux pour pouvoir réussir dans une guerre, qui paroissant manifestement injuste, étoit traversée sous main par la plûpart des Princes d'Italie, & par ceux mêmes qui sembloient l'approuver. Il attaqua d'abord la ville de Valence, qui fut emportée sans peine, & il fit une assez mauvaise réponse au Lieutenant de l'Empereur dans le Milanez, qui se plaignoit de l'infraction de la trêve.

Après la réduction de Valence, le Conseil de guerre étoit d'avis qu'on profitât de l'épouvante générale répandue dans le pays, & du manquement d'hommes où étoit alors le Gouverneur du Milanez. Il est certain, si l'on en croit plusieurs Historiens de ce tems-là, que Guise pouvoit aisément se rendre maître du Duché de Milan; mais il ne voulut jamais s'arrêter à faire cette conquête, quelques remontrances qu'on lui pût faire. Ce Prince avoit peut-être (au moins il le disoit) des ordres très-exprès pour passer promptement dans le Royaume de Naples, ou bien l'idée de la conquête de cet Etat ne lui permit pas de penser à celle du Milanez. Mais il est vraisemblable qu'une des raisons qui le

1555.

portaient à précipiter sa marche, étoit la crainte d'être obligé de céder le commandement au Duc de Ferrare son beau-pere, qui dans la Ligue conclue avec le Pape, avoit été nommé Généralissime des armées du Roi en Italie. Il ne doutoit pas que ce Prince ayant de puissantes raisons pour ne point s'éloigner de ses Etats, ne voudroit pas se charger de conduire l'armée jusqu'à Naples, & qu'il en resteroit le maître. Guise se rendit à Boulogne, où n'ayant trouvé ni les troupes, ni les munitions qu'on lui avoit fait espérer, il en fit de très-grandes plaintes à Caraffe: celui-ci ne répondit que par de mauvaises raisons, & par des promesses aussi vagues & aussi mal remplies que les premières. On dit que ce Cardinal sans foi & sans honneur avoit déjà fait son accommodement sous main avec l'Espagnol, ou que c'étoit un esprit peu solide, ami des querelles, & hors d'état de trouver les moyens de les soutenir avec succès. Loin de songer à réparer à force de soins & de diligence, ce que la perfidie ou la négligence de Caraffe avoit fait perdre de tems & de succès, le Duc s'oublia lui-

nême, & ayant envoyé son armée à Gênes, il vint à Rome saluer le Pape. 1555.
 & y demeura près d'un mois, pour attendre, disoit-il, & pour solliciter les secours qu'on lui avoit promis. Mais ni ce séjour, ni le prétexte dont il l'excusa, ne furent approuvés de personne : & en effet quand on auroit omis de lui reprocher qu'il laissoit les troupes du Roi inutiles par son absence, il étoit peu honorable à la France de voir un Prince, un Capitaine fameux qu'elle envoyoit pour conquérir un Royaume à la tête de ses armées, résider un mois entier parmi une foule de Prêtres & de Moines, & s'asseoir le dernier à une table de Cardinaux. Ce tems étoit encore un tems de liberté, & plusieurs François faisoient entendre à Guise combien il compromettoit par cette conduite l'honneur de la France & le sien ; jusques-là qu'un Maître des Requêtes qui l'avoit accompagné dans un grand repas où assistoient les Cardinaux, s'alla mettre au dessous de lui sans en être prié, afin d'empêcher, disoit il, qu'un Général des armées du Roi de France n'eût la dernière place de la table. Guise parut faire plus d'attention à

~~2555~~ l'esprit de cette saillie, qu'au reproche
1555. qu'elle lui faisoit : on s'en étonna de la part d'un homme, qui malgré sa douceur & sa politesse, étoit fier & jaloux de ce qui étoit dû à sa naissance & à son rang. C'est ce qui fit que les politiques lui supposèrent de grands desseins ; plusieurs répandirent qu'il demeureroit à Rome pour assurer le Pontificat à son frère, au cas qu'il vînt à vaquer ; d'autres qu'il vouloit s'assurer des dispositions de la Cour de Rome, au sujet des troubles de France, dont on pouvoit dès-lors prévoir les suites.

- Quoi qu'il en soit, étant retourné à son armée, il fit le siège de Civita, qu'il fut obligé de lever, après y avoir employé près de trois semaines. Cette disgrâce fut suivie d'une autre ; Guise fut repoussé vigoureusement à un assaut qu'il donna, où il perdit plus de deux cens hommes. La fortune l'avoit absolument abandonné, & ceux qui ne font pas que de la valeur heureuse, mandoient en France que le Duc de Guise, avec la perte de son bonheur, sembloit avoir perdu quelque chose de son courage. L'Amiral de Coligni ne pouvoit rien apprendre de plus conforme

conforme à ses desirs ; mais dans le
tems qu'il pouvoit profiter des disgraces d'un rival éloigné & malheureux,
arriva l'événement funeste qui signala
le commencement du regne de Philippe II. je veux dire le siège de Saint-
Quentin, & la perte de la bataille de
ce nom ; ce qui fut un coup de foudre
pour tout le Royaume, procura au
Duc de Guise un nouveau lustre, &
de nouveaux lauriers, par une dispo-
sition bisarre des circonstances. Pen-
dant que Coligni, invincible dans une
place ouverte de tous côtés, aux atta-
ques d'une armée puissante & victo-
rieuse, est en effet par sa fermeté &
son courage le vrai sauveur de la Fran-
ce, en arrêtant les ennemis, qui sans
lui marchaient à la Capitale, pendant,
dis-je, que Coligni après avoir donné
des preuves de la plus rare prudence &
de la plus grande valeur, est destiné
à se voir captif de ses ennemis, &
pour ainsi dire, oublié de son Roi, le
Duc de Guise malheureux & vaincu
en Italie, est rappelé en France, com-
me le seul homme capable de la con-
server.

Il quitta avec joye un pays où tou-
tes ses entreprises échouoient. Jamais

55. Général ne fut reçu avec tant de confiance & un applaudissement aussi universel, après des succès si contraires. Le Roi lui fit l'honneur de lui dire qu'il étoit revenu pour sauver ses Etats. Les peuples imbus des éloges que lui donnoient sans cesse ses partisans publics & secrets, oublièrent en le voyant l'accident funeste qui le ramenoit ; & ceux qui deux jours auparavant ne se tenoient pas en sûreté au milieu de Paris & loin des ennemis, ne demandoient plus qu'à s'en approcher pour le combattre. Les amis du Duc de Guise voulant profiter de cette espèce d'enthousiasme, & de l'éloignement du Connétable & de l'Amiral, proposerent de le faire Viceroy ; mais ce titre étant nouveau en France, & paroissant injurieux à la Majesté Royale, il fut nommé Lieutenant Général des armées du Roi au dedans & au dehors du Royaume, par des Lettres qui furent vérifiées dans tous les Parlemens, à commencer par celui de Paris, dont le Premier Président étoit depuis long-temps partisan déclaré des Princes Lorrains.

De pareilles entreprises formées sous un Roi jeune, brave & spirituel

tuel, approuvées dans son Conseil composé de gens sages & prudents, confirmées sans difficulté par les Cours Souveraines qui représentent le corps de l'Etat, forment un événement dont il n'est point d'exemple dans notre Histoire, & qui montre les dispositions les plus singulieres dans tous les esprits, sans qu'on puisse supposer d'autre cause que le malheur de la bataille de Saint-Quentin, & le peu d'estime que l'on faisoit des autres Capitaines, même du Connétable, par les intrigues du Duc de Guise, soutenu du crédit immense du Cardinal de Lorraine. Mais le nombre des amis de leur Maison étoit si grand, qu'on ne fit point réflexion alors que créer un Lieutenant Général du Royaume étoit donner un tuteur au Roi, & avouer publiquement que lui seul étoit digne de l'être : puisque le véritable caractère de la Royauté légitime est la défense & la conservation des peuples qui y sont soumis.

Quelqu'un crut devoir en cette occasion rappeler à Henri le conseil que le feu Roi lui avoit donné en mourant, qui étoit de ne pas trop élever les Seigneurs de la Maison de Guise, dont

1555.

la haute naissance & les alliances avec les premiers Souverains de l'Europe pouvoient un jour causer des factions dans l'Etat. Henri comprit d'autant mieux la solidité de cette réflexion, qu'ayant depuis peu ajouté aux Lettres, qui établissoient le Duc de Guise Lieutenant Général du Royaume, un ordre particulier de lui obéir en tout comme au Roi même, jamais Monarque François n'avoit été en effet obéi plus ponctuellement & avec plus de zèle. Il se reprocha alors son excès de confiance en un de ses sujets : elle étoit en quelque sorte l'aveu de son insuffisance, la présomption, qui est un défaut pour les autres hommes, devient une vertu nécessaire aux Rois, parce qu'au moins ils agissent, & fixent sur eux la principale attention des peuples, qu'ils ne doivent partager avec personne.

Cependant il se flatta que les progrès du Duc de Guise ayant rétabli ses affaires, il n'auroit qu'à rappeler le Connétable & Coligni à la Cour, pour balancer sa puissance, & le remplacer au rang des autres sujets. Dans cette opinion il écrivit au Connétable, qu'il ne s'inquietât point de ce qu'on

étoit forcé de faire en faveur de Guise ; qu'il lui conservoit sa place dans l'Etat & dans son cœur. Pour l'en convaincre , il lui fit part des affaires les plus secretes , qu'il avoit dissimulées à Guise même. Mais le Connétable sentit sans peine , combien ces marques stériles d'affection passagere cédoient aux titres réels accordés publiquement à son rival. L'avantage d'une pareille situation ne pouvoit être bien compris que par le Duc de Guise ; il prévint tout ce qui pouvoit en arriver dans la suite , s'il pouvoit ajouter quelque chose de singulier & de frappant au succès de ses premières entreprises.

Tout le monde s'attendoit qu'il iroit assiéger Saint-Quentin , pour éloigner l'ennemi de nos frontieres , & rendre par ce moyen la sûreté aux Provinces voisines de la Capitale ; mais en débutant par ce siège , il n'eût surpris personne , & il vouloit surprendre. D'ailleurs les Espagnols avoient eu le tems de fortifier cette place ; elle étoit à portée de recevoir de prompts secours , & le soldat François , suivant le génie de la Nation , frappé de sa défaite près de Saint-Quentin , eût perdu cou-

555.

rage au seul nom de cette ville. Un autre siège plus important pouvoit être d'une plus grande utilité pour l'Etat, & donner un nouvel éclat à ses armes, je veux dire, le siège de Calais, place conquise par Edouard, fortifiée à l'envi par tous les Rois ses successeurs, imprenable depuis ce tems-là, malgré tous les efforts qu'on avoit tentés contr'elle, & qui étant située à la vûe des rivages Anglois, faisoit souvenir ces peuples belliqueux qu'ils avoient passés par cette ville durant deux siècles entiers, toujours vainqueurs des François, & Souverains de leurs plus belles provinces : ce fut cette ville formidable que le Duc de Guise résolut d'assiéger. Il ne pouvoit entreprendre rien de plus avantageux, & en même-tems de plus agréable à la Nation, que de détruire ce que l'on pouvoit regarder comme le dernier monument d'une domination étrangere.

558.

Siège de
Calais.

Le projet du Duc de Guise ayant été approuvé dans le Conseil, & l'armée étant assemblée, le Duc de Nevers avec une partie des troupes prit la route de Champagne, faisant courir le bruit qu'il alloit assiéger Luxem-

Bourg. Le Duc de Guise de son côté se rendit en Picardie, pour défendre, disoit-il, la frontiere exposée depuis la prise de Saint-Quentin : ensuite il s'avança, comme s'il eût craint pour Ardres & Boulogne; enfin les troupes du Duc de Nevers l'étant venu joindre à Amiens, il fit une marche incroyable, & se trouva le premier jour de Janvier devant Calais. Son arrivée surprit extrêmement le Gouverneur, qui n'ayant eu aucun avis de ses desfeins, n'avoit pas eu le tems de se pourvoir des choses nécessaires à sa défense, soit par rapport aux provisions de guerre, soit pour la force de la garnison. Ce qui l'étonna davantage, fut les précautions que le Duc de Guise avoit prises pour empêcher l'arrivée d'aucun secours. Il n'en pouvoit attendre que du côté de la mer, qui se trouva alors toute couverte d'Armateurs François, arrivés dans la Manche, des Ports de Xaintonge, de Bretagne, de Normandie & de Picardie; ainsi la garnison se trouva réduite à se défendre avec ses seules forces. La ville de Calais, quoiqu'au pouvoir des Anglois, étoit néanmoins regardée comme appartenante aux Espa-

1558. II. avec Marie Reine d'Angleterre, & le voisinage de leurs troupes étoit en partie cause de la foiblesse de la garnison : on comptoit d'ailleurs beaucoup sur la force de sa situation. Cette place est défendue d'un côté par la mer, & de l'autre par de profonds marais, & par de larges fossés dont elle est presque environnée, en sorte que du côté de la terre on n'y pouvoit aborder que par une chaussée, défendue par le Fort de Nieulai; & du côté de la mer le Fort du Risban, qui commande absolument tout le port, pouvoit en interdire l'entrée à toute espèce de vaisseaux. Cet exposé de la force de Calais, & de ce qui pouvoit augmenter ou diminuer les obstacles du siège, offre une nouvelle occasion de mettre en parallele les fortunes différentes du Duc de Guise & de l'Amiral de Coligni. Celui-ci, en qualité de Gouverneur de Picardie, avoit formé avant sa prison le dessein d'attaquer Calais pendant l'hyver; il l'avoit fait exactement reconnoître par un Ingénieur habile, & avoit formé le plan du siège, qu'on trouva dans ses papiers : il fut donné au Duc de Guise

qui le suivit, & prit la place. Ainsi Coligni apprit dans sa captivité que son concurrent s'étoit couvert d'une gloire immortelle, par l'usage qu'il avoit fait de ses remarques & de son projet. On doit dire à l'avantage du Duc de Guise, que l'exécution fit le succès de cette entreprise, qui dépendoit de la diligence. Il fit attaquer les deux Forts à la fois, & les emporta tous deux en un même jour; ensuite ayant fait dresser une batterie contre l'endroit de la ville, qu'on appelloit la porte à l'eau, on commença à tirer aux défenses, comme s'il eût voulu faire la principale attaque de ce côté-là; mais les ennemis à qui cette fausse attaque avoit donné le change, furent dans une surprise extrême, en découvrant quinze pièces de canon pointées contre le Château, & dans un lieu qu'ils avoient jugé inaccessible. La muraille de ce Château n'avoit pas de terre plain; les Anglois l'avoient cru assez défendu par un fossé large & profond, où couloit la rivière, & où la mer entroît tous les jours durant le flux.

Le bruit de la nouvelle batterie fut si grand, qu'on l'entendit jusqu'à Au-

1558.

1558.

vers, & ce ne fut pas un bruit sans effet : dès le soir même la brèche fut assez grande pour monter à l'assaut. Tout y étoit disposé. Guise ayant fait avancer Grammont avec trois mille Arquebustiers d'élite, pour empêcher les ennemis de se retrancher sur la brèche, fit passer le long du port, sous la conduite de Dandelot 1500 soldats, avec ordre de creuser une tranchée, & ensuite une traverse qui allât répondre à la douve du fossé, qu'ils rompirent : les eaux s'étant écoulées par ce moyen jusqu'à la hauteur de la traverse, Guise passa à la tête de ses soldats dans l'eau jusqu'à la ceinture, & malgré la résistance opiniâtre des ennemis, se rendit maître du Château, où les Anglois après avoir fait de vains efforts durant la nuit, lui apportèrent les clefs de la ville, se soumettant aux conditions qu'il voudroit leur imposer.

Prise
de Salais.

Ainsi fut prise en moins de dix jours cette ville, que les Anglois tenoient depuis deux cens dix ans. Ils s'en étoient emparés sous Philippe de Valois, l'an 1347. Quoiqu'elle ne fût pas fortifiée en ce tems-là, le siège dura un an entier, & Jean de Vien

ne qui y commandoit pour le Roi, ne se rendit que lorsqu'il vit ses soldats demi-morts de faim, & n'ayant pas la force de porter leurs armes. Mais depuis les Anglois l'avoient, comme je l'ai dit plus haut, fortifiée de telle sorte, qu'elle passoit pour imprenable; & c'est ce qui avoit été cause que pendant un si long-tems on n'avoit osé entreprendre de les en chasser. On trouva un butin immense dans la place conquise; le canon & les autres munitions de guerre y furent laissées: pour l'or & l'argent monnoyé, Guise en fit faire un inventaire exact, & le distribua ensuite aux Officiers & aux soldats, ainsi que le reste du butin, sans rien se réserver pour lui même; que l'honneur d'une conduite si généreuse. La conquête de Calais coûta de grands regrets aux Anglois, & la Reine Elisabeth y fut si sensible, que long-tems après le Chevalier de Lorraine, Grand Prieur de France, l'étant allé saluer à Londres, cette Princesse après l'avoir magnifiquement regalé, & avoir dansé plusieurs fois avec lui, lui dit : *Mon Prieur, je vous aime bien, mais non pas Monsieur votre frere, qui m'a ravi ma ville de Calais.* La pri-

1558.

le de cette place fit sur l'esprit des peuples & des nations étrangères tout l'effet que le Duc de Guise en avoit attendu ; on ne fit point attention que Coligni avoit formé le premier ce dessein , & qu'on avoit suivi son plan : si on se souvint du Connétable son oncle , ce fut pour faire comparaison odieuse du malheur de ce grand homme , avec les succès du Duc de Guise. A l'exception de quelques militaires éclairés , toute la France étoit contre le Connétable & pour son rival. Le Clergé étoit tout à lui depuis son séjour à Rome , & le soin qu'il avoit de faire brûler exactement , dans tous les lieux où il étoit de maître , les livres de Luther & des autres hérésiarques , faisoit parler de lui , comme d'un Heros né pour être le soutien de la Religion & du Trône. Les gens de Lettres , dont il étoit le protecteur déclaré , élevoient à l'envi ses grandes qualités & ses exploits : la défense de Metz & la prise de Calais furent portés jusqu'au ciel. Ce furent principalement des gens de Lettres , qui en rendant sans cesse par leurs écrits le Duc de Guise l'objet de l'attention des peuples , servirent à le rendre cher

à ses contemporains, & grand à la postérité. Il prit ensuite avec la même rapidité la ville de Guines & celle de Ham, se rendant ainsi maître de tout le Comté d'Oye; de sorte qu'en moins d'un mois il fit repasser la mer aux Anglois, établis sur nos terres depuis plus de deux siècles. L'année suivante, il assiégea Thionville avec le Duc de Nevers : cette place fut prise avec beaucoup de peine, & Guise y pensa être tué d'un coup de canon qui emporta le Maréchal Strozzi, sur l'épaule duquel il s'appuyoit. Mais pendant que son armée, après la prise de Thionville s'amuse à voir brûler la petite ville d'Arlon, que les ennemis avoient abandonnée, & à faire des escarmouches aux environs de Luxembourg, on reçut la nouvelle de la défaite de Thermes, ami du Duc de Guise, dont les troupes avoient été taillées en pièces par le Comte d'Egmond aux environs de Gravelines. Cette perte pensa replonger la France dans les mêmes malheurs, dont le Duc de Guise l'avoit délivrée; quelques-uns en ont voulu rejeter la faute sur ce Général, qui eût pû, disoient-ils, l'empêcher, en se joignant à

558.

Thermes, dès que le siège de Thionville fut fini; on ajouta même qu'on l'avoit ainsi résolu dans le Conseil du Roi : peut-être en effet qu'il y eût un peu de négligence de sa part. Mais on doit examiner ce que dit un Auteur célèbre : qu'il affecta ce retardement pour donner lieu à cette défaite; il la regardoit, dit-il, comme l'augmentation de son autorité & de sa gloire, parce qu'elle faisoit connoître le besoin qu'on avoit de lui, par la comparaison qu'on pouvoit faire de ses succès avec les disgraces des autres Généraux. Le Duc de Guise parut s'inquiéter peu des bruits qui coururent alors. Les Grands de ce tems-là laissoient dire la vérité, & méprisoient le mensonge.

Guise suivant constamment son premier dessein, ne songea qu'à se rendre plus utile à l'Etat & plus absolu sur les troupes. Il y avoit dans son armée, composée en partie d'étrangers, un corps considérable de Reitres, dont le Baron de Lunebourg étoit un des principaux Chefs. Un jour qu'il visitoit le camp, cet Allemand aussi violent que brave, & qui venoit de boire avec excès, trouva mauvais que

le Général voulût examiner sa troupe, & s'emporta contre lui, jusqu'au point de lui présenter le bout de son pistolet ; le Duc de Guise tire son épée, éloigne le pistolet, & le lui fait sauter de la main. Montpezat, Lieutenant des Gendarmes de ce Prince, qui l'accompagnoit, choqué de l'insolence du Baron de Lunebourg, alloit lui ôter la vie : *Arrêtez, Montpezat*, cria le Duc, *vous ne sçavez pas mieux tuer un homme que moi ;* & se tournant vers le Baron : *Je te pardonne*, lui dit il, *l'injure que tu m'as faite, il n'a tenu qu'à moi de m'en venger ; mais pour celle que tu as faite au Roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira.* Aussi-tôt l'ayant pris par le baudrier, il l'envoya en prison, & acheva de visiter le camp avec cent chevaux, sans que les Reitres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement mutins & séditieux. Cette action rapportée à la Cour y fit beaucoup d'honneur au Duc de Guise, où ses partisans étoient d'autant plus ardens à répéter son éloge, qu'il leur donnoit chaque jour occasion de l'augmenter.

Le Cardinal de Lorraine étoit celui

qui exaltoit davantage les grandes qualités & surtout les exploits de son frere. Il étoit aussi peut-être celui qui en retiroit le plus de fruit, puisqu'il le confirmoit de plus en plus dans l'administration des affaires de l'Etat, que le Roi lui avoit entierement confiées. Ainsi maître des graces, il augmentoit le nombre de ses créatures à la Cour & dans les Provinces, pendant que le Duc de Guise s'attachoit de son côté les Officiers de l'armée. Quelque glorieux que fût son séjour sur les frontieres, le Cardinal jugea qu'il devoit se rendre à la Cour, où tout se dispofoit à prendre la forme qu'il voudroit lui donner. Le Connétable & l'Amiral toujours prisonniers des Espagnols, avoient néanmoins conservé un parti, sinon capable de balancer celui des Princes Lorrains, au moins en état de les inquiéter.

Dandelot même, le frere de Coligni, jouissoit de la familiarité du Roi, qui estimoit son courage & la fermeté de son esprit. Ce Seigneur lui faisoit exactement sa cour, mais en militaire, seulement lorsque la guerre lui en laissoit le loisir, & sans dissimuler les sentimens que la R. P. R. qu'il professoit lui avoit inspirés. Ce fut par-là

que les Guise l'attaquerent ; ils le peignirent à Henri comme un homme opiniâtre , rebelle à son Dieu , & de-là disposé à le devenir à son Roi ; ils ajouterent que son exemple , joint à celui de ses freres , ne manqueroit pas d'entraîner un grand nombre de personnes qui leur étoient attachées par intérêt ou par politique , au préjudice de l'autorité Royale , dont ils auroient à craindre la rigueur. Henri étoit d'un caractere bouillant : ces discours l'émurent à un point , qu'il parla le jour même à Dandelot pendant son dîner , & fut si piqué de la sincérité de sa réponse , qu'après avoir voulu lui jeter un plat à la tête , il le fit mettre en prison , & donna sa charge de Colonel Général de l'infanterie à Montluc , brave Gentilhomme , entierement dévoué aux Guise , qui ne virent plus rien alors en état de leur porter ombrage.

On ne pouvoit guere , dans l'occurrence présente , faire une faute plus marquée. La punition de Dandelot étoit une marque de zèle ; mais donner sa dépouille au parti contraire , étoit se déclarer trop ouvertement contre cette maxime , que les Souve-

1558.

ains doivent tenir la balance égale; non sur les principes, mais par rapport aux Chefs des factions qui les disputent, ne pouvant élever les uns sans se mettre en danger eux-mêmes, & exposer le repos de l'Etat. Les membres d'un parti (l'expérience ne l'a que trop fait connoître) regardent leurs Chefs comme leurs Souverains.

1559.

Mariage de
Marie
Stuard nièce
des Guise
avec le Dau-
phin.

Pour surcroît de fortune, les Guise virent arriver en France, après bien des obstacles, les Ambassadeurs d'Ecosse, qui venoient assister à la cérémonie des nœces du Dauphin avec Marie Stuard Reine d'Ecosse, nièce des Guise par sa mere. Eux seuls avoient donné l'idée de ce mariage, où l'intérêt de l'Etat se trouvoit joint au leur. Ils s'attachèrent aussi à faire sentir de quel avantage seroit la diversion, que les Ecossois pourroient faire en faveur de la France contre les Anglois: & on dit que pour plaire davantage au Roi qui désiroit cette alliance, le Duc de Guise & le Cardinal son frere avoient engagé leur nièce, alors en France, de faire un acte secret, par lequel, supposé qu'elle mourût sans enfans, elle donnoit son Royaume d'Ecosse au Dauphin, & aux Rois de

France ses successeurs. Les nœces de cette Princesse, qui étoient pour ainsi dire, le triomphe du Duc de Guise, lui donnerent occasion d'entreprendre de nouveau contre le Connétable, en prenant de loin ses mesures pour obtenir la charge de Grand-Maître de France, dont il fit les fonctions au mariage de la Dauphine sa nièce, au grand regret des partisans de Montmorenci fils aîné du Connétable, & reçu en survivance pour sa place de Grand-Maître, de Coligni, & du Roi même, que l'empressement de Guise pour tout ce qui avoit l'air de commandement commençoit à prévenir contre son ambition.

La Duchesse de Valentinois, qui malgré son âge de soixante & dix ans (ce qu'on ne peut trop répéter pour que les tems à venir puissent le croire) avoit toujours sur Henri l'empire d'une maîtresse, augmenta son indisposition contre les Guise. Ceux-ci se regardant comme les Maîtres des Provinces, des Armées & de la Cour, plus encore depuis le mariage de leur nièce avec le Dauphin, croyoient que c'étoit faire douter de leur puissance, que de la soutenir plus long-tems par le crédit d'une femme.

Le Cardinal de Lorraine n'eût pas plutôt fait cette réflexion , qu'il méprisa la Duchesse. Guise plus modéré se contenta de l'abandonner & de la fuir. Cette femme altiere & impérieuse, qui voyoit tout le reste du Royaume fléchir devant elle, n'étoit pas disposée à souffrir la conduite ingrate du Cardinal qu'elle regardoit comme sa créature, & que pour le mortifier elle n'appelloit presque jamais que *Maître Charles*. Elle en fit des plaintes au Roi, & lui dit que le seul moyen de rabaisser l'orgueil insupportable de Guise, étoit de les rendre inutiles; en faisant la paix; qu'elle étoit aussi facile à conclure que nécessaire au Royaume, & que le Connétable prisonnier du Roi d'Espagne pouvoit en faire les premières avances à ce Monarque, sans compromettre la Majesté de l'Etat. Le Connétable étoit toujours cher au Roi. Ce Prince commençoit même à se repentir de sa rigueur pour Dandelot, dont il se rappelloit avec satisfaction le zèle & la valeur pendant les sièges de Saint-Quentin, de Calais, & des autres places enlevées aux Anglois. Il approuva donc le projet de la Duchesse, & aussi-tôt elle

fit favoir au Connétable les intentions du Roi & les siennes, pour faire la paix par son moyen, & le rétablir ensuite dans la même faveur dont il avoit joui avant sa prison; elle lui proposa pour garant de ses promesses le mariage de Henriette de Bouillon sa petite fille avec son fils Damville. La connoissance que le Connétable avoit de la situation des affaires de la Cour de France, étoit le seul motif de l'espoir qui le soutenoit chez les ennemis; il favoit la brouillerie des Guise & de la Duchesse, & attendoit chaque jour qu'elle le prévînt, en lui offrant son appui. Les nouvelles qu'il reçut de sa part ne lui en causèrent que plus de joye, & ce grand homme disposa tout pour faire réussir le projet de la paix, si nécessaire à l'Europe & à sa fortune particuliere.

Le Duc de Savoye, ce vainqueur des François à Saint-Quentin, & depuis ce jour l'idole des Espagnols; vivoit avec autant d'ennemi que de gloire à la Cour de Philippe II. où recevant sans cesse de frivoles éloges, il ne voyoit rien tenter pour lui rendre ses Etats dont les François l'avoient dépouillé; de sorte que le vainqueur

1559. le croyant aussi infortuné que le vaincu, ce brave Prince recherchoit l'amitié du Connétable son prisonnier, le regardant comme le seul homme capable de le remettre en possession des Etats de ses ancêtres. Montmorenci l'entretenoit dans cette idée, & l'ayant engagé à parler de paix au Roi d'Espagne, il agit avec tant de zèle, que ce Monarque consentit que le Connétable allât trouver le Roi en son camp sur la somme, pour lui proposer des conditions de sa part.

Lorsqu'on sçut que Montmorenci devoit revenir, la Cour fut dans l'impatience de savoir comment il seroit reçu : tous ses amis se réveillèrent & agirent : ils eurent lieu d'être satisfaits,

Le Roi alla au-devant de lui, l'embrassa avec beaucoup de tendresse, l'appellant son compere, & affectant de lui donner ensuite tous les témoignages possibles d'amitié, jusqu'à le faire coucher avec lui. Le Connétable lui parla d'abord d'une conférence pour la paix, qui fut acceptée, sans qu'on se mît en peine de consulter le Cardinal de Lorraine, ni le Duc de Guise. Aussi n'entreprirent-ils rien pour s'y opposer, prévoyant bien qu'un

aussi grand ouvrage ne pourroit s'achever sans qu'ils y eussent part ; & qu'alors sans se compromettre , & sans faire paroître de jalousie , ils seroient les maîtres d'approuver ou de déranger les vûes du Connétable , suivant ce qui conviendrait à leur intérêt. Ils ne douterent même plus du succès de leur dessein , & de l'heureux effet de leur silence , lorsqu'ils virent nommer leur ami Antoine Granvelle pour Plénipotentiaire du côté des Espagnols , & que le Cardinal de Lorraine reçut lui-même cette qualité du Roi son maître. Les Ministres d'Espagne commencerent par demander la restitution des Etats du Duc de Savoye , Calais , & les autres places conquises sur eux.

Les François redemanderent en même-tems la Navarre ; les conférences se rompirent ; le Maréchal de Brissac , à qui le Cardinal de Lorraine suppléoit tous les secours dont il avoit besoin en Italie , fut poussé par le Duc de Sessa , Général de l'Empereur , & la paix sembloit plus éloignée que jamais.

Les Guise triomphoient , & le Duc voulant profiter du besoin qu'il croyoit qu'on alloit avoir de lui , résolut de

1559.

s'ouvrir au Roi sur le desir qu'il avoit depuis long-tems d'obtenir la charge de Grand-Maitre; il se flattoit de l'obtenir, & de détruire doublement par-là le crédit du Connétable, en le dépouillant d'une grande place; & en effaçant de l'esprit des Courtisans l'idée qu'ils s'étoient formée de sa faveur auprès du Roi depuis son retour. Guise choisit le moment où le Connétable sortoit d'une longue conférence avec Henri; il le loua beaucoup devant ce Monarque, le peignit comme le plus grand Capitaine de son siècle, & fit en même-tems l'éloge de ses fils.

» Je ne doute pas, ajouta-t-il, qu'il
» ne les ait fort recommandés à Vo-
» tre Majesté: on ne peut être plus
» digne de ses graces. Cependant
» je prends la liberté de la supplier
» d'excepter la charge de Grand-Mai-
» tre, des dignités dont elle voudroit
» les honorer, & de m'en accorder la
» survivance. Le Roi répondit que le
Connétable ne lui avoit rien deman-
dé; mais que la France lui étoit rede-
vable de si grands services, qu'il lui
accorderoit toujours ce qui convien-
droit à sa fortune & à celle de ses en-
fans. Le Connétable fut bientôt infor-
mé

mé de la tentative du Duc de Guise ;
 la réponse du Roi , toute favorable
 qu'elle étoit , ne le rassura que pour
 le présent ; il prévoyoit ce qui arriva
 depuis , & ayant tenté vainement de
 renouer les conférences , pour avoir
 lieu de rester à la Cour , il s'en retour-
 na en Flandres , résolu d'y mourir pri-
 sonnier , puisqu'il ne pouvoit vaincre
 l'ascendant des Princes Lorrains sur la
 fortune de sa Maison. Mais la mort
 de Marie Reine d'Angleterre , femme
 de Philippe II , ayant absolument
 changé la situation des affaires de ce
 Prince , il désira la paix ; & les Guise
 étonnés d'une révolution si prompte ,
 virent à la Cour le Connétable libre
 & plus puissant qu'il n'étoit avant sa
 prison ; Damville son fils marié avec
 Charlotte de la Mark , petite-fille de
 la Duchesse de Valentinois , son neveu
 Dandelot rappelé , l'Amiral de Coli-
 gni plus écouté que jamais ; enfin les
 conférences pour la paix tenues à Ca-
 teau-Cambresis , & cette paix , quoi-
 que très-désavantageuse , conclue à la
 gloire du Connétable , à qui les peu-
 ples reconnoissoient hautement en
 être redevables.

Les Guise se crurent en danger , &

1559. ~~1559.~~ cette crainte étoit fondée: les Maisons de Montmorenci & de Coligni avoient enfin la prééminence: la Duchesse de Valentinois & le Roi lui-même non-seulement se déclaroient pour ces Maisons, mais encore ils étoient si fortement prévenus contre les-Guise qu'on assure que le dessein étoit formé de les éloigner. Les Protestans n'avoient rien publié pour mettre le Roi dans cette disposition; & on lui avoit fait tenir, avec plusieurs autres pièces contre les deux frères, une espèce d'Epigramme qui accusoit le Cardinal de vouloir se faire Pape, pendant que le Duc de Guise tenteroit de se faire Roi. Il est des instans où tout inquiète & persuade: Henri depuis ce temps-là ne vit plus les deux frères qu'avec chagrin. Les malheurs de la France, (la réflexion sur le passé en fourroit la preuve) avoient toujours rétabli leur fortune, & la prospérité leur avoit toujours été contraire.

1559. Le Roi fit un Tournoi à l'occasion de la paix, & des mariages d'Elisabeth de France avec le Roi d'Espagne, & de Marguerite sa sœur avec le Duc de Savoye. Ce Monarque, malgré les instances réitérées de la Reine & des

Mort d'Henri II. François II. lui succédé.

Grands qui l'environnoient, voulut signaler sa force & son adresse aux yeux des Dames, & rompre encore une lance; il fut blessé par le Comte de Montgommeri; mourut de cette blessure, & laissa le Thrône à Fran- çois II, son fils aîné, neveu des Gui- se à cause de sa femme. 1559.

Toute la Cour changea de face encore une fois. Les partis des Guise & des Montmorenci ne furent plus les seuls qui la partagerent. Catherine de Médicis, que la mort du Roi laissoit maîtresse des mouvemens de son ambition, & les Princes du Sang, que la politique de François I. & du feu Roi avoit tenus éloignés des affaires, formerent à leur tour chacun un parti redoutable aux deux premiers. Si le Roi eût encore été mineur, Catherine déclarée Régente sans difficulté, l'auroit emporté sans peine sur ses concurrens. Mais ce Prince, quoiqu'avec un esprit peu formé, & une santé foible, se trouvant majeur, étoit regardé comme capable de gouverner, & il ne restoit à disputer que la première place dans son Conseil pour gouverner sous son nom. Les Guise y prétendoient comme elle : ils.

1559.

se fondoient sur la grande réputation dont ils jouissoient, sur le bon usage qu'ils avoient fait de leur faveur, & sur le nombre de créatures que cette conduite leur avoit données.

Le Clergé de France, le plus riche & le premier des trois Ordres, dépendoit du Cardinal de Lorraine. La haute Noblesse, les Militaires, les Magistrats avoient trouvé jusques-là dans le Duc de Guise un ami sûr, un protecteur zélé : les uns devoient à sa recommandation des honneurs dont ils se trouvoient décorés ; les autres lui étoient redevables, ou de leurs grades à la guerre, ou de leurs pensions ; plusieurs des Gens de Robe n'avoient obtenu leurs charges que par son moyen ; il les avoit aidés le plus souvent de son crédit, de son bien ou de ses conseils. A ces avantages, dûs seulement à leur politique & à leur générosité, ils joignoient le pouvoir que la jeune Reine leur nièce avoit sur l'esprit du Roi, & celui de Claude sa sœur, mère du Duc de Lorraine, leur petit-neveu. Les Princes du Sang de leur côté vouloient soutenir leur droit légitime au Gouvernement, dont on les avoit exclus par une injus-

tice criante, puis que la faute commise par le Connétable de Bourbon sous François I. en servant les ennemis de l'Etat contre sa patrie, ne devoit être punie qu'en sa personne, & qu'elle étoit néanmoins le seul prétexte dont on s'étoit autorisé pour les éloigner. Ainsi l'on voyoit en même tems les Princes du Sang, les Guise, & le Connétable se disputer l'autorité, & la Reine mère attentive à considérer leurs démarches & leurs forces, pour se joindre au parti qui conviendroit le plus à ses desseins, & se mettre en état de détruire les deux autres.

D'abord elle parut favorable aux Princes du Sang; mais réfléchissant sur le droit que leur naissance leur donnoit à l'autorité, elle crut devoir prendre du tems & des mesures avant de se déterminer en leur faveur, appréhendant, que si elle s'engageoit avec eux au désavantage de leurs concurrents, sans de grandes précautions, ils ne se joignissent à elle seulement pour l'emporter avec plus de facilité, & qu'ensuite ils ne l'abandonnassent, certains de pouvoir se soutenir par eux-mêmes. La Reine mere songea ensuite au Connétable, qui voyant sans

1559. cesse contre lui le Princes & les Guise, n'oseroir jamais entreprendre de se séparer d'elle, dans la crainte de perdre ce qu'elle voudroit bien lui laisser de crédit. Le choix étoit bien conforme à ses vûes de domination; mais elle jugea sagement que le secours du Connétable étant foible, ils se verroient tous deux accablés par les Princes de la Maison de Guise, réunis après ce choix.

Montmorenci étoit trop consommé dans les affaires, pour ne pas juger des projets de la Reine mere pour l'avenir, par ses demarches. Il se trouva lui-même trop peu soutenu pour l'aider dans ses desseins, ou pour lui résister, & décidant que le choix de cette Princesse ne tomberoit pas sur lui, la seule ressource qui lui resta fut de s'unir avec les Princes, ou avec les Guise. Mille obstacles se présentoient du côté de ces derniers; ils ne vouloient point faire d'avances, & ceux-ci s'en montroient encore plus éloignés. Aux grands intérêts qui les divisoient s'étoit joint du personnel. Guise, dans ces derniers temps, se voyant poussé par Montmorenci, n'avoit plus observé de ménagement avec

ce Seigneur, & avoit même embrassé
 ouvertement la protection de tous
 ceux qui lui étoient désagréables. C'é-
 toit lui qui avoit défendu la Comtesse
 de Sennigan, accusée par le Connéta-
 ble d'avoir fait sauver le Duc d'Arscot
 son parent du Château de Vincennes,
 où il étoit prisonnier de guerre, en at-
 tendant qu'on l'échangeât contre un
 des fils du Connétable, prisonnier des
 Espagnols. C'étoit encore le Duc de
 Guise qui avoit protégé M. de Randan
 très-maltraité par le Connétable, par-
 ce qu'il avoit appelé en duel M. de
 Montberon son troisième fils. Ce grand
 homme se laissant surprendre par les
 sentimens de la nature, s'étoit empor-
 té contre Randan, jusqu'à l'appeller
petit galant mignon de Cour, dormant
jusqu'à midi. Ce reproche alors étoit
 offensant. Le Duc de Guise ami de
 Randan, alla trouver le Connétable,
 & lui dit que si ce Gentilhomme se le-
 voit tard à la Cour, il étoit un des
 premiers éveillés à l'armée; que d'ail-
 leurs sa naissance égaloit celle de M.
 de Montberon; à qui il ne cédoit que
 pour la fortune; & que l'on trouve-
 roit sans doute étrange, que M. le
 Connétable se crût insulté, parce

1559.

qu'un homme de condition avoit appellé un de ses fils, lui qui soutenoit peu de tems auparavant au Roi même, que son neveu d'Andelot avoit pû mettre l'épée à la main contre M. de la Roche sur Yon, Prince du Sang. Le Connétable n'eut plus rien à répliquer après cette comparaison, & depuis ce tems-là ce Seigneur s'étoit montré très-éloigné du Duc de Guise. Il se détermina donc pour les Princes du Sang, & envoya en même tems à Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, & à Louis de Condé, son frère, Prince aussi ambitieux & aussi actif, qu'Antoine étoit froid & lent.

La Reine mere & les Guise furent instruits aussi-tôt de la liaison des Princes & du Connétable; les premiers ne douterent point de leur ruine, s'ils laissoient aux autres le tems d'agir, & sacrifiant les raisons qui les avoient jusqu'alors retenus, ils allerent s'offrir à la Reine. Cette avance la déconcerta: elle vouloit du tems, & croyoit avoir plus à craindre encore de la puissance des Guise que de celle des Princes du Sang. Ils étoient six frères, tous grands hommes, unis entre eux, & les deux aînés se trouvoient à la tête du par-

ti catholique; ce qui les rendoit redoutables. Mais refuser des gens qui venoient d'eux-mêmes se déclarer ouvertement contr'eux, c'étoit se les rendre ennemis. D'ailleurs, Antoine Roi de Navarre & le Prince de Condé, son frère, se trouvoient si éloignés de la Cour, qu'on ne pouvoit prendre avec eux des mesures assez promptes; de sorte que la Reine mère se lia avec les Guise, plutôt par leur adresse & par la force des circonstances, que par goût, & par espérance de les trouver plus reconnoissans & plus dociles.

Lorsque le Connétable apprit cette union, il étoit au Palais des Tournelles auprès du corps du feu Roi, où le Duc de Guise l'avoit adroitement fait rester, pour qu'il ne vînt point au Louvre. Il sut en même tems que le premier article du Traité fait entre la Reine mère & les Princes Lorrains, étoit l'éloignement de la Duchesse de Valentinoise & le sien: il se rendit néanmoins au Louvre, où suivant son attente, le Roi après avoir loué ses services, le pria de se retirer à Chantilly, employant, pour lui annoncer cet exil si peu mérité, tous les ménagemens que la Reine mère avoit jugés

559. propres à faire comprendre aux Guise, qu'elle s'étoit conservé des ressources auprès du Connétable, en cas qu'ils l'obligeassent à le rappeler un jour.

Alors les Guise se virent tout puissans, & le Parlement ayant demandé au Roi par ses Députés, à qui ils devoient s'adresser désormais pour être instruits de ses volontés, ce Prince leur répondit que ce seroit au Cardinal de Lorraine & au Duc de Guise ses oncles. En effet le Cardinal venoit d'être déclaré premier Ministre d'Etat, & le Duc de Guise se trouva chargé de toutes les affaires de la guerre, en même tems qu'on lui donna la charge de Grand Maître de la Maison du Roi, dont le Connétable se vit dépouillé.

On doit remarquer ici, pour l'instruction des Grands qui se trouvent revêtus de dignités & des charges, dont les fonctions l'exposent souvent avec le public, que lorsque celle de Grand Maître fut accordée au Duc de Guise, toute la Cour en témoigna sa joye; parce que dans les grandes cérémonies le Connétable, ou son fils aîné, repoussioient sans aucun mén-

gément les spectateurs trop empressés, de quelque rang qu'ils fussent, ce qui excitoit souvent des querelles sérieuses; au lieu que le Duc de Guise, attentif à toutes ses paroles, faisoit régner l'ordre, sans employer que la politesse & la douceur.

1559.

Ainsi Guise, maître des armées & de la personne du Souverain, se trouva avec la même autorité dans le Royaume, qu'avoient eu les Maires du Palais, sous les Rois de la première race: & l'on peut dire que c'étoit lui qui régnoit sous le nom du Roi & de la Régente. Il ne lui restoit plus qu'un obstacle: c'étoit le Prince de Condé, plus à craindre par sa fierté & par son courage, quoique sans bien & sans aucunes charges, que le Roi de Navarre son frère & le Connétable réunis: son dénuement même étoit sa force; la Cour ne pouvoit rien ôter à un Prince qui ne possédoit rien, & se trouvant sans aucuns motifs de crainte, il en avoit beaucoup pour entreprendre.

Ce Prince ne donnoit aucun prétexte pour l'éloigner; mais Guise en trouva un, qui fut de l'envoyer en Flandre, pour ratifier le Traité de

1559. Cateau-Cambresis avec le Roi d'Espagne, & lui présenter de la part du Roi le Colier de Saint Michel. Le Prince de Condé, à qui sa fortune ne permettoit aucun surcroît de dépense, entreprit le voyage avec peine, & on ne peut trop répéter à la postérité, que le Cardinal de Lorraine osa, à la face de tout le Royaume, donner mille écus au second Prince du Sang, pour les frais de son ambassade. Les Guise profitèrent de son absence, pour remplir le Conseil de leurs créatures, afin de faire mieux sentir encore au Prince de Condé le désagrément de sa commission, Guise avoit fait donner à peu près dans le même tems celle de Vienne à Montpesat, simple Lieutenant de ses Gendarmes, pour aller complimenter Ferdinand sur son avènement à l'Empire; le Cardinal de Lorraine eut soin de lui donner de quoi paraître avec magnificence, pour rendre la comparaison plus défavorable à Condé. Montpesat parut même prodigue, le dessein des Guise étant de s'assurer un grand nombre d'amis dans les Cours étrangères, pour être plus les maîtres de celle de France.

Le Cardinal de Tournon y fut rap-
pellé, ainsi que le Chancelier Fran-
çois Olivier ; & enfin Jacques d'Albon
de Saint-André, Maréchal de France,
après avoir partagé la faveur avec eux,
sous le regne précédent, fut obligé de
se soumettre à leur pouvoir, & de la
fortifier encore de son crédit. Ce n'é-
toit pas un médiocre secours pour les
Guise, qui devenoient par-là beau-
coup plus redoutables aux Princes.
Saint-André autrefois voluptueux,
galant, ami des plaisirs jusqu'à la dé-
bauche, étoit devenu astier, dur,
même violent. Les excès de sa jeu-
nesse avoient indisposé le peuple,
toujours le dupe des apparences, sur-
tout par rapport à l'extérieur & aux
mœurs, & la façon de penser présente
l'exposoit à voir retomber sur lui ce
que les Guise seroient paroître de ri-
gueur : ce qui étoit un point essentiel
pour le Duc de Guise, qui vouloit
surtout conserver sa réputation d'hom-
me modéré. Les richesses immenses de
S. André pouvoient servir aussi d'une
autre sorte à son parti, & de quelque
côté qu'on le considérât d'ailleurs,
soit pour l'expérience & le courage,
soit pour le nombre de ses amis, la dé-

1559. tamment persécutés. Le dessein du Prince de Condé & de l'Amiral dans cette conjuration, & dans leur union avec les Protestans, étoit non-seulement de supplanter les Guise, mais encore, en cas de mauvais succès à cet égard, de dominer au moins sur un parti alors inférieur à celui des Catholiques, mais que leur secours & le tems pouvoient mettre en état de se faire respecter & craindre. Ils étoient d'autant plus en droit de l'espérer, que les Huguenots, quoique jusquelà sans aucun Chef d'autorité, s'étoient cependant multipliés à un tel point, qu'ils osoient déjà entreprendre par eux mêmes. Ainsi le desir seul de dominer fit le Prince de Condé & l'Amiral Protestans. Pendant que d'Andelot & le Vidame de Chartres, aidés d'un Gentilhomme Périgordin, nommé Jean de Barri, Seigneur de la Renaudie, augmentoient le nombre des Conjurés, d'autres, pour disposer les esprits à la révolution qu'on espéroit, tentoient de rendre les Guise odieux, en répandant des billets où ils étoient déchirés. On tiroit surtout avantage de ce que dans une de leurs généalogies, l'Auteur les avoit fait descendre

de Charlemagne , & de ce fameux 1559.
 Charles de Lorraine , à qui Hugues
 Capet enleva la couronne après la
 mort du Roi Lothaire. Les Huguenots
 prétendoient que les Guise en adop-
 tant cette généalogie , portoiert leur
 ambition jusqu'à désirer le Thrône , &
 que toutes leurs entreprises tendoient
 à s'en emparer. Cependant les Conju-
 rés étoient tous prêts ; il fut décidé
 qu'ils iroient à Blois avec leurs trou-
 pes , se rendroient maîtres de la per-
 sonne du Roi , & se déferbient des
 Guise. La Cour reçut assez tard les
 premiers avis de cette conjuration.

Le Cardinal de Lorraine , effrayé
 du danger qui menaçoit sa personne
 & sa Maison , conseilla imprudem-
 ment de prendre les armes : mais Gui-
 se jugeant bien qu'un éclat de cette
 sorte ne serviroit qu'à augmenter le
 mal au lieu de le guérir , décida qu'il
 étoit nécessaire de dissimuler , afin que
 les Conjurés vinssent se livrer eux-
 mêmes , & que leur présence & leur
 nombre servant de preuves de leur
 mauvais dessein , on fût délivré de la
 peine de les chercher , & de l'embar-
 ras de les convaincre. Cet homme
 habile dans l'art de mettre à profit jus-

qu'à ses disgraces , fit en sorte que
 1559. cette conjuration , formée pour détruire son autorité , ne fervît qu'à l'augmenter, & à l'affermir davantage. Sans vouloir faire aucune mention de ce qui regardoit sa personne ni sa Maison , il fait entendre au Roi qu'il se trama une horrible conspiration contre la Famille Royale , & que les Princes ligués ont résolu de lui arracher en même tems la couronne & la vie. Le Roi , effrayé par la crainte que lui témoignoit l'homme le plus courageux de son Royaume , pria Guise de le secourir dans une occasion où il ne se sentoît pas capable de rien faire de lui-même ; & en même tems déposant sans restriction en sa personne une autorité dont il ignoroit l'usage , il le déclara Lieutenant Général dans toutes les Provinces de son obéissance , avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit utile pour le bien du Royaume. Tels sont les termes des Lettres qui lui en furent expédiées. Le Chancelier s'y opposa de tout son pouvoir ; mais sa résistance fut absolument inutile , & la Reine mere qui possédoit plus que personne du monde l'art de paroître vouloir les choses qu'elle ne

pouvoit empêcher , fut contrainte de
consentir à l'expédition de ces Lettres ,
qui lui enlevoient avec sa puissance
tout le fruit de ses intrigues passées.

1559.

Le rendez - vous des Conjurés ,
comme je l'ai déjà dit , étoit à Blois.
Guise en vain fit faire d'exactes per-
quisitionsdans lesProvinces suspectes,
afin de découvrir leur nombre & leurs
desseins. Pour rompre leurs mesures ,
il conduisit le Roi à Amboise. Ils s'y
rendirent , sans s'étonner de ce chan-
gement. Mais la prudence de Guise ,
qui étoit assuré de la plus grande par-
tie des Courtisans , des gardes & des
habitans de la Ville , jointe aux bons
ordres qu'il donna par-tout , rendit
leurs desseins inutiles : ils furent re-
connus , attaqués & détruits : une
bonne partie furent tués dans les bois
où ils s'étoient cachés , & entr'autres
la Renaudie qui les conduisoit , après
avoir fait des prodiges de valeur. On
prétend que ce même la Renaudie ,
Chef de la Conjuratation contre le Duc
de Guise , ayant été autrefois convain-
cu de fausseté pour un acte public ,
avoit été sauvé du supplice , par la
protection de ce Prince. Les malheu-
reux restes des Conjurés furent amenés

59. à Amboise, où pendant plusieurs jours on ne vit que d'horribles exécutions, dont le Roi étoit témoin : le Cardinal de Lorraine l'engageoit de les regarder par une fenêtre ; le sang couloit dans les rues de la Ville : les murailles du Château étoient couvertes des corps des Conjurés, que l'on pandoit aux creneaux, sans distinction d'états, tous bottés, & sans aucune forme de procès, à mesure qu'on les amenoit dans la Ville. Ce qu'il y eut de singulier dans le cours de cette conjuration, fut que le Duc de Guise craignant une diversion de la part du Prince de Condé & des Huguenots qu'il avoit avec lui dans la Ville, trouva un prétexte honnête pour se délivrer de cette inquiétude, & le faire combattre en sa faveur. Il fit en sorte que le Roi chargea ce Prince de la défense d'une porte du Château d'Amboise, par où l'on soupçonnoit que les Conjurés feroient de plus grands efforts. Guise eut seulement la précaution de lui donner pour Lieutenant son frere le Grand Prieur de France, escorté de plusieurs Officiers entièrement à lui. Pendant que le Cardinal de Lorraine signaloit sa vengeance,

Le Duc de Guise se fit amener ce qui restoit des principaux Chefs de la conjuration, entr'autres le Capitaine Mazerés, brave Officier qu'il avoit connu autrefois, & qui, dit-on, s'étoit proposé de s'attacher à lui pendant le combat. Le Duc remarqua que contre sa coutume Mazerés avoit une fort longue épée : il ne sçavoit pas qu'elle avoit été destinée à lui ôter la vie. Capitaine, lui dit-il, je m'étonne fort, que vous qui avez vu le monde, & qui sçavez comment il faut tuer un homme, vous vous soyiez accommodé d'une longue épée. En telles factions & presses, elle n'est pas aussi bonne qu'une courte. Je le sçavois bien, répondit Mazerés; mais songeant à votre extrême valeur, je voulois vous attaquer de loin, & j'eusse voulu pouvoir vous opposer une pique. Cette réponse auroit sauvé la vie à Mazerés, si le Duc de Guise eût pû le dérober à l'animosité de son frere, & aux perquisitions des Juges, qui vouloient faire leur cour à ce Cardinal.

Quelque soin qu'eussent les Guise, pour persuader au Roi que cette conspiration ne regardoit que sa personne & celle de ses frères, ils ne pou-

1559. vouloir empêcher qu'il n'entendît parler quelquefois de l'aversion qu'on avoit pour eux. Ce pauvre Prince effrayé de leur entendre dire à tous momens qu'on le vouloit tuer, & de voir tant de misérables qu'on faisoit mourir chaque jour, leur disoit quelquefois tristement *Qu'ai je donc fait à mon peuple, pour l'obliger à me vouloir tant de mal? N'est-ce point à vous qu'on en veut, Messieurs, & ne seroit-il point à propos que vous vous retirassiez pour quelque tems, afin de voir si votre absence ne feroit cesser tous ces désordres?* Mais ils répondoient à ce conseil si contraire à leurs desseins, qu'il y auroit de l'imprudence & de la lâcheté à abandonner la personne du Roi à des sujets rebelles, qui n'avoient pris les armes que pour établir leur fortune en bouleversant le Gouvernement.

Le Prince de Condé, que tout le monde accusoit d'être le Chef des Conjurés, étoit, disoit-on, venu à Amboise pour favoriser leur entreprise. Le Roi prevenu lui avoit fait défense de sortir de la Ville sans ordre, & lui avoit donné des gardes. Mais la conjuration étant entièrement dissipée, il supplia le Roi de vouloir as-

sembler son Conseil, & d'y faire trouver tous les Ambassadeurs qui étoient à la Cour. Là il se plaignit avec cette noble fierté qui lui étoit naturelle, de ce qu'on avoit voulu donner au Roi de méchantes impressions de sa conduite, & principalement sur ce qui venoit de se passer; il finit en disant: que s'il se trouvoit quelqu'un qui osât soutenir qu'il eût été de la conjuration, il s'offroit de le démentir à la pointe de l'épée, & qu'il renonceroit pour cela aux privilèges que lui donnoit sa qualité.

Guise connut bien que ce défi le regardoit: mais avec tout le courage possible, il n'étoit point du tout tenté d'exposer sa fortune dans un combat particulier; & d'ailleurs son dessein n'étoit pas alors de pousser à bout un Prince de Sang de ce caractère, dans la crainte qu'il ne se déclarât ouvertement le Chef des Huguenots, avant que les mesures nécessaires pour triompher de ce parti fussent assez assurées. Il répondit donc avec une dissimulation égale à l'assurance de Condé, qu'on ne devoit point souffrir les bruits dont le Prince se plaignoit; que personne ne devoit douter de son in-

1559. nocence , & que s'il en venoit à un combat pour le prouver , il n'auroit point de plus grande joye que de lui offrir son épée & de lui servir de second. Jamais réponse ne fut si politique , ni si peu sincere , & n'eût l'air si noble aux yeux de la multitude. Condé voulut aussi paroître en être touché ; il remercia Guise , & même le Cardinal de Lorraine , qui toujours violent & précipité dans ses démarches , étoit d'avis qu'on l'arrêtât ; mais comme on avoit lieu de croire que le Roi de Navarre son frere trempoit dans la conjuration , & que c'eût été exposer le Royaume que de s'assurer d'un seul , pendant que tous les autres étoient libres , on n'entreprit rien contre le Prince , qui peu de jours après se retira en Béarn.

La conjuration d'Amboise si heureusement découverte fit connoître aux Etrangers & aux Politiques de la Nation , le génie & la puissance des Chefs des Huguenots & des Guise : les premiers avoient armé un tiers de la France , les autres étoient maîtres du reste ; & le Roi , simple spectateur de leurs démêlés , sembloit n'avoir aucune part dans les efforts de trois ou quatre

quatre de ses sujets, qui se disputoient la possession de son autorité.

1552.

Le Connétable, toujours retiré à Chantilli, eût ordre d'aller informer le Parlement de ce qui s'étoit passé à Amboise. Il s'en acquitta d'une manière qui ne fut pas agréable aux Guise, quoiqu'il louât beaucoup la prudence du Duc. Il fit connoître que ce n'étoit qu'à lui & à son frere qu'on en vouloit, & que la conjuration ne regardoit point la personne du Roi, ajoutant même que la plupart des coupables n'avoient d'autre dessein que de présenter une requête au Roi, pour obtenir le libre exercice de leur Religion, & quelques-uns l'éloignement des Guise. Le Connétable sembla avouer qu'à cause de ce dernier article, & de la levée des troupes, la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Conjurés étoit très-juste; car si les Seigneurs particuliers ne pouvoient sans honte souffrir qu'on fît insulte à leurs domestiques, ni à ceux qu'ils prennent sous leur protection, il n'étoit pas étrange que le Roi tirât une vengeance exemplaire de l'entreprise qu'on avoit osé faire contre les premiers Ministres de son Etat. En consé-

1559.

quence de la démarche du Connétable, le Parlement écrivit une lettre au Roi, pour le féliciter & le remercier de l'honneur qu'il lui avoit fait. Cet illustre Corps écrivit aussi au Duc de Guise, & lui donna le nom glorieux de *Conservateur de la patrie*. Quelques services qu'il eût pû rendre à l'Etat en cette rencontre, la reconnoissance du Parlement parut extraordinaire, & au-dessous de la dignité de la première Compagnie du Royaume.

Malgré le mauvais succès de la conjuration d'Amboise, les Protestans demandoient hautement la liberté de conscience, & excitoient de si grands mouvemens dans les Provinces, qu'on fut obligé d'envoyer des troupes contre eux, dans le même-tems que dans l'obligation de ménager leurs Chefs, on rappelloit à la Cour l'Amiral de Coligni & d'Andelot son frere. La Reine mere, dont la politique étoit dès-lors fixée à tenir un milieu entre ces deux partis, en souffrant ce grand nombre d'exécutions faites à Amboise, sembloit plaindre ceux qui étoient l'objet de cette rigueur, & même elle en avoit à la fin arrêté le cours; elle étoit aussi la cause du rappel de Coli-

gni. Cette Princesse crut qu'il étoit tems pour elle de s'opposer au Duc de Guise, & ne dissimula plus après l'arrivée de Coligni, l'estime qu'elle faisoit de ses conseils. Elle consentit à une assemblée pour remédier aux maux de l'Etat & de la Religion, qui fut convoquée à Fontainebleau où le Roi, les Princes, les Officiers de la Couronne, les Magistrats se rendirent avec empressement. Le Duc de Guise n'ignorant pas les desseins de la Reine, prit ses mesures pour être le plus fort à la Cour: il doubla la garde du Roi, manda ses amis, & fit venir des troupes. Le Connétable & l'Amiral de leur côté furent suivis de leurs partisans, & le premier sous prétexte de sa dignité arriva à la tête de huit cens chevaux.

Le Roi avoit mandé le Roi de Navarre & le Prince de Condé; mais étant convenus depuis long-tems avec l'Amiral de ne se jamais trouver ensemble en un même lieu, ils restèrent à Nerac. Cependant on ouvrit l'assemblée: l'Amiral qui se trouva le plus considérable de son parti, fut celui qui parla pour les Huguenots; il présenta au Roi une Requête en leur

1559. nom, par laquelle ils demandoient des Temples dans toutes les villes du Royaume & une pleine liberté pour l'exercice de leur Religion. Laubespine, Secrétaire d'Etat fut chargé d'en faire la lecture ; elle commençoit par ces mots : *Requête des peuples, qui adressent leurs prières à Dieu suivant les véritables régles de la piété.* Un grand murmure s'éleva dans l'assemblée, & l'Aubespine eût de la peine à se faire entendre ; cependant le Roi reçut la Requête. Comme les Guise s'étonnoient de ce qu'elle n'étoit point signée, l'Amiral leur répondit fièrement qu'il la feroit signer sans peine par cinquante mille hommes ; il ajouta qu'il étoit étrange qu'on élevât le Roi comme on faisoit, dans la défiance & dans la crainte, & qu'il fût toujours environné de soldats, comme s'il eût été au milieu de ses ennemis.

Les Guise, surtout le Cardinal de Lorraine, répondirent avec beaucoup d'aigreur à ce qui avoit été avancé par l'Amiral : Si le Roi, dirent-ils, est obligé de tenir des soldats autour de sa personne, la faute en doit être imputée à ceux qui ont osé conspirer contre sa vie, & que s'il se trouvoit cinquante

te mille rebelles prêts à signer la Requête séditieuse qui venoit d'être présentée, il se présenteroit des millions de sujets fidèles à leur Religion & à leur Prince, qui sçauroient bien réprimer les entreprises des mutins. Le Duc de Guise, que sa haine personnelle contre l'Amiral fit sortir de son caractère modéré, ajouta que les protestations des Huguenots étoient autant de pièges; qu'ils ne seroient soumis qu'autant qu'on voudroit suivre leurs caprices; que son avis étoit qu'on poussât ces sujets dangereux sans s'inquiéter de leurs menaces; qu'à l'égard de ce qui le concernoit, il méprisoit souverainement les libelles dont on l'accabloit; qu'ils ne serviroient qu'à sa gloire, en prouvant à la postérité son attachement pour la Religion, & sa fidélité pour son Roi. Quoique Guise fût attaché à ne rien dire qui pût être appliqué directement à l'Amiral, on reconnut néanmoins que son seul objet avoit été de le mortifier.

Le Connétable, satisfait de voir que son neveu se soutenoit seul contre les Guise avec une sorte d'égalité, voulut lui en laisser la gloire, en ne prenant aucun parti; ce qui augmenta

1559.

beaucoup celui de l'Amiral. L'assemblée se sépara sans rien conclure, on convoqua seulement les Etats à Meaux pour le mois de Décembre suivant; & l'on ordonna qu'on cesseroit de punir ceux de la nouvelle Religion, dont le nombre étoit alors trop grand pour espérer de les détruire par les supplices.

Le Cardinal de Lorraine, piqué de n'avoir pû l'emporter sur l'Amiral dans une occasion dont dépendoit le crédit de l'un & de l'autre, voulut déterminer le public de son côté, en bravant ce Seigneur, & en attaquant son parti. Dans ce dessein il persuada au Roi de faire arrêter le Vidame de Chartres, de la Maison des anciens Comtes de Vendôme, le Seigneur le plus riche & le plus magnifique de son tems, & que son inconstance avoit rendu désagréable à la Reine mere, autrefois sa plus ardente protectrice : il fut arrêté & mis à la Bastille. Sa détention fit grand bruit : on l'accusoit d'avoir trempé dans la conjuration d'Amboise, & de s'être offert au Prince de Condé envers & contre tous. Le Connétable, qui s'étoit montré indifférent pour ses Neveux, embrassa hautement la dé-

fense du Vidame, petit-fils de son cou-
 sin germain, & dans un Chapitre des Chevaliers de l'Ordre, que le Vidame
 demandoit pour les Juges, conformément
 aux Statuts, le Connétable parla
 avec tant de force en sa faveur &
 contre ses ennemis, que le Cardinal
 de Lorraine se croyant attaqué sous ce
 nom, répondit avec toute la hauteur
 possible. Le Connétable n'observa plus
 de ménagement : ses partisans & ceux
 du Vidame crièrent de toutes leurs
 forces ; les amis du Cardinal répondi-
 rent sur le même ton, & la querelle
 alloit être portée à l'extrémité, lorsque
 le Duc de Guise feignant de désapprou-
 ver la vivacité de son frere, le pria
 de se taire, & fit recevoir par le Cha-
 pitre la Requête du Vidame ; il af-
 fecta même le soir à son souper qui
 étoit public, comme celui du Roi,
 de dire beaucoup de bien du Vidame,
 & ensuite du Connétable qui le prote-
 geoit, plaignant le malheur de l'un,
 & louant la générosité de l'autre. Cette
 conduite fit l'effet que le Duc de
 Guise avoit attendu, sur l'esprit altéré
 du Connétable ; elle le rapprocha du
 Duc ; & fut le premier pas de la ré-
 conciliation entière, qui se fit entre
 eux peu de tems après.

559. Pendant l'assemblée de Fontainebleau le Prince de Condé, retiré auprès de son frere en Bearn, tramoit une nouvelle conjuration contre les Guise. La Sagne qu'il avoit envoyé à Paris fut arrêté à Etampes, comme il s'en retournoit chargé de lettres & de mémoires : on découvrit que les Princes devoient venir à la Cour, & qu'ils avoient pris des mesures pour s'emparer des meilleures villes qui se trouvoient sur leurs passages. Ces choses furent annoncées par la Sagne que l'on avoit intimidé ; car les lettres ne contenoient en apparence que de simples civilités, mais lorsque par l'avis de cet homme, on les eût trempées dans de l'eau on vit paroître une nouvelle écriture, qui découvrit tout le mystere. On trouva écrit de la main d'Ardonin Secrétaire du Connétable que son maître persistoit toujours dans le dessein de se défaire des Guise, qu'on en viendroit bien à bout malgré la Reine & les Etats, & qu'on n'attendoit pour cela que la présence des Princes. Ardonin ajoutoit de son chef, que l'exécution de ce dessein paroïssoit difficile à plusieurs, & qu'il seroit plus expédient que les Princes

en arrivant à la Cour fissent tuer les Guise par des gens affidés; que ce coup éclatant changeroit en un instant la face des choses, & qu'ensuite ils n'auroient pas de peine à se rendre maîtres des affaires. La Sagne ajouta que le dessein des Princes étoit de faire révolter Paris, dont le Maréchal de Montmorenci fils du Connétable étoit Gouverneur, de faire soulever en même tems la Picardie & la Bretagne; ce qui auroit excité la révolte dans tout le Royaume.

Guise garda ces mémoires sans faire d'éclat, bien résolu de s'en servir dans le tems. En effet les Etats qui avoient été indiqués à Meaux, ayant été transférés à Orléans, le Duc vint à bout d'engager les deux Princes à s'y rendre, malgré les avis pressans de tous leurs amis qui les en détournoient, & les justes raisons qu'ils avoient eux-mêmes de se défier du traitement qu'ils y recevraient, d'autant plus qu'ils avoient tenté vainement de surprendre Lyon: ce qui manifestoit leurs desseins, & les rendoit coupables.

Aussi le Prince de Condé fut-il arrêté en arrivant, & peu de jours après son procès lui ayant été fait contre

1559.

toute forme de justice par des Commissaires que le Roi avoit nommés, il fut condamné à avoir la tête tranchée. On ne peut lire sans horreur ce qui fut dit en ce tems-là, & ce qui a été écrit depuis : Que les Guise craignant les ressentimens du Roi de Navarre, & jugeant d'ailleurs que leur autorité ne seroit jamais tranquille ni assurée, tant qu'il resteroit un Prince du Sang pour la contester, ils avoient entrepris de les faire périr tous; mais par un moyen qui étant suivi du succès, n'alloit pas à moins qu'à faire périr toute la Maison Royale par elle-même : Que le Roi à qui ils avoient fait comprendre combien il étoit important de ne point laisser vivre un Prince qui pût venger la mort du Prince de Condé, devoit faire venir le Roi de Navarre dans sa Chambre; qu'il lui reprocheroit en termes fort piquans les crimes de son frere, & les justes sujets de plainte qu'il avoit contre lui-même. On supposoit que le Prince niant avec audace, ou du moins se défendant avec trop de chaleur, il seroit tué à coups de poignard par les gens à qui le Roi seroit signe, & qui seroient en embuscade. On ajoute que

ce Prince fut averti du danger qui le menaçoit, & qu'après avoir longtemps hésité sur ce qu'il devoit faire, il résolut d'affronter le péril; & que s'en étant expliqué à un de ses plus fidèles domestiques, sur le point d'entrer dans la chambre du Roi, *s'il arrive, lui dit-il, que je succombe à la multitude & à la trahison de mes ennemis, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à ma femme & à mon fils, ils liront dans mon sang ce qu'ils devront faire pour me venger.* Ensuite il alla trouver le Roi, qui n'osa, ou qui ne voulut point donner le signal dont on étoit convenu. Guise chagrin de voir ainsi manquer cette entreprise, dit à ceux qui étoient avec lui, *O le pauvre Prince que nous avons !*

Le seul récit de cette histoire fait honte. Elle paroît incroyable, principalement à l'égard du Duc de Guise, qui s'étoit montré jusques-là incapable de conseiller un lâche assassinat. On regarderoit donc ce récit comme une calomnie décidée de ses ennemis, si l'on ne savoit à quel excès l'ambition peut porter celui qui en est possédé. Mais le devoir d'un Historien m'a engagé à rapporter ce fait. La conduite

1559. te du Cardinal de Lorraine servit encore à accréditer ces bruits. Affectant de dédaigner dans le Roi de Navarre sa qualité de premier Prince du Sang, il l'obligeoit de le venir solliciter chez lui, & le faisoit attendre. On remarqua, que l'ayant reçu un jour dans son jardin par un très-grand froid, ce Roi lui parla long-tems la tête nue, pendant qu'il étoit couvert. Quoique le Prince de Condé fût condamné à la mort, les Guise craignoient néanmoins de la lui faire subir; ils étoient instruits de la vénération des François pour le sang de leurs Princes, qui ne s'étoit jamais répandu que dans les combats; le Roi de Navarre, le Connétable, l'Amiral, les Protestans restoient après lui, & pouvoient le venger. Ils crurent donc devoir changer de maxime & tenter d'assurer davantage leur puissance, en s'attachant le Prince; ce qu'ils croyoient pouvoir faire, en lui offrant leur amitié & la vie. On parla donc à Condé de se réconcilier avec le Duc de Guise; car c'étoit lui qui avoit engagé son frere à se servir de cette voye de douceur. Mais le Prince, noble & grand dans son malheur, répondit qu'il ne vou-

loit aucun accommodement avec les ennemis de sa Maison, & que leur querelle ne pouvoit finir qu'à la pointe de l'épée. Cette réponse fit reprendre au Cardinal de Lorraine son premier dessein de le perdre. Guise n'eût plus rien à alléguer pour le retenir, & on ne différa l'exécution de son supplice jusqu'à l'ouverture des Etats, que dans l'espérance de trouver assez de preuves contre le Roi de Navarre, pour l'envelopper dans le malheur de son frere, & le faire périr avec lui. Mais pour immoler ces deux illustres victimes, il falloit choisir l'instant, & obtenir surtout le consentement de la Reine mere, dont les dispositions changeoient d'autant plus souvent, qu'elle étoit constante dans son désir de dominer, & que l'un & l'autre parti pouvoient le satisfaire tour à tour. Elle haïssoit Condé, le Roi de Navarre, le Duc de Guise, & les craignoit également; elle eût désiré qu'un même jour l'eût délivrée de ces trois têtes; mais comme ils ne pouvoient périr ensemble, il étoit de son intérêt de les conserver tous trois, afin que continuant de les opposer les uns aux autres, elle se maintînt dans l'indépen-

dance, & fût maîtresse de leur sort.
 1559. Ainsi pendant que les Guise répon-
 doient avec emportement, en parlant
 des deux Princes, *qu'il falloit en deux
 coups couper la tête à la rébellion & à
 l'hérésie*, cette Reine approuvoit les
 regrets des Grands de l'Etat en faveur
 de Condé, & en attribuant sa pitié &
 son irrésolution à la foiblesse de son
 sexe, lorsque les Guise lui parloient
 d'exécutions & de supplices, elle se sau-
 voit de leurs soupçons, & donnoit de
 favorables espérances aux Princes
 pour leur intérêt & les siens. Toutes
 les Dames qui l'environnoient étoient
 devenues politiques auprès d'elle; les
 plus habiles se trouvoient employées
 pour les démarches qu'il étoit impor-
 tant de cacher aux Guise, & de laisser
 voir aux Princes, assez pour qu'ils
 fussent obligés à les reconnoître, &
 trop peu pour que leur indiscrétion
 pût nuire à ses desseins. Les belles lui
 devenoient utiles à leur tour; & cette
 Princesse habile savoit même faire
 usage à la Cour de la probité & de la
 candeur: celles des Dames qui possé-
 doient ces vertus, servoient à éloi-
 gner la défiance des autres, & de con-
 trainte à ses promesses. C'est ainsi qu'elle

employa Jacqueline de Longwi, Duchesse de Montpensier, femme de peu d'esprit, mais dont la bonne foi étoit généralement reconnue, pour persuader au Roi de Navarre & à Condé, qu'elle déplorait leur sort, & travailloit à le changer aux dépens même de son repos. Ils ajoutèrent foi à ces protestations, & Condé prisonnier, condamné à la mort, portant sa tête sur un échafaut, du consentement de cette Reine, auroit cru lui devoir des sentimens de reconnoissance. En même-tems pour satisfaire le Duc de Guise, que sa lenteur indisposoit, elle consentit à l'approbation de ce fameux Formulaire, dressé par la Sorbonne en 1554 qui devoit être signé, sans distinction d'états, sous peine de la vie.

Cette violence inouïe jusqu'alors alloit se répandre sur la Nation, lorsque la maladie du Roi changea pour la seconde fois toute la face de la Cour. Ce jeune Prince fut attaqué d'un mal d'oreille : sa vie en deux jours fut en danger. Le Duc de Guise trembla, & prévoyant sa perte si Condé survivoit au Roi, il alla presser Catherine de Médicis d'ordonner son supplice. » Ne

1559. » differez plus, Madame, lui dit-il,
» la mort du Prince de Condé, & cel-
» le du Roi de Navarre peuvent seules
» sauver l'Etat : le Connétable suivi
» d'une troupe nombreuse, s'avance à
» leur secours, quoiqu'à petites jour-
» nées : Coligni qui le sçait, parle dé-
» ja avec audace de leur prison & de
» leur liberté : la fortune de vos enfans
» pupilles, & ce qui est un objet plus
» prochain, votre autorité, Madame,
» sont aujourd'hui dans un danger
» évident : vous n'avez qu'un jour,
» peut-être qu'un instant, pour déci-
» der de la perte de vos ennemis ou
» de la vôtre.

La Reine ayant écouté ce discours, pleura : non que son cœur tout dévoué à l'ambition pût être susceptible de pitié ; mais n'ayant rien à répondre au Duc de Guise, pour gagner du tems sans se rendre suspecte, les pleurs devinrent une ressource pour elle. Il la laissa seule, & la Reine profitant de son absence envoya chercher le Chancelier de l'Hôpital. Ce Magistrat né pauvre devoit son rang à son mérite & à la fortune : il étoit courtisan en honnête homme, savant en homme d'esprit, & politique en génie supé-

rieur , c'est-à-dire, agissant par de
 grands moyens, & méprisant l'usage
 des duplicités, des finesses, de la basse
 flatterie, des petits mysteres; ce qui
 annonce un homme médiocre, en état
 néanmoins d'arriver aux grandes places,
 par le peu de soupçons qu'il donne de
 pouvoir y aspirer, mais qui est toujours
 indigne de les posséder. Le Chancelier
 aimoit l'Etat & les Princes qui en sont
 les premières colonnes; il voyoit à regret
 la souveraine puissance en des mains
 étrangères, & en arrivant auprès de la
 Reine, il lui parla avec force contre les
 projets violens des Guise. » Leur dessein,
 dit ce » Magistrat est de faire périr le Roi
 » de Navarre & le Prince de Condé,
 » pour vous rendre l'horreur de toute
 » la France. Si vous faites mourir le
 » premier sans son frere, celui-ci le
 » vengera; la cause deviendra celle de
 » tous les Princes, & même de la Na-
 » tion entière, qui révere depuis tant
 » de siècles ce Sang illustre. Les Calvi-
 » nistes, la Noblesse se rangeront au-
 » près de lui, & & vous verrez bientôt
 » le Royaume déchiré par une guerre
 » cruelle, que l'on n'attribuera qu'à
 » vous. Sauvez les Princes, ajouta le

Chancelier : alors ils vous seront
 559. attachés par reconnoissance, en même-
 » me-tems que les Guise le devien-
 » dront par la crainte ; vous regnerez
 » fureux & sur l'Etat ; c'est par-là seu-
 » lement que vous pouvez en assurer
 » le repos. Le Chancelier lui fit re-
 marquer en même tems combien
 Condé seul inquiétoit les Guise, &
 que si on pouvoit l'unir aussi intime-
 ment avec les autres Princes du
 Sang, que l'étoient les Guise entre
 eux, ces derniers ne pourroient se
 soutenir sans le secours de l'autorité
 Royale, à laquelle par cette raison ils
 n'oseroient jamais attenter. En effet la
 seule cause de l'ascendant continu
 des Guise sur les Princes du Sang fut
 la constance, & la solidité de leur
 union.

L'avis du Chancelier conforme aux
 réflexions de la Reine fut suivi ; elle
 envoya chercher Guise, & cette même
 Princesse, qui une heure auparavant
 avoit eu recours aux larmes pour
 s'éviter l'embarras d'une réponse, dit
 au Duc d'un air de maîtresse, qu'il
 falloit suspendre les procédures contre
 le Roi de Navarre, & ajouta pour
 Guise, qu'elle songeroit à le garantir

de ses ennemis : ces paroles accablèrent le Duc. Ce même homme qui ordonnoit la veille du destin de l'Etat, se voyoit offrir de la protection contre des ennemis qui lui échappoient. Il sortit troublé du cabinet de la Reine, qui envoya sur le champ dire au Roi de Navarre qu'il pouvoit cesser de craindre pour les jours de son frere, & venir entendre de sa bouche les conditions dont elle vouloit qu'il reconnût cette grace. Antoine transporté de joye se rendit chez la Reine. Lorsqu'il fut à la porte du cabinet, une Dame s'approchant lui dit : *Gardez-vous de rien refuser à la Reine, il y va de votre fortune & de votre vie.* Ces paroles lui firent trouver plus de majesté encore dans l'air que la Reine affecta de prendre en le voyant. » J'ai, » lui dit-elle, des preuves certaines » des entreprises de vous & de votre » frere contre l'Etat. Le Roi de Navarre voulant l'interrompre pour se justifier : » Il ne vous convient pas, re- » prit cette Princesse, d'avoir recours » aux excuses : avouez votre faute, & » méritez en l'oubli, J'exige deux choses de vous : votre grace est à ce prix. » La premiere, est de me céder la

559. » principale administration du Gouvernemen-
» tement ; la seconde , c'est de
» vous réconcilier avec Messieurs de
» Guise , afin de concourir ensemble
» à retablir la tranquillité dans le
» Royaume. La Reine voulant adou-
cir ces conditions , assura à Antoine
qu'elle lui donneroit la premiere place
dans le Conseil , & le titre de Lieute-
nant Général du Royaume pour les
armes.

C'en étoit encore trop pour un Prince
aussi ambitieux que le Roi de Navarre ;
il renonça sur le champ par écrit à la
Régence , qui eût été un fardeau em-
barassant pour lui. Il se montra plus
difficile pour sa réconciliation avec les
Guise ; mais enfin s'étant rendu , le
Cardinal & le Duc furent appelés , &
ils s'embrassèrent avec cette joye &
cette cordialité , qui paroît à la Cour
sur tous les visages , & qui n'entre
jamais dans les cœurs.

La Reine mere paroissant souhai-
ter sur toutes choses la justification des
Guise , conduisit le Roi de Navarre
dans la chambre du Roi , qui l'assura
que les procédures faites contre lui &
contre le Prince de Condé étoient l'ef-
fet de ses ordres , & que les Guise

n'avoient été en cela que les exécuteurs de ses volontés. La Reine satisfaite de les avoir obligés en leur faisant rendre ce témoignage, ne voulut pas qu'il pût conduire d'effet favorable pour eux dans le cœur du Roi de Navarre. Elle lui dit le même jour qu'il falloit songer à détruire ces freres ambitieux, mais avec d'extrêmes précautions, arrêtant ainsi la vengeance en même tems qu'elle la nourrissoit par l'espoir de la satisfaire.

Le Roi mourut quelques jours après, & on s'en aperçut à peine. L'agitation d'une Cour remplie de tant de divers intérêts & les devoirs qu'on s'empressoit de rendre au nouveau Roi, firent oublier ceux qu'on devoit à celui qui venoit d'expirer. Son corps fut porté à Saint Denis sans aucune pompe, étant suivi seulement de Sansac & la Brosse qui avoient été ses Gouverneurs. Un seul Prélat assista à cette cérémonie; ce fut Guillard, Evêque de Senlis, qui étoit aveugle. On rejetta sur les Guise tout ce qu'il y avoit d'odieux dans cette conduite; ils s'excusèrent sur ce qu'ils étoient demeurés auprès de leur nièce pour la consoler; mais on trouva étrange que

1559.

1560

La mort
François

de six freres qu'ils étoient à la Cour;
1560. pas un seul n'eût trouvé le tems d'accompagner le corps d'un Prince qui s'étoit
avoit comblés de biens durant sa vie.
On leur reprocha même leur ingratitude d'une maniere fort ingénieuse,
en attachant sur le poële du cercueil
un billet où étoient ces mots : *Tannegny du Chatel, où es tu ?* Ce Tannegny
du Chatel Grand Chambellan de
Charles VI. qui l'avoit relegué par
humeur, revint dès qu'il fçut la mort
de son Maître, pleura sur son tombeau,
& fit à ses propres dépens ses funérailles avec une magnificence royale.
La mort du Roi ayant fait connoître
à la Reine mere le véritable état des
forces des deux partis, elle vit bien
que celui des Guise étoit supérieur.
Le Duc de Guise & le Cardinal son
frere, ayant toujours peu compté
sur la santé du Roi, s'étoient servis de
toutes sortes de moyens pour s'attacher de plus en plus la haute Noblesse,
qu'un nouveau regne & les efforts des
Princes pouvoient leur enlever. Dans
ce dessein, ils avoient engagé le Roi
peu de tems avant sa mort, à faire une
promotion de Chevaliers de Saint Michel, qui fut la plus nombreuse dont

on eût entendu parler, & la cause de la dégradation de cet Ordre. On donna l'Ordre à dix-huit Chevaliers tous créatures des Guise : aucun des partisans des Princes ne parvint à cette honneur ; ce qui occasionna la désertion de plusieurs, qui se donnerent aux plus puissans. De plus, la charge de Grand Maître donnant au Duc de Guise une autorité absolue dans les lieux où résidoit le Roi, on avoit tout à craindre de ses entreprises. Pour fortifier le parti des Princes, la Régente manda le Connétable, qui arriva à Orléans suivi de huit cens Gentilhommes. Etant à la porte de la ville, il fit venir les Commandans des corps de gardes que le Duc de Guise y avoit placés, & leur ordonna de se retirer, disant que la personne du Roi étoit en sûreté au milieu de ses sujets. Cet acte d'autorité que la Reine mere approuva, fut reçu comme un affront par le Duc de Guise, qui s'en étant plaint sans succès rassembla ses amis & ses troupes, & parut plus résolu que jamais de disputer l'autorité. Le Roi de Navarre, le Connétable, l'Amiral mieux accompagnés que leur concurrent, ne paroissoient plus dans les rues de la

560.

ville ou chez le Roi que bien escortés tous affectoient une contenance fiere, & dispofoient hautement leurs partifans à combattre. La ville d'Orléans & la maifon que le Roi habitoit toujours remplies d'une multitude d'hommes armés, pouvoient à chaque instant devenir un vrai champ de bataille. Catherine de Medicis étoit bien aife de faire voir à la Maifon de Guife, combien fa protection avoit fortifié & élevé tout-à-coup la faction contraire; mais elle ne vouloit pas qu'ils fuflent accablés, ni que le lieu de la fcene où fon habileté & fon pouvoir brilloient avec tant d'avantage, fût à la fin enfanglanté; c'eft pour cela que lorsqu'elle fut obligée d'accorder la liberté au Prince de Condé; comme il étoit violent & difpofé à profiter de fes forces, elle l'envoya à la Fere en Picardie, pendant que le Connétable gagné par les careffes de la Reine lui promettoit des'opposer à tout ce que le Roi de Navarre & l'Amiral pourroient entreprendre de contraire à fes intérêts: cependant les Etats fetinrent à Orléans. Le Duc de Guife & l'Amiral y reçurent tour à tour de grandes mortifications; les efprits s'aigriront
da

grandes mortifications ; les esprits s'aigriront de plus en plus , & l'assemblée se sépara , après avoir approuvé un grand nombre de projets de réforme , dont aucun ne fut exécuté. 1560.

Ce fut en cette occasion que le Duc de Guise montra la grandeur de sa puissance & de son courage. Quoiqu'abandonné par le Cardinal son frere , qui avoit prétexté un besoin de visiter son Diocèse , il se soutint avec avantage contre tous les Chefs du parti contraire , dont les forces étoient réunies. Il força la Reine à avouer qu'elle avoit besoin de le conserver , & de regarder comme une affaire capitale sa réconciliation avec les Princes , ainsi qu'on le verra dans peu.

La dissimulation dont les deux factions avoient été obligées d'user pendant l'assemblée des Etats , fit que pendant quelques jours les esprits parurent dans une assez grande tranquillité : mais les mieux instruits prévoyoiént avec douleur que le calme ne pouvoit durer long-temps. Le Roi de Navarre sollicité par Jeanne d'Albret sa femme , par le Prince de Condé & par les Coligni , qui ne se croyoiént point en sûreté , tant que les

1557.

Guise seroient à la Cour, sentoient réveiller contre eux ses justes sentimens de haine & de vengeance.

Le Duc de Guise sur tout lui étoit devenu un objet odieux : ses grandes qualités, & le courage extrême qu'il témoignoit en toute occasion, excitoient sa jalousie. Il voyoit avec dépit que Guise avoit dans la Maison du Roi & dans les troupes plus de partisans & plus d'autorité que lui-même, malgré sa qualité de Lieutenant Général du Royaume. Les sollicitations des Coligni venant à la suite de ces réflexions chagrines, déterminoient le Roi de Navarre à pousser Guise & à l'exclure du Gouvernement. Il crut avoir trouvé une occasion de le mortifier. Il lui fit une querelle à Fontainebleau sur ce qu'il gardoit les clefs du Château pendant la nuit, comme Grand-Maître de la Maison du Roi. Antoine prétendit que c'étoit à lui qu'on les devoit apporter, en qualité de Lieutenant Général du Royaume.

La Reine instruite du bon droit du Duc de Guise, & ne voulant pas néanmoins condamner le Prince ouvertement, proposa de faire apporter les clefs chez elle; mais ce tempéramment

ne plaissant pas à Antoine, il la menaça de se retirer, si Guise nes'éloignoit, & d'emmener avec lui tous les Princes du Sang, & le Connétable même dont l'autorité étoit d'un grand poids. La Reine dans cette extrémité sçut gagner le Connétable, qui pour se disculper auprès de son parti, se fit défendre en public d'abandonner la personne du Roi & sa Cour. Il obéit plus aisément que le Roi de Navarre ne l'avoit espéré; ce qui l'obligea de demeurer lui-même, dans la crainte qu'on ne s'accoutumât à se passer de lui, comme on avoit fait sous le regne précédent. Depuis ce jour il n'eut plus aucune confiance au Connétable, qui de son côté rebuté de la gêne continuelle où le tenoit la Reine mere, se joignit tout-à-coup au Duc de Guise & au Maréchal de S. André. Les Huguenots donnerent à cette espèce de confédération le nom de Triumvirat.

La Reine n'apprit cette union qu'avec douleur: elle ne pouvoit plus dominer sur les Guise & sur le Connétable comme ci-devant, par leur crainte mutuelle. Le plan de sa politique se trouvoit absolument dérangé, étant obligée de se déclarer pour les Hu-

56p.

guenots ou contre les Catholiques. Cependant elle résolut de se comporter encore quelque temps suivant son premier système : elle applaudit au zèle du Connétable pour la Religion Catholique, pendant qu'elle promettoit un Edit au Roi de Navarre en faveur des Protestans. Pour lui donner de surs garans de cette promesse, elle sembla accorder toute sa faveur à l'Amiral, & ne faire cas que de ses conseils, tant pour la religion que pour le gouvernement de l'État. Le Connétable, quoique son neveu lui fût toujours cher, fut choqué de la conduite de la Reine. Il ne pouvoit souffrir que dans le même temps qu'elle lui paroissoit bonne Catholique, elle permit aux Huguenots d'exercer leur Religion jusques dans le Louvre, ni qu'elle obligeât le Roi d'assister aux Sermons de l'Evêque de Valence, dont les sentimens n'étoient que trop suspects. Il lui représenta qu'il étoit contre l'honneur & contre la conscience du Roi, de souffrir les excès qui se commettoient tous les jours dans son Palais même, contre la Religion qu'il professoit ; mais voyant que ses remontrances étoient inutiles, & que cette Pri-

cesse ne regardoit les choses que par rapport à ce qui pouvoit augmenter ou diminuer son autorité, ce Seigneur ne se mit plus en peine de lui dissimuler, ni de cacher plus long-temps aux yeux du public, jusqu'à quel point il s'étoit lié de sentimens & d'intérêts avec le Duc de Guise, le Maréchal de Montmorenci, l'Amiral de Coligni: les amis du Roi de Navarre s'employèrent en vain pour lui faire changer de résolution, ou du moins pour la manifester avec moins d'éclat; il maltraita de paroles l'Evêque de Valence, qui répandoit chez le Roi les dogmes de Calvin, & communia à la même table avec Guise le jour de Pâques. Dès le même soir il lui donna à souper avec le Prince de Joinville fils de Guise, & le Maréchal de Saint - André. Ce fut-là qu'ils se jurèrent une amitié éternelle, de ne jamais se séparer d'intérêts, & sur-tout de maintenir l'ancienne religion. Le Connétable, ainsi que presque tous les Grands, & sur-tout les Militaires ne s'étoient pas comportés jusques-là d'une façon à se faire soupçonner de beaucoup de piété: le Duc de Guise avoit toujours eu une foule de maîtresses: le Maréchal de Saint-André

1560.

Liaison du
Connétable
& de Guise.

1560. avoit paru débauché, même aux yeux de la Cour corrompue de Henri II.

Ce fut néanmoins par ces trois Seigneurs, dont la conduite étoit si contraire aux principes du Christianisme, que la Religion Catholique fut conservée en France. Le Connétable continuant d'agir suivant les premiers mouvemens de son zèle, persécuta les Huguenots des environs de Paris, & s'étant rendu à Chantilli, Guise se retira en même tems à sa maison de Nanteuil, qui n'en est pas éloignée, & d'où il lui écrivoit fort souvent. Guise y demeura jusqu'au printems, qu'il suivit le Roi à Reims pour assister à la cérémonie du Sacre. Elle fut un prétexte pour différer l'assemblée des Etats convoqués à Pontoise : ce qui chagrina autant les ennemis de Guise, que les suites de la contestation qui arriva pour la préséance entre ce Duc & les Princes du Sang. Voicquelle en fut l'origine. Il n'y avoit autrefois que douze Pairs de France six Ecclésiastiques, & six Laïcs. On n'a point fait de changement parmi les Ecclésiastiques ; mais tous les titres des Laïcs ayant été supprimés, soit par la réunion de leurs terres à la Cou-

ronne ou autrement , les Rois se sont réservés le pouvoir d'honorer de la qualité de Pair ceux qu'ils jugeroient à propos, sans s'arrêter au nombre qui n'est plus limité. Cependant pour conserver le souvenir de la première institution , la coutume est qu'au Sacre des Rois , outre les six Pairs Ecclésiastiques qui assistent à la cérémonie , on en choisisse six entre les Laïcs , qui représentent les six anciens , & qui n'assistent là qu'en qualité de Pairs , n'ont point d'autre rang entre eux que celui de leur ancienneté , sans avoir égard aux Charges qu'ils possèdent d'ailleurs ; en sorte , par exemple , que le Connétable y seroit précédé par tout autre qui auroit été fait Pair avant lui. Il étoit question de sçavoir , si cet usage devoit s'étendre jusqu'aux Princes du Sang. Le Duc de Montpensier prétendoit marcher devant Guise , quoique celui-ci fût plus ancien Pair. Il disoit que la qualité de Prince du Sang contenoit éminemment toutes les autres , & que c'étoit la raison pour laquelle ceux qui avoient l'honneur de la porter , ne prenoient pas leur rang entr'eux suivant leurs dignités , mais selon qu'ils étoient plus ou moins pro-

1560.

1560.

ches parens de la personne du Roi. Guise répondoit que Montpensier n'assistant pas à la cérémonie comme Prince du Sang, mais seulement comme Pair de France, sa qualité ne devoit point régler le pas en cette occasion. Mais sa meilleure raison fut que l'usage étoit pour lui, son pere au Sacre d'Henry II. & lui-même à celui de François II. ayant précédé les Princes du Sang. Ainsi il marcha immédiatement après le Roi de Navarre, & devant le Duc de Montpensier, quoique le Duc d'Anjou, qui depuis a été Roi sous le nom d'Henry III. marchât devant le Roi de Navarre, à cause de sa qualité de frere du Roi, suivant le droit allégué par le Duc de Guise; il devoit marcher après, puisqu'il n'assistoit point au Sacre comme frere du Roi. Après cette cérémonie, tous les Princes revinrent à la Cour; & comme il étoit difficile qu'après ce qui s'étoit passé, le Prince de Condé ne rencontrât tous les jours le Duc de Guise sans lui témoigner son ressentiment, d'une maniere qui pouvoit avoir des suites fâcheuses, on proposa un accommodement entr'eux, qui se fit de cette sorte.

Le Roi les ayant mandés l'un & l'autre en présence de toute la Cour, 1560.

ordonna à Guise de parler le premier : il dit au Prince , Monsieur , *je n'ai ni ne voudrois avoir mis en avant aucune chose qui fût contre votre honneur , & n'ai été auteur , moteur , ni instigateur de votre prison ;* à quoi le Prince répondit fièrement : Monsieur , *je tiens pour méchant , malheureux & scélérat , celui ou ceux qui en ont été la cause.* Guise répliqua , je le crois aussi , Monsieur , *cela ne me touche en rien.* Ensuite le Roi les pria de s'embrasser & de demeurer bons amis ; ce qu'ils firent par obéissance. La Reine mere qui sçavoit bien jusqu'à quel point on pouvoit compter sur une pareille réconciliation , en témoigna cependant beaucoup de joye , & donna à cette occasion un magnifique repas aux Princes & aux Seigneurs de la Cour.

On sçait que ce fut dans ce temps-là qu'après bien des variations , il fut résolu de tenir un colloque , à Poi sly , dont les Catholiques & les Huguenots se plainquirent également. Parmi ces derniers , l'Amiral de Coligni fut le seul qui y gagna son crédit augmentoit chaque jour : la Reine mere ne con-

1560. sultoît qu'e ce Seigneur , & venoit de lui promettre un Edit favorable aux Huguenots. Guise en étant instruit, sensible sur toute chose à la moindre diminution de son autorité , déclara qu'il ne pouvoit souffrir davantage le mépris public qu'on faisoit de la Religion , & se retira chez lui , après s'être plaint vivement à la Reine de la protection qu'elle donnoit aux Huguenots. Le Connétable , le Maréchal de Saint-André , le Cardinal de Lorraine & le Duc de Nemours , qui tous deux avoient les mêmes intérêts , se retirèrent aussi en même tems , laissant à la Cour le Légat du Pape pour veiller à leurs intérêts.

Guise ne demeura pas oisif dans sa retraite : il intéressa le Roi d'Espagne dans son mécontentement , & ce Prince y entra d'autant plus volontiers , qu'il ne cherchoit , disoit-il , que l'occasion de témoigner son zèle pour la Religion Catholique. Il offroit d'en donner une preuve évidente, en s'emparant du reste des Etats du Roi de Navarre , qui favorisoit ouvertement les Huguenots. En un autre tems le Duc de Guise eût accepté cette proposition ; mais il trouva le moyen d'en

faire un usage plus favorable , en intimidant le Roi de Navarre , pour l'obliger de s'attacher à lui. Il fit donc dire à ce Prince quelles étoient les dispositions du Roi d'Espagne , en lui promettant de les changer , s'il vouloit se réunir avec tous les bons Catholiques en faveur de l'ancienne Religion. Il lui promit ensuite de lui faire épouser Marie Stuard , & de lui procurer le Royaume d'Ecosse , ou de lui faire céder la Sardaigne par le Roi d'Espagne. Antoine qui se connoissoit assez pour juger qu'il ne viendrait jamais à bout par lui-même d'obliger le Roi d'Espagne à lui rendre la Navarre , écouta très-avidement ces propositions , & se laissa si bien persuader , que s'étant lié étroitement avec Guise il se détacha entièrement du parti des Huguenots , jaloux des éloges qu'ils donnoient sans cesse au Prince de Condé son frere & leur Chef.

La Reine mere étonnée de la défection du Roi de Navarre , s'unit plus étroitement que jamais avec le Prince de Condé & l'Amiral , ils s'applaudirent d'autant plus de l'avoir à leur tête , qu'à cause de sa qualité de Régente , le parti qu'elle soutenoit deve-

1561.

noit le parti du Roi. Les Huguenots en profiterent pour entreprendre contre les Catholiques , & la Reine mere ayant convoqué une assemblée à Saint Germain , y fit rendre dans le mois de Janvier 1561 un Edit , qui permettoit aux Protestans le libre exercice de leur Religion dans les Fauxbourgs des villes. Les Catholiques se récrierent , & tournerent les yeux vers le Duc de Guise. Celui-ci étoit à Saverne avec le Cardinal son frère, dans l'espérance de gagner une partie des Princes Protestans d'Allemagne , par la promesse de faire recevoir en France la Confession d'Ausbourg. Le Duc de Guise jugeoit bien qu'il ne réussiroit pas dans cette négociation ; aussi son objet étoit seulement de rendre les Protestans d'Allemagne moins vifs à soutenir ceux de France, en cas qu'on en vînt à une guerre ouverte. Touts'y dispoisoit : les Catholiques & les Huguenots se maltraitoient en tous lieux : on n'entendoit parler que de plaintes & de querelles. Le Roi de Navarre insulté par ces derniers , & sollicité par les Espagnols qui lui promettoient à ce prix la restitution de ses Etats , forma le dessein de chasser de Paris le Prince de

Condé son frere, & écrivit sur le champ au Duc de Guise des'y rendre, 1561
 afin qu'étant appuyé de son crédit, il
 fût plus assuré du succès. Le Duc de
 Guise se mit aussitôt en chemin avec le
 Cardinal son frere, suivi d'une foule
 de noblesse, & de deux Compagnies
 de cavalerie. Il reçut en chemin une
 lettre de la Reine, qui le prioit de ne
 point aller à Paris, & de venir à la
 Cour après avoir congédié ses trou-
 pes; mais il n'eut point d'égard à ce
 que lui mandoit la Reine, & conti-
 nuant sa route, il arriva à Vassette
 ville de Champagne. On vint lui dire
 que les Huguenots tenoient leurs as-
 semblées dans une grange voisine:
 aussi-tôt une troupe de ces gens inso-
 lens & inutiles qui sont toujours à la
 suite des Grands, coururent à cette
 grange pour insulter les Huguenots,
 les appelant chiens & rebelles à leur
 Roi.

Ces injures furent repoussées par
 d'autres; enfin on en vint aux coups, ^{Massac.}
 & Guise étant accouru pour faire cés- ^{de Vassette.}
 ser le désordre, il reçut par hasard un
 coup de pierre, qui lui couvrit tout le
 visage de sang. Alors ses Domestiques
 croyant leur violence autorisée par sa

= présence & par sa blessure , ne purent être retenus ni par les prières , ni par les menaces. Ils se jetterent en foule sur les Huguenots , qui étoient sans armes ; il y en eut plus de deux cens de blessés en cette malheureuse rencontre avec leur Ministre , & près de soixante qui demeurèrent sur la Place. Le Duc de Guise tout ému envoya sur le champ chercher le Juge du lieu , & lui imputa l'insolence des Huguenots. Le Juge répondit qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de l'empêcher , & que l'Edit de Janvier permettoit aux Protestans de s'assembler hors des villes. Alors Guise portant la main sur la garde de son épée : *Voilà* , dit-il , *celle qui fera la décision de ce détestable Edit.* C'est ainsi que se passa le massacre de Vassi , qui a été rapporté si diversement , suivant les différens intérêts de ceux qui en ont écrit. Un Ecrivain Protestant a assuré que Guise avoit conduit les siens à l'attaque de cette grange , comme à un assaut , les trompettes sonantes , & marchant à leur tête l'épée à la main. Ce qu'il y a de certain , c'est que ce massacre fut le signal de la guerre civile la plus sanglante dont les Nations aient con-

servé le souvenir. Ce qu'il dit au Juge de Vassi touchant l'Edit de Janvier , la longue durée du combat en sa présence, lui qui étoit absolu sur ses gens, les troupes venues à sa suite, & la façon dont il reçut les éloges des Catholiques à ce sujet, ont au moins donné lieu de le soupçonner, que l'attaque de la grange fut faite à dessein par le Duc, quoiqu'il ait protesté le contraire à l'article de la mort. Quoiqu'il en soit, il ne dissimuloit point en toute occasion, qu'il étoit tems d'employer la force contre des rebelles; & un homme qui venoit à dessein d'entrer armé dans la Capitale, pour en chasser un Prince du Sang, & détruire les Prêches, peut bien être soupçonné de n'avoir pas menagé davantage une troupe de malheureux payfans. Par l'ordre du Duc de Guise, on envoya dans toutes les villes du Royaume, & sur-tout à Paris, une relation de ce qui s'étoit passé à Vassi; les partisans de la Maison de Lorraine la répandirent de tous côtés: ils furent aidés par ceux du Roi de Navarre, & sur-tout du Connétable, qui étoit sévère en vieillard, & qui penchoit assez pour les actions violentes. Mais les

1561. Prêtres qui avoient un intérêt commun avec le Duc de Guise, le servirent mieux que tout le reste de sa faction. Le danger que couroit la Religion, avoit augmenté la ferveur; & c'est alors que les Ecclésiastiques plus puissans deviennent aussi plus entreprenans & plus dangereux. Dans les maisons, dans les places publiques, dans les Eglises, tout retentissoit des éloges du Duc de Guise; on répétoit sans cesse au peuple, qu'il étoit le zélé défenseur & le conservateur de la Religion: *C'est un Moïse*, disoient-ils, *c'est un Jehu: en répandant le sang des impies, il a consacré ses mains, & vengé la querelle du Seigneur.* Les Catholiques peignoient de ces couleurs une action, que le parti contraire appelloit assassinat, & traitoient d'attentat contre l'autorité royale, qui seule aidée des Loix, a le droit de faire couler le sang des sujets. Le Duc de Guise instruit des bons effets de sa relation à Paris, par les lettres de ses amis & du Prevôt des Marchands sa créature, parut à la vue de cette ville; les principaux habitans allèrent au devant de lui; les rues se trouverent remplies d'une foule de peuple, qui lui don-

noient mille bénédictions ; à mesure qu'il avançoit , les acclamations redoubloient ; à peine pouvoit-il percer la foule qui s'empressoit pour le voir ; quelques-uns vouloient le toucher , & tous crioient , vive Guise , avec de tels transports de joye , qu'il étoit souvent obligé de faire signe de la main , autant pour donner du relâche à ce grand bruit , que pour faire voir qu'il ne l'approuvoit pas. On eut soin cependant d'aposter dans la foule quelques personnes , pour exciter des murmures contre Guise , afin qu'il eût un prétexte de crainte. Après avoir consulté avec le Prevôt des Marchands , celui-ci se rendit à Monceaux , bien instruit de ce qu'il avoit à dire à la Reine ; il lui parla d'abord des raisons qui avoient déterminé Guise à entrer armé dans Paris malgré ses ordres ; que son dessein avoit été de servir le Roi & la Religion , en amenant du secours aux Catholiques , contre le Prince de Condé & ses partisans. Il ajouta , que ces derniers se portoient à de si grandes violences , que le Saint-Sacrement ne paroissoit plus dans les rues , sans exciter leurs injures. Le Prevôt des Marchands finit par ce qui étoit le

561. principal objet de son voiage, c'étoit de demander un ordre du Roi pour obliger le Prince de Condé à sortir de Paris. La Reine connut bien que le Duc de Guise vouloit par-là se rendre absolu dans la Capitale ; car le Roi de Navarre n'agissant jamais qu'en second dans toutes les affaires, on ne le comptoit plus après l'exécution. Elle refusa l'ordre contre le Prince de Condé. Le Prevôt des Marchands alla trouver alors le Roi de Navarre, pour le prier de la part du Duc de Guise de se rendre au plutôt à Paris, s'il vouloit que cette Capitale fût conservée à son parti. Antoine ne différa pas, & étant arrivé, il envoya chercher son frere, qu'il pressa de s'éloigner. *Votre personne, lui dit-il, alarme le peuple Catholique, & encourage les Huguenots : vous ne pouvez rester plus long tems sans exciter des troubles.*

Le Prince de Condé surpris que son frere si long-tems uni d'intérêt avec lui, le voulut chasser, pour faire place au Duc de Guise, refusa de suivre son conseil, lui alléguant que cette retraite étoit contraire à son honneur & à l'intérêt de son parti. Il est aisé de juger quelle force donne

DUC DE GUISE. 451

le seul titre de Prince du Sang , puis-
que Condé dénué de biens , sans Gou-
vernement , sans Charge de la Cou-
ronne , pouvoit se maintenir à Paris
par lui-même , malgré son frere re-
vêtu du titre du Lieutenant Général
du Royaume , & le Duc de Guise qui
étoit suivi d'une armée. Cependant
on n'osa entreprendre de l'attaquer ,
& il fallut se résoudre à envoyer une
seconde fois à la Reine , pour obtenir
un ordre absolu au Prince de sortir de
Paris. La menace qu'on lui fit secretem-
ent de soulever cette ville en cas de
refus , la determina à contenter les
plus forts , & pleurant de dépit , elle
chargea le Cardinal de Bourbon frere
du Prince , de lui dire de sortir de la
Capitale : il obéit avec d'autant moins
de peine , qu'il avoit concerté avec la
Reine sur ce qu'il avoit à faire. S'étant
retiré à sa maison de la Ferté , il don-
na ses ordres pour faire venir des
troupes de toutes parts.

La Reine outrée du mépris que
Guise avoit fait de son autorité , crai-
gnant plus que jamais les effets de l'e-
troite liaison qui s'étoit formée entre
lui & le Roi de Navarre , & détermi-
née par les conseils de l'Amiral , avoit

1561.

561. résolu de lever l'étendard en prenant hautement les intérêts du Prince de Condé; ce qui, selon elle, devoit réunir tous les peuples en leur faveur, & lui rendre sa première autorité, puisqu'elle se voyoit maîtresse du parti dominant. Guise connoissant trop bien la Reine, pour ne pas se défier du peu de résistance qu'elle venoit de faire au sujet de l'éloignement du Prince de Condé, jugea que chacun d'eux avoit ses vûes, qui étoient de le tromper par une feinte sécurité, afin d'avoir le tems de se rendre assez forts pour enlever le Roi, & accabler ensuite son parti. Le Duc fit sentir au Roi de Navarre combien il étoit important de les prévenir, & ayant laissé quinze cens hommes de garnison à Paris, il partit suivi d'un grand nombre de gens armés, & accompagné du Roi de Navarre, dont il rassuroit la timidité par sa résolution. Il va trouver la Reine à Fontainebleau; il lui représente, ce qu'elle sçavoit bien mieux que lui, que le Prince de Condé armoit sous main, qu'il étoit justement soupçonné d'avoir des desseins dangereux, & qu'il n'étoit pas à propos que le Roi demeurât plus long-

tems en un lieu où il se trouveroit trop exposé aux entreprises qu'on pourroit faire sur sa personne. Le Roi de Navarre appuya ce discours, en disant que sa qualité de Lieutenant Général du Royaume le rendant responsable de la personne du Roi, il ne pouvoit différer de le conduire à Paris.

1561.

La Reine surprise de se voir découverte, leur demanda avec émotion, s'ils avoient oublié le respect qui lui étoit dû, & s'ils étoient venus à dessein de lui faire violence. A quoi Guise répondit pour le Roi de Navarre, & comme s'il eût été, ainsi que ce Prince, chargé par sa naissance de la réformation du Gouvernement; » Nous » sçavons, Madame, dit-il, le respect qui vous est dû, & nous ne le » perdrons qu'avec la vie; nous devons répondre à l'Etat de la conservation du Roi : vous êtes maîtresse de » demeurer ici tant qu'il vous plaira, » mais la fidélité que nous devons à » notre Prince, nous oblige à le conduire dès aujourd'hui en un lieu » où il n'ait rien à craindre de la part » de ses sujets rebelles. » La Reine s'adressa au Roi de Navarre, qu'elle voyoit moins déterminé que le Duc de

560. Guise : elle lui représenta le tort que sa réputation souffriroit d'une pareille violence ; que venir enlever le Roi de cette façon, étoit plutôt l'opprimer que le servir : » Vous verrez (ajouta-t-elle, de ce ton qui avoit séduit tant de fois le Roi de Navarre) vous verrez que l'on vous engagera à fournir au Prince de Condé de quoi justifier la guerre civile : il est votre frere ; vous êtes premier Prince du Sang, & ses succès ou sa défaite feront souffrir la nature ou votre devoir. Cette Princesse dit encore, que l'on rompoit toutes les mesures qu'elle avoit prises pour conserver la paix jusqu'à la majorité du Roi, dont l'autorité auroit suffi pour assurer la Religion & la tranquillité de l'Etat.

Le Roi de Navarre se sentit ébranlé, & ayant trop peu d'ambition pour être dur, il alloit laisser la Reine maîtresse de son sort, quand le Duc de Guise vint le rendre à ses premiers sentimens : » Vous connoissez la Reine & ses artifices, lui dit-il, elle cherche à gagner du temps. Une démarche comme la nôtre doit s'achever ; le Prince de Condé a le même dessein que nous : ses troupes gros-

« fissent à chaque instant ; il est trop
 « habile homme , pour ne pas venir
 « nous attaquer aussi-tôt qu'il le pour-
 « ra ; alors maître de la personne du
 « Roi , il nous rendra la fable de tou-
 « te l'Europe , pour nous être laissés
 « gagner par les larmes feintes d'une
 « femme ambitieuse , qui n'a jamais
 « eu pour objet dans ses plus vives
 « douleurs , que la diminution de son
 « pouvoir.

1561.

Ces raisons appuyées fortement par le Connétable , déterminèrent le Roi de Navarre à retourner chez la Reine. Elle étoit dans son cabinet avec le jeune Roi , qui la voyant pleurer , pleuroit avec elle : cette vûe attendrit Antoine ; mais s'étant remis , il déclara qu'il falloit se disposer à partir sur le champ , parce que les Huguenots s'approchoient. Les larmes redoublèrent , sur-tout celles du jeune Roi , qui voyant du tumulte & de la résistance , de la part de sa mere , ne pouvoit que se former de tristes idées. Tout fut ordonné pour le départ , & le Roi prit le chemin de Paris. La Reine qui ne pouvoit l'empêcher , fut obligée de les suivre , après avoir écrit jusqu'à sept lettres au Prince de Condé , pour lui

Départ du
 Roi & de la
 Reine, mere
 pour Paris.

1561.

témoigner combien elle étoit affligée de ce qu'il s'étoit laissé prévenir par leurs ennemis communs, & pour l'exhorter à ne point abandonner le Roi, ni son service particulier. Ce fut cette entreprise heureusement conduite par le Duc de Guise, qui éleva à un si haut point le crédit & l'autorité de sa Maison, & qui par une disposition admirable de la Providence, a conservé la Religion Catholique dans le Royaume; car en l'état où étoient les choses, les deux partis étant à peu près égaux en force, il étoit aisé de voir que celui qui pourroit avoir la personne du Roi de son côté, seroit jugé le bon parti, & que les autres seroient regardés comme des rebelles. Le Roi n'étoit pas en âge de faire de lui-même le choix d'une Religion (car il sembloit alors que le choix fût arbitraire) & la Régente, suivant les apparences, se montrait fort disposée à lui inspirer celle qui s'accommoderoit le mieux au dessein qu'elle avoit de conserver toujours l'autorité.

Puissance du
parti Hugue-
not.

Cependant le Prince de Condé se préparoit à aller à Fontainebleau avec les troupes qu'il avoit rassemblées, quand les lettres de la Reine lui ap-
prirent

prirént qu'il avoit été prévenu ; alors voyant qu'il ne lui restoit plus d'espérance que dans la force ouverte, & assuré d'être soutenu de la Reine, il s'empara d'Orléans. Ayant donné par cette conquête le signal de la guerre civile, la plûpart des meilleures villes du royaume se trouverent presque en même temps au pouvoir des Huguenots. Comme le soulèvement de tant de villes sert à faire connoître quelles étoient dès - lors les forces du parti Protestant, je crois devoir les nommer ; Orléans, Blois, Tours, Poitiers, Angers, le Pont de Cé, Baugenci, Châlons-sur-Saône, Mâcon, la Rochelle, Rouen, le Ponteau-de-mer, Dieppe, le Havre-de Grace, Bourges, Montauban, Castres, Montpellier, Nîmes, Castelnaudari, Pezenas, Beziers, Agen, Aigues-mortes, Orange, Lyon, Tournon, Montelimar, Grenoble, Cisteron, Gap, Valence & quelques Fortereffes. Mais ce qui servit à rendre le Parti redoutable, fut le nombre des grands Seigneurs qui l'embrasserent à la fois, & qui amenèrent des troupes au Prince de Condé.

Ce soulèvement, que les Protestans regarderent comme leur triomphe

1561. phe, mit les Catholiques en fureur
Le Connétable, malgré la prudence
que lui devoit donner son grand âge
donna des marques d'emporement
en assistant aux exécutions que la po-
pulace de Paris fit contre les prêches
& les bancs des Calvinistes.

*Intrigue de
la Regente.*

Le Duc de Guise alloit à son bu-
plus rapidement, quoiqu'avec moins de
feu, & plus de dignité. La Reine merr
étant le plus grand obstacle à ses des-
seins, & l'appui le plus sûr de ses en-
nemis, c'étoit sa ruine qu'il souhaitoit
& qu'il avançoit. Cette Princesse en
fut avertie, & mit tout en usage pour
sçavoir ce qui se passoit dans les assem-
blées secretes que le Duc de Guise te-
noit chez le Roi de Navarre, ne doutant
pas qu'elle n'en fût l'objet, & si elle ne
venoit à-bout de les interrompre, qu'elle
n'en devînt bientôt la victime. J'ai dit
l'usage merveilleux que cette Princesse
sçavoit faire des Dames; elle employa
celles qui avoient le plus de crédit sur
les Triumvirs; & le Maréchal de S
André confia à la personne qu'il ai-
moit, que la liberté & peut-être la
vie de la Reine étoit en danger, mais
sans expliquer les moyens dont on de-
voit se servir pour exécuter ces vi-

lences. La Dame ayant rendu compte 156
 à Catherine de Medicis de ce qu'elle
 avoit appris, cette Princesse ne témoi-
 gna ni surprise, ni frayeur ; soit qu'elle
 y fût préparée par ses premiers soup-
 çons, soit que son ame altiere reçût
 de nouvelles forces de l'excès du péril
 même, soit qu'étant peu assurée de la
 discretion de la Dame, elle ne vou-
 lût rien laisser paroître dans ce moment
 qui pût être rapporté à son désavanta-
 ge aux Triumvirs. Le courage est tou-
 jours la plus noble & la plus sûre res-
 source qui reste contre le danger. Elle
 remercia la personne qui l'avoit ins-
 truite, la pria de lui continuer ses
 soins ; & étant informée que le Duc
 de Guise voyoit souvent le Légat, el-
 le fit agir une personne pour qui ce
 Prélat avoit de la considération, afin
 de le mettre dans des dispositions fa-
 vorables pour elle. Cette démarche
 plus secrète encore que les autres lui
 réussit ; le nom de Medicis respecté en
 Italie, en imposoit au Légat, qui ad-
 miroit d'ailleurs en homme habile le
 grandes qualités politiques d'une Prin-
 cesse qui faisoit honneur à son pays.
 Mais ce qui servit surtout à la Reine, fut
 la connoissance qu'elle avoit de la liai-

1561. son du Legat avec une personne qui dépendoit d'elle. Le Prélat ne croyoit pouvoir trop acheter la complaisance & la discretion d'une grande Reine. Assurée de ce côté-là, elle tourna toute son attention sur le Duc de Guise, qui plus voluptueux que les premiers, étoit néanmoins politique & secret jusques dans ses plaisirs; souvent même ses bonnes fortunes servoient au progrès de ses affaires; il trompoit sa maîtresse par de fausses confidences, qui produisoient aussi-tôt des démarches inconsidérées, dont ce Prince sçavoit profiter. La Reine comprit bientôt qu'il étoit inutile de vouloir pénétrer un homme que l'amour même trouvoit dissimulé; elle ne s'attacha plus qu'à le faire souvenir de l'intérêt qu'il avoit en sa conservation, pour que les Princes ne devinssent pas les maîtres, & elle se servit aussi-tôt d'un moyen bas & lâche, mais qui étoit infailible pour decouvrir le secret des Triumvirs. Ils s'assembloient, comme je l'ai dit, dans une salle chez le Roi de Navarre: la Reine fit percer le plafond de cette salle, & coula une sarbacane derrière la tapisserie; elle sçut par celui-même qui l'aida en cette

DUC DE GUISE. 461
opération, le moment où le Duc de Guise entroit chez le Roi de Navarre, 1561
avec le Connétable & le Maréchal de Saint-André : elle courut à la farbacane, & cette Princesse qui craignoit d'être trahie, si elle amenoit des témoins, se trouva seule dans une espèce de grenier, attentive & l'oreille posée sur l'instrument. Le Roi de Navarre parla le premier à cause de son rang ; car il n'avoit jamais rien à proposer avant d'avoir entendu les autres : il ne dit que deux mots de la Reine, & ces deux mots ne signifioient rien : le Connétable fut plus long, & représenta avec force le danger que couroit la Religion ; mais il n'avança que des moyens foibles, pour la soutenir, & pour nuire à la Reine : elle sçavoit comment on paroît de tels coups. Le Duc de Guise qui attira dans le moment toute son attention, choisit express le même sujet que le Connétable, déplora comme lui le malheur des Catholiques, fit des vœux en leur faveur, & se déchaîna contre les Protestans, c'étoient-là seulement les sentimens qu'il vouloit exposer ; il laissoit les propositions violentes à ses collègues, afin de retirer le fruit de leur exécu-

1561.

tion, sans s'exposer au blâme de les avoir faites. La Reine fut mêlée dans la fin de son discours, mais il en parla avec ménagement, souhaitant seulement, dit-il, qu'elle changeât d'opinion, & qu'elle cessât de protéger un parti rébelle.

Catherine de Medicis, étonnée de cette modération craignoit déjà d'avoir été trahie & découverte, lorsque le Maréchal de Saint - André la détrompa. *La Reine est Huguenote dans le cœur, dit-il, & les Protestans triompheront tant qu'elle sera à la tête des affaires. Si on se contente de l'éloigner, elle reviendra pour troubler; l'intérêt de l'Etat & celui de la Religion demandent sa perte.* Il conclut à l'enfermer dans un sac, & à la faire jetter dans la rivière. Elle frémit à cette proposition, & ne fut rassurée que lorsque le Duc de Guise eût déclaré qu'un tel expédient lui faisoit horreur. Les Triumvirs se séparèrent, & la Reine remplie d'effroi s'en retourna dans son appartement.

Conspira-
tion des
Triumvirs
contre la Re-
gente.

Elle ne doutoit pas quoique le Duc de Guise eût désapprouvé le Maréchal, que ce dernier n'eût fondé ses dispositions avant d'ouvrir un pareil

avis, & que ce Prince après s'être fait honneur de sa résistance, ne se rendît ensuite comme un homme forcé de la sacrifier à la Religion. La Reine prit dès ce moment toutes les précautions imaginables pour se garantir du péril; elles étoient nécessaires, & ses soupçons se trouverent justifiés. Quelque temps après on résolut de l'enlever; & le Duc de Guise y consentit; mais n'ayant paru céder qu'à la nécessité de conserver la Catholicité, il voulut consulter le Légat sur cette affaire importante, afin de ne rien entreprendre qui pût lui faire perdre la réputation de douceur & de modération, qu'il s'étoit acquise à la Cour de Rome. Le Légat ne s'ouvrit point au Duc, & parut ne vouloir louer ni désapprouver la résolution; mais aussi tôt que Guise, qui affectoit d'être aussi incertain que lui, fut sorti, il avertit la Reine par un billet de tout ce qui se passoit. Cette Princesse n'en ayant rien témoigné, partit le lendemain à la pointe du jour, & emmena le Roi à Vincennes, sous prétexte de lui donner le plaisir d'une chasse du Daim. De ce Château elle se rendit avec le Roi à Monceaux, s'y croyant plus en sûreté.

561. Les Triumvirs se voyant déçus, n'abandonnerent pas leur dessein. Montpesat, Sénéchal de Poitou, partisan déclaré du Duc de Guise, & le compagnon fidele de ses entreprises militaires, vint trouver le Roi de Navarre, & offrit de prendre la Reine morte ou vive, s'il lui en donnoit l'ordre. Ce Prince commençoit par applaudir à toutes les propositions, & finissoit ordinairement par n'en accepter aucunes. Il demanda à Montpesat quels moyens il avoit pour réussir: celui-ci en exposa, qui le frapperent d'autant plus, qu'on jugeoit facilement que Montpesat ne se chargeoit pas d'une affaire de cette conséquence, sans l'avoir communiquée au Duc de Guise. Artoine répondit donc qu'il approuvoit tout, & comme si ce Prince eût voulu disposer les choses pour l'exécution, il se rendit lui-même à Monceaux; mais y étant arrivé, il ne songea plus qu'à satisfaire sa passion pour une des filles de la Reine, nommée Roüet; étant instruite de ce qu'elle avoit à faire, & ayant pressé son amant de lui confier le sujet de son arrivée à la Cour dans un temps où l'on espéroit peu de le voir, ce Prince lui dit qu'il

venoit enfin pour jouir du rang qui étoit dû à sa naissance, en chassant de la Cour une Reine impérieuse, qui s'emparoit & abusoit de l'autorité. La Roüet joua bien son personnage : elle applaudit à la noble ambition de son amant, & lui souhaita un succès heureux ; mais comme si la tendresse pour lui l'eût rendue craintive, elle lui exposa les motifs de ses frayeurs : la Reine mere, selon elle, étoit p'us redoutable que jamais, ayant en sa possession la personne & la bouche du Roi ; que pour l'enlever il faudroit briser des portes, égorger des gardes, & ensuite l'arracher de la chambre & d'entre le bras de ce jeune Prince, où elle iroit sans doute se réfugier. Que de sang répandu aux yeux & dans le Palais d'un Souverain encore enfant ! Une Princesse enlevée avec violence par ses propres sujets formoit une image capable d'inspirer autant de pitié pour elle, que d'horreur pour ses ennemis. La Roüet ajouta que le Duc de Guise, demeuré prudemment à Paris, seroit excepté de l'indignation publique, & le seul à recueillir tout le fruit du succès, si l'on en pouvoit espérer.

1561. Le Roi de Navarre approuva les idées de la Roüet, & ce Prince ayant par son avis demandé une audience secrette à la Reine, il lui avoua tout ce qui se tramoit contre elle : cette Princesse lui représenta à quel péril il s'exposoit, en soutenant par son autorité des gens capables de former des projets si pernicioeux : ensuite elle lui promit beaucoup de reconnoissance, & de concert avec lui mena le Roi à Meaux. Ce voyage précipité apprit au Duc de Guise l'indiscrétion du Roi de Navarre ; mais comme il n'avoit point paru dans cette affaire, elle ne lui donna aucune inquiétude : seulement il résolut avec les deux autres Triumvirs, de se tenir sur ses gardes, de continuer dans leur projet de ruiner la Reine, & de ne confier là dessus aucun secret au Roi de Navarre.

La Reine mere voyant l'obstination de ses ennemis pour la perdre, ne trouva point d'autre ressource contre leurs violences, que d'employer à sa défense les armes du parti contraire ; & c'est en cela qu'elle fut une des causes de la guerre civile, ne pouvant trouver sa sûreté particuliere & celle de ses enfans, que dans les troubles publics.

Le Prince de Condé, informé par plusieurs lettres des entreprises des Triumvirs, ne manqua pas d'en tirer avantage en les répandant. Après avoir rejeté la cause de la guerre sur le Duc de Guise, le Connétable & le Maréchal de Saint André, il justifia sa résistance par la nécessité d'une défense légitime, autorisée par les lettres de la Régente, & par le triste état du Roi même, prisonnier des Triumvirs. Il ajoutoit tout ce qui étoit capable d'indisposer les peuples contre le Duc de Guise, en rejetant sur lui & sur sa Maison tous les malheurs dont ils alloient être accablés; mais ces manifestes ne produisirent aucun effet en sa faveur, si ce n'est auprès des Huguenots : tout le reste de la Nation étoit au Duc de Guise. Le Parlement même s'attacha à le justifier, comme on le peut voir dans sa réponse à la lettre du Prince de Condé, où ce Corps déclare que bien loin que le Roi fût captif & au pouvoir du Duc de Guise, il étoit volontairement à Paris, où les fonctions de l'autorité royale étoient remplies par la Reine Régente & le Roi de Navarre, avec toute la majesté & liberté possible. Cette réponse du Parlement, si avan-

1561. ~~dré~~ s'éloigneroient de la Cour. Cette proposition fut faite au Conseil, & rejetée sur le champ par les deux tiers de ceux qui le composoient, & qui étoient à Guise. Ils s'écrierent, qu'avant d'accepter un accommodement si étrange, il falloit se faire rendre toutes les Places surprises par les Protestans; qu'autrement ce seroit exposer le Roi à un danger inévitable, si on le privoit du Duc de Guise, du Connétable, & des principaux Officiers de la Couronne. En même tems pour faire voir quelle étoit la résolution du Conseil, on leva des troupes: le Gouvernement de Paris fut ôté au Cardinal de Bourbon, pour le donner à Brissac; le Duc d'Aumale fut envoyé avec un corps d'armée en Normandie, le Duc de Montpensier en Touraine, Montnac en Guyenne, & Crussol en Langue^{doc}; on finit par lever une armée qui s'assembla aux environs de Paris. Le Duc de Guise eut soin d'y attirer un grand nombre de créatures, & de quatre mille hommes de cavalerie dont elle étoit composée, la plupart Gentilshommes, il y en avoit peu qui ne lui fussent attachés par quelque endroit: l'infanterie étoit composée de

fix mille hommes, tous gens aguerris, & qui l'avoient long-tems suivi à la guerre : on leur joignit quelques Régimens Suisses. L'armée marcha, commandée par le Roi de Navarre, le Connétable & le Duc de Guise, & prit la route d'Orléans. Le Prince de Condé & l'Amiral, à la tête de dix mille hommes, s'avancerent à quatre lieues d'Orléans vers les Catholiques & se retrancherent si avantageusement, que le Roi de Navarre n'osa entreprendre de les attaquer. Le Duc de Guise lui-même fut d'avis de temporiser, craignant avec raison le mauvais succès d'un premier événement.

Quand la Reine mere vit que Guise avouoit l'impossibilité de forcer les retranchemens du Prince, & que leur force jointe au nombre de ses troupes inspiroit du respect pour son parti, elle crut devoir parler d'accommodement. Guise y fit consentir le Roi de Navarre, & l'Evêque de Valence ayant été envoyé au Prince de Condé pour lui demander une entrevue, il promit de se rendre avec l'Amiral & le Cardinal de Châtillon, entre Angerville & Fouri ; la Reine, le Roi de Navarre, & Damville fils du Connétable, y

1561.

vinrent au jour marqué ; ils y trouverent le Prince , qui d'abord regarda le Roi de Navarre , paroissant touché de le voir dans un parti contraire , & tout prêt à le combattre , en faveur des plus grands ennemis de leur Maison. Antoine de son côté se montra sensible à la tendresse de son frere : mais ces sentimens réciproques disparurent aussitôt que l'on eut commencé à parler d'affaire ; l'aigreur même y succéda , & quoique ce qui s'y passa eût été tenu secret , on le remarqua sans peine à l'empressement que chacun d'eux eut à se séparer & à regagner sa troupe. Le Duc de Guise qui attendoit avec inquiétude le succès d'une conférence , dont tout l'honneur seroit resté à la Reine , vit revenir avec joye le Roi de Navarre , sans avoir rien conclu : mais soit que les suites d'une guerre civile l'eussent effrayé , soit que la présence de son frere eût réveillé la nature , ce Prince qui n'avoit pas voulu la paix , se montra moins ardent pour la guerre , & pour les idées du Duc de Guise. On prétend même qu'il envoya secrètement visiter son frere , pour l'engager à poser les armes , lui offrant des conditions avantageuses.

Le Prince commença par demander 1561
 une seconde fois que l'on éloignât de
 la Cour & du Royaume le Duc de
 Guise, le Connétable & leurs amis,
 pour n'y rentrer que lorsque le Roi
 auroit vingt deux ans : que l'exercice
 de la Religion réformée fût permis
 par tout le Royaume : que les Places
 dont les Protestans s'étoient saisis,
 leur restassent jusqu'à la majorité du
 Roi, & qu'enfin l'Empereur & les
 principales Puissances de l'Europe fus-
 sent garans de l'éloignement du Duc de
 Guise & du Connétable. Guise plus in-
 téressé qu'aucun autre à faire rejeter
 ces propositions, y réussit sans peine.
 Elles étoient étranges, & infiniment
 au-dessus de ce que les Protestans au-
 roient pu espérer après le gain de
 quatre batailles. Le Roi même, à qui
 on les exagéra, se mit dans une vio-
 lente colere contre le Prince de Con-
 dé, & dit qu'il ne falloit plus ménager
 ce sujet rebelle ; le Duc de Guise eut
 l'art de donner à ces paroles l'autori-
 té qu'elles ne pouvoient naturellement
 avoir, sortant de la bouche d'un en-
 fant, & elles furent suivies d'une cé-
 rémonie, qui témoigna à toute l'Eu-
 rope, l'envie que la Cour avoit de pa-

561. roître redoutable aux Protestans, sans pouvoir y réussir. Un Secrétaire d'Etat se rendit à Etampes, ville située entre Paris & Orléans, pour faire citer à son de trompe le Prince, l'Amiral & d'Andelot, les déclarant rebelles & criminels de Lèze-Majesté, s'ils ne rentroient sur le champ dans le devoir. Cette citation, loin d'inspirer de la terreur, irrita le Prince, & les Coligni se disposerent plus que jamais à justifier leur rebellion par la guerre & la victoire.

Cependant on sembla prendre de part & d'autre des sentimens plus doux, & le Prince de Condé fit dire, que malgré les avantages que son parti pouvoit espérer à cause de l'augmentation de ses forces, il consentoit néanmoins à leur préférer, comme un bon citoyen, les douceurs d'une paix salutaire, pourvu que la retraite du Duc de Guise lui fût sacrifiée. Les Ministres Protestans qui conseilloyent à Condé de parler ainsi, se figuroient que le Duc en état, & dans une espece de nécessité de se tenir à la Cour, ne consentiroit jamais à s'éloigner.

Le Roi de Navarre voyant que les Triumvirs se désoient de lui, avoit

renoué avec la Reine mere , non qu'il eût repris du goût pour cette Princesse , mais par dépit contre Guise , à cause de la supériorité que lui donnoient ses talens , & des efforts pour les accréditer. La Reine profita de ce retour d'Antoine , & de la premiere ardeur dont les inconstans signalent les premiers jours d'un nouvel attachement , pour lui faire entendre qu'en profitant de la circonstance , les Princes du Sang pouvoient s'emparer de l'administration des affaires , en éloignant les Guise ; qu'il falloit parler avec force à ces derniers , & assez hautement pour que le public en fût promptement informé , n'étant pas douteux que le Duc de Guise surtout ne sacrifîât une partie des intérêts qui le retenoient à la Cour , à la crainte d'être soupçonné de vouloir y rester aux dépens du repos de l'Etat , & que si cette considération ne le déterminoit pas , il perdrait sa réputation auprès du peuple , dont il tiroit sa principale force. Le Roi de Navarre ayant été de cette opinion , la Reine mere parla au Duc de Guise avec d'autant plus d'art , que son éloignement ne pouvoit être que volontaire , & qu'elle devoit y gagner le recouvre-

1561. ment entier de son autorité. Cette Princesse lui dit donc que la paix dépendoit absolument de lui , & que la Nation l'attendoit de son affection : rien ne prouvera mieux , ajouta-t-elle , la sincérité de votre conduite , & la droiture de vos intentions , qu'une absence exigée par vos ennemis ; elle vous sera d'autant plus glorieuse , qu'indépendamment des avantages qui en résulteront pour l'état , toute l'Europe reconnoîtra combien votre seule présence peut inspirer de crainte au parti contraire , & qu'ils n'ont demandé votre éloignement les armes à la main , & menaçant l'Etat d'une guerre civile , que par le désespoir de l'obtenir autrement qu'en vous rendant sensible aux malheurs des peuples. La Reine assura d'ailleurs le Duc de Guise , que son absence de la Cour ne diminueroit point la considération qui lui étoit due : que le Roi de Navarre & elle ne décideroient rien d'important sans avoir pris ses avis , & que l'orage étant apaisé , elle se feroit un devoir de le rappeler à la Cour.

Guise délibéra avec le Connétable & le Maréchal de Saint-André , sur les propositions de la Reine : ces der-

niers ayant des vues moins étendues 1561.
 quittoient la Cour à regret ; c'étoit,

selon eux , abandonner le champ de bataille à leurs ennemis , & s'exposer à voir refroidir l'ardeur de leurs amis.

Ils disoient que la Reine elle même voudroit profiter de leur absence, pour les empêcher de revenir jamais avec cette autorité , dont son ambition se trouvoit si gênée , & que le Prince de Condé & l'Amiral , devenus ses conseils & ses confidens, lui fourniroient des moyens sûrs pour réussir dans ce dessein. Le Duc de Guise leur répondit qu'il n'étoit pas question d'un point d'honneur , dont l'opiniâtreté ou le courage pouvoient décider ; qu'il s'agissoit de toute leur fortune , & qu'ils ne la conserveroient jamais avec tant de sûreté & d'avantage , qu'en consentant à l'abandonner.

» La Reine , ajouta - t - il , a sçu
 » adroitement mêler le bien public
 » dans cette affaire ; nous nous en
 » sommes déclarés les défenseurs , il
 » faut soutenir ce grand titre : que
 » dira la France , si nous refusons de
 » sortir de la Cour , lorsque une paix
 » prochaine peut être le prix de notre
 » retraite ? Croyez-moi , elle fera de

1561.

» durée ; les Chefs des Huguenots
» sont à la tête d'une bonne armée ,
» qu'il leur seroit difficile de rassem-
» bler dans un autre tems ; ils veulent
» le libre exercice de leur Religion ,
» notre éloignement ne le leur fera
» point obtenir ; ainsi ils continueront
» la guerre. La Reine nous exile par
» intérêt , elle sera obligée de nous
» rappeler par nécessité ; la guerre
» qu'on nous impute , sera rejetée
» toute entiere sur nos ennemis : l'in-
» justice de leurs armes fera haute-
» ment reconnue , & ce sera alors que
» lavés aux yeux des peuples des im-
» putations des Protestans, nous serons
» justement regardés comme les dé-
» fenseurs de l'Etat & de la Religion
» Catholique.

Le Duc de Guise parloit avec d'au-
tant plus d'assurance à ses deux Collé-
gues , qu'il avoit pris toutes les pré-
cautions capables de réaliser ses pro-
messes. Le Roi de Navarre par ses
soins étoit plus disposé que jamais à se
ménager avec l'Espagne , & à s'oppor-
ter aux intrigues de la Reine & des
Protestans. Le Conseil étoit rempli
des créatures du Duc de Guise , qui
leur laissoit ses instructions ; ainsi,

quoiqu'absent il devoit toujours être le maître des délibérations, & instruit des secrets. Le Cardinal de Mazarin usa depuis de cette politique, pour assurer son autorité & son retour, lorsqu'ayant mis toute la France en feu, on l'obligea de sortir de ce Royaume. 1561.

La conférence de la Reine avec le Duc de Guise, & celle de ce dernier avec les deux Triumvirs avoient été tenues secretes, & la surprise fut extrême, lorsqu'on apprit qu'ils étoient résolus à quitter la Cour & l'armée pour procurer la paix. Les amis du Duc de Guise célébrerent partout sa modération; on n'entendit que des cris de joye, & pendant que des Courriers se hâtoient d'en aller instruire le peuple de Paris, la Reine mere envoya l'Evêque de Valence & Robertet Secrétaire d'Etat au Prince de Condé. Son étonnement fut extrême, mais après y avoir réfléchi, il reconnut la politique raffinée du Duc de Guise, qui sçavoit tirer avantage de toutes les choses qui s'offroient à lui, favorables ou contraires. Ce Prince répondit qu'il étoit prêt à mettre bas les armes, & même à sortir du Royaume,

1561.

pourvu que Guise & le Connétable se retirassent les premiers. Leurs équipages étoient déjà préparés ; Guise savoit trop bien de quelle importance il est de rendre l'exécution des promesses qui intéressent le public , prompte & honorable , & le jour même il se rendit à Châteaudun. Les principaux Chefs de l'armée Protestante , & une foule de Ministres , craignant que le Prince de Condé ne partît à son tour , se rendirent dans sa tente , où Théodore de Beze lui-même l'exhorta , pour le maintien de la nouvelle Doctrine , à devenir parjure ; ils lui alléguèrent tous ensemble des motifs , dont on ne manque jamais pour colorer les actions les plus blâmables ; l'Amiral de Coligni lui-même (& ce fut une tache à la gloire de ce grand homme) vint au secours des Ministres Protestans , pour ébranler la bonne foi du Prince ; il prétendoit que les artifices dont on avoit usé à leur égard dans plusieurs occasions , devenoient une excuse légitime pour l'infraction qu'il conseilloit.

L'Amiral alla plus loin , & ayant enfin déterminé le Prince à continuer la guerre , il le pressa de se mettre en marche ,

marche, pour aller surprendre l'armée
 du Roi, qui se reposoit sur la foi de
 ses promesses. Condé rejetta cet indi- 1561.
 gne conseil; il voulut même pour sau-
 ver son honneur, que l'armée parût
 se soulever contre lui; afin d'avoir
 une excuse à alléguer à la Reine, qui
 lui avoit fait demander une entrevue.
 Il se rendit au lieu marqué, d'où les
 Officiers Huguenots l'enleverent à
 grand bruit: il fit part à la Reine de
 cette prétendue violence, & marcha
 pour attaquer l'armée Catholique
 campée à quelque distance.

Son dessein étoit de profiter de l'ab-
 sence du Duc de Guise; mais le Roi
 de Navarre ayant prudemment évité
 d'en venir à une affaire générale, le
 Duc revint promptement à l'armée,
 ce qui fit perdre aux Huguenots le dé-
 sir de donner bataille. Guise fut reçu
 dans l'armée Catholique avec de
 grandes acclamations: la Reine mere
 quoique très-affligée de son retour,
 parut s'en réjouir: & certain de l'effet
 de sa retraite sur les esprits, ce Prince
 porta ses prétentions plus loin que ja-
 mais, en sorte que s'il supporta dé-
 formais tout le poids de la guerre, il
 ne partagea avec personne les avanta-

1561.

ges & la gloire de ses succès. Les Puissances voisines ne regarderent même que lui, dans les liaisons qu'elles prirent avec les Protestans & les Catholiques, & la Reine Elizabeth fut principalement déterminée à secourir le Prince de Condé, par la haine personnelle qu'elle avoit conçue contre le Duc de Guise, à cause des conseils & des secours qu'il donnoit à Marie Stuart Reine d'Ecosse, qu'elle haïssoit. Guise avoit d'ailleurs sollicité le Pape d'excommunier Elisabeth, afin de ranimer par-là les sujets Catholiques, & faire renaître les troubles. Le Prince de Condé étoit Chef des Huguenots, Guise l'étoit des Catholiques; il ne restoit à Charles IX que le vain titre de Roi.

Pertes considérables
des Huguenots.

Après la dispersion de l'armée Protestante, on songea à reprendre les places dont ils s'étoient emparés; on commença par Blois, que le Duc de Guise prit d'assaut: Tours effrayé se rendit sans résistance; Poitiers fut soumis en deux jours: Angers fut surpris par le Château que les Royalistes avoient conservé, & l'armée victorieuse ne fut arrêtée que devant Bourges, D'Ivoi, excellent homme de guerre,]

commandoit une garnison composée de mille hommes de pied & de trois mille chevaux, le Roi de Navarre qui étoit à l'armée, voulut que le Roi fût présent à ce siège, & il alla lui-même le chercher au Château de Vincennes à la tête d'un grand corps de cavalerie; la Reine s'y trouva en même-tems. On redoubla les efforts contre la Place, mais d'Ivoi continua de se défendre courageusement pendant près de cinq semaines. On n'espéroit pas la prendre avant l'arrivée du secours qu'amenoit le Prince de Condé; mais le Duc de Guise ayant fait de grandes promesses au Gouverneur, il se rendit dans le temps qu'on s'y attendoit le moins.

1561

Guise opina ensuite pour le siège de Rouen. Ayant été reconnoître cette Place lui-même, il assura le Roi qu'il la prendroit d'assaut en vingt-quatre heures. Mais la Reine mere & le Roi de Navarre ayant représenté le tort que feroit à tout le Royaume le pillage d'une ville aussi commerçante que Rouen, on résolut de faire traîner le siège en longueur, afin de donner aux habitans le loisir de se reconnoître. Ils en profiterent pour se mettre en état de résistance, & le Com-

1562

Rouen
siégée par
Catholiqu

1562. ~~Le Duc de Guise~~ te de Mongommeri, qui commandoit dans la Place, en ajoutant de nouvelles fortifications aux anciennes, & faisant entrer de nouveaux secours, eût le moyen de faire une vigoureuse défense. Le Duc de Guise s'attacha à faire avancer les travaux : le Mont Sainte Catherine & le Fauxbourg S. Hilaire furent d'abord emportés, moins par la valeur des assiégeans, que par la négligence du Capitaine Monneins qui les défendoit.

Sort du Roi
de Navarre.

Guise impatient d'achever ce siège pour aller ensuite investir Orléans, déterminâ le Roi à donner ses ordres pour un assaut général. Mais la mort du Roi de Navarre obligea de le différer : ce Prince doué de la valeur héréditaire à tous les Princes du Sang de Bourbon, voyant que l'assaut avoit été ordonné malgré lui, voulut faire connoître par son ardeur à combattre, que la seule pitié l'avoit jusques-là retenu ; il alla lui-même visiter la tranchée, & se disposoit à attaquer la brèche en personne, lorsqu'il reçut une arquebusade qui lui fracassa l'épaule. Sa blessure & sa mort qui arriva peu de jours après, laissèrent le commandement de l'armée au Duc de

Guise, qui le souhaitoit passionné-
 ment, & qui voulant rendre le succès
 de l'assaut plus assuré, fit un feu terri- 1562.
 ble de son artillerie; de sorte que la
 brèche fut considérablement élargie.
 On donna l'assaut avec toute la vi-
 gueur possible; mais le feu du soldat
 fut bientôt ralenti, lorsqu'il apperçut
 du haut de la brèche d'épais retran-
 chemens, que le Comte de Mongom-
 meri avoit fait construire derrière.
 Guise s'étant apperçu du désordre de
 ses gens, accourut l'épée à la main,
 se jeta au plus fort de la mêlée, &
 rendit par son exemple le courage à
 ses troupes: on se battit sans relâche
 depuis midi jusqu'au soir; enfin
 Guise, qui s'étoit toujours tenu au
 milieu du feu, ordonna la retraite qui
 se fit en bon ordre, mais prompte-
 ment; le soldat rentra sous ses tentes,
 rebuté de l'assaut, & persuadé qu'on
 ne pouvoit forcer la brèche.

Guise leur laissa prendre du repos,
 jusqu'à ce qu'une mine ayant fait sau-
 ter le rempart de la porte S. Hilaire,
 les troupes animées par ce succès, re-
 prirent courage, & demandèrent eux-
 même un nouvel assaut: le Duc de
 Guise s'y prépara, & choisit pour

562. commencer l'attaque un jeune Officier de grande espérance, nommé Sainte-Colombe, qu'il cherchoit à avancer en lui confiant des emplois de distinction. Cet Officier prit un nombre d'hommes pour charger à leur tête, bien certain que le Général le suivroit de près. Alors Guise ayant assemblé les Officiers & les Soldats qui devoient monter à l'assaut, leur dit qu'il falloit joindre à la gloire de prendre la ville celle d'en conserver les richesses & les habitans : il leur représenta que de véritables soldats ne devoient combattre que pour l'honneur, & ne devoient point être capables de saccager une ville, contre la volonté de leur Souverain qui vouloit la conserver : Souvenez vous, leur dit il, que ceux contre qui vous allez combattre, ne seront vos ennemis que tant qu'ils auront les armes à la main ; aussi-tôt qu'ils les auront posées, & qu'ils ne seront plus en état de se défendre, regardez-les comme vos freres & les sujets de votre Roi, qui lui sont chers malgré leur rébellion ; songez qu'il ne vous envoie les combattre qu'à regret. Ensuite ayant tiré parole des Officiers qui l'environnoient, qu'ils s'op-

poseroient au pillage, il donna le signal pour l'assaut. Les assiégés blessés pour la plupart, & fort diminués de nombre firent peu de résistance. Les soldats vainqueurs se trouvant maîtres de la ville, s'y répandirent comme des furieux, égorgeant tout ce qu'ils rencontroient de vieillards, de femmes, d'enfans, d'Officiers & de soldats, quoique le Duc de Guise les eût exhortés à faire bon quartier, excepté aux troupes étrangères. Après le massacre des habitans & de la garnison, les soldats se mirent à piller de tous côtés, sans que les prières ni les menaces de leurs Officiers pussent les empêcher.

Prise de
ville pill
par le sold

Le Duc de Guise au désespoir, fit le lendemain publier un ordre de sortir de la ville; les Suisses seuls obéirent, & le pillage continua durant trois jours. Enfin l'avidité du soldat étant satisfaite, il sortit de la ville chargé de butin, & se rangea sous ses drapeaux. Le Duc de Guise ayant rétabli le bon ordre dans l'armée, alla chercher le Roi & la Reine, qui désiroient venir loger dans la ville. Il aperçut de loin un blessé qu'on emportoit sur une chaise de natte, & ayant sçu que c'é-

1562. **toit Sainte-Colombe, le même qui**
avoit montré le premier à l'assaut, il courut à lui : *H. bien, lui-dit-il, mon pauvre Sainte-Colombe, comment te portes-tu ? Je vais mourir, Monsieur, lui répondit ce brave Officier ; mais ce sera sans regret, pourvu que vous m'assuriez que le Roi & vous êtes contents de mes services. Hé le moyen de ne le pas être, lui répondit Guise : il est certain, que sans vous le Roi ne seroit pas encore maître de la ville ; mais songez à vous guérir, & assurez-vous que vous serez content de la récompense que le Roi vous prépare, & que je vous regarderai toute ma vie comme mon frere & mon compagnon d'assaut.* Ayant dit ces paroles, il le quitta les larmes aux yeux, louant hautement sa valeur devant une foule d'Officiers qui l'environnoient, & de qui il excitoit ainsi l'émulation, & l'attachement pour sa personne. Sainte-Colombe étant mort le lendemain, Guise voulut assister à son enterrement, témoignant un extrême regret de sa perte, & ne parlant que de récompenses pour sa famille. Il voulut même connoître tous les soldats qui l'avoient accompagnés à l'assaut, & eût soin de les avancer chacun sui-

vant sa capacité & son mérite.

• Cependant le Roi, la Reine & le 1562.
Parlement, qui pendant la sédition Entrée
s'étoit retiré à Louviers, entrèrent à Roi & de
Rouen par la brèche: ils firent d'abord Reine. d'
arrêter les Chefs de la révolte, & plu- Rouen.
sieurs furent condamnés au dernier
supplice; on alloit traiter avec la mê-
me rigueur les Officiers de la garni-
son; mais Guise leur ayant laissé pro-
noncer leur arrêt demanda leur gra-
ce avec tant d'instance qu'il l'obtint.
Ces militaires restés dans l'armée
royale, ou retournés dans celle des
Protestans, célébrèrent à l'envi la gé-
nérosité de leur libérateur. Mais ce qui
acheva de lui donner la réputation du
plus modéré de tous les hommes, fut
la conduite qu'il tint avec un Gentil-
homme Protestant, qui étoit venu
dans le camp pour le tuer.

Guise se l'étant fait amener, &
l'ayant regardé d'un air tranquille, lui
demanda ce qui pouvoit l'avoir porté
à vouloir tuer un homme qui ne lui
avoit jamais fait de mal. L'assassin lui
répondit avec la même assurance; Je
connois vos grandes qualités, & je n'ai
point conçu de haine contre votre per-
sonne; mais j'ai cru être obligé à cette

1562.

action pour servir ma Religion, dont vous êtes le plus redoutable ennemi. Va-t-en, lui dit Guise, sauve-toi de la rigueur des Loix, car tu n'as rien à craindre de ma vengeance particulière: si ta Religion te commande d'assassiner ceux qui ne t'ont jamais offensé, la mienne m'oblige à donner la vie à ceux-mêmes qui entreprennent de me l'ôter.

La prise de Rouen, & tant de belles actions civiles & militaires que le Duc de Guise avoit faites pendant le siège, avoient rendu sa réputation si supérieure à tout ce qui se trouvoit alors de plus grand en France, que les Princes du Sang du parti Catholique, ni le Prince de Condé lui-même, ne crurent point avoir assez d'autorité pour obtenir la qualité de Lieutenant Général du Royaume, vacante depuis la mort du Roi de Navarre, tant que le Duc de Guise pouvoit y prétendre pour lui même. Ce dernier l'auroit obtenue sans peine, sans la considération qu'il étoit obligé d'avoir pour le Connétable de Montmorenci; en sorte que l'autorité de ce haut rang resta au Duc de Guise, & personne n'en sollicita le titre. Cependant les Ré-

formés chassés de leurs plus fortes Places , avoient fait venir du secours de tous côtés. Le Prince de Condé voulant par quelques entreprises considérables ranimer les espérances de son parti , & rétablir sa première réputation , conduisit son armée devant Paris. Ce Prince se flatta qu'il lui seroit aisé de s'emparer de cette grande ville mal fortifiée , habitée par un peuple aisé à effrayer , & où il entretenoit depuis long-tems des intelligences. Mais le Duc de Guise s'y étant rendu , rassura cette Capitale , comme son pere avoit fait vingt ans auparavant , lorsque Charles V. eût pris Château-Thierry , & donna de si bons ordres , que pendant huit jours que l'armée fut aux portes , les habitans n'interrompirent pas un moment leurs occupations ordinaires. Les boutiques & les Colléges furent ouverts comme de coutume , & le Palais aussi rempli de plaideurs que dans le tems d'une paix profonde , quoique le Prince de Condé eût donné de petits combats dans les Fauxbourgs , où l'avantage lui étoit resté. Les Parisiens se crurent invincibles , ayant le Duc de Guise avec eux.

1562. Cependant Condé, toujours plus animé contre ce Seigneur, lui envoya reprocher son inaction, & le défier au combat, ainsi que le Connétable. Guise consentoit à faire sortir l'armée Catholique, & à combattre : mais la Reine qui fuyoit les actions décisives, s'opposa à ce dessein, & demanda de nouvelles conférences, qui eurent aussi peu de succès que les premières; même le Prince s'apercevant qu'on le craignoit, fit tout disposer pour donner l'assaut aux Fauxbourgs Saint Marceau & Saint Germain. Il étoit prêt à donner le signal de l'attaque, lorsqu'ayant été informé des préparatifs que le Duc de Guise avoit faits pour la défense, il ne jugea pas à propos d'exposer son armée, il leva même le siège, & tourna du côté de la Normandie, où il espéroit recevoir l'argent & les troupes qui lui venoient d'Angleterre. Il fut suivi par l'armée du Roi, que Guise & le Connétable commandoient; le premier vouloit alors une bataille avec autant d'ardeur, que le Prince en avoit témoigné durant le blocus de Paris, & il hâtoit la marche de l'armée pour joindre Condé, qui ne vouloit point

combattre. Mais ses troupes ayant per
 du un jour par la faute de les Maré- 1562
 chaux de camp, le Duc de Guise l'at-
 teignit proche de Dreux. Il fit passer
 sur le champ la petite riviere d'Eure
 à son armée, & son artillerie au clair
 de la lune, en observant un si grand
 silence, que les ennemis ne n'apperçu-
 rent de rien; de sorte que quand ils
 voulurent continuer leur route le len-
 demain, ils furent dans la dernière
 surprise de voir l'armée royale rangée
 en bataille sur le chemin par où ils de-
 voient passer. Guise & le Connétable
 qui ne vouloient prendre sur eux le
 risque d'aucun événement, envoye-
 rent dire à la Régente l'avantage que
 leur diligence leur avoit donné sur les
 Protestans, & pour sçavoir d'elle si
 l'intention du Roi étoit qu'on en pro-
 fitât pour donner bataille. La Reine
 reconnut le dessein du Duc de Guise,
 qui étoit de rejeter sur elle les suites
 de la défaite qu'on pouvoit craindre,
 & la rendre irréconciliable avec Con-
 dé, s'il étoit victorieux. Elle n'eût
 pas plutôt entendu l'envoyé du Duc
 de Guise, que son visage s'altéra, &
 jetant les yeux sur toutes les Dames
 qui l'environnoient, elle s'arrêta sur

1562. la nourrice du Roi : *nourrice*, lui-dit elle, d'un ton ironique, *voilà des Généraux d'armée qui consultent une femme & un enfant, pour sçavoir s'ils donneront bataille & qu'en pensez-vous?* Elle en parla néanmoins au Roi, & sa réponse fut qu'on s'en rapportoit à la prudence des Généraux.

1562. Ils décidèrent pour la bataille; **Bataille de Dreux.** l'armée Catholique étoit forte de quatorze mille hommes de pied, & de deux mille chevaux; celle des Protestans de huit mille hommes d'infanterie, & de quatre mille cavaliers; les plus-braves & les plus aguerris de l'Europe. Comme cette bataille fut la première qui se donna entre les deux partis, & que le succès en fut unanimement attribué au Duc de Guise, on ne trouvera pas qu'il soit inutile d'en rapporter ici le détail. Le Connétable s'étoit posté entre deux villages, qui lui servoient d'épaulement, ayant Blainville à droite & Spinal à gauche; & comme il n'avoit que très-peu de cavalerie, il l'avoit disposée par petits-escadrons entre les gros bataillons d'infanterie qui composoient son armée. Ainsi, tout joignant le village de Blainville, étoit l'infanterie

Espagnole couverte des maisons & des arbres du village ; à sa gauche on voyoit Guise & la Brosse son Lieutenant, à la tête de leurs Compagnies d'ordonnance ; ensuite étoient les vieilles bandes de Piémont, puis le Maréchal de Saint-André avec quatre Cornettes de cavalerie ; après ce Maréchal étoient les Lansquenets, & enfin les Escadrons de d'Aumale & de Damville qui fermoient l'aîle droite, au-devant de laquelle on avoit placé quatorze pièces de canon. Un peu plus avant dans la plaine, allant toujours vers Spinal, étoit le gros bataillon des Suisses, sur lequel on comptoit beaucoup, ayant sa gauche défendue par huit pièces de canon : la cavalerie du Connétable & de Prechanteau, les Régimens de Bretagne, de Picardie & de Sansac formoient le corps d'armée ; la troupe des Chevaux-Légers s'étendoit depuis ce bataillon jusques dans le village de Spinal.

Guise n'avoit voulu prendre ce jour-là aucun commandement, pour n'être pas obligé d'obéir au Connétable. Quelques-uns disent qu'il fut déterminé par ce motif ; d'autres qu'il voulut agir ainsi, parce que les Hugue-

1562.

nots répondoient qu'il étoit le seul sujet de la guerre, & qu'on alloit combattre pour sa querelle. Quoi qu'il en soit, il avoit déclaré ne vouloir servir que comme Capitaine de sa Compagnie d'Ordonnance, & de quelques Volontaires qui s'étoient joints à lui; mais son nom seul commandoit partout, & les soldats accoutumés à vaincre avec lui, ne regardoient les Généraux que comme ses Lieutenans.

Le Connétable, qui connoissoit la disposition de l'armée à cet égard, & craignoit avec raison, que si la bataille étoit suivie d'un malheureux succès, on ne l'attribuât qu'à lui, s'approcha du Duc de Guise, & le pria avec tant d'instance de se charger de l'arrière-garde, qu'il y consentit; ce fut le salut des troupes Catholiques.

L'armée du Prince étoit divisée en deux corps; l'Amiral conduisoit l'avant-garde, composée de cinq cens chevaux François, huit Cornettes de Reitres, six enseignes de François, & six Allemans. Le corps d'armée que commandoit le Prince en personne, étoit composé de six cens Lances Françaises, six Cornettes de Reitres, dix Enseignes d'Allemans, douze de Fran-

çois, & de six Compagnies de Chevaux-Légers. Les troupes étant en bataille, d'Andelot vint reconnoître l'armée royale, & ayant remarqué la supériorité & le bel ordre de son infanterie, ne fut point d'avis qu'on hasardât la bataille. Le Prince déterminé par son rapport, faisoit déjà marcher vers Tiron, où il espéroit se retrancher; mais comme il ne put faire ce mouvement sans montrer le côté droit à l'ennemi, le Connétable ayant fait tirer sur lui les quatorze pièces de canon dont nous avons parlé, l'obligea pour se garantir de ce feu, de venir brusquement à la charge avec toute la résolution possible. Le corps de bataille du Connétable étoit avancé dans la plaine; car comme il n'y avoit pas assez d'espace entre les deux villages pour contenir toute l'armée en une ligne droite, elle s'avançoit au-delà en forme de demi-cercle, & l'aîle droite qui étoit reculée, & cachée par les arbres & les maisons du village de Blainville, ne paroissoit presque pas: ainsi le Prince placé au-dessous de Blainville, ayant tourné tête du côté du Connétable, crut voir toute l'armée, & s'avança en diligence, sans

prendre garde à ce qu'il laissoit à côté de lui. L'Amiral encore plus avancé que le Prince & même dans la même opinion, que ce qu'il voyoit de troupes étoit tout ce qu'il y avoit, fit le même mouvement que Condé, & ils se trouverent tous deux vis-à-vis le corps de bataille du Connétable. Cependant le Prince, au lieu de donner sur la cavalerie, qui étoit moins forte que la sienne, s'attacha d'abord au bataillon des Suisses. Moui & d'Avarey, deux de ses Officiers, l'ayant attaqué de front, le percerent entierement, malgré une forte résistance, & se firent jour au travers, jusqu'au bagage qui fut pillé; ensuite le Prince prit le même bataillon en queue. Alors Damville, malgré les avis du Duc de Guise, qui vouloit qu'on laissât passer cette furie, s'étant avancé pour les soutenir avec trois compagnies de Gendarmes, il fut si rudement repoussé par les Reitres, qui avoient conservé leur ordre de bataille, qu'il se vit obligé de se retirer à l'avant-garde pour rallier ses gens, laissant sur la place Montberon le plus jeune de ses freres.

L'Amiral de son côté ayant attaqué

la cavalerie du Connétable, la rompit sans beaucoup de peine ; les Régimens de Bretagne & de Picardie qui la voulurent soutenir, furent taillés en pièces ; la cavalerie de Sanfac, surprise d'une terreur panique, se mit en fuite, sans faire aucune résistance ; & plusieurs des fuyards ayant poussés à toute bride jusqu'à Paris, y apportèrent les nouvelles de la défaite de l'armée du Roi, & de la victoire des Huguenots.

Le Connétable, malgré son grand âge, ralliant ce qu'il put de cavalerie, combattoit à la tête avec un courage extrême ; il vouloit rejoindre le bataillon des Suisses, qui s'étant remis de son premier désordre faisoit ferme de tous côtés, & repouffoit à la fois les Reitres & les Lansquenets, qui s'étoient réunis pour le tailler en pièces. Le Connétable, abandonné de la plus grande partie de ses gens, eût son cheval tué sous lui ; le Baron d'Oraison, Lieutenant de ses Gendarmes, lui ayant donné le sien, ce courageux vieillard se retrouvoit en état de combattre, lorsqu'il reçut dans le visage un coup de pistolet, qui le couvrit de sang. Ce grand homme se rendit à Bas-

1562.

Prise du
Connétable.

fi, & se trouva aussi-tôt enveloppé de Reitres insolens, qui se disputant la possession de sa personne; vouloient le massacrer pour terminer le différend. Le Prince de Porcien étant arrivé, le sauva de leur fureur, & le fit conduire en lieu de sûreté.

Guise avoit vu tout le désordre du corps de bataille, & emmener le Connétable prisonnier, sans quitter son poste; il se levoit de tems en tems sur ses étrières pour observer les ennemis, & restoit ensuite immobile. Damville revenu auprès de lui, désespéré d'avoir vu tuer son frere Montberon à ses yeux, & qui pour surcroît de malheur voyoit de loin qu'on emmenoit son pere prisonnier, conjuroit Guise de charger & de faire un violent effort pour le délivrer; mais le Duc qui se croyoit trop éloigné pour pouvoir réussir, ne se laissa point émouvoir par les violens transports de ce jeune Seigneur; il lui répondit seulement avec beaucoup de douceur : *Mon-fils, nous vous vengerons, mais il n'est pas encore tems; les ennemis nous mettront bientôt en état de les battre.* Enfin, lorsqu'il vit que les Protestans à force de poursuivre en désordre une victoire

DUC DE GUISE. 501
ur paroissoit assurée, s'étoient
êmes mis en état d'être infailli- 1562.
nt vaincus, il détacha cent cin-
chevaux sous la conduite de la
, pour commencer la charge,
ournant vers ceux qui le sui-
, & qui voyoient leurs troupes
tous côtés : *allons*, leur dit-il,
compagnons, la bataille est gagnée.
il fit avancer toute l'avant-gar-
archant lui-même à la tête avec
rté qui sembloit répondre du

Brosse ayant ébranlé les Reitres
toient présentés les premiers,
acheva de les renverser. Il met
ces avec la même facilité l'in-
e Allemande, & ensuite la
oise. Le brave d'Andelot n'ayant
e de l'action, à cause d'une fié-
olente, remarqua le premier le
re des siens, & voyant au con-
le bon ordre des troupes du
e Guise ; *voilà*, s'écria-t-il, *un*
rien difficile à écorcher. Aussi tôt
e sans armes, & seulement
rt d'une robe de chambre, il
après les Reitres qui fuyoient,
e vainement de les rallier. L'A-
& le Prince avertis du désordre,

1562.

& se voyant arracher la victoire, font tout ce qu'ils peuvent pour rassembler leur cavalerie ; mais ils en sont empêchés par cent Arquebusiers que Saint-André avoit placés exprès , & qui faisoient un feu continuel sur tout ce qui se présentoit à leur portée. Condé avoit fait des efforts prodigieux pour rassembler sa cavalerie : & se trouvant avec deux-cens Chevaux-Légers , il songeoit à la retraite qu'il commençoit avec succès , lorsqu'il essuya un malheur pareil à celui du Connétable ; son cheval fut tué sous lui , & lui-même blessé à la main. Damville qui cherchoit de tous côtés à venger son pere arrive dans l'instant avec un gros de Gendarmes : il apperçoit le Prince ; l'enveloppe , & l'abordant l'épée haute , lui crie de se rendre. Condé abandonné des siens & hors d'état de se défendre , se fit son prisonnier. L'Amiral étoit venu à bout de son côté de rallier douze cens chevaux à la faveur d'un bois taillis : il imita Guise qui avoit chargé l'ennemi après la victoire , & marcha contre les Catholiques , pour la gagner une seconde fois , & délivrer le Prince de Condé. Le Duc de Guise le voyant venir en

l'ordre, & n'étoit plus en état de lui résister. Après la bataille, on emmena avec de grands cris le Prince de Condé blessé au Duc de Guise; celui-ci le reçut avec tout le respect dû à sa naissance, & eut pour lui tous les égards qu'on pouvoit attendre d'un vainqueur généreux & d'un grand politique; il lui demanda même son amitié, en présence de tous ceux qui l'environnoient, le consolant, louant son courage, & plaignant son infortune; ces deux hommes, qui depuis si long-tems avoient tant de motifs de haine, & ne songeoient qu'aux moyens de se faire périr, soupèrent ensemble, couchèrent sous la même tente, dans le même lit, parlèrent long-tems des actions de cette grande journée, comme s'ils n'en eussent été que les spectateurs, & par un effort d'ame impossible à tout autre qu'à des Princes ambitieux, ils semblerent, en se voyant, suspendre des ressentimens, qui étoient trop vifs pour être jamais oubliés.

La modération & la confiance du vaincu ne méritent pas moins de louanges que la générosité du vainqueur; car autant que les grands cou-

1562.

rages ont de douceur dans la prospérité, autant ont-ils pour l'ordinaire de fierté dans leurs malheurs, voulant témoigner par-là que les faveurs ou les disgraces de la fortune ne peuvent les enfler ni les abattre. Quelque considération que le Duc de Guise eût témoigné au Prince de Condé, il ne le garda pas le lendemain, & ayant fait venir Damville, il le lui remit entre les mains, en disant que le prix de la rançon du Prince serviroit à payer celle du Connétable son père. Cependant les fuyards de l'armée Catholique avoient porté l'alarme en tous lieux, & sur-tout à la Cour; on y ajoutoit la prise du Connétable & la mort du Maréchal de Saint-André; ce qui faisoit juger qu'il ne restoit plus de ressource. Le Parisien effrayé demandoit les larmes aux yeux des nouvelles du Duc de Guise, & l'espérance qu'on lui donnoit du salut de ce Prince en donnoit aussi à ces Bourgeois pour leur sûreté. Leur joye ne se put exprimer, lorsqu'ils virent arriver les Drapeaux pris sur les Huguenots, & qu'on les eut assurés que le Duc de Guise avoit gagné la bataille. Ils le nommoient sans cesse le Sau-

veur de la patrie , titre qu'ils lui avoient déjà donné tant de fois , & que selon eux , il n'avoit jamais mieux mérité. Les transports de joye des Courtisans ne furent pas moins vifs que ceux du peuple ; mais la reconnaissance ne fut pas égale.

1582.

La Régente envoya aussi tôt des Couriers dans toutes les Provinces , pour détruire les bruits qui s'étoient répandus de la défaite des Catholiques , en y apprenant l'heureuse nouvelle de leur victoire. On dépêcha en même tems au Duc de Guise pour le féliciter & lui confirmer le commandement de l'armée , que la prise du Connétable & la mort du Maréchal de S. André lui avoient laissé. On peut remarquer ici comme une chose singulière, que le Duc de Guise, Général de plusieurs armées , & deux fois Lieutenant Général du Royaume (ce qui lui donnoit le commandement sur le Connétable même) n'avoit d'autre grade militaire que celui de Capitaine de Gardes , & étoit obligé d'obéir aux Maréchaux de camp même. Il est vrai que personne n'entreprit jamais de lui donner des ordres , & qu'il fut toujours , pour ainsi dire , le Général de

rages ont de secours dans la prospérité, autant ont ils pour Ferdinand de fierté dans leurs malheurs, voulant témoigner par-là que les faveurs & les disgrâces de la fortune ne peuvent enfiér ni les abattre. Quelque considération que le Duc de Guise eût eue moigné au Prince de Condé, il ne garda pas le lendemain, & vint à venir Damville. Il le lui remit entre les mains, en disant que le prix de la rançon du Prince servirait à payer celle du Connétable son pere. Cependant les fuyards de l'armée Catholique avoient porté l'alarme en tous lieux, & sur-tout à la Cour; & ajoutoit la prise du Connétable, la mort du Maréchal de Saint-André, qui faisoit juger qu'il ne restoit de ressource. Le Parisien effrayé, mandoit les larmes aux yeux des nouvelles du Duc de Guise, & l'espéroit qu'on lui donnoit du fait du Prince en donnoit aussi à ces bourgeois pour leur fureur. Leur joye ne put exprimer, lorsqu'ils virent lever les Drapeaux pris sur les Huguenots, & qu'on les eut assurés que le Duc de Guise avoit gagné la bataille. Ils nommoient sans cesse le Duc

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

214

215

216

217

218

219

220

221

222

223

224

225

226

227

228

229

230

231

232

233

234

235

236

237

238

239

240

241

242

243

244

245

246

247

248

249

250

251

252

253

254

255

256

257

258

259

260

261

262

263

264

265

266

267

268

269

270

271

272

273

274

275

276

277

278

279

280

281

282

283

284

285

286

287

288

289

290

291

292

293

294

295

296

297

298

299

300

301

302

303

304

305

306

307

308

309

310

311

312

313

314

315

316

317

318

319

320

321

322

323

324

325

326

327

328

329

330

331

332

333

334

335

336

337

338

339

340

341

342

343

344

345

346

347

348

349

350

351

352

353

354

355

356

357

358

359

360

361

362

363

364

365

366

367

368

369

370

371

372

373

374

375

376

377

378

379

380

381

382

383

384

385

386

387

388

389

390

391

392

393

394

395

396

397

398

399

400

401

402

403

404

405

406

407

408

409

410

411

412

413

414

415

416

417

418

419

420

421

422

423

424

425

426

427

428

429

430

431

432

433

434

435

436

437

438

439

440

441

442

443

444

445

446

1562.

les Généraux. La Cour s'étant rendue à Rambouillet, Guise y vint trouver le Roi & la Reine : il voulut leur rendre compte publiquement de tout ce qui s'étoit passé à la bataille de Dreux, & s'étendit extrêmement sur les louanges du Connétable, dont il plaignit le malheur, ainsi que l'accident du Maréchal de Saint-André qui avoit été tué, & de tous ceux qui avoient témoigné de la valeur en cette occasion. Il donna aussi de grands éloges au courage du Prince de Condé, & à la prudence de l'Amiral, parla beaucoup du Duc d'Aumale & de ses autres frères, qui s'étoient en effet extrêmement distingués; il affecta même de dire quelque bien de plusieurs Officiers de considération, qui avoient abandonné leur poste pour fuir lâchement, enfin il fut le seul dont il parla peu, & seulement comme d'un Officier qui avoit exécuté les ordres de ses Chefs. Sa modestie fut récompensée par un murmure d'applaudissemens, qui se fit entendre dans toute l'assemblée. Et le Roi, qui malgré sa jeunesse étoit sensible au plaisir d'avoir vaincu, suivit l'exemple de la Reine, & le combla de louanges. Au sortir de

cette assemblée, Guise fut abordé par plusieurs de ses amis, qui lui demanderent avec surprise, pourquoi il avoit parlé favorablement des fuyards de l'armée: » Croyez-vous, leur dit-il, qu'il soit juste de ruiner des gens pour un malheur qui leur est arrivé, & qui peut-être ne leur arrivera jamais. Un poltron décrié n'est jamais qu'un lâche, & la honte secrète qu'il ressent dans son âme peut l'engager à laver sa faute, si on feint de ne s'en être pas apperçu. Le courage est en effet une qualité d'accident, les circonstances le font perdre & le donnent. Cette maxime est d'autant plus sage dans la bouche d'un Général, qu'il est à la guerre, comme ailleurs, certains momens malheureux, où les plus grands courages, peu maîtres d'eux-mêmes, se trouvent quelquefois entraînés par des mouvemens involontaires à des actions, qu'ils voudroient dans la suite racheter de tout leur sang. Ce qui arriva à d'Osun, peut être cité pour exemple. Cet Officier servoit dans l'armée Catholique à la bataille de Dreux; & il avoit donné en Italie tant de marques d'une intrépidité extraordinaire, qu'elle

1562. étoit passée en proverbe. On ne pou-
voit mieux louer un vaillant homme
qu'en disant, il est brave comme
d'Ossun. Il combattoit sous les or-
dres du Connétable, & fut frappé
comme les autres de la terreur pani-
que, qui se répandit tout-à-coup sur
les troupes de ce Général : il regarde
de tous côtés, & ne voit que des
fuyards. Sans considérer qu'il peut
joindre les troupes du Maréchal de
Saint-André, ou celles du Duc de
Guise, il profite de la vigueur de son
cheval, & se sauve à toute bride jus-
qu'à Châtres; mais le lendemain ve-
nant à faire réflexion sur ce qui lui
étoit arrivé, & apprenant que la ba-
taille étoit gagnée, il conçut un si
grand désespoir qu'il se laissa mourir
de faim, malgré toutes les instances
du Duc de Guise & des principaux de
l'armée, qui allèrent le voir, & qui
firent tous leurs efforts pour l'obliger
à se pardonner à lui-même une faute
involontaire, & que les circonstances
pouvoient excuser.

Le gain de la bataille de Dreux,
qui avoit causé tant de joye à tout le
parti Catholique, n'avoit pas produit
le même effet sur l'esprit jaloux &

inquiet de la Reine mère : Guise étoit devenu le seul Chef des Catholiques , depuis la mort du Roi de Navarre & de Saint-André , & la captivité du Connétable : l'autorité n'étoit plus incertaine entre elle & lui ; il la possédoit toute entière , à cause de sa haute réputation , & des troupes que le Roi d'Espagne fournissoit à la France. Ce Prince craignant que les Protestans de ce Royaume ne se joignissent à ceux des Pays Bas , traitoit avec Guise , qui ne vouloit la paix comme lui , qu'après la destruction totale du parti Huguenot ; & ce dernier , assuré d'un appui aussi considérable , sembloit en toutes choses donner moins des avis que des ordres, que le Conseil approuvoit toujours sans restriction. Il commença d'abord par demander à la Reine, si elle vouloit donner la paix aux Protestans , aux conditions qu'ils avoient demandées ; & sur ce que cette Princesse répondit qu'on ne pouvoit les accorder sans exposer la Religion : déterminons-nous donc à la guerre , dit-il alors , mais une guerre vigoureuse & dont la fin prochaine soit celle des malheurs du peuple. Il fit décider dans le Conseil qu'il entrepren-

562. droit le siège d'Orléans, & quelques jours après il partit à la tête de l'armée pour investir cette Place.

La ville d'Orléans, Capitale du Duché de ce nom, étoit dès-lors une des plus grandes, des plus riches & des plus peuplées du Royaume; les Protestans y avoient mis une garnison nombreuse, & ceux de leur secte étant supérieurs dans la ville, les Bourgeois en état de porter les armes en leur faveur, valoient seuls une forte garnison. Le brave d'Andelot & les plus vaillans Chefs de son parti y commandoient, résolus de la défendre ou de s'ensévelir sous ses ruines. Cependant le Duc de Guise s'étoit promis de la prendre en un mois, & marchant ensuite contre l'Amiral, qu'il comptoit battre, finir la guerre en une campagne. Ces promesses étoient magnifiques; mais soit que pour des raisons secrètes ce dessein fût désagréable à la Reine, soit que le hasard seuls'opposât à son exécution, il fut traversé par toutes sortes d'accidens: le feu prit aux poudres de l'Arсенal de Paris, sans qu'on ait pû savoir comment, & consuma en un instant toutes les munitions de guer-

re destinées pour ce siège. On fit long-
 réms a tendre Guise après le canon, 15
 dont il avoit besoin pour le commen-
 cer, & lorsqu'il étoit sur le point de fai-
 re les premières approcher, Castelnau
 arrive de Blois, pour lui ordonner de
 la part de la Reine, qui y étoit alors,
 de lever le siège, d'aller en Normandie
 pour suivre l'Amiral, & donner du se-
 cours au Maréchal de Brissac, enfermé
 dans Rouen; ce Seigneur n'ayant point
 assez de troupes pour tenir la campa-
 gne, craignoit que l'armée de Coli-
 gni, grossie par les troupes Angloises,
 ne se rendit maîtresse du reste de la
 Normandie, & enfin de Rouen même.

Les représentations du Maréchal de
 Brissac avoient fait d'autant plus
 d'impression, que M. de Gonor son
 frère, sur-Intendant des Finances,
 les avoit fortement appuyées; de plus
 la Reine désiroit toujours la levée du
 siège. Castelnau parla au Duc de Gui-
 se en conséquence des ordres qu'il
 avoit reçûs; mais rien ne put détour-
 ner ce Prince de la résolution qu'il
 avoit prise d'emporter la Ville. Il ré-
 pondit à Castelnau que l'affaire dont
 il s'agissoit étoit d'assez grande impor-
 tance, pour mériter qu'on y pensât.

quelque tems , qu'il feroit ses réflexions , cependant qu'il vouloit lui faire voir son infanterie , qui étoit la plus belle & la plus aguerrie qu'on eût vûe en France : & l'ayant prié de le suivre , il se rendit avec lui à la tranchée du Fauxbourg du Portereau, où une partie de cette infanterie l'attendoit sans bruit , suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu. Elle étoit au nombre de quinze cens hommes , tant François qu'Espagnols, & soutenue par douze cent Cuirassiers. Castelnau qui croyoit qu'on le menoit à une revue, fut bien surpris de voir Guise mettre pied à terre , prendre ses armes , donner ses ordres , faire avancer quatre coulevrines & marcher tête baissée contre les Fauxbourgs. Les coulevrines ayant renversé les gabions & les tonneaux dont les ennemis s'étoient couverts , il les fit charger par ses soldats l'épée à la main ; ils emporterent le Fauxbourg après un combat très-opiniâtre, & si d'Andelot accouru au bruit de l'attaque , après avoir combattu avec sa valeur ordinaire , n'eût fait promptement hausser le pont levé, les vainqueurs mêlés avec les ennemis seroient entrés avec eux dans la ville.

Durant le fort du Combat , Guise

disoit à Castelnau; J'ai regret de ce ~~que le Maréchal de Brissac n'estoit ici.~~ Je crois qu'il prendroit plaisir à voir faire nos gens de pied, & qu'il les trouveroit bien mieux employés à prendre cette ville, & à délivrer M. le Connétable, qu'à traverser le Royaume pour courir après la cavalerie de l'Amiral, & la combattre avec une grande incertitude du succès. Ayant fait retirer ses troupes & distribuer de l'argent aux blessés suivant sa coutume, il se fit amener devant Castelnau les prisonniers faits sur les Alliés; s'informant d'abord de la santé du Connétable, ensuite de celle de d'Andelot: on lui répondit qu'il étoit toujours malade: Voilà, dit ce Prince, en parlant du dernier assaut, une bonne médecine pour le guérir, & s'adressant à Castelnau. » Un Gouverneur malade, dit-il, une partie de la garnison battue, l'autre effrayée, j'ai peine à quitter ce siège. »

Mais ne voulant point qu'on pût lui reprocher d'avoir hautement résisté à des ordres émanés du Roi, il fit assembler le lendemain le Conseil de guerre dans un jardin, & Castelnau y ayant été introduit, Guise lui dit d'exposer sa commission. Cet Officier

1562. parla avec tant de force du besoin présent que le Maréchal de Brissac avoit d'un prompt secours, & du risque que couroit la Normandie, que la plus grande partie du Conseil fut pour la levée du siège. Le Duc de Guise ne put s'empêcher de témoigner quelque chagrin de cette résolution si contraire à ses vûes, & prenant la parole à son tour : la prudence du Maréchal de Brissac est louable, dit-il : son dessein est de conserver au Roi une Province confiée en partie à ses soins ; son courage d'ailleurs souffre d'être si longtemps oisif dans une ville entourée d'ennemis qu'il n'est point en état de repousser ; les demandes dont je reconnois la justice sont appuyées des ordres du Roi : il semble qu'il ne nous reste plus qu'à lever le siège & à obéir : mais ne nous sera-t-il pas permis de représenter au Roi, que nous employerons moins de jours à prendre Orléans, qu'à faire les préparatifs nécessaires pour la marche des troupes en Normandie avec des vivres ; il faut habiller & chauffer les soldats, qui la plupart manquent de souliers. Intéressant ensuite tous les Officiers qui l'écoutoient, Guise ajouta que n'ayant

que l'infanterie pour traverser les plaines de Beaulieu, de Dreux & de Neubourg, l'Amiral dont on connoissoit la diligence & l'habileté, ne manqueroit pas de venir le chercher dans ces grandes plaines, l'attaquer & le combattre avec sa cavalerie qui étoit nombreuse, & à laquelle l'infanterie ne pouvoit résister dans un pays plat & découvert; que si l'Amiral ne vouloit pas combattre, il pourroit en cotoyant l'armée lui couper les vivres, l'obliger de se disperser, & revenant ensuite avec ses Huguenots aux environs de Paris, brûler les Fauxbourgs de cette ville, en épouvanter les habitans & les lieux voisins, les piller & les mettre à discrétion. De-là qui l'empêchera de marcher droit à Blois, d'y surprendre, ou du moins d'en déloger le Roi, & de rapporter enfin dans le cœur du Royaume une guerre cruelle, que la dernière victoire en avoit éloignée.

Le Duc de Guise ajouta, que si on vouloit bien au contraire lui laisser prendre Orléans, & détruire cet asyle des Huguenots, il marcheroit ensuite de cette conquête en Normandie, après avoir fortifié son armée du bas

1562.

& de l'arrière-ban du Royaume, & des troupes qui lui venoient de tous côtés. On en fera venir, dit-il, des extrémités des Provinces; leur nombre assutera la défaite de l'Amiral; nous tenons déjà le Prince de Condé prisonnier: la France se verra ainsi délivrée en un jour des auteurs & de la crainte de la guerre. Tout le Conseil revint à l'avis du Duc de Guise. Les Généraux ont presque toujours cet avantage; ils supposent ce qui leur plaît pour appuyer leur opinion, sans qu'on entreprenne souvent de les contredire. Le Duc de Guise voyant tout le monde revenu à son avis, reprit la parole pour dire, que quoiqu'il fût contraire à celui du Maréchal de Brislac, il n'en estimoit pas moins l'expérience de ce Général mais que n'ayant jamais combattu que contre des ennemis étrangers & éloignés du Royaume, il pouvoit ne pas considérer dans le véritable point de vue la nécessité d'un autre plan d'attaque & de défense, avec des ennemis domestiques; que tel étoit le malheur des guerres civiles, que le parti du Roi se trouvoit souvent obligé de emporiser, & de les traîner en longueur, parce qu'il

ne devoit jamais rien entreprendre, & sur-tout livrer la bataille, sans une certitude morale du succès. Le Duc avoit encore un autre objet, qui étoit de mettre le Roi en personne à la tête de son armée, afin qu'on ne dît plus *la guerre du Duc de Guise*; & sur ce qu'on lui disoit que c'étoit exposer ce jeune Monarque, il promit de le loger de telle manière, qu'il seroit autant en sûreté qu'au milieu de Paris, & que sa présence animant les troupes, on le verroit à la fin de l'été Roi paisible de la France, & délivré de la guerre civile.

Castelnau vint rapporter à la Reine ce qui avoit été agité dans le Conseil de guerre à Orléans; le Conseil du Roi approuva la résolution du premier. Le Maréchal de Brissac fut prié d'attendre le secours promis; le siège d'Orléans fut continué, & Guise fit donner un nouvel assaut. La rivière de Loire, qui coule le long des murailles de la Ville, la sépare du Faubourg du Portereau, & le pont qui fait la communication de l'un à l'autre, est gardé par le fort des Tourelles.

Guise qui s'étoit emparé des Faux-

1562. bourgs le jour de l'arrivée de Castelnau, se rendit maître du Fort en cette dernière attaque : la Ville étoit tellement serrée, qu'elle ne pouvoit tenir plus de vingt-quatre heures, lorsqu'il arriva un accident qui détruisit toutes les espérances des Catholiques, sauva Orléans d'une perte assurée, & rendit les Protestans plus redoutables que jamais.

Il y avoit dans le camp un Gentilhomme, nommé Poltrot de Merey, esprit sombre & couvert, toujours triste, inquiet, & à qui on pardonnoit une humeur si différente de celle des militaires, à cause de sa longue résidence en Espagne, où il avoit été conduit fort jeune. L'extrême Catholicité des Espagnols qu'il avoit eue pour exemple, ne l'avoit pas empêché de se faire Huguenot en arrivant en France; il servit d'abord dans les troupes rébelles de Jean de Parthenay, Seigneur de Soubise, Général des Réformés dans le Lyonois, qui lui ayant trouvé de l'intelligence pour les affaires, l'envoya, après la bataille de Dreux, pour celles de son parti vers le Prince de Condé, si l'on en croit les Réformés, & suivant les Catho-

ques, à dessein de se rendre au camp du Duc de Guise pour le tuer. Le Prince de Condé se trouvant prisonnier, Poltrot alla joindre l'Amiral, & lui exposa la commission dont le Seigneur de Soubise l'avoit chargé; Coligni l'ayant interrogé beaucoup sur la situation des Protestans en Dauphiné, & dans le Lyonnais, Poltrot répondit d'un air touché, que leur état étoit extrêmement à plaindre; les Catholiques qui y dominoient, les tourmentant sans relâche, & que cette triste situation ne pouvoit changer que par la mort du Duc de Guise. Il ajouta que ce Prince étoit à la vérité un des plus vaillans hommes du monde; mais qu'enfin il n'étoit ni invincible, ni immortel, & que son dessein étoit, s'il se trouvoit jamais dans une armée qui combattit contre lui, de le joindre, fût-il environné de cinquante mille hommes, & de tenter de lui ôter la vie. Cette animosité de Poltrot contre Guise ne pouvoit déplaire à son ennemi capital; de plus Coligni ne voyoit rien dans le projet du Gentilhomme qui fût blâmable; c'étoit un combat & non un assassinat, dont on lui parloit; l'audace du jeune

1562

homme parut lui plaire, il lui fit un présent, & le retint dans son armée.

Poltror avoit dans le cœur des sentimens différens de ceux qu'il avoit exposés à Coligni, & voyant que ce Général obligé de passer en Normandie, s'éloignoit pour long-tems du Duc de Guise, il se rendit dans l'armée de ce Prince. En arrivant il alla trouver un ami du Duc qu'il connoissoit, & lui dit que reconnoissant l'erreur de sa croyance, il venoit combattre sous les ordres du défenseur de la Religion Catholique; Guise le reçut avec son affabilité ordinaire, & entrant avec bonté dans le peu de fortune de ce jeune homme, il lui fit marquer un logis & lui donna sa table. Poltror feignant autant de reconnaissance qu'il en auroit dû avoir, ne quitta pas la personne du Duc, & dans une occasion il combattit avec tant de valeur, que ce Prince, ami zélé de tous les braves gens, augmenta ses bontés pour Poltror, & le voyoit avec plaisir à ses côtés. Ce monstre ne cherchoit cependant que l'instant de lui ôter la vie; mais jusques-là Guise avoit été si bien accompagné, qu'il n'avoit osé l'entreprendre. L'arrivée de la

Duchesse de Guise au camp lui donna le moyen d'exécuter son affreux dessein. 1562
 On vint avertir le Duc, qui devoit ce soir-là coucher hors de son quartier : il entreprit malheureusement le chemin sur la brune, accompagné de deux ou trois personnes seulement. Poltrot s'y trouva, & tout à coup on lui vit prendre le galop : quelqu'un lui ayant demandé où il alloit : *Je vais, dit-il, avertir la Duchesse de l'arrivée de M. de Guise ; mais s'arrêtant à quelque distance, il se cacha derrière une haye, & malgré l'obscurité, ayant reconnu le Duc à une plume blanche qu'il portoit, il lui tira un coup de pistolet dans l'épaule, & se sauva à toute bride sur un cheval d'Espagne, Guise se sentant blessé, s'écria : il y a long tems qu'on me gardoit ce coup : je le mérite, pour ne m'être pas précautionné.*

La surprise & la douleur l'empêchant de se tenir à cheval, on l'apporta tout sanglant dans sa tente. Elle fut sur le champ environnée d'Officiers & de soldats, désespérés de la blessure de leur Général, dont les cris de l'infortunée Duchesse de Guise leur apprenoit tout le danger.

Un grand nombre d'entr'eux passe-

rent la nuit à demander à chaque instant des nouvelles du Duc & à le voir; s'il étoit possible: quelques-uns ayant obtenu cette permission, s'en retournent satisfaits, & alloient encourager leurs camarades, en les assurant qu'il étoit encore en vie.

Pendant que tout étoit en alarme dans le camp du Duc de Guise, son assassin passa toute la nuit à courir dans les bois taillis, où il s'étoit sauvé; mais soit que l'horreur du crime qu'il venoit de commettre lui eût troublé l'esprit, soit qu'il n'eût pas reconnu avec assez d'attention les jours précédens le chemin qu'il devoit tenir dans la fuite, il se trouva le lendemain accablé de fatigue ainsi que son cheval, à une lieue du camp qu'il reconnut; mais ne pouvant avancer sans prendre de repos, il entra dans une grange; où le hasard avoit amené le Seurre, premier Secrétaire du Duc de Guise. L'aspect de cet homme qu'il avoit vu tant de fois avec son maître, le troubla au point, que l'autre s'en étant aperçu, le saisit sans aucune peine, & le remit entre les mains d'une troupe de soldats qui survinrent.

Aussi-tôt que la Cour fut informée

du malheur arrivé au Duc de Guise, le Roi & la Reine se rendirent au camp devant Orléans, & dans la tente du Duc; la Reine le voyant en cet état, parut sensiblement touchée; il alloit mourir, le rival étoit disparu, & cette Princesse ne voyoit plus en lui qu'un grand homme, lâchement assassiné. Malgré la précipitation de son arrivée, & la douleur qu'elle témoignoit, elle avoit quelque sujet de craindre qu'on ne l'accusât de la mort du Duc, à cause de la jalousie qu'elle avoit conçue contre lui, & sur tout de l'éloignement qu'elle avoit témoigné pour le siège d'Orléans qu'il continuoit malgré elle.

Cette Princesse crut donc devoir tout employer pour se mettre à l'abri des soupçons, & ayant fait amener Poltrot, elle voulut qu'on l'interrogât en présence des Princes, des Cardinaux & des autres Grands du Royaume; il déclara, dit-on, que c'étoit l'Amiral qui l'avoit porté à tuer le Duc de Guise, qu'il avoit eu de la peine à s'y résoudre, & même qu'étant déjà venu une fois dans le camp pour l'exécuter, il avoit été touché de repentir, voyant la grandeur d'ame

1562. du Duc de Guise, & la générosité qu'il lui témoignoit; mais que plusieurs de ses Ministres lui avoient représenté avec tant de force le danger que couvroient tous ses freres & leur Religion, si le siège d'Orléans s'achevoit, qu'il n'avoit pu résister à leurs instances, & que l'image qu'ils lui faisoient sans cesse de tant de Protestans persécutés dans tout le Royaume, condamnés à une mort cruelle dans plusieurs Provinces, leurs biens perdus, leurs femmes & leurs enfans dispersés, lui avoient formé une image moins supportable, que celle du crime qu'il alloit commettre, & du supplice qu'il devoit subir; disposition singulière du cœur de ce scélérat. Ce fut la pitié qui lui fournit des armes pour son crime, & contre ses remords.

L'Amiral ayant appris qu'on le chargeoit de l'assassinat du Duc de Guise, en eut d'autant plus de douleur; qu'il sçavoit combien un tel soupçon pouvoit nuire à sa personne & à son parti. Il écrivit à la Reine Régente, & en lui avouant qu'il ne pouvoit être fâché d'une mort qui ôtoit à la Religion réformée son plus redoutable ennemi, il protesta qu'il n'avoit jamais

parlé à Poltrot, & que son visage ne lui étoit pas même connu. Ce Seigneur demanda en même-temps que l'on gardât ce malheureux jusqu'à ce qu'il pût lui être confronté; ce qu'on refusa de faire. Poltrot quelques jours après, se rétracta de ce qu'il avoit avancé contre l'Amiral, qu'il chargea néanmoins une seconde fois, le jour de son supplice. Ces vacillations jetterent une grande obscurité sur cette affaire, aux yeux des gens désintéressés; car pour les Catholiques prévenus, ils continuèrent de regarder l'Amiral avec la même horreur que l'assassin du Duc de Guise. Beze, de son côté, fit une grande apologie, qu'il répandit dans toute la France & dans les Pays étrangers. Mais elle ne changea point les dispositions du grand nombre qui lui étoient peu favorables.

Les Chirurgiens qui avoient d'abord donné quelque espérance de la guérison du Duc de Guise, déclarerent qu'on ne devoit plus l'attendre, les balles dont il avoit été blessé étant empoisonnées. Quelques sots dirent qu'ils parloient ainsi pour couvrir leur ignorance; d'autres assurèrent que, dans le moment qu'ils visiterent la

562. **plai: du Duc, ce Prince se souvint d'une prédiction que lui avoit faite le même Astrologue, qui avoit annoncé la mort de Henri II. Cet homme lui dit en présence du Roi, qu'il seroit tué par derriere; de quoi le Duc s'étoit trouvé choqué, parce qu'il sembloit qu'on le soupçonnât de pouvoir fuir. Ce souvenir le troubla dans sa maladie, & fit, dit-on, empirer sa blessure. Ce Prince fut celui qui apprit la triste nouvelle de son état avec le plus de fermeté; & sentant sa mort prochaine, il s'y disposa par toutes les actions de piété qui sont en usage.**

La Reine mere l'avoit vu tous les jours depuis son arrivée au camp; ils avoient eu sur les affaires présentes autant de conférences, que l'état de Guise l'avoit pu permettre. Il avoit en ce temps-là l'espérance de guérir. Ne l'ayant plus, il changea de système, & après avoir dit à cette Princesse qu'il n'avoit point d'autre regret en quittant la vie, que de la perdre dans un temps où le Roi & elle pouvoient avoir quelque besoin de son service, il lui conseilla d'employer toutes choses pour faire la paix. On a vu pendant le siège d'Orléans, quel étoit son

son ardeur pour continuer la guerre , que c'étoit le seul moyen d'appaiser les troubles qui divisoient la France , qu'elle sçavoit bien qu'il ne lui avoit jamais donné d'autre conseil ; que dans le tems même où il croyoit pouvoir se rendre maître d'Orléans , il avoit été d'avis qu'on fît de nouvelles propositions d'accommodement aux Huguenots ; & qu'enfin tous ceux qui voudroient désormais la guerre , n'étoient ni bons François , ni bons serviteurs du Roi. Ou le Duc de Guise pensoit que lui seul étoit capable de faire la guerre aux Protestans avec succès , ou l'idée de la mort , en changeant entierement ses dispositions présentes , lui avoit fait oublier ses sentimens passés. On ne sçait aussi si l'Evêque de Riez , qui assista le Duc de Guise jusqu'au dernier soupir , & qui écrivit à Charles IX. ce que je vais rapporter de ce grand homme , n'avoit pas , à la priere de la Reine , ou par d'autres vûes , changé le sens de ses derniers conseils.

Le Duc s'étant débarrassé des affaires de l'Etat , songea à celles de sa famille , & se tourna vers sa femme , qui fondeoit en pleurs proche de son

1562.

lit : il lui rapplla le souvenir de l'amitié qu'il lui avoit toujours portée, lui recommandant l'éducation de leurs enfans communs , & lui donnant sur eux un pouvoir absolu, voulant qu'elle pût retrancher d'un tiers la part de celui dont elle auroit un sujet légitime d'être mécontente, pour en récompenser celui dont elle seroit plus satisfaite. Mais il la pria en même tems d'être équitable , & de conserver également pour eux tous les sentimens d'une mere tendre. » Adieu lui dit-il, » en lui serrant la main , je sens bien » qu'il ne me reste plus gueres de tems » à vous voir : souvenez-vous de moi, » sans désirer de venger ma mort. » Dieu nous ordonne de pardonner à » nos ennemis : Je suis celui à qui la » vengeance sembleroit plus permise, » & plus douce, Cependant je pardonne de tout mon cœur à celui qui m'a » si cruellement assassiné. Puis ayant fait approcher le jeune Prince de Joinville son fils aîné, il ne put s'empêcher d'être attendri à la vûe des larmes qu'il répandoit , & connoissant déjà sa fierté & son courage, il ne douta point que ce fils ne vengeât sa mort. Pour le retenir s'il étoit possible,

» Mon fils, lui dit-il, tu viens d'en
 » tendre ce que j'ai dit à ta mere, sur
 » le pardon que j'accorde à mon meur-
 » trier; pardonne de même à ceux qui
 » pourront être soupçonnés d'avoir
 » trempé dans ce crime : l'état où tu
 » me vois, te fera le reste de ta vie une
 » belle instruction de la vanité des
 » grandeurs de ce monde, toutes les
 » fois que tu te souviendras qu'un
 » grand Capitaine au milieu de son
 » armée n'a pu se défendre de la tra-
 » hison d'un simple soldat. Je ne dis
 » point ceci par vanité, mais pour te
 » faire mieux comprendre que ce qui
 » paroît le plus grand aux yeux des
 » hommes, n'est rien en effet, puis-
 » qu'il peut être détruit en un mo-
 » ment. J'ai eu de grandes charges,
 » dont j'ai toujours tâché de m'acquit-
 » ter comme je le devois : aye tou-
 » jours le même objet dans celles dont
 » il plaira au Roi & à la Reine de
 » t'honorer; mais surtout songe plu-
 » tôt à les mériter par tes services,
 » qu'à les obtenir par tes soins, & par
 » des intrigues qui sont bien souvent
 » criminelles. Aye, mon cher enfant,
 » toujours devant les yeux la crainte
 » de Dieu, & l'amour de la vertu;

1562. » mais souviens-toi que ces sentimens-
 » là ne s'apprennent & ne se conser-
 » vent que dans le commerce des gens
 » de bien ; fais-toi donc des amis qui
 » soient vertueux & fuis comme un
 » mal contagieux les compagnies dé-
 » réglées, dont la Cour n'est que trop
 » remplie, & où l'on excuse les plus
 » grands crimes sous le nom de folies
 » de la jeunesse ; Dieu en juge autre-
 » ment que les hommes. Je le prie de
 » tout mon cœur, qu'il te fasse la gra-
 » ce de suivre ces derniers avis que te
 » donne un pere mourant ; c'est tout
 » ce que je te souhaite en te donnant
 » ma bénédiction, & ce que je vais
 » lui demander dans le ciel, où j'es-
 » pere que sa bonté daignera me rece-
 » voir.

Ensuite regardant tous ses amis & ses freres qui gémissaient, il les remercia de leurs sentimens, & les pria de se consoler de sa mort ; & comme ils se récrioient sur cet horrible assassinat : » Je vous avoue, leur dit-il, » que j'en suis touché pour l'honneur » de la France ; je n'aurois jamais cru » qu'elle eût eu des hommes capables » de conseiller & de commettre une » action si noire ; mais Dieu de qui

» j'attens le pardon de mes fautes ,
 » nous commande de pardonner à nos
 » ennemis : je leur pardonne donc de
 » bon cœur , & je le prens à témoin
 » de la sincérité des intentions que
 » j'ai eues toute ma vie pour le bien &
 » pour le repos de ce Royaume. Pro-
 testations qui étoient sinceres sans
 doute , mais que peu d'hommes d'E-
 tat ont manqué de faire dans leurs der-
 niers momens ; soit qu'ils se soient
 imaginé que ce qu'ils avoient entre-
 pris pour leur propre grandeur & leur
 satisfaction particuliere , étoit relatif
 au bien de l'Etat confié à leur sagesse ,
 ou qu'ils ayent voulu par l'expression
 de ce sentiment prévenir la postérité
 contre les témoignages contraires de
 leurs contemporains.

Après s'être confessé à l'Evêque de
 Riez , il parla à ceux qui étoient pré-
 sents. Il leur témoigna des remords d'a-
 voir , lorsqu'il commandoit l'armée
 de France en Italie , fait mourir des
 soldats , *pour avoir pris un pain ou un*
morceau de lard , qui étoient , dit-il ,
rigueurs nécessaires pour la guerre , toute-
fois désagréables à Dieu. Quant aux der-
nières armes que j'ai prises , ajouta-t-il ,
j'invoque la bonté divine , en témoignage

1562. *que je n'y ai été conduit par aucun intérêt particulier, ni par ambition, ni par vengeance... Je vous prie de croire que l'inconvénient advenu à ceux de Vassi, est advenu contre ma volonté, car je n'y allai oncques avec intention de leur faire aucune offense : j'ai été défendeur, non agresseur. Et quand l'ardeur de ceux qui étoient avec moi, me voyant blessé, leur fit prendre les armes, je fis tout ce que je pus pour parer leurs coups, & garder que ce peuple ne reçût aucun ouerage. (V. les Mém. de Condé) in-4°. T. 4. p. 258.*

Le Duc de Guise fut sensiblement regretté de tous ceux à qui sa mort n'étoit point utile ; les soldats au milieu desquels il venoit de rendre les derniers soupirs, le pleurerent comme leur pere ; on les voyoit courir par tout le camp, se demandant l'un à l'autre où ils trouveroient désormais un Général comme celui qu'ils venoient de perdre ? qui est-ce qui s'exposeroit aux périls avant eux, & qui iroit reconnoître les brèches avant que de les envoyer à l'assaut ? qui viendrait désormais chercher les blessés & leur distribuer de l'argent de ses propres mains ? enfin qui les mettroit à couvert des rigueurs & de la dureté des

faisons aux dépens de son repos, & presque toujours de son bien? La douleur fut extrême à Paris, & générale dans tout le Royaume parmi les Catholiques. Sa famille après sa mort resta fort incommodée & chargée de dettes. Les poursuites des créanciers en cette occasion font les titres les plus glorieux, qu'un Prince long tems revêtu des premières Charges de l'Etat, & sage d'ailleurs, puisse laisser à la postérité.

Il eut au reste toutes les qualités que doivent avoir les grands hommes, & si l'on eut quelque sujet de lui reprocher, qu'il les avoit employées pour la plupart à sa propre élévation, il faut se souvenir que tel fut le malheur de son siècle, que l'ambition en étoit la vertu nécessaire. Il falloit dominer ou être accablé, vivre en maître à la Cour, ou demeurer oublié dans le fond d'une Province, exposé sans cesse aux caprices du plus fort.

Le Duc de Guise étoit né doux, bienfaisant, modéré : la situation de sa fortune, la nécessité de suivre le torrent des affaires, l'ambition, les conseils, lui firent commettre quel-

1562. quelquefois des actions violentes. Voilà pourquoi quelques-uns louent sa douceur avec raison, elle étoit son caractère naturel; pendant que d'autres ont blâmé sa rigueur avec justice, elle fut une suite naturelle de sa situation. On doit se souvenir aussi, pour diminuer ce que son ardeur pour l'autorité a pu répandre encore d'obscurité sur sa gloire, que jamais personne n'en a fait un plus noble usage, & qu'ayant fait la fortune d'un très-grand nombre de personnes, ceux-mêmes qui s'attachoient le plus à condamner sa conduite, ont été obligés de convenir qu'il n'avoit jamais avancé que des sujets d'un mérite supérieur & généralement reconnu. Il est vrai qu'en même temps qu'il s'attachoit à faire un choix avantageux au public, il ne négligeoit pas les moyens de s'assurer de ceux qu'il avoit avancés; c'est l'imitation de cette conduite qui rendit dans la suite son fils si formidable au Roi, il n'étoit environné que de femmes & de courtisans, & les Guise avoient les hommes. Le grand art que le premier employa pour se les assurer sans réserve, fut de se montrer ami sincère, & protecteur zélé, en quoi il

avoit peu de rivaux à la Cour. Il portoit l'attention jusqu'à voir tout par lui-même, lorsqu'il étoit question d'obliger; cette exactitude étoit la même à la guerre, allant toujours en personne, & plusieurs fois, reconnoître les places qu'il vouloit attaquer; ce qu'il faisoit mieux qu'aucun homme de son siècle. Ce Prince écrivoit aussi toutes ses dépêches de sa propre main, & passoit quelquefois des nuits entières à ce travail. Un jour durant le siège de Thionville, Montluc l'étant venu chercher à son logis, & y ayant rencontré Bourdillon, depuis Maréchal de France, il lui demanda où étoit Monsieur de Guise: Bourdillon lui répondit qu'il écrivoit. Alors Montluc, qui venoit pour quelques affaires pressées, dit avec sa vivacité Gasconne: *au diable les écritures, il semble qu'il veuille épargner ses Secrétaires; c'est dommage qu'il n'est Greffier du Parlement de Paris, car il gagneroit plus que Tillet & tous les autres.* Guise qui l'entendit d'une petite chambre voisine, sortit & lui dit avec douceur: *eh bien, Montluc, crois-tu que je serois bon à être Greffier?* Il lui donna ensuite ses ordres avec toute la dignité

1562. d'un Général. Cette honnêteté & cette douceur qu'il témoignoit dans les occasions où il auroit pu se plaindre de trop de familiarité ne se démentoit pas même, quand on osoit en venir à lui manquer de respect, & aucun Grand ne fut plus attentif à ne rien dire qui pût blesser ses inférieurs. Il étoit néanmoins vif & bouillant; mais si cette humeur lui faisoit commettre quelque faute, la réparation étoit prompte & glorieuse pour l'offensé.

Le Duc de Guise avoit un caractère de modération, qui lui donnoit les moyens de paroître plus grand, en lui attachant tous ceux qui l'approchoient. Il avoit eu l'art d'inspirer à ses partisans le même zèle pour la Religion Catholique qu'il avoit lui-même : c'étoit un moyen de se les attacher plus sûrement. On a vu comme Montluc, dont la fortune étoit l'ouvrage du Duc de Guise, avoit d'ardeur contre les Huguenots, & pour les intérêts de son bienfaiteur. On lui dit qu'un Gentilhomme, nommé S. Jal, se plaignoit de ce qu'il lui avoit donné un coup de plat d'épée le jour de la bataille de Renty, parce qu'il se pressoit

trop d'aller aux ennemis, & avoit
 quitté son rang : Guise s'en souvint, 150
 & promit de satisfaire le Gentilhom-
 me. En effet l'ayant rencontré dans la
 tente du Roi, il lui dit devant toute
 l'assemblée : « Monsieur de Saint-Jal,
 « vous ne devez point être fâché du
 « coup d'épée qu'il m'est échappé de
 « vous donner, puisque bien loin de
 « vous être désavantageux, il fait
 « voir combien vous aviez d'ardeur
 « pour aller au combat : j'en prends à
 « témoin tous ces Messieurs qui sont
 « ici, & je vous prie que nous vivions
 « amis comme auparavant. Dans une
 « autre occasion ce Prince avoit offert
 « de tirer l'épée contre un de ses Offi-
 « ciers, qui croyoit avoir quelque sujet
 « de mécontentement ; tous les Militai-
 « res de son tems lui rendirent cette jus-
 « tice, que personne de son rang ne
 « connoit mieux les regles de l'honneur,
 « & se s'exposoit de meilleure grace pour
 « défendre le sien, ainsi que la réputa-
 « tion de ses amis. Les duels étoient de
 « son tems, fort en vogue en France ; il
 « en plaçoit la principe, & les suites,
 « pendant qu'il en permettoit l'usage,
 « & défendant même, comme on l'a vu,
 « les Officiers poursuivis pour ce fait.

1562. Lui-même voulut faire un duel, qui eût été bien funeste à la France. Le Roi de Navarre, après la conjuration d'Amboise, lui envoya un défi : il avoit pour second le Prince de Condé; le Duc de Guise prit pour le sien le Grand Prieur de France son frère; mais la Reine mere & le Connétable vinrent à bout d'empêcher ce combat, au grand regret de Condé surtout, qui ne respiroit que la vengeance.

Le Duc de Guise fit ensuite de profondes réflexions sur le danger où il s'étoit exposé, non à cause de sa vie qu'il auroit sçu défendre avec courage ou perdre avec gloire, mais par rapport à la haine des François qu'il se seroit attirée, s'il eût trappé ses mains dans le sang de deux de leurs Princes, dans une occurrence où il s'agissoit d'intérêts particuliers, d'ambition, & de dispute sur l'autorité. Il se promit d'être à cet égard plus circonspect; & on s'en aperçut peu de tems après la mort de ce Prince qui fut tué au siège de Rouen. Plusieurs parurent craindre que l'armée du Roi ne se débandât, n'étant plus commandée par un Prince de Sang, & l'on dit même à la Reine que la plupart des Officiers

parloient d'aller trouver le Prince de Condé. Guise témoin de ce discours, lui dit : Madame, ne craignez rien; le nombre de ceux qui quitteront votre armée sera bien petit; encore ce seront des gens tels que nous gagnerons à les perdre. Les traîtres ne font que nuire où ils sont : mais s'il s'en trouve ici, & que je les découvre, je les tiendrai si courts, & je les ferai si bien veiller, qu'ils n'oseront seulement faire trembler une feuille d'arbre. Il parloit ainsi, sans doute, pour conformer ses discours aux figures gasconnes que les gens du parti de Navarre employoient. La même intrépidité qu'il témoignoit pour les affaires publiques, l'accompagnoit dans les accidens où sa personne étoit intéressée. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, & lui trouvant un air embarrassé & timide; cet homme-là, dit-il, en ployant les épaules, ne me tuera jamais, ce n'est pas la peine de l'arrêter. Ce fut cette sécurité & cette trop grande confiance qui à la fin lui coûtèrent la vie.

Ce Prince se plaignoit un jour des troubles qui s'élevoient dans l'Etat,

1562.

& de l'injustice de ceux qui lui en imputoient les tristes suites : Montluc, dont il étoit l'idole, lui dit en présence de plusieurs grands Seigneurs, qu'il n'y avoit point d'autres causes de tous ces maux, que l'ambition du Roi de Navarre qui portoit envie aux grandes actions du Duc de Guise, & qui se plaignoit par tout de ce qu'il avoit usurpé sur lui le gouvernement de l'Etat. » Il s'en est même ouvert à moi, continua Montluc, lorsque je passai à Nerac : sur quoi je lui ai répondu que s'il avoit de si grandes prétentions, il falloit qu'un beau matin vous les examinassiez chacun avec une bonne épée à la main, & que j'étois assuré que vous ne me dédiriez pas.

Guise qui prévoyoit bien les conséquences d'un tel discours rendu public, lui répondit froidement : *Montluc, avez-vous un ordre signé du Roi de Navarre pour me parler de la sorte ?* Et Montluc étonné ayant répondu que non, qu'il avoit imaginé cela lui même. » Il vous semble, reprit Guise, être encore en Piémont, vous divertissant à faire battre vos soldats les uns contre les autres. Apprenez que

» le Roi de Navarre & moi ne som-
 » mes pas nés pour exercer votre ima- 156
 » gination. Je ne crois point avoir de
 » différend avec ce Prince, ni qu'il se
 » plaigne de moi : je l'ai toujours re-
 » gardé comme très-brave & très-vail-
 » lant ; il sçait aussi que je ne suis pas
 » les occasions. Quand il me fera sça-
 » voir de ses nouvelles, je lui donne-
 » rai des miennes.

On a vu que depuis il se réconcilia
 sincèrement avec le Roi de Navarre.
 Ce discours de Montluc, qui étoit
 une suite de ses dispositions particu-
 lieres, fait connoître quels étoient
 alors les sentimens d'une partie de la
 Noblesse Françoisé qui donnoit un
 droit égal pour prétendre au Gouver-
 nement de l'Etat, à un Prince étran-
 ger comme Guise, & au premier de
 leurs Princes tel que le Roi de Navar-
 re. Tous les hommes de lettres de son
 temps lui firent à l'envi des épitaphes,
 qui sont encore entre les mains de
 tout le monde. On peut quelquefois
 tirer une conséquence avantageuse
 d'un Grand loué après sa mort. Mais
 si c'est un grand honneur d'être loué
 par un homme qui mérite lui-même
 beaucoup de louanges, & que la dis-

562. préférence d'intérêts & de sentimens rend plus clair-voyant sur nos démarches, rien n'est plus glorieux à la mémoire de Guise, que les vers qui ont été faits en son honneur par l'illustre Chancelier de l'Hôpital, confident de la Reine mere, & par cette raison souvent opposée au Duc de Guise. Mais ce qui ajoute encore au témoignage de ce Magistrat, fut celui de tous les François Catholiques, des Italiens, des Allemands, & des Espagnols même, nation la plus lente à décider sur les honneurs, & la plus capable de juger des vertus. Ils le nommoient toujours le grand Duc de Guise, titre qu'ils ont accordé à peu de leurs plus fameux Généraux. Dans l'entrevue de Bayonne, qui fut deux ans après sa mort, ils témoignèrent un empressement extraordinaire pour voir sa veuve, qui étoit venue avec le Prince de Joinville son fils : ils leur rendirent tous les honneurs possibles, ne les appelant jamais que la *Muger y Hijo d'acquel grand Ducque de Guisa*.

Son corps fut apporté aux Chartreux & de là à Notre-Dame, où on lui fit de magnifiques funérailles, avant que de le conduire à Joinville

où il fut enterré. Le malheureux Pol-
trot fut puni du même supplice que ^{15.}
ceux qui ont attenté à la personne Sa-
crée de nos Rois. Mais ce ne fut que
la moindre vengeance qui fut prise de
ce crime, & l'on peut dire que jamais
une seule mort n'a fait tant couler de
sang, ni entraîné un si grand nombre
d'illustres victimes.

Ainsi mourut un homme, qui après
avoir conservé & pris les plus fameu-
ses Places de l'Europe, gagné des ba-
tailles, conquis des Provinces, don-
né des Gouvernemens & des Com-
mandemens d'armées, fait le destin
de deux Rois, de la Cour & de la
Nation entière, & laissé une famille
illustre & nombreuse, ne jouira dans
les siècles à venir que du rang que lui
ont donné cinq à six hommes de Let-
tres, inférieurs sans doute à tout ce
qui lui étoit attaché, & peut-être
malgré son goût pour les talens, les
moindres objets de son attention &
de ses bienfaits. Que les Rois, les
Ministres, & tous les Grands devroient
donc protéger les gens de Lettres,
qui seuls peuvent les préserver d'un
oubli éternel ! C'est à eux seuls que

546 F R A N Ç O I S , &c.
la gloire de leur nom est confiée :
1562. toutes leurs actions , bonnes ou mau-
vaises ressortissent au tribunal des
Sçavans , pour en faire passer le sou-
venir à la postérité.

Fin du dixième Tome.



T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

A D A M, Ecuyer du Duc de Guise, page 264

Albe (le Duc d') va au siège de Metz, 330. se campe à l'Abbaye de Saint Arnould, 332. décampe pendant la nuit,

Albon de Saint - André (Jacques d') ³⁴⁷
Maréchal de France, se soumet aux Guise,
397. & suiv. Son caractère; comment &
combien utile à leur parti, *ibid.* & *suiv.*
Se lie au Connétable; ses débauches à la
Cour d'Henri II. **437**, & *suiv.* Se retire
de la Cour, **442.** découvre le secret du
Duc de Guise, **458.** propose de faire périr
la Reine mere, **462.** quitte la Cour, **477.**
Se trouve à la bataille de Dreux, **495.**
meurt, 506

Albret (Jeanne d') 433

Alençon (le Duc d') aimé de la Duchesse d'Angoulême, 16. s'en retourne à Alençon, 17. Son mariage, 27. est contraire au Connétable de Bourbon, 62. considéré

- du Roi, 63. Sa dispute avec le Connétable de Bourbon, 64. commande l'avant-garde, 65. se joint au Maréchal de Châtillon & à Boniver, 70
- Alvians* (L') Commandant des Vénitiens est défait, 35
- Amboise* (le Cardinal de) 22. écrit à Anne de France, *ibid.* Gouverneur de Milan, 170
- Amboise*, conjuration qui s'y forme; la cause, 399, & *suis.* Carnage qui s'y fait, 404
- Amboise* (Bussi d'); paroles qu'il adresse au Duc de Guise, 273
- Angers*, est surpris, 482
- Anglois*, assiègent Hédin 275. Ils en levent le siège, & repassent en Angleterre, 276. font le dégât en Picardie & près de Paris, 283. Assiègent Montreuil, 301. Leurs regrets au sujet de la perte de Calais, 371
- Angoulesme* (la Duchesse d') sa naissance, 12. son indignation contre le Connétable, 47. 50
- Angoulesme* (François Comte d') comment regardé à la Cour, 29
- Voyez* François I.
- Antoine* de Bourbon, Roi de Navarre, son tempéramment, 392. se rend chez la Reine; paroles que lui adresse cette Princesse, 427. renonce à la Régence; se réconcilie avec les Guise, 428. Sa querelle avec le Duc de Guise, 434. favorise les Huguenots, 442. se lie avec le Duc de Guise; quitte le parti des Huguenots, 443. insulté par eux, & sollicité par les

DES MATIERES 549

Espagnols , il entreprend de chasser de Paris le Prince de Condé , 444. Ecrit au Duc de Guise , 445. pourquoi il se rend à Paris , 450. Est touché de la remontrance de la Reine , 454. Se détermine à l'emmenner à Paris , 455. consent à l'enlèvement de cette Princesse , 464. change de sentiment , & lui découvre tout ce qui se tra-
moit contr'elle , 467. Va à Meaux , *ibid*. commande une armée , n'ose attaquer le Prince de Condé , & consent à un accom-
modement , 471. Sa tendresse pour son frere , 472. Conçoit de la jalousie contre le Duc de Guise , & renoue amitié avec la Reine , 475. Va trouver le Roi à Vin-
cennes , 483. S'oppose au pillage de Rouen , *ibid*. sa mort , 484. défi qu'il avoit fait au Duc de Guise , 540

Ardentin , Secrétaire du Connétable , ses let-
tres sont arrêtées , 416. son avis contre les Guise , 437

Argouges (D') attaché au Connétable de Bourbon , 100

Arscot (le Duc d') prisonnier de guerre à Vincennes , 391

Assemblée convoquée à Saint Germain ; Edit qui y fut rendu , 404

Aubespine (L') Secrétaire d'Etat , requête dont il fait la lecture , 412

Avila (Dom Louis d') Capitaine Espagnol , pour quelle-raison il fait peindre dans sa maison de Campagne la bataille donnée à la vue de Metz , 350

Aumale (le Duc d') va commander en Nor-
mandie , 470

Ossun (D') Officier ; sa réputation en Italie ,

309. prend la fuite à la bataille de Dreux,
 & se laisse mourir de faim , 510
Amirante (Eléonore d') sœur de l'Empereur , 98

B

- B** ARBEROUSSE (Frederic) ses cruautés
 à Milan , 210
Barri (Jean du) Seigneur de la Renaudie ,
 Chef de la conjuration d'Amboise , 400.
 est tué , 403. convaincu de faux , il avoit
 été sauvé du supplice par le Duc de Guise ,
ibid.
Bataille de Marignan , 47. de Pavie , 176.
 de Dreux , 494
Bayard (le Chevalier) arrête le Comte de
 Nassau devant Mezieres , 63. apaise le
 ressentiment du Duc de Bourbon , 77.
 Représentations qu'il lui fait , 79. est
 blessé à mort , 132. Action où il bat la
 Gendarmerie du Pape , 261
Beaujeu (Sire de) 101
Benil (Louis de) Comte de Sancerre , se
 jette dans Saint Dizier , 301. pourquoi il
 traite avec l'Empereur , 303
Berge (Théodore de) ses exhortations au
 Prince de Condé , 480. son apologie fait
 peu de progrès , 527
Blois , Rendez-vous des Conjurés contre les
 Guise , 403. pris d'assaut , 482
Bonivet (l'Amiral) son caractère , 2. 55.
 Son attachement pour la Régence , 3. ses
 succès en Allemagne 4. s'expose telle-
 ment à la bataille de Pavie , qu'il y est
 tué , *ibid.* évite de paroître devant le
 Connétable , 65. s'oppose à la poursuite

DES MATIERES. 551

de Charles V. par ordre de la Reine, 70. Va en Guyenne, s'empare de Fontarabie, & revient en France, 71. Va trouver le Duc de Bourbon de la part de la Reine Régente, 79. devient amoureux de la Duchesse d'Alençon, 83. Conseil qu'il donne à la Reine Régente, 96. sollicite qu'on arrête le Duc de Bourbon, 111. est fait chef de l'armée en Italie, 118. marche à son arrivée vers l'ennemi, 131, est battu, 132. avis auquel il s'oppose, 174. est couvert de blessures & dépouillé par les soldats, 186

Bouillon (Henriette de), pourquoi proposée en mariage à Damville, 381

Bourbon (Charles Duc de); cause de sa funeste désertion chez les ennemis de sa partie, 6. ses qualités, 7. 48. son origine, 8. se rend à Tours, 30. Éloges que le Roi lui donne, 36. Se retire dans ses terres, & revient à la Cour pour féliciter François I. 37. Est fait Connétable, son âge, *ibid.* Son chagrin contre le Chancelier du Prat, 41. Se rend à Lyon, 43. commande l'avant-garde, arrête les Suisses à la bataille de Marignan, 46. 47. est fait Viceroi du Milanez; mauvais effets de son absence, 47. Sa conduite à l'égard de la Noblesse Italienne; rapports faits contre lui, 49. Ses avis au Roi sont méprisés, 50. Demande au Roi la permission de revenir en France, son départ de Milan, est regretté, 51. son discours au Roi, 52. Va saluer la Reine mère, 53. Se dispose à quitter la Cour, 54. conditions sous lesquelles il consent d'y rester, 55. se moc-

que de l'union de la Reine & de Bonivet, 56. Son dépit contre la Reine, 57. annonce à François I. la naissance de son fils, 59. Rejouissance qui se fait à cette occasion, *ibid.* Sa dispute avec le Duc d'Alençon, 64. Refuse de se trouver au Conseil, 65. Ses vifs reproches au Duc d'Alençon, 66. va prendre congé du Roi, 67. Sa réponse aux conseils de ses amis, 68. se rend à leurs instances, 69. Sa réconciliation avec le Duc d'Alençon, *ibid.* Villes dont il s'empare, 71. Prend congé du Roi, se retire à Moulins. 73. Sa réponse à Anne de France, 74, 82. Est Chef d'un parti considérable à la Cour, 76. Sa réponse au Duc de Vendôme, 77. rejette les sentimens de la Régente, 84. Revient à la Cour, 85. assemble son Conseil, & fait examiner son contrat de mariage avec la Princesse Suzanne, 86. choisit pour Avocat Montholon, 87. sollicite l'équité du Roi, & se retire, 92. Sa réponse à un Seigneur envoyé de la part de la Reine Régente, 93. Fait éclater sa colere, & demande la Princesse Renée en mariage, 94. Retourne à Moulins, 95. Sa révolte, 97. son Traité avec l'Empereur, 98. sa colere contre Popillon, 100. Se fait absoudre de son serment, & promet de rompre son engagement, *ibid.* Son désespoir, & ratifie son Traité avec l'Empereur, 102. Remercie Anne de France de ses bontés, 103. Sa résolution de quitter la France, *ibid.* sa conspiration est découverte, 105. s'ouvre à Pomperant, 108. Promesses qu'il lui fait, 109. Attend
le

le Roi à Moulins, 110. Feint une maladie. *ibid.* Promesse que lui fait le Roi, 112. Prend la route de Lyon, 113. Va au Château de Chatelle, consulte Pomperant, 114. Pourquoi il fait venir Jacques Hurault, Evêque d'Autun, s'avance pour passer le Rhône, 115. rebrousse chemin, *ibid.* arrive dans le Trentin, 116. Sa réponse à l'Envoyé du Roi, 118. refuse l'Ordre de la Toison d'Or de l'Empereur, *ibid.* est déclaré criminel de Leze-Majesté, 119. Arrêt qui le bannit & confisque ses biens, 121. révision de son procès, 122. crimes qu'on lui impute, *ibid.* & *suiv.* Poursuit & bat Bonivet, 132. son avis aux Généraux Espagnols, 133. demande à passer les Alpes, 134. son projet est approuvé, 135. son zele se refroidit, 136. son mérite lui fait des ennemis, 137. son entrée en Provence, 138. son dessein, 139. pourquoi il quitte la Provence, 141. propose d'assiéger Marseille, 142. siège de cette ville, 143. veut donner l'assaut, 146. difficultés qu'il y trouve, *ibid.* entreprend inutilement de surprendre la ville, 147. Ordonne l'assaut, que les troupes refusent, 149. fait des menaces aux Espagnols, & au Marquis de Pescaire, 150. leve le siège, 151. Veut gagner les Alpes, est atteint; entre dans le Milanez, 153, 154. marche vers Lodi, 156. quitte l'armée; Cours où il se rend, 158. Projette de lever une armée en Allemagne, 159. Sa réponse à l'Envoyé de l'Empereur, 163. se plaint de Pescaire, 165. récep-

tion que lui fait le Comte de Lannoi, 165. son arrivée au camp des Impériaux, 166. découvre une conspiration, 169. apaise le murmure des troupes, 171. se rend maître du Château de Mirabel, 180. Dégage Pavie, vient au secours de Pescaire, 184. essaie de joindre Bonivet, *ibid.* déplore le malheur du Roi; ses plaintes contre Bonivet, 186. ses respects au Roi, 187. Son mécontentement contre le Viceroy de Naples; confidence qu'il fait au Marquis de Pescaire, son départ pour l'Espagne, 193. comment reçu de l'Empereur, 194. Ses plaintes à la Cour de Madrid, 198. sous quelles conditions fait seul Général des armées de l'Empereur, 203. part d'Espagne, se rend à Milan, 204. harangue des habitans à son entrée, 206. sa réponse aux Milanois, 211. représentation qui lui est faite, 212. distribue l'argent aux soldats, 213. sert les desseins secrets de l'Empereur, 214. ferme les yeux sur le désordre des troupes, 216. se rend maître du Château de Milan, 218. insulte qu'il reçoit de ses soldats, 224. sous quelles conditions il rend la liberté à Moroné, 226. se joint à Fronsberg, *ibid.* a dessein d'attaquer Florence, 227. abandonne Florence, & marche pour s'emparer de Rome, 230. Son discours aux troupes, 231. éloges que lui font ses soldats, 232. Chanson composée à son sujet, *ibid.* amuse le Pape; son intelligence avec le Comte de Lannoi; son arrivée dans les prairies de Rome, 234. envoie demander au Pape le passage par Rome, qui le re-

DES MATIERES. 555

- fufe , 236. Les soldats le pressent de les
 conduire à l'assaut , 237. discours qu'on
 lui fait tenir , 238. monte le premier à
 l'assaut ; sa mort , 240. son corps est ex-
 posé , 245. est honoré de ses amis & de
 ses ennemis , *ibid.* Le bruit de sa mort
 se répand dans Paris ; outrage fait à sa
 mémoire , 246. Son corps est déposé au
 Château de Gayette , où l'Empereur lui
 fait élever un tombeau , 247. est enri-
 chi , *ibid.* épitaphe que lui font les Es-
 pagnols , 251
Bourbon (Archambault de) ; Rois qui por-
 tent ce nom , 8
Bourbon (Beatrix de) , fille du précédent ,
ibid.
Bourbon (Jean de) premier du nom , Rois
 sous lesquels il se distingua , *ibid.*
Bourbon (Gilbert de) Comte de Montpen-
 sier , Viceroy de Naples , 9
Bourbon (Pierre Duc de) , 10. sa mort ,
 16
Bourbon (Anne Duchesse de) consent ta-
 citement au mariage de sa fille avec le
 Comte de Montpensier , 25. sa mort ,
 35
Bourbon (Antoinette de) son mariage ,
 254
Bourbon (François de) Comte de Ven-
 dôme. 254
Bourbon (le Cardinal de) , ordre dont il
 est chargé , 451. on lui ôte le gouverne-
 ment de Paris , 470
Bourdillon , Maréchal de France , 537. sa
 réponse à Montluc , *ibid.*
Bourgoigne (Charles Duc de) ; bataille où

556. T A B L E

il est défait ,	255
<i>Brandebourg</i> (Albert Marquis de) à la tête d'une armée qu'il employoit au plus offrant ; ravage que font ses soldats aux environs de Metz , 328. s'offre au Roi pour combattre pour lui , <i>ibid.</i> tente d'entrer dans cette Ville , 329. est regardé comme ennemi de la France , 332. défait le Duc d'Aumale ; traite avec l'Empereur , & se campe au mont Saint Martin , <i>ibid.</i> est obligé de fuir , 341	
<i>Brantome</i> , décrit le tombeau du Connétable de Bourbon ,	247
<i>Bretanniere</i> (Pierre de la) , Seigneur de Wartj ,	113
<i>Brexé</i> (le Maréchal de) , Gouverneur de Normandie ,	109
<i>Brissac</i> (le Seigneur de) , va à Vitri pour harceler les troupes Impériales , 302. est fait Gouverneur de Paris , 470. enfermé dans Rouen , demande du secours , 513. on le prie d'attendre ,	519
<i>Brosse</i> (La) , va aux funérailles de François II.	419

C

C ALAIS , conquise par Edouard , 366. est assiégée , <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> pourquoi regardée comme appartenante aux Espagnols ; force de sa situation , 367. est prise sur les Anglois ,	370
<i>Caraffe</i> (Cardinal) , neveu de Paul IV. Treve qu'il rompt , 353. son caractère ,	359
<i>Castelnau</i> , ordre qu'il donne au Duc de Guise de la part de la Reine , 513. est	

DES MATIÈRES. 557

témoin d'une action , 514. remontre au Conseil le besoin que le Maréchal de Brissac avoit d'un prompt secours , 515 ,

516

Cateau-Cambresis , on y tient des conférences pour la paix , 385. le Traité de paix y est ratifié , 395

Catherine de Médicis , sous le nom de Régente , favorise les Princes du Sang , 389. ensuite se lie avec les Guise , 393. Sa politique à l'égard des partis qui partageoient la Cour , 410 , 411. Sa haine contre le Prince de Condé , le Roi de Navarre & le Duc de Guise , 421. sujet de ses pleurs , 424. elle envoie chercher le Chancelier de l'Hôpital , *ibid.* se détache du Duc de Guise , 426. Discours qu'elle tient au Roi de Navarre , *ibid.* & *suiv.* Mande le Connétable , 431. Envoie le Prince de Condé à la Fere , 432. Sa conduite à l'égard des Catholiques & des Huguenots , 436. S'unit au Prince de Condé & à l'Amiral , 442. envoie dire à ce Prince de sortir de Paris , 451. ses plaintes aux Seigneurs mécontents , 453. paroles qu'elle adresse au Roi de Navarre , 454. suit le Roi à Paris ; écrit au Prince de Condé , 455. Ses intrigues , 458. met le Légat dans ses intérêts , 459. est avertie de ce qui se trame contr'elle ; emmene le Roi à Vincennes , puis à Monceaux , 463. ensuite à Meaux ; comment elle fut une des causes de la guerre civile , 466. Traite les Huguenots comme des rebelles , 468. Entrevue où elle se rend , 471. profite du retour du

- Roi de Navarre, 475. Propose au Duc de Guise de se retirer de la Cour, *ibid.* Pourquoi elle envoie des Couriers dans les Provinces, 507. craint d'accorder la paix aux Protestans, 511. est touchée de l'état du Duc de Guise, 525. pourquoi elle se fait amener Poltrot, *ibid.* empêche le duel du Duc de Guise appelé par le Roi de Navarre, 540
- Ceres** (Rentio), Seigneur Italien, avantage qu'il emporte sur les Impériaux, 145. action où il se trouve, 236 & *suiv.*
- Chabannes** (le Maréchal de); son avis, 70. Son respect pour le Duc de Bourbon, 124. son mécontentement contre la Reine Régente, 130. éclate en reproches contre le Chancelier du Prat, *ibid.* Assemble l'armée dans le voisinage d'Avignon, 138. défait l'arrière-garde du Duc de Bourbon, 153. Ses représentations au Roi, 173. son avis est goûté, 174. sa mort, 183
- Chabannes** (Antoine de) Evêque du Pui, pourquoi emprisonné, 130
- Chabot** (Philippe de) Seigneur de Brion, ranime le courage des habitans de Marseille, 145
- Chalons** (Philibert de), Prince d'Orange, commande l'armée Impériale, 244. assiége le Château Saint-Ange, 245
- Charles V.** Empereur, prend Tournai, 70. refuse la paix, 71. Ses alarmes; fait révolter le Connétable de Bourbon, 97. Assemble une armée formidable, dont il destinoit le commandement à ce Prince, 134. S'oppose à l'avis du Marquis de

DES MATIERES 559

Pescaire , 137 & 138. cède aux desirs du Roi d'Angleterre , & aux instances du Duc de Bourbon ; envoie complimenter ce Prince , 163. dépêche des ordres au Viceroi de Naples en faveur du Duc de Bourbon , 165. fait chercher un logement à ce Prince , 194. Réponse que lui fait un Seigneur Espagnol contraint de céder son Palais , *ibid.* Calme le Duc de Bourbon , 198. accorde une treve au Pape , 233. fait condamner Luther dans la Diète de Vormes , & attaque François I. en Italie , 274. Menace la Bourgogne , 280. cause des violences qu'il y permet , 286. intérêts qu'il soutient à Cambrai , 291. insulte qu'il fait aux François dans une harangue , 293. est chassé de la Provence , 295. est repoussé & attaqué dans ses Etats , 298. Assiege en vain Landreci , 300. avance dans la Champagne ; assiege Saint-Dizier , 301. s'en rend maître par subtilité , 303. s'empare de Château-Thierry ; marche vers Paris , & fait acheter la paix au Roi , 304. Ce qu'il dit sur l'inconstance de sa fortune , 313. réputé le Prince le plus attentif à ses intérêts , & le plus politique de son tems , 320. combien touché de la perte de Metz , Toul & Verdun ; tente en vain de reprendre Metz , 321. qu'il assiege , 323. bat la ville , 334. veut donner un assaut , 340. son chagrin sur la lâcheté de ses soldats ; assemble son conseil , *ibid.* est obligé de lever le siege ; se retire à Thionville , 341. marche au secours du Château de Renti , 346. Sa

- fatuité après la perte de la bataille, 350
- Charles IX.** se rend à Paris, 455. marque sa colere contre le Prince de Condé, 473. est présent au siège de Boutges, 483. accompagné de la Reine sa mere, entre dans Rouen, & fait arrêter les Chefs de la révolte, 489. comble de louanges le Duc de Guise, 508. se rend au camp devant Orléans, 525
- Chartres** (le Vidame de) 323. sa conjuration, 399. accusé d'avoir trempé dans celle d'Amboise, 414
- Chateaubriant** (Mademoiselle de) procure à la Cour les plaisirs & la galanterie, 106
- Chastel** (Tannegui du), avoit fait les funérailles de Charles VI à ses dépens, 430
- Chatillon** (le Maréchal de), son caractère, 61. ses ordres de la part de la Régente, 70. cause de sa surprise, 129
- Chatillon** (l'Amiral de), sa haine contre le Duc de Guise, 351. cause de cette haine, *ibid.* à quel excès elle le porta, 352
- Chatillon** (le Cardinal de), conférence où il promet de se rendre, 471
- Chiffai** (le Seigneur de), favori du Roi, dessert Pomperant auprès du Roi, 106, 107. se bat à Amboise contre Pomperant qui le tue, *ibid.*
- Christine**, Reine de Suede, 197
- Clément VII.** Pape, est obligé de quitter Rome; demande la paix & du secours, 228. Assemble ses troupes, 235. refuse d'ouvrir les portes de Rome au Duc de Bourbon, 237. se barricade dans le Palais du Vatican, 243. se retire au Chi-

DES MATIERES. 561

teau Saint-Ange, 244. desespere de son sort, *ibid.* donne une main du Duc de Bourbon à M. de Navailles, 246

Clermont (Robert Comte de), cinquième fils de Saint Louis, 8

Coligni (l'Amiral de), est fait prisonnier, 361. forme le plan d'une conjuration, 399. devient Protestant, 400. est rappelé à la Cour, 410. fiere réponse qu'il fait aux Guises, 412. soutient le parti des Huguenots, 441. Sa liaison avec la Reine mere, 443. s'avance vers Orléans, 471. entrevue où il promet de se rendre, *ibid.* est cité à son de trompe, 474. Appuye les Ministres Protestans, 480. & *suiv.* Conduit l'avant-garde à la bataille de Dreux, 496. attaque la cavalerie du Connétable, qu'il taille en pieces, 499. Va pour délivrer le Prince de Condé, 502. rompt les escadrons du Duc de Guise, & se retire en bon ordre, 503. s'informe de la situation des Protestans en Dauphiné, 521. écrit à la Reine, 526

Colloque de Poissi, 441

Condé (Louis de) son caractère, 392. est envoyé en Flandres pour ratifier le Traité de Cateau-Cambresis, 395. on lui ôte le Gouvernement de Picardie, 398. Fait paroître son ressentiment, *ibid.* Chef d'une conjuration, 399. Veut supplanter les Guises, 400. devient Protestant, *ibid.* est chargé de la défense d'une porte du Château d'Amboise, 404. On lui défend de sortir de la ville, 406. les plaintes dans un Conseil, 407. remercie le Duc de Guise, 408. Se retire en Bearn, *ibid.* conspire de

nouveau , 416. est arrêté à Orléans , 417. est condamné à perdre la tête , 418. sa réponse à la proposition de se réconcilier avec le Duc de Guise , 420. son supplice est différé , 421. est envoyé à la Fere en Picardie , 432. Ce qui se passe entre le Duc de Guise & lui , 441. sa liaison avec la Reine mere , 443. refuse de suivre le conseil du Roi de Navarre , 450. sort de Paris , 451. arme sous main , 452. se prépare à aller à Fontainebleau , 456. s'empare d'Orléans , 457. rejette la cause de la guerre sur le Duc de Guise , 468. consent de desarmer , 469. conditions qu'il propose , 470. S'avance vers Orléans , 471. entrevue où il se trouve , *ibid.* combien outré contre le Roi de Navarre , 472. demande l'éloignement du Duc de Guise , 473. est cité à son de trompe , 474. conditions de la paix qu'il offre , *ibid.* promet de mettre bas les armes , 479. conseil qu'il rejette , 481. marche contre l'armée Catholique , *ibid.* est Chef des Huguenots , 482. conduit son armée devant Paris , 491. défie le Duc de Guise au combat , 492. leve le siège ; va en Normandie , *ibid.* est atteint près de Dreux , 493. marche vers Tiron , 497. se trouve en face du Connétable , 498. attaque un bataillon de Suisses , *ibid.* ses efforts pour rassembler sa cavalerie , son cheval est tué sous lui , est blessé , fait prisonnier , 502. est amené au Duc de Guise , 505
 Cordoue (Gonsalve de) fameux Général , 139

DES MATIERES. 563

Courage , les circonstances le font perdre
& le donnent , 569

Crussol , va commander en Languedoc , 470

D

DAMPIERRE (de) suit le Duc de Guise
dans Therouenne , 309

Damville , fils du Connétable de Montmo-
renci , 381. Son mariage , 485. entrevue
où il se rend , 491. est repoussé à la ba-
taille de Dreux , 498. fait prisonnier le
Prince de Condé , 502

Dandelot , frere de Coligni , mis en prison
par ordre du Roi , 377. est rappelé à la
Cour , 385. Conjuraton dont il est , 399.
est cité à son de trompe , 474. vient re-
connoître l'armée Royale , 497. son rap-
port sur l'armée du Duc de Guise , 501.
commande dans Orléans , 512. qu'il sau-
ve , 514

Dangeran (Hector) , sieur de Bonnet ,
125

Daniela (Louis) , Général de la Cavalerie
Espagnole , contenu de sa lettre au Duc
de Guise , 335

Diane , fille de Saint Vallier , sa belle action
envers son pere , 127

Doria (André) , Commandant d'une flotte
Françoise , 142. ses qualités , ses de-
mandes sont refusées , 290. se donne à
l'Empereur , 291

Doria (Jeannetin) abandonne le port de
Naples qu'il bloquoit , *ibid.*

EGMOND (le Comte de), victoire qu'il remporte, 337

Elisabeth (Reine d'Angleterre), témoigne son chagrin de la perte de Calais, 371. secourt le Prince de Condé, ses raisons, 482

Engien (le Comte d') gagne la bataille de Cérifolles, 301. avis qu'il donne au Dauphin, 304. se trouve au siège de Metz, 333

Epernon (Duc d') Favori de Henri III. son caractère, 140

Escut (l') dit le Maréchal de Foix, succède à Teligny dans le Gouvernement de Milan, son caractère, 273

Espagne (Ministres d'), leurs conditions pour la paix, 383

Espagne (Charles d'), sa puissance, 266. succède à son pere au trône d'Espagne, *ibid.* est élu Empereur, 267. sous le nom de Charles V. Voyez Charles V. Entre dans le parti du Duc de Guise; veut dépouiller le Roi de Navarre, 442

Espagnols (les Généraux), leur jalousie contre le Duc de Bourbon, 133

Etats assemblés à Tours, pourquoi, 30. résultat de l'assemblée, 31. convoqués à Meaux, 414. transférés à Orléans, 417. convoqués à Pontoise, pourquoi différés, 438

F

- F**AYETTE (la), Commandant d'une
flotte Françoisse, 142
- Felix* (le Comte) Général de l'Empereur,
99
- Ferdinand*, Roi d'Espagne, effet que pro-
duit sa maladie, 266
- Ferdinand*, son avenement à l'Empire, 396
- Ferrarre* (le Duc de), se déclare en faveur
de Charles V. 218. Fournit de l'argent
& de l'artillerie au Duc de Bourbon,
ibid. qui devient son gendre, 318. est
nommé Généralissime des armées du Roi
en Italie, 358
- Foix* (Gaston de), Duc de Nemours, 36
- Fontarabie*, reprise par les Espagnols, 281
- Formulaire* de Sorbonne, quand dressé, 423
- France* (la), son état en 1515, 257 & suiv.
- France* (Anne de), son mariage, 11. son
affection pour le Duc de Montpensier,
14. Prend le parti du Duc de Bourbon,
ses reproches à la Reine, 57. quitte la
Cour & se rend à Moulins, 58. sa lettre
pressante au Chancelier, 60. son discours
au Duc de Bourbon, 73. reproches qu'elle
lui fait, 81. lui communique un acte
qu'elle croit avantageux, 102
- France* (Renée de), fille de Louis XII. sa
taille, ses belles qualités, 82. sa réponse
au Connétable de Bourbon, 94
- France* (François Dauphin de), 287. son
mariage, 378. Voyez François II.
- France* (Henri de), Dauphin, commande
dans le Roussillon, 299, proteste contre

le Traité de Crépy , 304. *Voyez* Henri II.
France (Marguerite de) , son mariage , 386
François (les) , leur victoire sur les Vénitiens , 35. sur les Impériaux , 345. ont en haine le Connétable , 346
François I. son inclination pour Bonivet , 1. dont il préfère les conseils , 4. succède à Louis XII. 37. son Sacre , 39. Son entrée dans Paris , 40. se dispose à faire la guerre en Italie , 43. ses soupçons contre le Connétable de Bourbon , 50. réponse qu'il lui fait , 52. ordre qu'il lui donne , 54. justifie Bonivet & le Chancelier du Prat , 55. Raccommode la Reine avec Anne de France , 58. tient sur les Fonts de baptême le fils du Duc de Bourbon , 59. commande en personne à Mezieres , 64. Suspend la dispute du Duc de Bourbon & du Duc d'Alençon , *ibid.* assemble un Conseil de guerre ; envoie chercher le Connétable de Bourbon , 65. est ému de sa violence , 69. Ses reproches à la Reine Régente , 71. alliance qu'il desire , 83. Pourquoi il reçoit avec indifférence le Connétable , 85. il écoute ses plaintes avec bonté ; conseil qu'il lui donne , 92. Se prépare à attaquer le Duché de Milan , 97. se rend à Moulins , 111. Va voir le Duc de Bourbon , 112. se fie à ses paroles , prend le chemin de Lyon , 113. Envoie pour arrêter le Connétable , 115. Son embarras à la nouvelle de son arrivée chez les ennemis , reproches qu'il fait à du Prat , 117. Fait commencer le procès du Duc de Bourbon , 118. se rend au Parlement , 119. fait garder le passage

DES MATIERES. 567

des Alpes, 138. passe en Italie, 154. Continue le siège de Pavie, 160. Fait demander au Pape le passage sur ses terres, 161. ses amusemens frivoles, 170. Assemble le Conseil, 173. proteste de mourir devant Pavie, ou de la prendre, 175. fortifie le Parc de Mirabel, 178. poursuit le Duc de Bourbon, 181. attaque le Viceroi & le met en déroute, 182. est renversé de son cheval, refuse de se rendre au Duc de Bourbon, 185. est fait prisonnier, 186. passe la nuit dans la tente du Comte de Lannoi, 187. Est sensible aux marques respectueuses du Duc de Bourbon, *ibid.* est conduit au Château de Pisfghitone, 188. demande à être conduit en Espagne, 192. Sa conduite à l'égard des Grands d'Espagne, 196. se colere contre un Grand d'Espagne, *ibid.* Demande la sœur de l'Empereur en mariage, 198. se refuse au Traité de Madrid, 223. défend de rendre aucuns honneurs au Duc de Bourbon, 250. Son attachement pour Claude de Lorraine, 255. marche contre les Suisses, 263. Ses prétentions à l'Empire, 266. déclare la guerre à Charles V. 268. son caractère, 277. Conditions pour son échange, 287. érige le Comté de Guise en Duché, & s'en repent, *ibid.* arme pour la conquête du Milanez, 289. Sa réponse aux plaintes du Roi d'Angleterre, 292. ses mesures pour soutenir la guerre contre l'Empereur, 294. l'attaque en Italie. 298. son mécontentement contre le Duc d'Orléans, 300. se rend dans le Hainault,

- ibid.* Attaque le Roi d'Angleterre par mer & par terre, 305. fait bloquer Boulogne, 310. Sa considération pour la Maison de Guise, 318. sa mort, 313
- François II.* se rend à Amboise, 403. se trouve à l'assemblée de Fontainebleau, 411. Sa maladie, 423. sa mort, 429. son convoi, *ibid.*
- Fregese* (Cesar), Ambassadeur à Venise, est assassiné, 299
- Fronsberg* (George), combien estimé, 219
- Œ suiv.* Conduit des soldats en Italie, 221. travaille à rétablir la subordination dans les troupes, 227. affecte l'indépendance avec le Duc de Bourbon, *ibid.* est attaqué d'apoplexie, 229
- Furtemberg* (Guillaume de) Général de l'Empereur, 99

G

- G** EN O I S , leur révolte, 34
- Genouillac* (Guyot de) Seigneur d'Acier, Commandant d'artillerie, action où il se trouve, 180, 181
- Genar*, Gouverneur de Metz, 322. frere du Maréchal de Briffac, dont il appuye les représentations, 513
- Gontagne*, Commandant des Impériaux, se trouve au siège de Metz, 347
- Granvelle* (Antoine), Plénipotentiaire des Espagnols, 383
- Gonzal* (le Marquis du), tient le Château de Milan bloqué, 203. fait tuer les Ambassadeurs du Roi à Venise, 299
- Guelbres* (le Duc de) marche avec le Roi contre les Suisses, 260

DES MATIERES. 569

Guichardin, son discours au Connétable de
Bouillon, 206 & *suiv.*

Guillard, Evêque de Senlis, seul Prélat au
convoi de François II. 429

Guise (Comté de), son érection en Duché,
288

Guise (Claude de Lorraine Duc de) *Voyez*
Lorraine, (Claude de) Duc de Guise.

Guise (François Duc de), fils du précéd-
ent, 307. Qualifications que lui don-
nent les Historiens, *ibid.* ses belles quali-
tés, 308. entre dans Therouenne, 309.
est blessé dangereusement, 310. ce qu'il
dit au Chirurgien, 311. Sa tranquillité
dans l'opération, 312. sa guérison, *ibid.*
Marche en Xaintonge & en Poitou ;
trouble qu'il apaise, 317. L'affection
des peuples à son égard se manifeste, 318.
son mariage, *ibid.* remarque sur le nom
d'Anjou qu'il prit alors, 319. Sa jalousie
contre le Connétable de Montmorenci ;
est chargé de la défense de Metz, 322. ar-
rive à Metz, *ibid.* visite la place, 323.
la met en état de défense, 324 & *suiv.* il
se glorifioit d'être descendu de Charle-
magne, 327. assiste à une procession gé-
nérale, *ibid.* Son adresse à ménager le
Marquis de Brandebourg, 329. belle ac-
tion de sa part, 331. écrit au Roi, 337.
sa présence d'esprit à se défendre, 338.
son discours aux soldats, 339. Oblige les
Impériaux à lever le siège, 341. ordonne
une procession générale, fait brûler tous
les livres de Luther ; revient à la Cour,
344. Va reconnoître le Château de Ren-
ti, 345. se met en embuscade, 346. re-

pousse les Impériaux , *ibid.* gagne la bataille , 349. Ce qui donna lieu à sa haine contre l'Amiral de Châtillon , 351. se plaint des conseils peu sinceres de l'Amiral , 352. veut tirer l'épée contre lui , *ibid.* devient Grand-Maitre de France , *ibid.* sévérité qu'il montre , 353. va en Italie , 355. suit de la Noblesse , il passe les Alpes , 356. attaque Valence qu'il prend , 357. se rend à Boulogne ; ses plaintes à Caraffe , 358. Envoje son armée à Gêsi , vient à Rome saluer le Pape , 359. assiége en vain Civita , 360. revient en France , comment reçu du Roi ; est nommé Lieutenant Général des armées au dedans & au dehors du Royaume , 362. Se rend en Picardie , 367. se trouve devant Calais qu'il assiége , *ibid.* passe à la tête de ses soldats dans l'eau ; se rend maître du Château , & reçoit les clefs de la Ville , 370. distribue aux soldats l'or & l'argent qui s'y trouve , 371. Se rend maître du Comté d'Oye , 373. assiége & prend Thionville , où il manque d'être tué , *ibid.* pardonne au Baron de Lunebourg , 375. Ses vues en demandant la Charge de Grand-Maitre , 379. Défend la Comtesse de Sennigan , 381. protege Randan , *ibid.* Réponse qu'il reçoit du Roi , 384. sujet de sa crainte & de celle de ses freres , 385. Est chargé des affaires de la guerre , & fait Grand-Maitre de la Maison du Roi , 394. avertit le Roi d'une conspiration contre lui ; est déclaré Lieutenant Général dans tout le Royaume , 402. perquisitions qu'il fait ; conduit le

DES MATIERES. 571

Roi à Amboise, 403. Se fait amener les principaux conjurés ; ce qu'il dit à un d'entr'eux , 405. Sa réponse au Prince de Condé , 407 & *suiv.* titre que lui donne le Parlement , 410. pourquoi il double la garde du Roi , 411. Fait éclatter sa haine contre l'Amiral , 413. sa conduite à l'égard du Connétable , 415. Sa crainte des ressentimens du Roi de Navarre , 418. ruse qu'il employe pour se défaire de ce Prince , *ib.* son chagrin d'avoir manqué son coup , 419. Presse Catherine de Médicis d'ordonner le supplice du Prince de Condé & du Roi de Navarre , 423. son trouble sur la réponse de la Reine , 427. affront qu'il reçoit du Connétable , 431. montre son courage , 433. devient odieux au Roi de Navarre , 434. se lie avec le Connétable , 437. se retire à Nanteuil ; suit le Roi à Rheims ; sa contestation sur la préséance qu'il prétend sur les Princes du Sang , 438. Sa réponse au Duc de Montpensier , 440. ce qu'il dit au Prince de Condé en présence du Roi , auquel il obéit en embrassant ce Prince , 441. Ses plaintes à la Reine ; se retire chez lui ; intéresse pour lui le Roi d'Espagne , & intimide le Roi de Navarre , 442 & *s.* proposition qu'il fait au dernier , 443. Promet de faire recevoir la Confession d'Augsbourg , 444. reçoit une lettre de la Reine , arrive à Vassi , où il est blessé , 445. envoie par tout le Royaume une relation de ce qui s'y étoit passé , 447. éloges qu'on fait de lui , se rend à Paris , 448. comment il y est reçu ,

ibid. & *suiv.* dément
 Reine ; lui fait ses
 sa réponse pour le
 ranime le courage
 comment il a conso-
 tholique dans le Ro-
 blées secrettes qu'i-
 chaine contre les F-
 pose à la perte de
 consent à son enle-
 quoi il se méfie du
 on lui impute la g-
 le Parlement , 467.
 dans le Conseil ,
 d'Orléans , 471. au
 paroles du Roi , 4
 la proposition de l-
 son exil & celui d-
 rend à Châteaudur-
 mée , 481. est Cl-
 s'empare de Blois ,
 Rouen , l'assiége ,
 Sainte Catherine &
 Hilaire ; est fait Co-
 donne l'assaut ; et
 & se prépare à un s-
 discours aux soldat
 va chercher le Roi
 réponse à Sainte C-
 grace pour les Che-
 sa douceur envers
 au secours de Pari-
 le siège , 492. Suit
 Condé en Norman-
 Dreux ; envoie con-
 dessein de combattu

DES MATIERES. 573

le, 494. conduit l'arriere-garde, 496. Sa réponse à Damville, 500. fait avancer l'avant garde, met en pieces l'infanterie Allemande, 501. Se rend maître du champ de bataille; reproche qu'on lui fait, 503. réception qu'il fait au Prince de Condé, 505. qu'il remet entre les mains de Damville, 506. on lui confirme le commandement de l'armée, 507. vient trouver le Roi, auquel il rend compte de la bataille de Dreux, 508. son discours à ses amis, 509. Part pour investir Orléans, 512. ordre qu'il reçoit, 513. sa réponse à Castelnau, *ib.* emporte un Fauxbourg, 514. ce qu'il dit à Castelnau pendant le combat, 515. Fait assembler le Conseil de guerre, *ibid.* ses représentations, 516 & *suiv.* est approuvé du Conseil du Roi, & continue le siège d'Orléans, 519. réception qu'il fait à Poltrot, 522. qui le blesse d'un coup de pistolet, 523. se ressouvient d'une ancienne prédiction qui le trouble, 528. se dispose à la mort; avis qu'il donne à la Reine, *ibid.* ses adieux à sa femme; fait approcher le Prince de Joinville son fils aîné, 530. conseils qu'il lui donne, 531. remercie ses amis & ses freres, 532. pardonne à ses ennemis, 533. meurt regretté des soldats, 534. son caractere, 535 & *suiv.* Ce qu'il avoit dit à Montluc, 537. satisfaction qu'il avoit fait à S. Jal, pour un coup de plat d'épée, 539. avoit offert de tirer l'épée contre un de ses Officiers, *ibid.* accepta un défi contre le Roi de Navarre, 540. Ses réflexions sur cette

conduite, *ibid.* Ce qu'il dit à un homme qui s'étoit vanté de le tuer, 541. sa réponse froide à Montluc, 542. comment nommé par les Espagnols, 544. où inhumé, 545

H

HENRI, Roi d'Angleterre; sa promesse au Duc de Bourbon lorsqu'il sera entré en France, 135. se plaint de se voir livré à l'Empereur, 291. se déclare contre la France, 301. offre la paix à François I. sa mort, 306

Henri II. succede à François I. 306. son Sacre, *ibid.* sa passion dominante, 315. ce qui l'indispose contre le Marquis Albert, 331. Va en Picardie, & reprend Hedin, assiége le Château de Renti, 345. Réconcilie le Duc de Guise & l'Amiral de Châtillon, 352. Se détermine à la guerre, & exhorte l'Empereur & son fils alors Roi d'Espagne, de retirer leurs troupes de dessus les terres du Saint Siège, 355. honneur qu'il fait au Duc de Guise, 362. avis qu'on lui donne, 363. Veut se ménager avec le Connétable, 364. son caractère; donne la charge de Colonel Général de l'infanterie à Montluc, 377. embrasse le Connétable de Montmorenci avec beaucoup de tendresse, 382. sa réponse au Duc de Guise, 384. est blessé dans un tournoi, & meurt du coup, 387

Holstein (le Duc d') se trouve au siège de Metz, 332

Hopital (le Chancelier de l') sa droiture;

DES MATIERES 575

ce qu'il dit à la Reine contre les Guise ,
 425. son avis est suivi , 426. pourquoi
 chassé du Conseil , 469. a fait des vers à
 la mémoire du Duc de Guise , 544
Huguenots, leur Requête est reçue , 413
Hurauls (Jacques) Evêque d'Autun , 115

I

JAMES, Capitaine Ecoffois , 264
Jarnac (le Seigneur de), tue François
 de Vivonne , 319
Jean II. Chef de Ligue , 8. meurt Connétable
 de France , 9
Joinville (le Prince de), fils du Duc de
 Guise , 433
Jonas (le Capitaine), ami particulier du
 Duc de Bourbon , 240
Jvoi (D'), Commandant de Bourges , 482

L

LANDR (de la), Capitaine François ;
 siège où il se trouve , 302
Lannoi (le Comte de), pourquoi devenu
 l'ennemi du Connétable de Bourbon ,
 228. s'engage envers le Pape d'empê-
 cher l'armée d'entrer dans l'Etat Ecclé-
 siastique , 229
Laval, suit le Duc de Guise dans The-
 rouenne , 309
Lantrec, battu devant Tournai , 71. se plaint
 de la Régente , *ibid.* succède au Cardinal
 d'Amboise ; son caractère , 271
Leve (Antoine de), Marquis de Pescaire ;
 son avis est suivi dans le Conseil de

l'Empereur , 137. Pourquoi il reste dans la Provence , avoit refusé d'obéir à Prosper Colonne , 139. comparé au Duc d'Epemon ; refuse de se soumettre au Connétable de Bourbon ; est fait Capitaine Général , 140. Contredit le Duc de Bourbon , & fait investir Marseille par terre , 142. Sa joie du peu de succès du Duc de Bourbon , 147. Sa tente est percée d'un boulet de canon , 148. Fait examiner la brèche de Marseille , 151. Ce qu'il dit à cette occasion , 152. Fait entrer du secours dans Pavie , 157. Comman- de seul en Italie , <i>ibid.</i> Son dépit au retour du Connétable , 166. Veut reprendre Milan , 172. sort de Pavie , & va fonder sur Chabanes , 183. est blessé , 184. Vient faire sa Cour au Roi de France , 189. son entretien avec le Roi , <i>ibid.</i> & 190. écrit des lettres sanglantes à l'Empereur contre le Viceroy de Naples , 193. traite mal François Sforce , 199. est fait Capitaine Général des Confédérés , 200. Sa perfidie à l'égard de Moroné , 201. assiége le Château de Milan , 201. sa mort , 203	
<i>Leurci</i> , premier Secrétaire du Duc de Bourbon ,	103
<i>Liege</i> (l'Evêque de) , rejette l'élection de François I. à l'Empire ,	267
<i>Longwi</i> (Jacqueline de) , Duchesse de Montpensier ; son caractère ,	423
<i>Lorraine</i> (la Maison de) , combien illustre ,	252
<i>Lorraine</i> (René II. Duc de) , ses enfans ,	254.
bataille qu'il gagna ,	255
<i>Lorraine</i>	

DES MATIÈRES.

577

Lorrain (Antoine de), fils aîné du précédent , 254. Suit François I. contre les Suisses , 260. est secouru par son frère contre des Paysans Luthériens , 284.
Lorraine (Claude de) Duc de Guise , son origine ; vient en France , 254. Son mariage , *ibid.* & 289. son portrait , 255. suit le Roi contre les Suisses , 260. De- vient Favori de François I. , 265. son ambassade à Venise , *ibid.* son retour en France , & pourquoi , 266. Sa bonté naturelle , 272. va à la défense de la Picardie ; se poste à Montreuil ; sa conduite à l'égard des soldats , 275. Bat les Anglois , & remporte la victoire , 276. commande en Bourgogne , 280. chasse les Impériaux de Coiffri & de Montclair , 282. Rentre dans son Gouvernement , *ibid.* met la Bourgogne en sûreté , & vient à Paris , 283. Ses avis à la Régente , 285. marche au secours d'Antoine Duc de Lorraine , contre une multitude de Paysans Luthériens , *ibid.* marche vers le Bourg de Luffstein , le brûle , taille en pieces les ennemis ; est blâmé par le Conseil de Régence , 286 , 287. est estimé de l'Empereur , & demandé en échange de François I. *ibid.* Quitte la Bourgogne pour se rendre à Peronne , 295. confiance des assiégés à son arrivée , 296. il en fait lever le siège , 297. s'empare du Luxembourg , 299. se retire dans Ivry , & prend Montmidi , 300. est préféré au Duc de Montpensier , 306. sa mort , où inhumé , 307
Lorrain (Louis Cardinal de) , un des fils
Tome X. *B b*

de Claude Duc de Guise, *ibid.* cause
de son mépris pour la Duchesse de Va-
lentinois, 310

Lorrains (Claude de), Duc d'Aumale,
un des fils de Claude Duc de Guise,

307

Lorrain (François de), Grand Prieur de
France, un des fils de Claude Duc de
Guise, 333. se trouve au siège de Metz,
ibid. va à Londres saluer la Reine Eliza-
beth, 371. est fait Lieutenant du Prince
de Condé,

404

Lorrain (René de), Marquis d'Elbeuf,
un des fils de Claude Duc de Guise, 307.
se trouve au siège de Metz,

333

Lorrain (Charles Cardinal de), un des
fils de Claude Duc de Guise, 307. est
déclaré premier Ministre, 394. raison de
sa générosité envers ce Prince de Condé,
396. Son humeur, publie une Ordon-
nance, 398. conseille de prendre les ar-
mes, 401. sa vengeance contre les Con-
jurés, 404. Son avis est de faire arrêter
le Prince de Condé, 408. sa réponse au
à l'Amiral, 412. attaque le parti de l'A-
miral, 414. conseille de faire arrêter le
Vidame de Chartres, *ibid.* réception qu'il
fait au Roi de Navarre, 420. se reconci-
lie avec lui, 328. Ses efforts pour s'at-
cher & à sa Maison la haute Noblesse,
430. prétexte qu'il prend pour visiter son
Diocèse, 433. se retire de la Cour, 441.
revient à Paris,

441

Louis XI. sa politique,

10

Louis XII. promet sa fille en mariage

Comte d'Angoulême, 32. conduit

te en personne contre les Vénitiens,
revient en France, 36. sa mort, 37.
oureur envers les habitans de Milan,

de Savoye, Régente, 30. 378. sa

tuire à l'égard du Duc de Bourbon,
à jalousie contre ce Duc, 31, 41.

des soupçons dans l'esprit du Roi
re le Connétable de Bourbon, 52.

rainte, le voyant en France, 43. sa
suite à son égard, 45. Raisons de sa

re contre lui, 46. demande justice
Roi contre Anne de France, 58. ses

inses aux prétentions du Connétable,
met le Duc de Châtillon dans son in-
ne, *ibid.* Sa réponse au Roi, 71. sa

éalogie; tentée d'épouser le Duc de
rbon, 78. négociation dont elle chat-

Amiral Bonivet, 79. Ses projets sont
exécutes, 82. est exposée à la raillerie

à Cour, 84. séquestre les biens de la
sœur de Bourbon, 86. Les Juriscon-

es décident qu'elle n'y avoit aucun
it, 87. ses ordres au Maréchal de

général, 105. tâche en vain de détourner
Roi d'aller en Italie, 114. Malheurs

et elle fut cause, 278. effet de sa ven-
ance contre le Duc de Bourbon, 279.

elle après d'elle le Comte de Guise
antret; les soupçons sur le Duc de

idôme, 184.

burg (le Baron de), Chef Allemand,

son insolence envers le Duc de
sa,

est condamné dans la Diète de
mies,

MACHANIDAS, Tyran des Lacé-
démoniens, 504

Maintenon (le Marquis de), met le Conné-
table de Bourbon en équipage, 116

March (Charlotte de la), son mariage, 385

March (Robert de la) Duc de Sedan & de
Bouillon, rejette l'élection de François
I. à l'Empire, 367. devient son allié, 270

Marguerite, Reine de Navarre; son portrait, 27

Marie, Reine d'Angleterre, femme de Phi-
lippe II. meurt, 385

Marie Stuard, Reine d'Ecosse, épouse le
Dauphin, 378

Marseille, assiégée par la Connétable &
par l'armée de l'Empereur, 143. sa si-
tuation, 144. sa force, 145. sorties fré-
quentes de ses habitants, *ibid.* leur ouvrage
appelé la Tranchée des Dames, 147

Maignon, attaché au Duc de Bourbon, 100.
se rend à Vendôme, 104

Maximilien, Empereur; sa mort, 266

Mazarin (le Cardinal de), politique dont
il usa pour affuter son autorité, 479

Maxeres, Capitaine des Conjurés, sa répon-
se au Duc de Guise, 401

Medicis (Catherine de), *Voyez* Catherine
de Medicis.

Merveille, envoyé de François I. auprès du
Duc de Milan, a la tête coupée par ordre

DES MATIERES.

581

- de ce Duc, ²⁹²
Michel (Chevalier de Saint), cause & suite de la promotion qu'en fit François II. ⁴³⁰
Milan, sauvé du pillage, 50. son état déplorable, 205. son désespoir, 216. les soldats y font le pillage, ¹²⁴
Mirabel (le Parc de), maison de plaisance; sa situation, 175. gardé par le Duc d'Alençon, ¹⁷⁷
Moncade (Hugues de) Commandant d'une flotte, son caractère, 140. est attaché au Marquis de Pescaire, ^{ibid.}
Montheron (M. de), fils du Connétable, est appelé en duel, 391. est tué, 498.
Montenac, commande en Guyenne, 470
Montgomeri (le Comte de), blesse Henri II. 387. commande dans Rouen, se défend vigoureusement, ⁴⁸⁴
Montluc, Gentilhomme dévoué aux Guise, est fait Colonel Général de l'infanterie, 377. Ce qu'il dit à Bourdillon du Duc de Guise, 537. son ardeur contre les Huguenots, 538. réponse qu'il s'attira du Duc de Guise, ⁵⁴²
Montholon, Avocat du Duc de Bourbon, son plaidoyer; est fait garde des Sceaux de France, ⁴⁸⁷
Montmorenci (Anne de), Favori de François I. ²
Montmorenci (le Maréchal de) assemble une armée dans le voisinage d'Avignon, 138. défait l'arrière-garde du Duc de Bourbon, 153. Gouverneur de Paris, ⁴¹⁷
Montmorenci (le Connétable de); a part

au Gouvernement , 313. sa févrité ,
 314. son arrivée à Bordeaux , 317. se
 rend maître de Metz , Toul & Verdun ,
 320. Favorise l'Amiral de Coligni , 351.
 Lettre qu'il reçoit du Roi , 364. propose
 la paix de la part du Roi d'Espagne ,
 382. réponse du Roi en sa faveur ; re-
 tourne en Flandres , & revient en Cour ,
 385. est exilé à Chantilli , 393. informe
 le Parlement de ce qui s'est passé à Am-
 boise , 409. sa satisfaction à l'égard de
 son neveu , 413. Prend la défense du
 Vidame de Chartres , 414. veut se défaire
 des Guise , 416. ses promesses à la Rei-
 ne , 432. remontrances qu'il lui fait ,
 436. sa liaison avec le Duc de Guise ,
 437. persécute les Huguenots ; se rend
 à Chantilli , 438. se retire de la Cour ,
 442. Appuye les raisons du Duc de Guise ,
 455. son emportement contre les Pro-
 testans , 458. représente le danger où
 étoit la Religion , 461. Prend la route
 d'Orléans à la tête de l'armée , 471.
 quitte la Cour , 477. poursuit l'armée
 du Prince de Condé en Normandie , 492.
 se dispose à la bataille , 494. prie le Duc
 de Guise de se charger de l'arrière-garde ,
 496. fait tirer sur le Prince de Condé ,
 497. son cheval est tué sous lui ; reçoit
 un coup de pistolet , & se rend , 499. est
 conduit en lieu de sûreté , 500. empêche
 le duel du Duc de Guise & du Roi de
 Navarre , 540
Montpensier (le Comte de) , sa politique à
 l'égard d'Anne de France , 15. veut faire
 valoir ses prétentions , 21. revient à

DES MATIÈRES. 353

- Moulins**, épouse la Princesse Suzanne ,
son attachement pour Anne de France ,
28. ce qu'il lui dit , 29
- Montpensier** (le Duc de), la dispute avec
le Duc de Guise sur la préséance , 439.
commande en Thouars , 470
- Montperzat**, Lieutenant des Gendarmes du
Duc de Guise , 375. son ambassade à
Vienne , 396. Sénéchal du Poitou, offre
au Roi de Navarre de prendre la Reine ,
464
- Morant** (Jérôme), conseil qu'il donne
au Connétable de Bourbon , 155. s'a-
bouche avec le Marquis de Pescaire ,
200. en est trahi ; ses qualités , 215. de-
vient le conseil du Duc de Bourbon ,
226. Vice-Chancelier de Milan ; son
mécontentement , 323

N

- NASSAU** (le Comte de), attaque la
Champagne , 63. Général de l'Em-
pereur, attaque la Picardie , 295. lève
le siège de Peronne , & abandonne la
Picardie , 297. entre dans Luxembourg
qu'il avoit repris , 300
- Nevers** (le Duc de), se trouve au siège
de Metz , 323. se retire de la Cour ,
442
- Nevers** (le Duc de), défait les Arquebu-
siers Espagnols , 349. prend la route de
la Champagne , 366. se trouve au siège
de Thionville , 373
- Noblesse** Française , son respect pour le
Duc de Guise , 369

Noyers (La Mothe des), envoyé en Espagne
par le Duc de Bourbon , 703

O

O *Livier* (François), Chancelier,
est rappelé , 397

Oraison (le Baron d'), action où il se trou-
ve , 499

Orléans , est investi par le Duc de Guise ;
son état , 512

Orléans (Henri Duc d') est demandé en
échange pour François I. 287. sa jalou-
sie contre le Dauphin , 299. sa mort , 305

Orléans (Charles Duc d'), Provinces dont
il a le commandement , 298

P

P *Aré* (Ambroise), premier Chirurgien
du Roi ; opération qu'il fait au Duc de
Guise , 312

Parthenay (Jean de), Seigneur de Soubise,
Général des Réformés , 510

Philopemen , sa bravoure , 504

Poissi , Voyez , Colloque.

Poitiers (Diane de), maîtresse du Dau-
phin , 304

Polstrot (de Merci) Gentilhomme ; son
caractère , 510. se fait Huguenot , *ibid.*
est envoyé au Prince de Condé & à
l'Amiral de Coligni , *ibid.* & 521. ré-
ponse qu'il fait à celui-ci , *ibid.* Va trou-
ver le Duc de Guise , dont il est bien
reçu , 512. guette ce Prince , & le

DES MATIÈRES 585

- blessé d'un coup de pistolet, 523. est
 arrêté & remis entre les mains d'une
 troupe de soldats, 524. est amené de-
 vant la Reine, à laquelle il fait sa dé-
 claration, 525. ses vacillations, 527. son
 supplice, 545
Pemperant, homme de condition, persé-
 cuté de la Cour, 106. ses qualités & sa
 figure, *ibid.* se bat à Amboise contre
 Chiffai, qu'il tue; est condamné à mort,
 107. Va trouver le Duc de Bourbon à
 Moulins, 108. se présente au Roi après
 sa défaite, 185. lui offre ses services,
 étant prisonnier, 187. son retour en
 France, 246
Pepillon, attaché au Duc de Bourbon,
 100
Perrier (le Prince de), fait conduire le
 Connétable en lieu de sûreté, 500
Peyr, Avocat, devient Chancelier, 87.
 nie l'existence de la Loi Salique, 90.
 son plaider, *ibid.*
Pras (Antoine du), est fait Chancelier. 41
 & *suiv.* son caractère, 54. ramène le
 Duc de Vendôme, 76. proposition qu'il
 fait au Duc de Bourbon, *ibid.* son res-
 sentiment, 85. sa réponse au Conseil sur
 le Capitaine Doria, 290
Protestans, exercent librement leur Reli-
 gion en France, 444. massacrés à Vassy,
 446. se rendent maîtres des meilleures
 Villes du Royaume, 457
Provence (le Comté de), est cédé à Anne
 Duchesse de Bourbon, 153

RANDAN (M. de),
par le Connétable
Richelieu (le Cardinal

Riez (l'Evêque de), al
se jusqu'au dernier
Charles IX.

Riviere (le Vicomte du
çois, se trouve au si

Robertet, Secrétaire d'
Prince de Condé,
Rocca, Auteur d'une
V. fait surprenant

Roche-sur-Yon (le Prin
du Prince de Monsp
se contre les Ministres
valerie Espagnole, p
le Commandant,

Roux (le Comte de),
Chambre de Charles
telle,

Roux, sa prise & son
Rouen, assiégée par les
est prise & pillée par
tés qui s'y exercent,

Rouet (la), une des
mere, maitresse du R
remontrance qu'elle

S

- S**AGNE (la), est arrêté à Etampes, 416.
 avis qu'il donne, *ibid.* 417.
 Saint-Arnoult (Abbaye de), son antiquité, 326
 Saint-André (de) accompagne le Duc de
 Guise à son entrée dans Therouenne, 309
 Saint-André (le Maréchal de), Voyez Albon
 de Saint André (Jacques d')
 Saint-Jal, Gentilhomme, son aventure, 538 & *suiv.*
 Saint-Pol (le Comte de), 68. s'éloigne des
 Ministres, 76. marche contre les An-
 glois, 276
 Saint-Vallier (le Seigneur de), sa dépositi-
 tion contre le Duc de Bourbon, 124. est
 condamné à mort, 127. il obtient sa
 grace, 128
 Sainte-Colombe, Officier, sa bravoure, 486.
 est blessé & meurt, 488
 Salique, Loi en usage dans la Maison d'Ar-
 chambault-Bourbon, 88
 Salusse (le Marquis de), abandonne le Roi
 pour se donner à l'Empereur, 294
 Sansac, assiste aux funérailles de François
 II. 429
 Savoye (le Duc de), à la Cour de Philippe
 II. 381. travaille à rentrer dans ses Etats, 382
 Semblançai, Surintendant des Finances, 73.
 est le sujet de la haine de la Régente, *ibid.*
 Sennigan (la Comtesse de), accusation

- contr'elle , par qui défendue , 311
Sessa (le Duc de) , Général de l'Empereur ,
 repousse le Maréchal de Brissac , 393
Semere (le) , premier Secrétaire du Duc de
 Guise , arrête Poltrot , 524
Sforce (François) , reconnu Duc de Milan ,
 200. convaincu de félonie , 204. accusé
 de rébellion , 215. fait couper la tête à
 Merveille , Ministre du Roi ; sa mort ,
 298
Sieges , de Marseille , 145. est levé , 153. de
 Rome , 235. de Saint-Dizier , 301. de
 Metz , 323. est levé , 341. de Saint-
 Quentin , 361. de Calais , 366. de
 Thionville , 373. de Rouen , 483
Sigismond , Roi de Pologne , rejette l'élec-
 tion de François I. à l'Empire , 267
Sion (le Cardinal de) , ennemi de la Fran-
 ce , 269
Strozzi (le Maréchal de) , sa vigueur con-
 tre les Impériaux au siège de Metz , 331.
 siège où il est tué , 373
Suisses (les) , sont défaits par les François ,
 47 , 263
Suzanne (la Princesse) , son caractère , 19.
 accouche d'un fils , 58. tombe malade &
 meurt , 77

T

- T**ELIGNI , Sénéchal de Rouerge , est
 fait Gouverneur de Milan ; son carac-
 tere , 272 & suiv.
Thermes , est défait , 313
Tournon (le Cardinal de) , est rappelé ,
 497
Traité de Cambrai , 291. de Crépi , 304

DES MATIÈRES. 589

Tramblay (le Duc de la), ses plaintes contre la Cour, 36. son discours au Duc de Bourbon, 34. avis qu'il donne, 70. mécontentement des Parisiens contre lui, 283

Triumvirat, confédération que les Huguenots appelleroient ainsi, 435

Triumvirs, leur assemblée chez le Roi de Navarre, 460. leur conspiration, 462.

Trivulce (Théodore), commande dans Milan, 172. Jalousie dont il est la victime, 272. son âge, ses infirmités, sa réponse à l'Envoyé du Roi, *ibid.*

V

VALENCE (l'Evêque de), répand les dogmes de Calvin, 437. est envoyé au Prince de Condé, 471, 479

Valentinois (la Duchesse de), son empire sur le Roi Henri II. 379. son caractère; ses plaintes contre le Cardinal de Lorraine; son projet pour faire la paix, 380. on demande son éloignement de la Cour, 383

Vass, massacre qui s'y fait, 445

Vaudemont (le Comte de), comment regardé à la Cour, veut se faire couronner Roi de Naples, 288

Vendôme (le Duc de), son caractère, 76. se rend au Parlement, 119. demeure auprès du Roi, 136. marche contre les Anglois, 275. mécontentement des Parisiens contre lui, 283. commande en Picardie, 295. son inquiétude contre le Duc de Guise, 312

TABLE DES MATIÈRES.

Vianus (Jean de), Commandant de Calais,
est forcé de se rendre, 371

Vianus (François de) Seigneur de la Cha-
taigneraie, inscription sur son tombeau, 319

Volsky (le Cardinal de) son crédit, 3

Urbain (le Duc d') défend Milan, 317. son
caractère, *ibid.*

Valsersers (le Comte de), Commandant de
l'Empereur, est obligé de fuir, 349

Fin de la Table des Matieres.





67

2. 1.
2. 2.



[REDACTED]

[REDACTED]

